JULES LECOMTE

LES PONTONS

ANGLAIS

OU

LE MORT VIVANT



PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET Ce, ÉDITEURS

1860

LES PONTONS ANGLAIS

OU

LE MORT VIVANT

I

DÉSERTION MYSTÉRIEUSE.

C'était par une nuit obscure du printemps de 1803, dernière année du Consulat. Le port de Boulogne offrait un coup d'œil étrange, presque fantastique. Minuit venait de sonner; la mer était basse; des centaines de soldats et de marins travaillaient à convertir en un bassin propre à recevoir les bâtiments de la flottille le côté ouest du port, qui n'avait présenté jusque-là que des terrains fangeux, recouverts par les eaux à chaque retour de la marée. A voir, du haut de la falaise que dominent les restes de la *Tour d'Ordre* ou de Caligula, cette fourmilière d'hommes bizarrement éclairés par les torches rouges de la nuit profonde, il eût semblé que quelque puissance surnaturelle, quelque collaboration infernale vînt aider au héros qui préparait là l'asservissement de l'Angleterre. Les uns transportaient d'énormes madriers, ou poussaient des brouettes pleines de pierres; les autres faisaient glisser des blocs sur des rouleaux grinçants; d'autres excitaient les chevaux à traîner leur fardeau sur des pentes ardues; des bataillons entiers armés de pelles creusaient le terrain. raf-

fermissaient les talus, macadamisaient les sentiers. Des fourneaux plantés sur des tiges de fer, et dans lesquels brûlait du bois goudronné, contribuaient, avec des torches de résine, à distribuer sur les innombrables groupes en labeur les accidents de lumière et d'ombre les plus bizarres, les plus heurtés. Les bruits multiples, singuliers, inanalysables, qui s'élevaient de ces fouilles, où la marée faisait momentanément place aux travailleurs, étaient un composé confus du choc des béliers sur la tête ferrée des pilotis, des marteaux cadencés des forgerons sur l'enclume sonore et des mille grincements des instruments de travail. Les cris, les ordres croisés, les chants, les rires, mille harmonies sauvages enfin, auxquelles servaient de base le grave mugissement de la mer sur les rochers d'une plage qu'on ne voyait pas, tout, dans ce puissant labeur nocturne, contribuait à frapper, soit par les yeux, soit par les oreilles, l'imagination abusée du spectateur. La pensée du grand homme qui ordonnait ces gigantesques travaux était même comme un prestige de plus qui exaltait l'œil contemplant ce désordre apparent, si plein d'ordre pourtant! Et quelle pensée que celle-là, qui communiquait si électriquement à tous cette ardeur fougueuse par laquelle tant d'œuvres incroyables, titanesques, se trouvèrent réalisées ! Les travaux accomplis alors en quelques mois à Boulogne et sur les côtes furent tels, que le philosophe qui médite aujourd'hui sur ces époques de gloire et d'illustres revers, se demande ce qu'avait donc en lui de surnaturel cet homme, qui, à l'audace de rêver de telles choses, joignit l'inconcevable puissance de les faire exécuter comme par magie!

Et tandis que les ingénieurs, les officiers de toutes sortes dirigeaient dans l'entr'acte de la marée ces travaux dont s'alarmait l'Anglais, on voyait circuler, dans l'ombre des côtes et des falaises, de petites lumières rouges balancées à la main des caporaux de l'infanterie

de marine et des équipages des camps. C'étaient les rondes de nuit, qui allaient voir, de point en point, comment chaque poste faisait la garde devant l'ennemi, dont les vaisseaux et les bâtiments légers louvoyaient et rôdaient sans cesse sur la rade de Boulogne, dans le but d'empêcher nos communications avec les autres ports du littoral.

La veille, une frégate anglaise avait jeté quelques obus sur la côte, sans toutefois causer d'accident. Une barque audacieuse s'était aussi détachée des louvoyeurs, et était venue couper toutes les cordes qui servaient à chasser les pilotis d'un fort en construction sur la plage. L'épaisseur de la nuit était si profonde, qu'il y avait lieu de prévoir quelque nouveau coup de main de l'ennemi; aussi l'amiral Bruix, qui commandait la flottille, avait-il, le soir, donné les ordres les plus sévères relativement à la surveillance des côtes. Il avait, de plus, été convenu entre les autorités supérieures, qu'à une heure de la nuit, un coup de canon serait tiré aux pièces de 24 du fort de l'*Heurt* qui venait d'être terminé, afin de répandre dans les camps une fausse alarme qui permît de juger si tout le monde, marins, soldats et officiers, était à son poste et faisait son devoir.

Vers minuit et demi, donc, une ronde d'officier supérieur partit d'un corps de garde du port, pour aller inspecter les postes de la falaise jusqu'au fort de Terlincthum. Cette ronde, formée de douze hommes commandés par un sergent, enveloppait un capitaine de frégate qui marchait l'épée nue à la main, et un aspirant qui tenait un porte-voix et une longue-vue de nuit.

La ronde approchait d'un poste avancé de la falaise qui, par sa position, dominait une assez grande étendue de rade, lorsque le coup de canon d'alarme retentit au fort de l'Heurt, ainsi qu'il avait été réglé la veille par ordre de l'amiral. Mais ce qui n'était point une fausse

alerte, ce fut un second coup, parti d'une pièce de 18 au fort Chatillon, voisin du point appelé Musoir. et qui alarma d'autant plus l'autorité, que l'endroit sur lequel il signalait la présence du danger était plus rapproché du lieu où des milliers d'hommes étaient en ce moment rassemblés dans leur actif travail nocturne. En effet, quel ravage n'eût point causé une bombe éclatant au milieu des travaux ! Et ne suffisait-il pas, pour faire redouter pareil désastre, que les Anglais aperçussent les feux des travailleurs, que cachait par bonheur à la rade la petite montagne du Chatillon, celle-là même d'où venait de retentir le véritable canon d'alarme?

Le capitaine de frégate qui commandait la ronde supérieure dont nous avons signalé la marche, comprit sur-le-champ tout le danger qui pouvait résulter de l'incident ; aussi fit-il doubler le pas vers le poste qu'il allait inspecter :

— Qui vive ! cria la sentinelle avancée du poste.

— *Lauriers et grenades !* répondit le sergent qui avait le mot d'ordre général.

— Qui passe ? reprit la sentinelle.

— Ronde supérieure !

— Passez !

Cette première sentinelle franchie, la ronde avança vers le poste devant lequel se tenaient déjà les marins, l'arme en joue dans l'ombre, ayant le fanal du sergent pour point de mire.

Un contre-maître s'avança seul. La ronde s'arrêta : il s'en détacha l'aspirant qui accompagnait l'officier, et qui échangea le second mot d'ordre avec le contre-maître. Après quoi celui-ci cria : Laissez aller ! — alors cinq ou six lanternes sortirent du poste, et l'officier de marine s'avança pour inspecter le peloton sous les armes.

— Où est l'enseigne? demanda d'une voix brève le

capitaine de frégate, en voyant qu'il n'y avait qu'un contre-maître en tête du peloton.

Personne ne répondit.

— L'enseigne! l'enseigne! l'enseigne! répéta lentement, par trois fois, et de façon à être entendu à cent pas à la ronde, l'officier supérieur.

Nulle réponse.

— Ça devient grave! murmurèrent soldats et marins, tout impressionnés par le double canon d'alarme.

— Reposez armes! croisez les rangs! reprit le commandant. Contre-maître à l'ordre!

Le marin suivit l'officier supérieur et l'aspirant dans l'intérieur du poste.

— Où est l'enseigne? demanda le capitaine de frégate.

— Mon commandant!... balbutia le marin avec angoisse.

— Allons, réponds sur-le-champ, ou je t'envoie pour huit jours au fort! reprit le chef d'un ton sévère.

— Il est... il est... parti... mais...

— Il a déserté?

— Oh! non! mon commandant... Il n'y a pas une heure qu'il est absent... et il m'avait dit qu'il reviendrait avant une heure... Ah! le pauvre monsieur Marius! Est-ce que c'est grave, mon commandant?

— Hum! fit l'aspirant, tu n'as donc pas entendu le canon?

— Voyons le livre des rapports! reprit l'officier supérieur.

Le marin présenta le registre du poste.

— La première ronde est passée à dix heures... se dit le chef, il y était, car je ne vois rien à la colonne des observations... Le malheureux! quelle faute! abandonner ainsi son poste devant l'ennemi!

Un second coup de canon partit du fort Chatillon...

— Allons! le sort en est jeté... ce pauvre jeune

homme est perdu... Monsieur! reprit le capitaine de frégate en s'adressant à l'aspirant, asseyez-vous là, et écrivez mon rapport sur le livre du poste!

Cinq ou six faces inquiètes rôdaient auprès de la porte, pour tâcher de saisir ce qui se passait de grave dans la casemate. Le contre-maître se tenait là immobile, pâle, l'œil humide.

— *Ronde d'officier supérieur*, dicta le chef, *une heure et trois quarts après minuit, temps sombre, brise faible du N.-N.-O. Les forts de l'Heurt et du Musoir viennent de donner le signal de quelque coup de main tenté par la division anglaise sur la côte en amont du port... L'enseigne Marius de la Morinie absent de son poste.* .

Ces lignes dictées, le capitaine de frégate les lut... sortit un moment hors de la casemate, comme pour fouiller l'ombre, dans l'espoir d'y voir apparaître l'imprudent officier... mais le fort tira un troisième coup de canon... alors le chef rentra, prit la plume avec émotion, et signa le fatal rapport...

— Monsieur! dit-il ensuite à l'aspirant, vous resterez ici jusqu'au retour de ce malheureux; dès qu'il paraîtra, vous lui demanderez son épée, et, au petit jour, vous le ferez escorter par six fusilliers au château de la haute ville, puis vous m'apporterez le mandat de dépôt à l'amirauté... Je vous confie, je le sais, des fonctions pénibles... mais nous sommes devant l'ennemi, le devoir parle haut, vous obéirez!

Ayant dit, l'officier supérieur rassembla ses hommes qui chuchotaient sur ce grave accident, et reprit dans l'ombre de la falaise le cours de sa ronde. . . . . .

. . . .

Il y avait à peine un quart d'heure que la scène que nous venons de raconter avait eu lieu, lorsque le contremaître, qui s'était furtivement éloigné du poste, aborda brusquement dans l'ombre une personne qu'il rencontra à cent pas des vigies :

— Alerte, lieutenant! dit le marin. La ronde est passée, le commandant a fait son rapport... Si vous avancez, vous êtes perdu!

— *Elle* est sauvée! répondit Marius; qu'importe pour moi?

— Comment, qu'importe? exclama le contre-maître, en barrant le passage au jeune enseigne; vous ne pensez donc pas, lieutenant, qu'on a tiré le canon d'alarme... que nous sommes devant l'ennemi... que votre absence est comme qui dirait une désertion! Il n'en sera ni plus ni moins maintenant, monsieur Marius, sauvez-vous pour tout à fait! Amurez vos basses voiles et courez une autre bordée!

— Tu es fou, mon vieux Roch! fuir, moi, je retourne à mon poste... il en sera ce qu'il pourra!

— Mais vous courez à votre perte!... il y a là un aspirant qui vous attend pour vous demander votre épée... il a ordre... Ah! monsieur Marius, si *elle* savait ce que vous avez fait!

— Qui vive! cria la sentinelle, qui avait saisi le vague bruit de la discussion.

— Pour l'amour de... de qui vous savez, monsieur Marius..., reprit le matelot suppliant, je vous demande de fuir... il en est temps encore... dix pas de plus, et vous êtes prisonnier!

— Qui vive! qui vive! cria de nouveau la sentinelle inquiète.

On entendit le bruit de pas précipités et le bruit sec de fusils qu'on armait.

— Si je me laissais tuer?... pensa Marius.

— Holà! les amis... ne tirez pas! cria enfin le contremaître. C'est moi, moi... et... et...

— Et votre officier! ajouta l'enseigne. ***Lauriers et grenades!***

— ***Saules pleureurs et cyprès*** plutôt! dit Roch. Ah! monsieur Marius, quelle diable d'embardée vous faites

là!... et dire qu'il serait encore temps... Lofez, mon officier, lofez et courez le cap sur la turne de la Cornu où personne ne vous ira chercher... Je dirai aux amis que je parlais tout seul!

Mais l'aspirant que le commandant Bertiol avait laissé au poste avait déjà fait mettre les hommes sous les armes; les fanaux éclairèrent presque aussitôt l'enseigne, qui n'avait plus que quelques pas à franchir pour se trouver prisonnier de ses propres marins. Le pauvre contre-maître n'essayait plus de le retenir.

— Portez armes! préparez armes! En joue... commanda l'aspirant. Puis, s'avançant vers l'enseigne:

— Monsieur, j'ai ordre de vous demander votre épée..

— La voici! dit Marius, avec un accent de fermeté triste, j'aime mieux vous la rendre qu'à l'ennemi!

— Lieutenant! reprit l'élève, j'ai maintenant le regret de vous dire que vous êtes mon prisonnier et qu'au petit jour je dois vous conduire au château...

— Je l'ai mérité, répondit simplement Marius.

L'aspirant, une fois son rôle de discipline fini, aurait voulu, par quelques consolations, adoucir la première heure de cette position accablante; mais le jeune marin coupa court à tout par ces mots, prononcés avec une résignation sentie, plus triste peut-être que n'eût été l'explosion du désespoir :

— Ce qui m'arrive était à peu près prévu. En quittant mon poste, je savais que je risquais ma tête... Je ne regrette rien... Je ne voudrais certes pas racheter ma vie au prix de celle que j'ai sauvée... Quand vous l'exigerez, monsieur, je serai prêt à vous suivre où vous avez ordre de me conduire! Et cela dit, l'enseigne s'enveloppa dans un manteau et se jeta sur le lit de camp, où il resta cinq ou six heures, endormi ou absorbé et gardé par une inutile sentinelle.

Le lendemain des incidents nocturnes que nous venons de rapporter, vers midi, le commandant Bertiol,

chargé par l'amiral Bruix d'instruire contre l'enseigne de vaisseau Marius pour sa prochaine comparution devant le conseil de guerre, entra dans la prison où le déserteur avait été conduit de grand matin, vers la partie sud du château militaire bâti en 1231 par le comte Philippe, sur le rempart de la haute ville de Boulogne.

Marius reçut le capitaine de frégate avec une contenance calme et résignée

— Malheureux jeune homme! dit le bon commandant, est-ce un tel rapport que ma main devait signer sur vous? Le fils d'un brave officier mort sur son tillac, l'épée à la main, devait-il déshonorer son nom et sa ville par un acte aussi incompréhensible... aussi coupable... aussi extravagant!

— On a le droit de me croire coupable, mon commandant... Je ne songe pas à me disculper.

— Serait-il possible que vous n'eussiez pas quelque moyen de vous recommander à l'indulgence de vos juges?

— Mon commandant, ce que j'ai fait pourrait à peine s'expliquer... Le justifier est donc impossible...

— Me refuserez-vous des éclaircissements?

— Ils seraient inutiles au *capitaine-rapporteur*...

— C'est bien! reprit le commandant d'un ton grave. Il appela un greffier qui attendait dehors, et lui fit écrire l'interrogatoire suivant :

— Vos noms?

— Marius de la Morinie.

— Votre âge?

— Vingt-trois ans.

— Le lieu de votre naissance?

— Boulogne-sur-Mer... Mon nom l'indique.

— Votre état?

— Enseigne de vaisseau entretenu, en ce moment détaché de la flotte et lieutenant dans l'infanterie de marine.

— Lieutenant Marius de la Morinie, avouez-vous que dans la nuit du 6 au 7 juin 1803, de onze heures à une heure de relevée, vous avez abandonné le poste que l'amiral vous avait confié sur la falaise, près de la Tour d'Ordre, alors que les navires ennemis, louvoyant dans la rade, tentaient un coup de main sur la plage au S.-O. du port?

— J'avoue...

— Avez-vous à dire quelque chose pour votre justification?

— Rien.

— Vous consentez à signer?

— Oui.

L'interrogatoire terminé, le commandant le parapha et congédia le greffier.

L'officier supérieur était en grande tenue de capitaine de frégate, et portait la croix de membre de l'ordre de la Légion d'honneur, qui avait été institué un an auparavant. Marius se trouvait en uniforme d'enseigne, moins l'épaulette et l'épée. La prison recevait du jour et de l'air par une fenêtre garnie d'une forte grille de fer, qui donnait sur la campagne extérieure; quelques vagues parfums de jeune verdure planaient entre ces quatre murs d'un gris verdâtre, garnis pour tout mobilier d'une couchette massive avec sa paillasse, et d'un escabeau. On avait apporté une chaise pour le commandant. La prison s'était refermée sur le greffier, sorti en emportant l'interrogatoire.

— A présent ce n'est plus à votre supérieur, à l'officier chargé de la triste mission de vous interroger, que vous avez affaire... dit enfin le commandant Bertiol au prisonnier, mais bien à l'ami de votre pauvre père... à un homme qui sait que vous êtes un noble cœur, un loyal marin, et qui ne comprend rien à ce que vous avez fait! Si vous dédaignez de vous justifier devant le juge, vous ne refuserez certainement pas, mon pauvre Ma-

rius, de vous confier à l'ami... Allons! ouvrez-moi votre cœur comme si j'étais votre frère!... S'il vous faut des consolations, je vous les donnerai; si c'est une confession que vous avez à faire à un homme d'honneur, vous savez que je suis digne de l'entendre... et j'ose espérer que, sachant toute la vérité, je pourrai aussi vous absoudre!

— Eh bien... commandant... répondit Marius, comme triomphant des scrupules de sa conscience, et jetant sur l'ami de son père un regard attendri, puisque c'est à de tels titres que vous me demandez de m'entendre... je ne résiste plus! Ce que j'ai à dire, non pour me justifier, mais pour expliquer ma conduite, n'eût certainement rencontré qu'incrédulité chez le juge, et je n'eusse pas voulu, au prix même de la liberté, compromettre d'aussi délicates révélations, des aveux dans lesquels le sentiment est tout, devant le scepticisme du magistrat instructeur, de l'officier fait loi, qui ne doit croire qu'à des *faits*. Mais maintenant qu'à cette heure presque suprême, vous me demandez de verser dans votre sein d'ami le secret de cette nuit fatale... j'obéis, persuadé, puisque vous me reconnaissez de la loyauté et de l'honneur, que vous ne douterez point de mes paroles... et... que vous ne vous moquerez point de mes révélations, lesquelles, je le sais, sont d'un ordre bizarre, suspect, et presque incroyable!...

— Parlez, pauvre jeune homme! dit le commandant surpris du tour que prenait la confidence, ouvrez-moi votre conscience... si vous ne me demandez pas de douter de l'honneur, je ferai tout mon possible pour vous croire!

— Eh bien! reprit Marius, je vais vous parler comme je le ferais à mon excellent père, si Dieu n'avait pas voulu qu'un biscaïen anglais vînt le jeter sanglant sur le pont de sa corvette... d'où on le releva mort... Écoutez-moi bien, et surtout... croyez-moi!

Hier donc, vers dix heures du soir, après avoir donné les consignes et reçu la première ronde de nuit, je m'enveloppai de mon manteau et je me jetai sur le lit de camp, plaçant momentanément le poste sous la surveillance d'un contre-maître nommé Roch, en lequel j'ai toute confiance, et lui laissant ordre de m'éveiller au plus léger incident.

Vous avez su, commandant, ce qui a eu lieu l'avant-dernière nuit au fort en bois, et sur la partie nord de la plage. J'avais été obligé de passer sur pied une partie de cette même nuit pour mon service, et j'étais très-fatigué. Aussitôt jeté sur le lit de camp, les tentatives des Anglais me revinrent bien à l'esprit... mais pourtant, la lassitude fit que je ne tardai pas à m'endormir. Bientôt je me réveillai en sursaut, demandant à haute voix ce qu'il y avait... Nul ne répondit; Roch était dehors avec une partie de ses hommes; d'autres dormaient non loin de moi... je compris que j'avais été dupe d'une illusion, d'une erreur, et je ne tardai pas à retomber dans un sommeil fiévreux.

Ce fut alors que j'eus un songe... Ah! commandant, une révélation, dois-je plutôt dire. Écoutez-moi bien!

Je rêvai qu'il faisait une nuit sombre, sans étoiles, au milieu de laquelle on distinguait à peine de loin en loin quelques petites lueurs rougeâtres de vigies, de corps de garde et de rondes militaires. Mon esprit, en s'ouvrant sur ce rêve, retrouvait les choses telles que les avaient laissées dans la nature réelle les yeux de ma chair en se fermant de fatigue. Bien plus... et c'était étrange! mon rêve me représentait comme j'étais véritablement, c'est-à-dire de garde sur la falaise, tandis que... *Gabriel*, ce jeune aspirant que beaucoup croient mon frère, à la tendresse qui nous unit, se trouvait commander un petit poste de six hommes dans une baraque de douaniers à une encâblure au S.-O. du fort Chatillon. Or, commandant, ce que me retraçait mon

rêve était encore sur ce point la vérité, car j'avais quitté Gabriel à six heures du soir, se rendant, pour la nuit, à l'endroit dont je vous parle!

—C'est singulier! dit l'officier supérieur en redoublant d'attention.

— Ce que je savais éveillé, je le retrouvai donc dans mon sommeil. Puis bientôt j'y vis, que, comme moi, mon ami, mon frère, s'était abandonné au repos, au milieu de ceux des marins qui n'étaient point de garde. Dehors, deux factionnaires veillaient l'arme au bras, en croisant leur promenade, limitée à l'étendue qu'offrait le plateau de rochers, au bas duquel venaient expirer les lames, dont on ne distinguait même pas la blanche écume, tant la nuit était noire. On eût dit que mon esprit, que mon âme prît plaisir à planer ainsi sur ce lieu, où reposait de ses travaux d'homme cet enfant aimé. Il me semblait, dans ce raisonnement des songes, si privés de raison, que je faisais ainsi et à la fois son devoir et le mien, et que, mon corps ici, mon esprit là, je protégeais au moins son repos, faute de pouvoir prendre ses fatigues.

Mais tout à coup un bruit sourd... circonspect, si je puis dire, et que l'oreille subtile du marin sait deviner plutôt qu'ouïr, résonna dans les parois des rochers. C'étaient des péniches anglaises qui, détachées d'une corvette restée en panne au milieu des ombres de la nuit, s'avançaient avec précaution vers la plage! En même temps que *je les sentais* venir, mon esprit, doué de facultés perceptives ou divinatrices dont je ne puis que vous raconter les effets, vit à la fois plusieurs scènes successives du drame qu'enveloppait l'ombre, c'est-à-dire les deux sentinelles surprises au détour du roc et égorgées sans pouvoir donner l'alarme, et un grand officier anglais levant sur la poitrine de Gabriel endormi un long poignard indien, taillant d'un côté, sciant de l'autre, effrayant à voir!...

Ce fut tout. Je poussai un cri terrible... Les marins qui dormaient près de moi se réveillèrent en sursaut, criant *aux armes!* Le contre-maître se précipita dans le corps de garde ses pistolets à la main... J'étais là, stupéfait, délirant, ne comprenant tout d'abord rien à ce que je voyais, et cherchant à ressaisir ma raison qui s'abîmait entre la réalité et le songe.

— Qu'avez-vous, lieutenant? demanda Roch, en ne voyant autour de moi rien d'alarmant qui justifiât l'alerte.

Je le regardai d'un air hagard qui le frappa.

— Le lieutenant dormait! dirent les marins que mon cri avait réveillés.

— Allons! quelque mauvais rêve! reprit le contre-maître, en désarmant ses pistolets.

— Un rêve... un rêve? m'écriai-je. Et je m'élançai hors du poste. La nuit était toujours aussi noire. En regardant au hasard dans l'ombre, il me sembla voir, vers les espaces où ne pouvait pas être la terre, une lumière qui soudain disparut... Était-ce réalité, délire?

— Mon vieux Roch! dis-je en appelant brusquement le contre-maître et l'entraînant à l'écart, je quitte le poste pour une heure... pas de réflexions, tout serait inutile! Il y a une voix qui m'appelle là-bas dans l'ombre... *notre Gabriel* court un danger... priez pour nous! Je reviendrai dans une heure... si je ne suis pas mort!

En arrachant de la ceinture du marin stupéfait ses pistolets que je plaçai sous mon bras avec mon sabre, je m'élançai vers le talus de la falaise, et disparus dans l'ombre, avant que le pauvre homme eût pu articuler un mot pour me retenir.

Sans perdre mon temps à chercher les sentiers de la falaise, je me lançai au hasard dans la pente, au milieu des éboulements de terre, des ronces et des pointes de rochers, comme si des ailes d'aigle m'avaient soutenu au milieu des accidents de cette déclivité dangereuse. Je

ne saurais expliquer comment j'arrivai en quelques minutes sur le sable de la plage, dont la marée basse prolongeait au loin l'humide développement. Arrivé au chenal du port, j'eus l'eau presque à la ceinture ; je le franchis néanmoins sans encombre, tenant en l'air mes pistolets pour en préserver les amorces. Arrivé de l'autre bord, je repris ma course à travers sable, vers la pointe du Musoir. Je n'avais pas fait deux cents pas, qu'un éclair enflamma la nuit, et un coup de canon partit du fort de l'Heurt. Je pensai que peut-être là était le danger, et que Gabriel était sauf... mais je n'en ralentis point pour cela ma course éperdue. Je vous assure, commandant, que je ne mis pas un quart d'heure à franchir la distance qui sépare la Tour d'Ordre et le Chatillon ! Bientôt bondissant de rocher en rocher avec le bonheur d'un somnambule en excursion, j'arrivai à cent pas du poste des douaniers où était mon frère. Je m'arrêtai un moment, non pour reprendre haleine, mais pour disposer mes armes, et écouter... car il y avait, me semblait-il, dans l'air d'autres rumeurs que celles du brisement de la mer répercuté par les parois sonores des rochers... un coup de fusil partit soudain... Ah ! mon cœur, m'écriai-je, tu me disais donc vrai ?

— Quel récit ! exclama le commandant, dont le visage offrait, dans son paroxysme, l'expression de l'intérêt.

— En dix bonds, je suis sur le plateau, reprit Marius. Mes pieds heurtent un cadavre... c'était celui d'une des sentinelles. Je m'élance dans la maisonnette à travers des groupes bataillant à l'arme blanche et je vois... un officier anglais diaboliquement éclairé par le fanal pendu au plafond, qui tenait le pauvre Gabriel sous le genou, et levait sur son sein cet affreux poignard de mon rêve... Je le vise de mes deux pistolets à la fois, et lui casse la tête avant que son bras ne soit retombé : un affreux jurement me dit que le lâche rendait au diable son âme infernale !

Mais au dehors, les Anglais avaient déjà pris l'alarme; au coup de feu qui m'avait signalé la réalité du danger, avait presque aussitôt répondu un coup de canon tiré du fort voisin. L'ennemi n'avait que des armes blanches, comme il convient dans toute expédition où il ne faut pas donner l'éveil par des détonations. En voyant leur chef tomber, ils crurent sans doute le poste secouru, et pour éviter les balles, ils disparurent dans l'ombre. Deux ou trois blessés remplissaient l'air de leurs cris ; les marins du poste qui avaient échappé à cette surprise audacieuse commencèrent peu à peu à se reconnaître.

— Marius ! s'écria Gabriel, c'est donc toi qui m'as sauvé la vie ?

Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre.

— Mais comment es-tu ici ? me demanda ce pauvre enfant qui avait si bien failli passer du sommeil à la mort.

Comment je me trouvais là ?... Je n'osai le lui dire... Je balbutiai un conte : que j'avais été chargé d'apporter des ordres au fort Chatillon, et qu'en regardant la plage, j'avais vu des lueurs suspectes qui m'avaient fait accourir ! Encore tout étourdi de cette scène, il me crut. Un second coup de canon partit du fort. Sans doute, on avait aperçu le rembarquement des Anglais; on allait venir avec main-forte...

— Adieu ! dis-je à cet être aimé. Tu ne cours plus aucun danger... Mon devoir maintenant est ailleurs.

Il me regarda en pleurant ; il était tout couvert du sang de l'Anglais, dont le cadavre pendait d'une façon hideuse au bord du lit de camp.

— A demain, mon Marius ! me dit l'enfant.

Je l'embrassai sans répondre, et m'élançai hors du théâtre sanglant de ce drame singulier. Je mis plus d'une heure à parcourir ce chemin que mon ardeur fiévreuse venait de me faire franchir en quelques minutes. Pres-

que arrivé au poste, je trouvai le bon Roch dans un trouble extrême ; il m'apprit qu'une ronde supérieure était passée pendant mon absence... que j'étais perdu et n'avais plus qu'à fuir. Dans son affection, dans sa compassion pour moi, ce brave homme oubliait qu'un militaire déshonoré par une telle faute se réhabilite parfois en sachant noblement se soumettre au châtiment. Je laissai le marin se lamenter ; j'échappai à son étreinte et vins rendre mon épée à l'aspirant qui m'attendait... Maintenant, quant au reste, commandant, vous le saurez mieux que moi !

Un assez long silence suivit cette confession étrange. Vivement impressionné, le commandant subissait cette lutte intérieure entre les sentiments et la raison, qui anime tous les hommes chez lesquels la rigueur voulue du métier, les impérieuses exigences de la discipline, n'ont pas étouffé les insurrections que tente encore leur bonne nature originelle. Sans doute un tel récit lui eût été fait dans d'autres conditions, par quelque conteur cherchant à abréger les heures d'un quart de nuit... il n'y eût pas voulu croire, car alors les sentiments n'étant pour rien dans l'affaire, sa raison se fût refusée de prendre au sérieux des extravagances romanesques. Mais là, dans cette prison... devant ce jeune homme tout ému encore de cette nuit étrange... en entendant ces accents persuadés, cette voix du cœur qui ne saurait mentir comme celle de l'esprit... il fallait croire !

— Vous voyez bien que j'avais raison en disant qu'un tel récit n'était point fait pour des oreilles de juges... reprit Marius d'une voix à peine remise des émotions que lui avait causées sa confession. Il est des confidences pour lesquelles il faut des cœurs choisis...

— Étrange !... inexplicable !... murmurait le vieil officier. Mais y a-t-il là une base assez solide pour la défense ?... Je verrai l'amiral. Dites-moi ! reprit-il, est-ce la première fois que vous subissez l'action de ce surprenant

phénomène de la seconde vue... de la divination, pourrait-on dire?

— La première fois... non! Sous des formes, par des pressentiments différents, j'ai déjà éprouvé la magie de ces avertissements secrets qui annonçaient que quelque grave événement se passait dans la région de mes affections. La première fois, ce fut lorsque j'étais tout enfant encore, à la campagne, où, par mon immaîtrisable obstination, j'empêchai ma mère de passer la nuit dans une ferme où le feu prit quelques heures après, et où périrent plusieurs personnes... Une dernière fois, enfin, il y a deux ans à peine... j'éprouvai un accablement d'esprit, une oppression de cœur, sans motif connu, et je passai tout un jour à verser des pleurs involontaires...

— Il y a deux ans?... Je devine... Votre bon père...

— Était tué sur une canonnière en défendant la ligne d'embossage contre l'escadrille de Nelson... Ce jour-là, je devenais orphelin!

— C'est un triste don que Dieu vous a fait là, pauvre Marius! Une telle perception d'organes, une pareille spontanéité de pressentiments sont les indices d'une nature d'élite, faite pour beaucoup souffrir ici-bas...

— Oh! exclama l'enseigne avec un amer sourire, je n'aurai plus à souffrir longtemps.

— Ce n'est au reste pas la première fois, reprit vivement le commandant Bertiol, comme pour changer le cours des idées du jeune homme, que j'entends parler de cet étrange phénomène... Mais j'avais toujours considéré les anecdotes qui y étaient relatives comme des singularités physiologiques bonnes à faire rêver un moment... et j'étais loin de soupçonner qu'un jour je me trouverais si tristement mêlé à des faits résultant de cette translucidité des organes...

— Je bénis le ciel qui m'en a doué. Ne m'a-t-elle pas déjà servi à détourner de grands malheurs?

— Écoutez, Marius, je vais de ce pas rendre compte à l'amiral du résultat, non pas de votre interrogatoire, qui se limite aux quelques mots que vous avez répondu à l'officier instructeur... mais bien de la confidence que vous avez faite ensuite à l'ami de votre père... J'ose espérer que tout n'est pas perdu pour votre cause, et que votre épée pourra vous être rendue... Je vous avoue que je compte beaucoup sur le résultat du rapport que l'aspirant Gabriel aura nécessairement fait ce matin, et que le service que vous avez rendu à la marine du côté du fort Chatillon sera admis comme compensation à la faute commise par l'abandon momentané d'un autre poste... Allons, Marius, espérez! ayez courage.

— En manqué-je, commandant? Oh! cette vie que j'ai sauvée adoucirait ma mort!

— Ne parlez pas ainsi... Chassez des idées si sombres... Vos chefs vous estimaient... Espérez en eux pour détourner de votre jeunesse le coup de la terrible loi de guerre... Adieu, pauvre jeune homme, vous me reverrez avant le soir... Je vais, en sortant, donner des ordres pour qu'on laisse arriver jusqu'à vous quiconque pourrait se présenter. Ce brave contre-maître... et... et...

— Oh non! s'écria l'enseigne, dont le courage faiblit à l'idée de voir dans sa prison l'être qu'il avait si étrangement, si passionnément sauvé de la mort. De grâce, commandant, ne donnez pas un pareil ordre!... Peut-être plus tard me retrouveriez-vous assez lâche pour redouter le châtiment qui peut m'atteindre... Je ne dois revoir ceux j'aime que libre... ou jamais!

Le brave officier n'osa rien ajouter. Il pressa la main du noble jeune homme, et sortit plus ému qu'il n'avait souvenir de l'avoir jamais été. En passant devant le guichet, il dit à l'officier de garde que s'il se présentait quelqu'un pour voir le prisonnier Marius, et que celui-ci consentît à recevoir, on laissât entrer.

. . . .

A ces époques, comme du reste en tous temps, lorsqu'on est devant l'ennemi, les procès du genre de celui dont il est ici question ne traînent guère. Le déserteur était jugé prévôtalement, comme l'espion, dans les vingt-quatre heures, si même le cas n'autorisait pas le chef dans le ressort duquel le délit avait été commis à faire sur-le-champ passer le coupable par les armes. Il arriva donc qu'au moment où le commandant Bertiol se présenta pour parler à l'amiral Bruix, celui-ci, ayant lu l'interrogatoire de l'enseigne Marius, que le greffier avait apporté à l'amirauté, venait de fixer la réunion du conseil de guerre pour deux heures après midi. Mais une circonstance que le capitaine de frégate n'apprit qu'alors dans les bureaux (l'amiral, accablé d'affaires, n'avait pu le recevoir, et lui avait donné rendez-vous au conseil de guerre), c'est que l'aspirant Gabriel avait aussi été arrêté le matin même à la réception de son rapport, et qu'il allait avoir à s'expliquer devant le même tribunal sur les événements de la nuit...

A l'heure indiquée, le conseil s'assembla dans une des salles de la préfecture maritime. Ce conseil était composé du commandant Bertiol, rapporteur, d'un capitaine de vaisseau, d'un capitaine de frégate, de deux lieutenants de vaisseau et de deux simples maîtres d'équipage, tous ceux-ci comme juges; l'amiral présidait.

— Je déplore, amiral, de n'avoir pu obtenir l'honneur d'un moment d'entretien avant la séance, dit le commandant Bertiol au président, au moment où les juges se disposaient à prendre place; j'avais à vous faire sur le compte de l'accusé des révélations.

— Qu'auriez-vous pu me dire, mon cher commandant? interrompit Bruix, distrait par la lecture de dépêches qu'il tenait encore à la main, et qui lui avaient appris que le premier consul arriverait à Boulogne sous peu de jours, pour inspecter les travaux du port. Ce malheureux n'a-t-il pas tout avoué? N'a-t-il pas lui-

même, par cet aveu, signé sa sentence? Qu'y faire? Nous ne nous assemblons ici que pour appliquer la loi !

— Il est vrai, amiral, que ce pauvre jeune homme a mis une fausse dignité à ne pas vouloir exposer les raisons qui pouvaient...

— Sommes-nous en nombre, messieurs? interrompit l'amiral, qui, pendant que Bertiol lui parlait, avait feuilleté avec préoccupation les importantes dépêches qu'il tenait en main.

— Oui, monsieur le président! dit le greffier.

— Pardon, commandant... ce que vous vouliez me dire il y a une heure, dites-le au conseil, on appréciera...

— Mais, amiral, je ne suis pas le défenseur de l'accusé, je remplis au contraire les pénibles fonctions de ministère public!...

— Eh bien!... il parlera lui-même... La loi ne lui accorde point d'avocat, puisqu'il a avoué, mais je lui donnerai la parole pour s'expliquer... Messieurs! dit, en s'interrompant et en gravissant les trois marches de l'estrade, l'officier général, la séance est ouverte... Qu'on introduise l'accusé!

Marius entra par une petite porte latérale; il portait son uniforme, mais sans les insignes particuliers de son grade. Sa contenance était à la fois modeste et assurée; deux soldats d'infanterie de marine l'escortaient; on l'amena droit devant le tribunal; l'officier rapporteur était à droite, le greffier secrétaire du conseil à gauche; ces sortes d'affaires se jugeaient à huis clos.

L'amiral, ayant déposé sur le bureau les papiers dont la lecture l'absorbait tant, avait enfin pris les pièces, peu nombreuses, du procès.

— Diable! fit-il, en se penchant vers l'officier supérieur qui était à sa droite, est-ce que ce jeune homme serait le fils du commandant de la Morinie que nous avons perdu il y a deux ans d'une façon si glorieuse?

— Oui, amiral...

— Pardieu, j'en suis fâché!... très-fâché... Hum... que faire? il s'est perdu lui-même... Greffier, lisez l'acte! reprit à haute voix le président, en portant des yeux pleins d'intérêt sur l'enseigne.

Le greffier lut les rapports écrits durant la nuit précédente sur le journal du poste qu'avait abandonné Marius, puis l'interrogatoire de la prison. Ce fut bientôt fait.

— La parole est au commandant rapporteur, dit l'amiral, quand le greffier eut fini.

— Comme accusateur de l'inculpé, je n'ai rien à dire, articula Bertiol d'une voix émue, la loi le prive d'un défenseur dès qu'il a adhéré à l'accusation... Mais j'invoque le pouvoir discrétionnaire de M. l'amiral président pour qu'il veuille bien autoriser l'enseigne Marius à présenter lui-même quelques explications sur les faits étranges de cette cause...

— Accusé, dit l'amiral, qu'avez-vous à objecter à la lecture que vous venez d'entendre?

— Je reconnais, dit Marius, la faute que j'ai commise... Mais les motifs qui m'y ont entraîné n'étant pas de nature à obtenir crédit dans cette enceinte, je n'ai plus qu'à prier mes juges de vouloir bien apprécier que, d'une part, mon absence momentanée du poste qui m'était confié n'a eu sur ce point aucune influence fâcheuse... et que, de l'autre, ma présence sur les lieux où je me suis rendu a sauvé la vie de plusieurs de nos marins, en faisant peut-être avorter de la part de l'ennemi quelque coup de main sérieux... A ces considérations doit se borner toute ma défense, ajouta le jeune officier dont la pâleur s'était légèrement animée en articulant d'un son de voix doux mais pourtant assuré ces simples paroles.

Les juges se parlèrent entre eux. Il y avait évidemment dans le tribunal une grande tendance à céder à l'intérêt qu'inspirait l'accusé. Ce qu'il venait de dire avait quelque chose de si formel, qu'il semblait presque

que sa faute s'effaçait sous l'éclat de l'action qui en avait été la conséquence.

— Je demande au tribunal, dit l'officier rapporteur, que l'accusé soit éloigné pour que le conseil puisse délibérer.

L'amiral prononça les formules nécessaires, Marius fut emmené. Le commandant Bertiol, voulant profiter de l'ébranlement des juges, s'empressa de dire au président que s'il voulait bien lever pour quelques instants la séance, dépouillant ainsi son caractère judiciaire, il pourrait offrir à ses collègues les éclaircissements qui étaient venus à sa connaissance sur les mystères de cette nuit d'incidents. Bruix, qui était un officier plein de cœur, plein de sentiments nobles et élevés, s'empressa de se rendre à ce désir. Alors le commandant Bertiol raconta sa visite du matin au prisonnier et les aveux qu'il en avait obtenus. Ce récit étrange, qui, il faut bien le dire, amena sur les lèvres de plusieurs auditeurs le sourire de l'incrédulité, fit par bonheur une réelle impression sur l'esprit de l'amiral. Doué d'une complexion ardente et passionnée, Bruix était naturellement accessible aux impressions que devait faire naître une semblable révélation; aussi ne chercha-t-il nullement à dissimuler ce qu'il éprouvait.

— Ma foi, messieurs, dit-il, je voudrais de tout mon cœur que le code nous offrît quelque biais qui nous permît de sauver ce pauvre jeune homme... Voyons, commandant Bertiol, lisez-nous les articles applicables à l'espèce.

Mais, c'est une chose triste à dire, certains codes sont ainsi faits, que souvent le juge, faute d'y trouver une peine proportionnée au délit, se voit contraint soit de frapper trop fort, soit d'absoudre. Dans le cas dont nous parlons, le conseil de guerre n'avait plus même cette dernière ressource, car en avouant la désertion devant l'ennemi, le jeune officier avait lui-même en quelque

façon requis la loi. Vainement chercha-t-on quelque faux-fuyant qui permît d'éluder cette *lettre* impitoyable, si souvent en désaccord avec l'*esprit;* on ne put rien trouver.

— Eh bien, messieurs, dit l'amiral, nous appliquerons la loi... mais nous signerons une supplique en grâce pour le premier consul qui, j'ai le plaisir de vous l'annoncer, sera sous peu de jours dans nos murs... je viens d'en recevoir l'avis du ministre. Je rouvre la séance, qu'on ramène l'accusé!

— Marius de la Morinie, dit le président, la loi vous condamne à être fusillé... mais le tribunal, s'intéressant à votre sort, tentera le seul moyen qui soit de vous sauver... Qu'on emmène le condamné! Messieurs, la séance est levée. . . . .

. . . .

Marius fut reconduit dans sa prison.

II

L'EXÉCUTION.

Boulogne offrait, dans ce temps-là, un spectacle que nul port de mer n'avait jamais présenté. Centre des opérations contre l'Angleterre, ce pays attirait alors l'attention de toute l'Europe. Depuis un mois à peine, les hostilités, un moment interrompues par le traité d'Amiens, avaient semblé devoir reprendre avec une vigueur nouvelle. On sait que les contestations suscitées par l'affaire des indemnités pour les princes d'Allemagne, ainsi que le refus de la part de l'Angleterre de remettre, suivant qu'elle s'y était engagée par traité, l'île de Malte, furent les causes principales qui rallumèrent les discordes qui avaient déjà coûté tant de sang aux deux

nations rivales, et qui devait en faire répandre tant encore. Malgré le désir qu'avait la France de maintenir la paix européenne, il lui fallut répondre aux nouvelles provocations de l'ennemi, et le 16 mai 1803, l'ambassadeur d'Angleterre à Paris, lord Whitworth, se rembarquait à Calais, tandis que le représentant de la France à Londres, le général Andréossy, n'arriva sur notre sol que deux jours après la déclaration de guerre.

De chaque côté du détroit, le désir de combattre de nouveau était extrême. Notre côte fut bientôt le théâtre d'une activité sans exemple. Partout on armait, on construisait des forts, sans s'inquiéter des Anglais, qui, ayant repris leurs stations d'observation au large de nos rades, essayaient, comme on l'a vu dans l'épisode rapporté, d'inquiéter nos travaux par toutes sortes de taquineries, il faut le dire, peu honorables et peu dignes. Les Anglais, que la reprise des hostilités si brusquement prononcée par leur gouvernement avait surpris dans nos villes, furent contraints de se rendre prisonniers à Verdun; mais cette violation du droit des gens était une faible représaille aux déprédations que les escadres anglaises avaient exercées sur mer contre notre marine marchande, bien avant même que la guerre fût de nouveau déclarée.

Le gouvernement français avait compris que la position géographique de l'Angleterre ne laissait d'autre espérance d'atteindre définitivement cet ennemi turbulent, qu'en l'attaquant dans les retranchements naturels qui l'enveloppaient. Pour obtenir un résultat pareil, il fallait à la France une flotte nombreuse, et elle ne possédait qu'une marine faible et dispersée. Mais la voix du patriotisme ne résonne jamais en vain chez une généreuse nation, et de louables, d'efficaces efforts furent tentés pour venir au secours de notre insuffisance. C'est ainsi que le commerce de Paris, qui se trouvait si particulièrement lésé dans cette nouvelle guerre, fournit un

vaisseau de 120 canons, initiative immédiatement imitée par le sénat. Toutes les villes, et jusqu'aux moindres hameaux du pays, s'associèrent à ce noble dévouement. L'École polytechnique offrit ses services et arma une canonnière; les lycées, les administrations de toutes sortes suivirent cet exemple, et le gouvernement se hâta de régulariser cet élan national. Bientôt tous les ports, les rivages des côtes, des fleuves, et les bords de la Seine même, furent, comme par magie, couverts d'ateliers, de chantiers de construction. La canonnière qu'offrirent les habitants de Boulogne s'appelait *la Boulonnaise*. Par toute la France enfin, les bras s'agitaient au service de la patrie nécessiteuse, en même temps que les cœurs, pleins d'enthousiasme, débordaient en manifestations de haine contre cet ennemi éternel qu'on brûlait d'abaisser. Il n'y eut pas jusqu'aux évêques qui, dans leurs chaires, s'accordèrent à exalter le patriotisme français, en prêchant une croisade, une guerre sainte dont le but était la conquête de la paix européenne. Il faut dire aussi que la conduite des Anglais, soit avant, soit depuis la reprise des hostilités, était bien de nature à augmenter vivement notre désir de nous mesurer avec la seule puissance que sa position géographique eût jusque-là préservée du courroux des armées françaises. C'est ainsi, par exemple, que nos voisins, outre, comme on l'a dit, qu'ils saisirent, au mépris du droit des nations, nos navires commerciaux avant toute nouvelle déclaration de guerre, abjurèrent assez toute grandeur militaire pour brûler, couler, saccager de pauvres bateaux pêcheurs désarmés, inoffensifs, et ne songeant qu'à gagner laborieusement de quoi nourrir leur pauvre famille.

Ces faits que nous citons rapidement, sans raconter ce qu'ils eurent de barbare et d'indigne d'un peuple civilisé, exaltèrent les esprits, et répandirent parmi les Boulonnais surtout le plus vif désir d'en venir aux mains. Dès lors nos braves corsaires reprirent activement leurs

courses, et nous vengèrent avec éclat de la félonie britannique.

C'est au milieu de ce mouvement général des esprits et des choses, que le premier consul se décida à visiter les départements maritimes du nord, afin d'y accélérer les travaux nécessaires à la réussite de la grande expédition qu'il préparait. Ce voyage devait être une véritable marche triomphale. Jamais, peut-être, souverain ne fut plus harangué, complimenté, adulé, obsédé que ne le fut le premier magistrat de la république. L'enthousiasme qu'inspirait alors le héros de l'Italie et de l'Égypte était enfin monté à un tel paroxysme, que dans sa harangue, le préfet du Pas-de-Calais ne craignit point d'être trouvé ridicule en terminant par cette phrase : « Pour humilier les audacieux perturbateurs du repos des deux mondes et fixer enfin la paix sur la terre, *Dieu créa Bonaparte et se reposa!* Dieu ne fit rien de plus après les six jours employés à créer le monde ! »

C'était l'annonce de ce voyage improvisé par les circonstances que l'amiral Bruix avait reçue quelques instants avant l'assemblée du conseil de guerre qui devait juger Marius, et ce sont les préoccupations importantes qui furent la conséquence d'un nouvel avis, annonçant que le premier consul devait arriver à Boulogne le lendemain même, qui firent oublier l'aspirant Gabriel mis aux arrêts depuis le matin, et qu'on ne songea guère à interroger, au milieu de la nouvelle qui préoccupait toutes les têtes. Pourtant, Bertiol n'avait pas oublié la motion de l'amiral, relativement au pourvoi en grâce en faveur de Marius, et par ses soins, dans l'après-midi même, cette pièce avait été signée par tous les juges qui avaient dû plier sous l'inflexible loi de la guerre, et prononcer à regret la peine capitale contre le jeune officier.

Une garde d'honneur, formée de l'élite de la jeunesse

boulonnaise, partit vers le soir pour attendre le premier consul aux confins de l'arrondissement. Déjà toute la ville était en l'air; partout on préparait des illuminations, des fleurs, des drapeaux. A la nuit, les premiers courriers commencèrent à arriver, et peu après, le célèbre chimiste Chaptal, alors ministre de l'intérieur, accompagné d'aides de camp, d'officiers d'ordonnance et d'équipages précurseurs. Vers onze heures du soir, enfin, Marius put entendre de sa prison les volées de toutes les cloches et les détonations de l'artillerie des forts qui annonçaient que Bonaparte pénétrait dans la ville, et venait loger non loin de sa prison, c'est-à-dire sur la place d'armes de la haute ville, chez l'ancien maire de Boulogne, M. de Menneville, où une somptueuse hospitalité avait été préparée au héros.

Le premier consul reçut les autorités, travailla avec Decrès, ce ministre de la marine qu'il honora plus tard du titre de *ministre honnête homme*, et auquel on vient tardivement, au moment où nous traçons ces lignes, d'ériger un buste à Chaumont, sa patrie. A trois heures du matin, Bonaparte était déjà en route pour le port, accompagné des généraux Soult et Lauriston, et du garde d'honneur Berthe. Il portait l'uniforme vert, à garniture orange, de colonel des chasseurs de ses guides, régiment dont son beau-fils Eugène Beauharnais était lieutenant-colonel. Sur le port, après avoir fait l'espiéglerie (il les aimait de cette nature) de sauter brusquement à bord d'un caïque dont il éveilla les matelots bien surpris et bien intimidés, il s'en fut visiter les travaux nocturnes dont nous avons dit quelques mots au début de notre récit. Là, il se trouva reçu par l'amiral, qu'accompagnait, comme aide de camp, le commandant Bertiol.

Quinze cents ouvriers environ travaillaient alors à creuser le port et le bassin. Le premier consul piétina sans souci dans la boue et la vase, parlant aux ingé-

niers, aux ouvriers, encourageant tout le monde à s'employer activement pour précipiter la conclusion de ces travaux. Puis, son escorte étant arrivée, il monta à cheval, visita encore plusieurs points des travaux, et arriva vers le jour au fort Chatillon, d'où il voulait voir lancer des boulets rouges sur un point de mire, afin de juger la portée de l'artillerie. Content du tir, et apprenant que ce fort servait de lieu d'arrêt à quelques officiers subalternes, il se retourna vers Bruix et lui dit :

— Amiral, permettez-moi de rendre leur épée à ces messieurs, car bientôt ils en auront besoin !

Bruix s'inclina, et leva les arrêts de deux enseignes et de cinq ou six aspirants, parmi lesquels se trouvait Gabriel.

— Amiral ! dit Bertiol, en approchant du célèbre marin, le premier consul paraît en train d'accorder des grâces... J'ai dans ma poche la supplique en faveur du pauvre Marius...

— C'est bien, commandant ! dit l'excellent amiral, donnez...

— Citoyen premier consul, reprit Bruix, en s'approchant respectueusement de Bonaparte, qui montrait alors au général Soult quelques voiles anglaises qui blanchissaient sur le bandeau grisâtre de la côte ennemie, permettez-moi d'invoquer cette clémence à laquelle vous êtes si bien disposé, en faveur d'un pauvre enseigne que nous avons jugé hier, et à propos duquel nous avons osé, dans la pensée de vous la soumettre, rédiger la demande en grâce que voici !... C'est le fils...

— Quelle est sa faute ? interrompit Bonaparte, en prenant le papier que lui présentait Bruix.

— Hélas !... sa faute est un crime, eu égard au temps où nous sommes... une absence du poste qu'il commandait...

— Une désertion, *monsieur* l'amiral ! dit brusquement

le héros, sans lire la feuille qu'il tenait déployée. Je ne puis rien!

— Si le *citoyen* premier consul permettait qu'on lui offrît quelques éclaircissements... hasarda de dire le commandant Bertiol, auquel son bon cœur avait donné le courage de prendre la parole dans cet instant décisif.

— *Messieurs,* reprit Bonaparte, vous ignorez ou oubliez qu'il n'y a qu'une tête couronnée qui ait le droit d'entraver l'action de la loi, dans une question de peine capitale... *Je ne suis pas empereur.*

— Vous le serez bientôt... murmura Bruix, sans être entendu du premier consul.

Comme personne n'osait rien ajouter:

— C'est formel, *messieurs,* je ne puis rien, et dès que vous vous intéressez à ce malheureux, je regrette que la loi soit plus forte que moi... Tenez, amiral, pour ne pas ajouter à mes regrets, je ne veux rien savoir de plus, ajouta-t-il en rendant le pli sans le lire. Mais surtout que le sang français ne coule pas pendant les heures que je passe ici!

Ces derniers mots du premier consul furent suivis d'un cri étouffé que poussa un des aspirants dont les arrêts venaient d'être levés: c'était Gabriel.

— Qu'y a-t-il? demanda Bonaparte.

— C'est le frère du condamné qui se trouve mal! dit quelqu'un de l'escorte.

Le premier consul se détourna brusquement et fit signe qu'on lui amenât son cheval.

Bientôt, à la tête de son escorte, il gravit la côte de l'ouest, et alla visiter cette plaine d'Outreau, où devait s'aligner bientôt le camp de gauche de la grande armée. Vers dix heures, il rentra en ville, et dit aux autorités qui l'entouraient:

— Messieurs! Boulogne est destinée à devenir le théâtre de grands événements!

L'or de l'Angleterre effrayée devait, quelques années plus tard, empêcher cette prédiction de s'accomplir dans tout ce que sa pensée avait de gigantesque. Boulogne ne fut que le théâtre de préparatifs immenses; mais il ne s'en fallut guère que, de cette ville néanmoins, restée célèbre, s'élançassent les foudres qui eussent probablement changé la face du monde!

Le premier consul employa le reste du jour à passer des revues, à expédier des ordres, à approuver des plans; le lendemain, de grand matin, il avait quitté Boulogne. Partout, dans l'inspection qu'il poursuivit, il déploya cette activité infatigable qui le consumait, voulant tout voir, tout surprendre, tout juger par lui-même, ne s'en rapportant pas même aux ministres pour le plus mince détail. Dans ses courses sur les côtes qu'il voulait et qu'il parvint à rendre redoutables, il ne reculait devant aucune difficulté de terrain, pour obéir à son amour pour la ligne droite, et il entraînait à travers fossés, champs, ravins, monticules et rivières, ses officiers qu'il mettait sur les dents. Il visita ainsi Ambleteuse, ce port que Vauban avait conseillé à Louis XIV de rétablir, la baie de Wissant, qui semblait n'attendre que d'être animée par la guerre, et continua sa route infatigable, dormant peu, ne mangeant guère, jusqu'à Calais, point où il s'éloigne trop du centre de notre récit pour que nous ne revenions point sur nos pas, en attendant qu'un second voyage à Boulogne nous montre de nouveau cet homme extraordinaire, désormais maître du droit de *faire grâce*, et à l'œuvre dans ses gigantesques desseins.

La journée qui suivit la comparution de Marius devant le conseil de guerre s'étant donc écoulée sans que celui-ci apprît rien du résultat de la démarche que ses juges avaient décidé de faire en sa faveur auprès du premier consul, vers dix heures du soir, il s'était endormi sur le méchant grabat de sa prison, faiblement

éclairée par un mince rayon de lune filtrant à travers les découpures tremblantes de quelques branches qui ombrageaient sa haute fenêtre. Tout à coup le grincement des verroux le réveille en sursaut! La lourde porte tourne sur ses gonds, et deux personnes pénètrent dans sa cellule; l'une se jette ardemment dans ses bras: c'est Gabriel; l'autre les contemple tous deux avec émotion, n'articulant que ces mots:

— Lieutenant! lieutenant! — C'est Roch, le contremaître!

— Je sais tout! s'écria l'aspirant en étreignant le condamné; ce que mon digne Roch m'avait caché, un hasard me l'a fait apprendre!... J'ai moi-même entendu le premier consul dire à l'amiral qu'il ne dépendait pas de lui de te faire grâce... et... lorsqu'il a ajouté qu'il ne voulait pas que le sang français coulât pendant son séjour à Boulogne, j'ai enfin compris quel sort t'attendait, mon Marius!...

— Alors... pourquoi venir ici, cruel! répondit l'enseigne, doublement ému et par cette vérité inattendue et par l'affreuse nouvelle que, dans son ignorance de l'espoir qu'avait conservé le prisonnier, l'imprudent enfant lui avait si brusquement apportée.

— Nous sommes venus pour vous sauver, lieutenant... dit Roch. Ça valait bien la peine de venir vous importuner... Je m'en flatte!

— Oui! au lever du soleil, Marius, tu seras loin d'ici... loin de la terre... tu vivras.

— Me sauver, exclama le condamné. Mes amis... que venez-vous me dire?...

— Oui, te sauver, reprit Gabriel. Méchant! veux-tu donc mourir?

— Lieutenant! mon lieutenant! murmura le contremaître.

C'est là toute l'éloquence de son cœur attendri. Cet homme, qui, dans sa faconde matelotesque et patrio-

tique, s'était fait surnommer l'orateur, à bord des navires, où il pérorait à l'heure contre l'Anglais, ne trouvait pas en ce moment quelque bonne raison à donner au jeune officier qu'il aimait, pour le décider à fuir la mort qui l'attendait sous peu d'heures.

— Mes amis!... éloignez-vous... quittez-moi! reprit Marius. On vous a trompé en vous disant que tout était perdu... Je vous assure qu'il y a encore de l'espoir... Sans cela, est-ce que je serais si tranquille? Vous voyez bien que je ne puis pas suivre votre conseil... Demain, j'en suis sûr, on reconnaîtra qu'on peut casser ce jugement...

— Demain... demain, dis-tu, Marius! interrompit l'aspirant, en s'attachant au condamné, comme s'il eût craint qu'il ne lui échappât dans l'ombre. Mais tu es fou d'espérer! Ne t'ai-je pas dit que le premier consul lui-même ne peut rien pour toi! Ah! si l'on m'avait interrogé hier matin avant de rassembler le conseil de guerre!...

— Malheureux! dit Marius d'un accent indéfinissable, s'ils avaient surpris notre secret! s'ils avaient deviné... reconnu...

— Tais-toi! tais-toi! interrompit l'aspirant en embrassant son ami comme pour étouffer sa voix.

— Qu'auraient ils pensé alors du motif qui m'a fait quitter mon poste? En ce moment, j'en suis sûr, il est au moins quelques-uns de ceux qui me connaissent qui s'intéressent à moi... tandis qu'alors...

— Écoute! interrompit l'aspirant que la douleur exaltait. Nous laissons échapper un temps précieux! Je te le répète, il faut fuir... tu n'as pas une heure à perdre, tout est prêt...

— Mais, malheureux enfant, tu ne songes donc pas que c'est pour le coup que je me déshonorerais! Que penserait de moi ce bon commandant? L'amiral lui-



même, qui le premier eut l'idée de recourir pour moi à la clémence du premier consul ?

— Eh bien, Marius, reprit l'enfant avec véhémence, si le commandant approuvait ta fuite? Si lui-même nous avait fourni les moyens de l'accomplir ?...

— Je n'ose croire... articula Marius avec l'accent de l'anxiété.

— Eh bien, c'est pourtant vrai! Oui, oui, Marius, c'est le commandant qui te dit de fuir une mort obscure, ténébreuse, pour te conserver à cette patrie au service de laquelle on meurt du moins avec éclat! Écoute! tu vas mettre mon aiguillette, mon chapeau... Avec ton uniforme, on te prendra pour l'aspirant qu'on a à peine regardé entrer... Roch sera à tes côtés... il te conduira à l'avant-port où un corsaire s'apprête à partir pour la croisière... Je sais qu'il lui manque des volontaires, l'État prend tous les marins! On t'acceptera donc sur-le-champ... d'ailleurs Roch connaît le capitaine, avec lequel il a servi... tout s'arrangera... au jour naissant, tu seras en mer! Tu feras ainsi quelques campagnes incognito sur les corsaires, tu changeras de port s'il le faut... le temps passera, et comme on dit que bientôt le premier consul sera empereur... alors il aura le droit de casser ton jugement... On lui dira comme tu t'es bien battu... La gloire du coursier réhabilitera l'enseigne... Tu vois donc que tout ira bien ? Le temps presse, pars, pars, Marius! Mais Roch! persuadez-le donc de fuir vite!

— Lieutenant! mon lieutenant! dit le contre-maître, auquel son éloquence ordinaire de gaillard d'avant faisait absolument défaut.

— Mais, toi, que feras-tu si je cède? demanda le condamné, ébranlé par le plan qui lui était soumis sous la responsabilité du commandant Bertiol.

— Que veux-tu que je fasse ? reprit Gabriel en souriant de son mieux. Mon Dieu, c'est bien simple! j'attendrai ici qu'il fasse jour... et... et alors le commandant

m'a dit qu'il viendrait me délivrer! reprit l'enfant avec la vivacité que, dans une situation embarrassante, on met à émettre une idée qui vient de vous secourir.

— C'est donc vraiment le commandant qui t'a envoyé, Gabriel? reprit le prisonnier ébranlé.

— Sans doute! Allons! agrafe cette aiguillette... prends mon chapeau... Vous voilà descendu en grade, monsieur l'enseigne! Bah! dans un an Bonaparte sera empereur, et toi lieutenant de vaisseau! Roch, boutonnez-lui son uniforme... Tu tâcheras de te faire petit, en passant devant le guichet... je ne suis pas si bel homme que toi!

— Le commandant l'a dit, Gabriel? reprit Marius, semblant prêt à céder.

— Sans doute, et tu dois lui obéir, car c'est ton supérieur!

— Mais ..... si je pars, quand nous reverrons-nous?

— Bien plus tôt que si tu restais!

— Mais... que feras-tu ici jusqu'au matin? demanda l'enseigne, qui réfugiait sa conscience dans l'enfantillage des prétextes.

— Moi! je m'y ennuierai moins que tu ne l'eusses fait en y restant!... Je suis sûr, le jour venu, d'avoir la clef des champs!

— Tu es sûr de cela? balbutia Marius, vaincu par l'idée que cette évasion ne pouvait avoir rien de déshonorant, dès que le brave commandant la conseillait.

— Mon officier! cria une voix rude du corridor, voilà la dernière ronde qui va passer, il faut sortir!

— C'est bien... ouvrez! répondit le contre-maître, qui dans le péril redevenait lui-même.

Sans plus prononcer un mot, Gabriel se jeta dans les bras de Marius; ils s'étreignirent avec délire... puis, la porte de la prison ayant été ouverte, l'aspirant s'arracha à cet embrassement douloureux avec cette fermeté que les cœurs les plus tendres savent parfois puiser dans

le danger même, pour s'élever à l'égal des plus déterminés.

— Adieu ! adieu ! murmura-t-il, en se jetant dans l'ombre de la prison. Marius chercha encore une fois la main de Gabriel et ne la trouva plus. Le contre-maître lui mit sur la tête le chapeau jeté sur le grabat... et l'entraîna.

Cette prison, qui ne servait guère que de loin en loin à recevoir quelques officiers aux arrêts, ou des marins indisciplinés, n'avait pas une consigne bien rigoureuse. Marius et Roch partirent donc sans encombre, s'abstenant toutefois d'aller réclamer au poste le sabre que l'aspirant avait dû y déposer en entrant. Ils franchirent à grands pas la haute ville, gagnèrent la grande rue qui relie celle-ci à la ville inférieure; en vingt minutes ils furent à la maison qu'une tante de Roch habitait sur la petite place des Victoires, toute voisine du port.

Marius et Gabriel avaient leurs chambres sous ce toit. Le contre-maître, on l'a vu, était leur ami à tous deux. La vieille tante de celui-ci leur préparait la nouriture qu'ils prenaient en commun lorsque le leur permettaient les besoins du service.

— Attendez-moi, ici, lieutenant! dit Roch, vous prendrez de mes hardes pour changer, car en uniforme... ça serait compromettant. Pendant ce temps-là, je vais voir ce qui se passe sur le corsaire, et arranger tout pour votre embarquement... Allons, monsieur Marius! comment ça va-t-il? ça va bien! au petit jour vous serez au large, car la brise est bonne, et qui sait? peut-être bord à bord avec un Anglais... tapez rude dessus de ma part!

L'enseigne s'habilla en matelot. Il passa ensuite dans la chambre de Gabriel, et s'y resta enfermé jusqu'au retour du digne contre-maître. Lorsque celui-ci l'appela, le jeune marin prit sur un meuble une petite vierge en ivoire sculpté, sorte d'amulette en vogue dans le pays, la serra dans sa poitrine, et descendit.

— Tout est prêt, tout est convenu ! dit le contre-maître. Le capitaine a dit que vous lui expliqueriez vos raisons en mer... si l'Anglais vous en laisse le temps. Vous pouvez vous embarquer sur-le-champ... au soleil levant vous serez au large... Ah! lieutenant... quel ange que... mais ne parlons pas de ça Voilà qu'il va être minuit, je prends la garde au poste de la jetée... je vous mets sur votre corsaire, et je me rends à mon devoir. Mon premier coup de longue-vue, au petit jour, sera... pardon, hein, lieutenant, sera pour le plaisir de ne pas vous voir!

— Mon bon matelot! dit Marius, en serrant la main du contre-maître, un jour j'espère. . . . .

. . . .

— Oh! pour ça, lieutenant, je m'en flatte! disait Roch, au moment où ils arrivèrent en face du corsaire, dont les voiles dérabantées n'attendaient plus que l'arrivée de quelques pieds d'eau dans le chenal, pour entraîner au loin vers l'Anglais la coque aventureuse.

Les deux marins s'embrassèrent avec effusion.

— A six heures du matin, je quitte le poste, dit le contremaître, et tout aussitôt je lofe vers le château tenir compagnie à... à monsieur Gabriel, en attendant que le commandant vienne le faire sortir...

— Adieu encore ! fit Marius en serrant de nouveau la main calleuse du marin, prie Dieu pour moi... dis-lui...

— Qui vive ! cria-t-on.

C'était une patrouille qui s'avançait dans la direction lu port. Dans l'embarras de répondre, Marius n'eut que e temps de sauter dans les haubans du corsaire qui se ressaient à une petite distance du quai ; Roch alla se ire reconnaître : c'étaient justement les hommes qui laient au poste de la jetée prendre le quart de minuit.

. . . .

Quelques pâles lueurs avant-courrières du jour se montraient à peine à l'orient brumeux; la nuit était fraîche.

Une brise assez vive du N.-E. s'était levée avec la marée montante; il était quatre heures du matin. Un mouvement inaccoutumé avait lieu dans l'intérieur du château de la haute ville: un peloton de dix hommes d'infanterie de marine venaient d'y entrer sous le commandement d'un sergent-major, accompagné d'un chirurgien qu'on avait été, par ordre supérieur, chercher à bord d'une canonnière. Ce monde s'arrêta sous un portique qui donnait sur la cour principale. Alors le chef du peloton donna au concierge de la prison un papier qu'il avait au fond de son schako, et fit charger à balles les fusils de ses hommes. Presque en même temps on entendit le bruit d'un caisson d'artillerie dont les roues résonnaient bruyamment sur le pavé retentissant des passages voûtés, et peu après l'équipage s'arrêta au milieu de la cour. Par-ci par-là on voyait passer un fanal qui éclairait la face de quelque employé du château. Bientôt cette agitation momentanée cessa peu à peu, et tout rentra dans le silence jusqu'au petit jour.

Et tandis que ces préparatifs avaient lieu au dehors, une scène d'un autre genre se passait dans l'intérieur. Un geôlier était entré dans la prison où s'était accomplie, pendant la nuit, la substitution de prisonniers.

— Lieutenant! dit l'homme-clé d'une voix où l'intention doucereuse luttait avec la rudesse de sa nature, ça me fait bien de la peine... mais je dois vous dire de vous préparer à... à la chose!

— Que voulez-vous? demanda l'aspirant, qui s'était endormi sur sa bonne action.

— Je veux, lieutenant... qu'il ne vous reste qu'un quart d'heure pour ce que vous savez bien... J'espère que vous n'avez pas eu à vous plaindre de moi, que j'ai eu des procédés... Cette nuit encore j'ai laissé ici le plus tard possible cet aspirant qui est venu vous dire adieu... Aussi, lieutenant, j'ose bien compter que vous ne donnerez pas à d'autres votre frac, vos bottes, votre argent,

si vous en avez... et même, lieutenant... qu'est-ce que ça vous ferait de me donner tout ça maintenant, avant que... avant la fusillade enfin? Au moins à présent je serais sûr d'en profiter, et vous, de votre côté, vous pourriez compter sur une messe que je ferais dire en votre intention, mon généreux lieutenant... tandis qu'une fois la chose faite, je n'ai plus aucun droit sur vous... C'est les autres, les ensevelisseurs, l'officier de santé, les croque-morts qui empoignent tout. En ce moment, vous m'appartenez encore, mon officier... Je n'ai mes petits droits et mes légitimes espérances qu'avec les vivants, moi... Je suis donc bien certain qu'un aussi respectable condamné ne voudrait pas faire tort à un brave père de famille de ce qui lui est dû... N'est-ce pas, lieutenant, que vous êtes trop magnia... mana... *mananime* pour me voler en filant avec ce qui m'appartient.

Le geôlier aurait pu parler un quart d'heure de plus, que Gabriel n'eût guère songé à l'interrompre... Dès les premiers mots, l'aspirant avait compris de quoi il s'agissait, et un affreux serrement de cœur, une sorte d'éblouissement, de vertige, avait été pour lui la dette payée à la débile humanité, dont la vie est le premier instinct. Mais bientôt le courage, la fermeté, les nobles mouvements de l'âme, avaient repris leur empire sur ces sens trop délicats pour en être la digne enveloppe. Gabriel, la première impression subie et maîtrisée, redevint donc bien vite lui-même, c'est-à-dire un cœur incomparable! Ce cœur était si plein d'abnégation et de grandeur, qu'il ne songea même point à réclamer contre l'erreur dont sa personne était en ce moment l'objet. Sans doute, si l'aspirant eût eu la certitude que son ami était loin du port et de tout danger, il n'eût pas manqué de signaler la substitution de l'innocent au condamné, et bien que le commandant Bertiol n'eût pas eu la moindre part dans les incidents accomplis durant la nuit avec l'appui de son nom, Gabriel, en donnant l'ordre à Roch

d'aller dans la matinée tout dévoiler au capitaine de frégate, savait bien que le danger serait immédiatement détourné de lui. Mais le jeune marin n'avait pas prévu, n'avait pu prévoir que les ordres donnés pour obéir à l'inflexible loi de guerre fixassent l'exécution du condamné à la fin même de la nuit où l'affection vigilante le sauvait. Or, parler en ce moment, n'était-ce pas risquer de livrer aux balles la véritable victime que leur jetait la loi? Il y avait à peine quatre ou cinq heures que Marius avait quitté la prison... Pouvait-on supposer que déjà il fût hors de tout danger, que, l'éveil donné sur son évasion, on ne parviendrait pas bien vite à le découvrir, dans une ville régie avec la précision rigoureuse d'un état de siége?... Parler, réclamer contre la fatale erreur, c'était donc livrer Marius au supplice... Voilà ce que pensait, ce que sentait Gabriel, tandis que le geôlier lui demandait l'escompte de son héritage de supplicié. Entendit-il cette burlesque et odieuse requête? On ne sait! Toujours est-il qu'il n'y répondit point, non plus qu'aux tentatives répétées que fit l'homme-verrou pour obtenir ce qu'il prétendait être son droit.

— Ah çà, lieutenant, est-ce que vous ne m'entendez pas? reprit enfin le geôlier en quittant son ton pleurard d'emprunt pour la voix grossière et rude qui lui était naturelle. Allons, allons! faut en finir! que j'aille me recoucher une heure, car vous m'avez fait rester debout cette nuit pour le roi de Prusse! Suivez-moi, condamné... on vous attend en bas! Il faudra pourtant que vous retiriez votre uniforme! ça ne peut pas se faire sans ça... et dire que vous pouvez me le donner ici... et que vous ne le voulez pas! Dame! ce n'est pas ma faute, à moi, si on vous fusille... Vous ne devriez pas vous en venger sur moi.. ça n'est pas délicat! Allons, voyons, lieutenant... ça y est-il? Je vous prêterai ma capote pour descendre... et d'ailleurs, vous n'aurez pas le temps d'avoir froid!

— Savez-vous, demanda Gabriel tout à ses idées, s'il est sorti cette nuit quelque navire du port?

— Moi, je ne sais rien!... des navires? est-ce que ça me regarde? parlons d'ici. Ainsi donc, il paraît que vous me refusez, mon condamné! En ce cas, il va falloir descendre sur-le-champ...

— Il ne peut être parti, se dit l'aspirant. Qu'on fasse de moi ce qu'on voudra! reprit-il à haute voix. Je suis prêt!

L'exécution n'avait été fixée que pour cinq heures; si le geôlier était monté plus tôt chez le prisonnier, ce n'avait été que pour effectuer son ignoble négociation. L'infâme, dans sa déception, pensa à se venger en avançant le moment du supplice.

— Suivez-moi, dit-il brutalement.

Gabriel quitta machinalement la prison, et suivit le geôlier dans les corridors vaguement éclairés par le fanal fumeux que portait cet homme. Comme condamné militaire à propos d'un délit qui n'entraînait rien d'infamant, il n'avait point de liens.

— Ohé! à l'ordre! cria l'abject personnage en arrivant dans la cour.

Le sergent-major s'avança.

— Il n'est pas encore l'heure, dit-il.

— Qu'est-ce que ça vous fait? répondit le geôlier en entraînant à l'écart le sous-officier. Le condamné demande qu'on en finisse... Ça l'embête d'attendre!

— Mais le prêtre!

— Vous voyez bien qu'il n'en veut pas, puisqu'il m'a dit: Je suis prêt!

Le crépuscule ne descendait que faiblement encore dans cette cour enceinte de hauts bâtiments. Les soldats d'infanterie de marine croyaient avoir affaire à l'enseigne Marius. Si l'on eût attendu l'heure fixée, il eût fait assez clair pour qu'on reconnût la substitution de la victime, ce qui eût immanquablement amené un sursis à l'exé-

cution. Peut-être l'infâme geôlier espérait-il pouvoir, à la faveur de l'obscurité, dépouiller le supplicié. Le sergent-major avait rejoint ses hommes, et ordonnait les derniers préparatifs.

— Pauvre jeune homme! dit le soldat de marine. C'est un brave! il souffre trop à attendre, et il en veut finir au plus tôt!

— Vilaine corvée que nous faisons là, répondit un des fusiliers.

— Qui m'eût dit que je rendrais un si damné service au contre-maître Roch! dit un autre.

Le chirurgien se tenait tristement à l'écart.

— Quand vous voudrez! cria le sous-officier.

— Marchons! répondit l'aspirant, qui souffrait horriblement de ces préparatifs, et qui redoutait anxieusement de sentir sa frêle nature l'emporter, par quelque crise, sur sa résolution et sur son courage.

Le geôlier prit le jeune marin par le bras, et l'entraîna au fond de la cour, vers un petit tertre auprès duquel s'était avancé le caisson d'artillerie destiné à servir de corbillard.

— Habit bas, condamné! dit triomphalement le geôlier, en déposant derrière Gabriel le fanal qui devait, vu l'insuffisance du jour, éclairer le point de mire des exécuteurs.

L'aspirant mit un genou en terre et ne répondit pas. Le geôlier, encore désappointé, dut s'éloigner.

— Garde à vous! commanda le sergent-major à ses hommes qui s'étaient mis en ligne à vingt pas de la victime, dont la silhouette se découpait en noir sur le fond vaguement éclairé par les projections rougeâtres du fanal et les blafardes lueurs d'un jour brumeux. Préparez armes! En joue... Feu!

Dix détonations se firent entendre... L'aspirant tomba a face contre terre... Le chirurgien courut au supplicié pour s'assurer de sa mort. Le geôlier aussi s'approcha.

— Arrière, canaille! dit le chirurgien, ou je fais mon rapport... Vous n'avez plus rien à faire ici, il n'y a que les vivants qui doivent passer entre vos griffes!

Le geôlier s'éloigna en jurant. Le chirurgien prit le fanal et se mit à examiner celui qu'il croyait mort... A son grand étonnement, il ne vit nulle trace de sang, ni sur la terre, ni sur les vêtements du jeune marin.

— C'est extraordinaire! dit-il.

Il n'y avait pourtant là rien de si extraordinaire : les dix soldats de marine avaient visé à deux pieds au-dessus de la tête de la victime : nul n'avait voulu avoir à se reprocher la mort de l'enseigne Marius... et pourtant, ils ne s'étaient rien dit l'un à l'autre; sublime accord! Le chirurgien, ne voyant sur les vêtements ni sang ni trace de blessure, déboutonnà l'uniforme du supplicié... Alors s'offrit à ses regards étonnés un sein de femme. La pauvre *Gabrielle* n'était qu'évanouie!

III

MARIUS ET GABRIEL.

Vingt ans environ avant l'époque où commence notre récit, un jeune Anglais qui depuis quelque temps parcourait le nord de la France, vint se fixer pour un an à Boulogne. Il paraît que des pertes considérables qu'il avait faites au jeu avaient décidé sa famille à l'exiler des clubs de Londres; on ne le connaissait alors que sous le nom de sir Meurice. C'était un gentleman de manières élégantes, et assez joli homme, quoique un peu bellâtre. Habitué, depuis son entrée dans le monde fashionable, à la vie dissipatrice de Londres, et désormais privé de ses chevaux, de ses maîtresses et de ses chiens, il périssait d'ennui et de désœuvrement; la

pension dont il jouissait sur le continent était du reste assez modique, et quelques dettes qu'il avait d'abord faites à Calais n'ayant point été reconnues par le banquier qui lui remettait des fonds, on se l'était dit, et notre insulaire s'était vu privé de la ressource de chercher des distractions dans des dissipations nouvelles. Sir Meurice, tout jeune qu'il fût alors; était déjà un modèle de vanité, d'égoïsme et de corruption. Il offrait, non point ce type affaibli dont notre langue a presque fait un adjectif, en empruntant à un roman fameux son héros aux proportions amoindries par les à peu près des traductions et des imitations..: mais bien le véritable *Lovelace anglais*, c'est-à-dire un homme n'ayant que des sens et de l'esprit; un homme qui, ayant choisi sa victime, la poursuit avec calme, persévérance, et un froid calcul des moyens; apparences dangereuses qui cachent des désirs ardents et altérés, que devront suivre le mépris sec, l'oubli implacable pour la malheureuse dont l'inexpérience a subi leur horrible fascination... Au moment dont nous parlons, sir Meurice logeait dans un assez modeste appartement de cette même maison de la place des Victoires où nous avons vu Marius entrer pendant la nuit de son évasion, c'est-à-dire chez la tante de Roch, Madeleine Cornu, propriétaire de cette petite maison. La Cornu était une vieille fille intéressée, qui louait tout ce qu'elle pouvait de son logis, et qui logeait aussi, moyennant finance, son neveu Roch, lorsqu'il revenait au port, et la sœur du marin, orpheline comme lui, une belle fille nommée Jeanne.

A l'époque où sir Meurice vint demeurer chez la Cornu, Roch, alors âgé d'environ vingt ans, faisait dans l'Inde sa première campagne au long cours. Jeanne avait dix-huit ans et en paraissait vingt-quatre. C'était une belle *matelote*, grande, bien découplée, éclatante de fraîcheur, aux yeux noirs, aux dents blanches, aux

cheveux châtains, au port lascif comme celui d'une nymphe marine. Lorsque le dimanche elle accompagnait sa tante à la grand'messe à Saint-Nicolas, revêtue du pittoresque costume des matelotes du temps, les jeunes gens se rangeaient pour l'attendre et la voir passer... et alors bien des cœurs lui faisaient cortége. C'est que nulle fille de la *Beurrière*, ce quartier favori des marins boulonnais, ne portait plus fièrement qu'elle le bonnet coquet garni de dentelles, le long corset d'étamine ou de perse à grands fleurages, dont les manches d'étoffe dorée étaient retroussées à mi-bras ; ni le fichu de mousseline brodée, dessinant un fier corsage. Une danseuse espagnole eût seule donné à sa basquine cet agaçant mouvement de hanche que la belle jeune fille imprimait à la jupe de fine écarlate qui formait draperie sur une autre jupe de drap gros bleu, bordée d'un ruban tranchant, et ses jambes de Diane chasseresse, voluptueusement dessinées par des bas de coton blanc bien tirés, trottaient par la tête des soupirants qui, attirés en nombre par tant de charmes, étaient d'ailleurs repoussés, intimidés par les allures dédaigneuses, un peu méprisantes même, de la fière matelote. Il paraît que les jours de fête surtout, lorsqu'elle arborait le costume qu'on vient de décrire, et qui s'enrichissait d'un large crochet d'argent placé à sa ceinture, comme pour tenir des ciseaux à ses lourdes chaînettes, de boucles d'oreilles en forme de clocher, d'une large croix et d'un cœur volumineux, le tout en or le plus fin, espèce de filigrane travaillé en pointes mates et polies, tous objets que son frère lui avait achetés de ses épargnes ; il paraît, disions-nous, qu'ainsi sous les armes, Jeanne imposait tellement, que bien souvent elle revenait des guinguettes des *Tintelleries*, sans qu'aucun jeune marin eût osé l'engager à danser et faire concurrence aux bourgeois. Il est bien entendu que cette Impéria maritime était cordialement détestée de ses compagnes pour

ses airs et sa beauté, et qu'elle devenait souvent le texte de chaudes disputes dans les familles, entre les sœurs envieuses et les frères fascinés, lesquels, tout en redoutant presque l'imposant bonheur de l'approcher, n'en subissaient peut-être que plus immaîtrisablement le pouvoir de ses charmes.

Or il arriva que cette fière créature, si difficile à amariner, comme disaient les jeunes marins qui naviguaient timidement dans ses eaux, se laissa peu à peu toucher au cœur par le premier homme distingué qui l'approcha, c'est-à-dire sir Meurice, l'hôte de sa tante, celui auprès duquel l'appelaient dix fois par jour ces incessantes obligations d'une communauté de logis. La Cornu n'était guère attentive qu'à contenter *son Anglais*, dont les deux guinées mensuelles était une rente que nul autre locataire ne lui eût fournie; et d'ailleurs, sachant de quels airs de tigresse Jeanne accueillait les amoureux quotidiens, la tante n'avait garde de se défier d'une séduction intérieure. C'était pourtant là qu'était tout le danger, et la pauvre matelote y succomba... il en devait être ainsi; rarement ces cœurs plus hauts que leur condition résistent à l'attrait qu'a pour eux la distinction du rang et des manières; surtout lorsque, comme dans le cas que nous rapportons, le séducteur est désœuvré, ennuyé, et profondément habile. Il y avait donc cinq ou six mois que durait cette intrigue entre le gentilhomme anglais et la sœur du marin, et déjà il devenait difficile d'en dissimuler les conséquences aux yeux de ses compagnes plus perspicaces que la Cornu... lorsque sir Meurice fut brusquement rappelé par sa famille.

L'Anglais feignit de partir seulement pour une excursion à Londres, mais sachant dans le fait qu'il ne reviendrait pas. En effet, quelques semaines après son départ, le banquier de sir Meurice fit réclamer ce qui restait chez la Cornu des effets de l'insulaire... Jeanne comprit alors la double étendue de son malheur!

Peu de temps après Roch arriva de sa campagne de l'Inde. Sa sœur lui confessa tout. Ces deux orphelins versèrent ensemble bien des larmes secrètes. Le marin tenta diverses démarches pour connaître les traces du séducteur, mais n'y put réussir. Pour comble de malheur, la grossesse de Jeanne cessa bientôt d'être un mystère, et les investigations de la haine ayant fait découvrir à qui elle avait fait le sacrifice de son altière vertu, le rang de celui-ci fut une arme de plus dont les jeunes filles se servirent pour rire des adorateurs mystifiés par l'imposante beauté. Ceux-ci, furieux du fait, et non moins furieux des quolibets de leurs sœurs, auxquels ils ne savaient plus quoi répondre, prirent parti contre la perfide, si bien qu'en peu de temps ce fut dans la population maritime du port un *tolle* général qui vint retentir, en toute occasion, dans la maisonnette où la Cornu se lamentait par-dessus tout de la perte de *son* Anglais. Peut-être bien l'avare fille se consola-t-elle du chagrin que dut lui causer la faute de sa nièce, par l'espoir que cette liaison ramènerait l'insulaire auprès de son amante...; dans tous les cas ce fut une erreur. Lorsqu'on sut au port que l'Anglais ne revenait pas, les plus méchants se réjouirent, et la douleur de Jeanne s'augmenta d'autant. Roch se battit deux ou trois fois avec des plaisants dont les quolibets, les propos mal sonnants lui échauffèrent les oreilles; mais les coups de poing donnés et reçus n'amélioraient point les choses. Au lieu de repartir pour un voyage au long cours, le brave garçon se décida à mettre pour un an son ancre à terre, afin de venir en aide à sa sœur; il se mit sur un bateau de pêche, de façon à ne plus quitter le port au delà de quelques heures. La Cornu prit son parti sur les événements, soigna sa nièce et chercha un locataire.

Enfin quelques mois s'écoulèrent, et Jeanne mit au monde une petite fille qui, née le jour de sainte Gabrielle, reçut ce nom. Roch alla trouver le banquier de

sir Meurice, lui raconta les choses, et lui demanda le moyen d'arriver sur les traces du père de l'enfant. Le banquier répondit qu'on n'avait qu'à mettre dans les journaux de Londres un avis avec réticence, ainsi que cela se faisait souvent en Angleterre dans des circonstances analogues, et que sûrement le jeune Anglais donnerait signe de vie. S'étant, à la prière du marin, chargé de cette insertion, on lut, une semaine après, dans plusieurs feuilles de Londres, l'avis suivant :

« Sir M***, qui a habité Boulogne, est informé qu'on a, place des Victoires, n° ..., des nouvelles intéressantes à lui communiquer; il est prié d'envoyer son adresse. »

Les couches de Jeanne furent fort laborieuses. Il lui avait été impossible de ne pas savoir les mauvaises dispositions des gens du port et de la *Beurrière* à son égard, et elle s'y était montrée extrêmement sensible, ainsi qu'il devait en être de son amour-propre blessé par l'abandon de son amant aristocratique, et des armes que cet abandon fournissait à ses ennemis. En se voyant mère, elle avait espéré que la nouvelle de cette paternité lui ramènerait, pour un temps au moins, sir Meurice, de sorte qu'une forte fièvre de lait qu'elle subit fut tout agitée de cette espérance, dont la réalisation devait la venger des humiliations de sa position de fille séduite et abandonnée par l'homme qu'elle avait eu l'orgueil de choisir, en dédaignant les adorateurs vulgaires, ses égaux. La réponse de son amant était donc l'objet de toutes ses pensées comme de tous ses songes, au milieu des crises de son état. Le malheur voulut que Roch fut obligé de prendre la mer pour un jour, afin de ne pas perdre son tour de pêche, lorsque le banquier reçut pour la place des Victoires un pli qui prouvait que l'avis des journaux avait été lu. Ce pli fut envoyé à la Cornu qui, ne sachant pas lire, le porta imprudemment à sa nièce,

supposant sans doute que, puisqu'il y avait réponse, c'était bon signe. La pauvre Jeanne avait eu une nuit fort pénible et tout agitée de délire; la vue du papier plus espéré que redouté lui causa une sensation très-vive. Elle l'ouvrit avec peine et y lut ce qui suit:

« Sir M*** ne peut apprendre aucune nouvelle de la place des Victoires, n°...; au reste, il part demain pour les Indes. »

A cette affreuse lecture, Jeanne ne pleura point... Elle laissa tomber la lettre fatale, prit son enfant, qu'elle embrassa, et dit seulement ces mots: — Je suis perdue!... — Un moment elle resta fixe, regardant sans voir, pâle comme son linge, et pensant sans doute à toutes les conséquences de cet abandon. Sa tante voulut l'interroger... Alors elle revint au sentiment physique un moment subjugué dans le tourbillon des douleurs morales; elle poussa un grand cri et s'évanouit. Lorsque, le soir, Roch rentra au port, il trouva sa sœur dans un état désespéré. Le malheureux marin remplit la maison de ses cris, jurant, dans un désespoir trop touchant pour être risible, *qu'il mettrait le feu à l'Angleterre*... Deux médecins furent toute la nuit au chevet de la moribonde, qui, brisée plus encore peut-être par la douleur morale que par le mal physique, expira au point du jour.

. . . .

Le commandant Frank la Morinie, ou plutôt de la Morinie, était né à Boulogne en 1764, c'est-à-dire l'année où mourut en cette ville (qui a aussi vu mourir l'auteur de *Gil-Blas*) le poëte Churchill, celui qu'on a appelé le *Juvénal anglais*. La famille de la Morinie était, comme l'indique son nom, des plus anciennes du pays, puisqu'elle portait le nom de cette partie de la Gaule Celtique autrefois habitée par les *Morins* (du mot cel-

tique *mor*, qui signifie mer.) Unique rejeton de cette ancienne famille, le jeune Franck, protégé par le dernier gouverneur du Boulonnais, Louis d'Aumont, duc de Villequier, était entré dans le service de la marine parmi les premiers volontaires de cette liberté nouvelle que la jeune noblesse d'alors, déjà imbue de principes philosophiques et libéraux, embrassait avec enthousiasme sur les traces du jeune Lafayette.

Il avait pris une part glorieuse aux luttes navales de la république, lorsqu'en l'an IX l'amiral Latouche-Tréville, qui commandait l'organisation de la flottille, le nomma son chef d'état-major.

Il trouva, par suite, la mort dans une des attaques acharnées que Nelson dirigea contre la ligne d'embossage établie devant Boulogne. Il laissait orphelin un fils unique nommé Marius, enseigne de première classe sur un brick en croisière dans la Manche.

On touchait alors à de graves événements. Un changement qui eut lieu dans le ministère anglais fut le signal des premières négociations de la paix, qui fut enfin définitivement conclue au congrès d'Amiens, entre les plénipotentiaires, lord Cornwallis et Joseph Bonaparte. Dans le même temps, la France, comme une reine européenne, après avoir vaincu toutes les nations coalisées contre elle, traitait à Lunéville avec l'Empire, à Florence avec le roi de Naples, à Paris avec la Russie et la Porte Ottomane, et à Madrid avec le Portugal, imposant à tous sa suprême volonté de pacifier le monde et de se reposer enfin de ses fatigues triomphales, dans les vastes limites qu'elle s'était données, de l'Océan au sommet des Alpes et des Pyrénées aux rives du Rhin.

. . . .

Marius revint à Boulogne et alla prier sur le tombeau que l'amiral avait fait ériger au malheureux capitaine de frégate. Là, l'orphelin jura de venger cette mort pré-

maturée. Puis, la paix du moment ayant fait rentrer au fourreau l'épée des officiers, il demanda et obtint un congé de quelques mois, pour aller voir à Arras un vieil oncle retiré là, et le seul parent qui lui restât sur cette terre, où Dieu le laissait si jeune et sans appui.

Ce fut là, à Arras, que Marius rencontra pour la première fois Roch, lequel avait été élevé au grade de *quartier-maître*, à la suite de l'affaire qui lui avait valu la hache d'armes d'honneur.

On se souvient que, pour ainsi dire assassinée par la méprisable, l'odieuse réponse de sir Meurice à la notification détournée de la naissance de son enfant, la malheureuse Jeanne, surprise par cette déception au milieu des crises de couches laborieuses, avait payé de sa vie les fautes de son orgueil et de son inexpérience. Roch, après avoir fait contre l'Anglais en particulier et l'Angleterre en général les serments les plus énergiques que lui offrissent le vocabulaire des gens de mer, considéra la petite Gabrielle comme un héritage d'obligations que lui léguait sa malheureuse sœur. Il ajouta donc un serment à tous ceux qu'il avait déjà faits... Mais celui-là fut de remplir envers le petit être que lui envoyait le sort les devoirs d'un tendre père. Son premier soin fut de chercher une nourrice de campagne, chez laquelle l'enfant pût être allaitée et soignée loin des investigations curieuses des gens dont l'hostilité était la cause indirecte de la mort de la fière et trop humiliée Jeanne. Il parvint à trouver la femme qui lui convenait dans le petit bourg de Desvres, à quelques milles seulement de Boulogne, de sorte que chaque fois que son service ou son retour au port le lui permettait, il pouvait faire vers le berceau de la petite Gabrielle une escapade dont il revenait toujours charmé et attendri. N'ayant qu'une confiance médiocre dans les qualités de cœur de sa tante Cornu, Roch ne lui déléguait quelque surveillance sur la petite que lorsqu'il se trouvait en-

traîné pour quelques mois hors du pays par une campagne au long cours.

L'enfant mena jusqu'à l'âge de dix ans une vie de campagnarde qui contribua beaucoup à la douer d'une excellente constitution. Ce fut alors qu'une nuit, rentrant au port, après une croisière sur les côtes d'Espagne, Roch, en serrant une voile, perdit l'équilibre, par la rupture d'une manœuvre, et se cassa un bras en tombant sur le pont. Il demanda et obtint un congé qu'il alla passer auprès de la petite Gabrielle, et resta près d'un an à Desvres, pour faire, dit-il à la Cornu, l'éducation de sa nièce.—Quel malheur, Gabrielle, que tu ne sois pas un neveu! disait-il à l'enfant. Comme je t'aurais dressé à courir sus à l'Anglais! à faire de jolis nœuds de cordage, à bien rabanter une brigantine, et à vider proprement un bougarou de genièvre!

Et *Gabrielle*, sans trop apprécier ce qu'elle perdait à n'être pas *Gabriel*, cherchait à consoler son oncle en lui offrant d'apprendre tout ce qu'il voudrait, la question du *gin* pourtant exceptée. La petite fille ne savait du reste rien de sa naissance malheureuse; elle croyait vaguement avoir perdu son père et sa mère étant toute petite, et sa jeune intelligence n'exigeait pas d'autres éclaircissements. Roch avait eu soin de lui répéter souvent qu'après son amour en Dieu, son premier devoir, avant même de l'aimer, lui, son oncle, c'était de haïr les Anglais qui étaient damnés, disait-il. L'enfant s'imagina longtemps que l'Angleterre était cet enfer dont parle la religion; de sorte qu'il lui arriva plus d'une fois de prier Dieu de lui pardonner ses petits péchés et de ne pas l'envoyer brûler en *Angleterre*...

L'année que Roch passa à Desvres fut activement employée par le quartier-maître en congé à enraciner fortement dans ce jeune cœur cette haine par laquelle lui-même vivait depuis l'infamie de sir Meurice, comme d'autres vivent d'un amour. Il essaya parfois de tromper

ses regrets sur le sexe de Gabrielle, en lui faisant revêtir un petit costume de mousse qu'il lui avait apporté, et à l'aide duquel il la conduisit deux ou trois fois à Boulogne pour lui montrer des navires, et tout ce qu'elle avait perdu à ne pas naître Gabriel. La petite, que sa constitution robuste et les instincts de fierté qu'elle tenait de sa mère ne disposaient pas à la pusillanimité si pardonnable de son sexe, finit par se laisser si bien exalter aux doléances du marin, qu'elle s'associa sincèrement à ses regrets. D'ailleurs, en ce temps-là, temps de guerres continuelles, la femme était bien plus que de nos jours en butte aux dédains des usages et des lois; la plus belle moitié du genre humain n'en était pas alors la plus utile. Ce qu'il fallait, c'étaient des hommes! La république accordant une pension à la mère qui comptait douze garçons, les filles qui naissaient étaient considérées comme des déceptions pour la patrie et la famille. Gabrielle avait été élevée au milieu de ces idées qui parcouraient les campagnes, et l'on comprend bien que son oncle ne pouvait que les lui exagérer encore par ses regrets parfois grotesques :

— Ah ! si c'était un garçon ! se disait-il souvent à lui-même, à la première paix, je lui remettrais ces objets que sa mère m'a laissés, et je l'enverrais en Angleterre à la chasse de son père... Mais une fille! maudites jupes! je ne veux plus lui en voir!

Si bien que chaque fois que revenait son oncle, l'enfant, pour lui plaire, s'habillait en marin...

Deux ou trois ans plus tard, Gabrielle, qui recevait quelque éducation d'un vieux capitaine de la république retiré à Desvres, mit le comble à la joie de Roch, en lui disant que s'il pouvait lui procurer un embarquement sortable, elle ferait volontiers une petite campagne avec lui, pour voir un peu ce qu'elle avait perdu à n'être pas garçon, et si la mer avait des douceurs si irrésisisbles!

Roch délira de joie. Le père Moleux, ce vieux triton

jeté à sec, qui avait appris à Gabrielle à lire, compter, écrire et détester l'Angleterre, approuvait l'essai; il n'y eut donc plus qu'à chercher un poste convenable pour la fille de la fière Jeanne. Notre quartier-maître ayant appris qu'on préparait à Cherbourg l'armement d'une corvette de charge, qui devait venir sous peu prendre à Boulogne un chargement d'obus et de munitions pour l'équipement d'une division destinée aux Antilles, parvint à obtenir d'un lieutenant de vaisseau qui devait monter à Boulogne sur cette corvette, comme officier chargé du détail, qu'il prendrait le *neveu Gabriel* en qualité de secrétaire; il est bien entendu que lui aussi, l'*anglophobe*, serait du voyage. Tout alla à souhait, et tellement même, que sa mission à Cherbourg terminée, la corvette dut aller dans la Méditerranée porter des troupes, puis revenir à Brest pour prendre un changement pour la Martinique... Si bien que Gabriel...le tint la mer pendant quatorze ou quinze mois. Malheureusement ce fut sans rencontrer l'Anglais à combattre, et malheureusement disons-nous pour Roch... car nous n'oserions croire déjà que le secrétaire du lieutenant en fût aussi fâché! Quoi qu'il en soit, durant cette campagne, l'éducation nautique de Gabriel avait fait de grands progrès, car outre cette pratique spéciale qui s'apprend forcément, à vivre sur un navire, l'officier, qui avait pris son scribe en affection, lui avait enseigné des calculs maritimes, l'art de prendre la hauteur du soleil avec l'octant, etc. Roch était dans le ravissement, et commençait à espérer qu'il ne lui serait pas impossible de voir *son neveu* aller conquérir son père, à l'aide des faibles mais cependant précieux indices qu'offrait le dépôt qu'en mourant la pauvre Jeanne avait fait entre ses mains, en lui disant que c'était tout l'héritage et tout l'avenir de son enfant.

Or, ces objets, disons-le dès à présent, étaient : une petite croix en onyx, garnie en or, que sir Meurice avait donnée à Jeanne un soir qu'elle lui annonça la certitude

de sa grossesse, plus une miniature représentant le même sir Meurice, que la jeune fille lui avait dérobée, croyant pouvoir la lui rendre sous peu, le jour où il partit, feignant une simple excursion... et enfin, la fatale lettre qui avait donné à la pauvre matelote le coup de la mort. En remettant ces objets à son frère, quelques instants avant d'expirer, Jeanne lui avait dit que si son enfant vivait, il devrait, à l'aide du portrait, chercher à découvrir son père, et lui aller présenter la petite croix et la lettre...

Mais il faut abréger ces récits du passé, tout initiateurs qu'ils soient de ceux de l'avenir. Gabrielle, par la bizarre éducation qu'elle reçut, non moins que par des prédispositions naturelles qui en faisaient une fille ardente et passionnée, s'habitua à sa nouvelle et scabreuse existence, si bien que l'idée de reprendre sa vie de bergerie et l'attirail de son sexe lui fut insupportable. Elle entreprit une nouvelle campagne, et fut bientôt en état de passer l'examen, au reste peu exigeant alors, du grade d'aspirant de seconde classe. Le vieux républicain de Desvres, le père Moleux, vint patroner son élève, et les choses, à sa grande joie comme à celle du quartier-maître, allèrent au mieux ! A seize ans, Gabriel, qui en paraissait bien dix-huit par son air martial, endossa le frac à boutons dorés, à l'épaule duquel pendait une aiguillette de soie et d'or. Les deux complices de cette fraude singulière rirent comme des fous lorsque l'aspirant se coiffa pour la première fois du claque mutin à ganse d'or, et ils invoquèrent l'un le privilége de l'âge, l'autre celui de la parenté pour l'embrasser ***en plein bois,*** comme dit Roch, c'est-à-dire sur la joue. Gabrielle fit dans son nouveau grade (qui, par le milieu où il allait vivre, diminuait, pour un temps au moins, les chances de son sexe découvert) la campagne de Hollande, et reçut pour la première fois, sans pâlir, le baptême du feu devant Flessingue. ***Elle*** ou ***il*** eut la joie de trans-

mettre aux canonniers le commandement de feu qu'ordonnait le capitaine, dans une rencontre où un brick anglais (un anglais!) amena son pavillon.

A la paix d'Amiens, Gabriel alla retrouver son vieux professeur pour être mis en état de se présenter, l'occasion venue, à l'examen d'aspirant de première classe. Mais le père Moleux s'en était allé habiter Arras, où Roch et Gabriel allèrent le rejoindre. Ce fut vers ce temps que Marius arriva dans cette ville, pour chercher auprès de son unique parent des consolations à la perte cruelle qu'il venait de faire. Dans cette ville d'intérieur, nos divers marins ne tardèrent naturellement pas à se rencontrer. Roch, qui avait servi sous le brave commandant de la Morinie, manqua peut-être de prudence en rapprochant l'aspirant de première classe et celui de seconde. Le fait est qu'à la suite de deux ou trois promenades ou conversations, durant lesquelles Marius ressentit les plus vives douceurs de la part que son jeune collègue prenait à ses chagrins, il découvrit l'étrange supercherie. Le vieux républicain en rit! Roch, d'abord contrarié, se consola, et Gabriel... pensa comme devait penser Gabrielle. Au bout d'un mois ils s'aimaient; au bout de deux mois ils se l'étaient dit; toute la sollicitude de Roch consistait à veiller à ce qu'ils ne se le prouvassent point à la manière qui avait perdu la pauvre Jeanne, et qui pouvait ruiner tout l'avenir maritime de l'aspirant, avenir que le digne quartier-maître limitait, toutefois, à l'époque venue où les circonstances permettraient à Gabriel de recevoir la confidence du secret de sa naissance, et à aller en Angleterre à la découverte du rebelle auteur de ses jours.

Mais il ne fallut que peu de temps au père Moleux et à Roch pour reconnaître que Marius avait toutes les délicatesses, toutes les nobles réserves d'un premier amour.

— Je l'aime comme une tendre sœur, ou comme un frère, plutôt! avait-il dit, pour l'intérêt qu'elle a témoi-

gné à mes malheurs. Je ne l'aimerai comme amante que lorsque je la verrai s'offrir à mes yeux comme une belle jeune fille...

Et souvent Marius, durant cette année qu'ils passèrent ensemble, lui demanda de mettre fin à cette bizarrerie, à cette sorte d'hermaphrodisme militaire, qui donnait une teinte d'extravagance à l'amour, en en faisant souvent expirer les expressions sur les lèvres.

— Aime-moi toujours comme ton frère, mon Marius! répondait le charmant espiègle. Mon brave oncle dit qu'il faut que je porte cette épée jusqu'à ce que le moment soit venu de me révéler un important secret; j'attends... attendons, ami, et... espérons!

Gabrielle avait le genre de beauté de sa mère, c'est-à-dire tenant plus de la Diane que de la Vénus, plus de la nymphe que de la madone. Sa douceur était plutôt dans sa physionomie que dans ses traits, et sa grâce avait une certaine fierté à laquelle il suffisait du costume pour devenir martiale. Son enfance passée dans la vie libre des champs; les idées un peu excentriques dans lesquelles Roch l'avait élevée; plus tard, la vie de bord, et cette comédie masculine qu'il lui avait fallu jouer; tout enfin, sans compter ce qu'il y avait d'originairement décidé dans son caractère, contribua à propager l'erreur autour d'elle, surtout en raison de la vie si occupée de ces temps-là, où les marins, sans défiance sur un pareil subterfuge, n'avaient guère ni l'idée ni le loisir de faire des observations autour d'eux, et conséquemment de remarquer si un aspirant avait la peau un peu plus fine, le pied un peu plus mince, la poitrine un peu plus large que le commun des officiers agrafés dans ces uniformes dont, dans ce temps-là, la coupe était un peu ample. D'ailleurs Roch embarquait toujours son coffre sur le même navire que... son neveu, et grâce à sa présence, la découverte du sexe de notre gentil aspirant n'eût entraîné aucune circonstance embarrassante.

Leurs congés expirés, nos marins, nos amants revinrent à Boulogne. Marius loua chez la Cornu la chambre qu'avait autrefois occupée sir Meurice, et la vieille fille céda la sienne à Gabrielle qui, bien entendu, payait pension. Roch occupait un coin dans les galetas avec le filleul de la Cornu, employé aux vivres dans les magasins de la flottille. Cet homme, que la chronique de la *Beurrière* signalait comme étant quelque-chose de plus que le filleul de sa marraine, avait du reste tous les instincts avides de la Cornu. Il puisait dans la pusillanimité de son caractère les raisons qui, dans ces époques où tout bras d'homme naissait pour ainsi dire armé, l'avaient porté à se fourrer parmi les *non-combattants*. Réfugié là, il obéissait à la fois à son éloignement pour la manœuvre du canon ou du sabre, et à son extrême penchant pour le lucre, nous dirons presque la rapine. Il y avait du juif dans cette nature à l'enveloppe chétive et malingre; la vieille fille avait du reste nécessairement dû se rapprocher autrefois des gens dont elle avait les goûts. Jean Cornu entassait sou par sou dans sa paillasse, à la faveur de son métier de mesureur de rations; le digne Roch le détestait à l'égal d'un Anglais, ce qui est l'image superlative de la haine dont il était capable. Il regrettait souvent de voir le secret de l'aspirant Gabriel à la disposition de cet avorton de trente ans; mais s'il ne se fiait guère à la discrétion du *Riz-pain-sel*, en tant que cette discrétion n'eût eu d'autre sauve-garde que la délicatesse de ce grapilleur de cambuse, le quartier-maître faisait un peu plus de fond sur ses ressources d'intimidation. Aussi n'épargnait-il pas au quidam les gare à toi! et les prends bien garde! et chaque injonction était ordinairement accompagnée de quelque échantillon de ce que les larges mains du marin sauraient faire en cas d'indiscrétion de ce corps nabot. Le Jean Cornu, par effroi de ce poignet de fer goudronné, sinon par vertu discrète, ne soufflait mot du mystère, et

se contentait de lorgner la belle jeune fille du coin de son petit œil jaunâtre, en poussant de comiques soupirs dont sa... marraine avait seule le secret.

Au port, on croyait que la Cornu logeait deux aspirants; les uns disaient des frères, les autres deux amis... et comme chacun alors avait sa surcharge d'affaires et d'intérêts personnels, on n'y regardait pas plus loin.

Le lecteur ainsi mis à jour avec l'ensemble du passé, revenons au présent, en lui rappelant que nous avons laissé, d'une part Marius s'embarquant sur un corsaire, et de l'autre Gabriel évanoui dans la cour de la prison où venait d'avoir lieu l'étrange exécution qui donnait force à la loi de guerre.

IV

RUSES DE CORSAIRE

Le chirurgien s'étant assuré que l'évanouissement de la personne dont un si formidable hasard lui livrait le secret, était assez profond pour qu'il eût le temps de suivre l'élan de son inspiration, il l'enveloppa dans son manteau et appela les deux soldats qui gardaient le caisson d'artillerie.

— Camarades, leur dit-il, vous avez ordre de porter ce cadavre dans la grande fosse?

— Oui, *sirugien*... et que ça nous déplaît diantrement de changer notre caisson en corbillard, et de voir des braves artilleurs faire les croque-morts...

— Eh bien, mes amis, j'ai à vous faire une proposition qui vous abrégera la moitié de la besogne, et qui vous vaudra en plus de quoi boire quelques bouteilles pour le repos de l'âme du pauvre fusillé...

— Ça nous va ! dit l'artilleur. Comment entendez-vous la chose, mon *sirugien ?*

— Vous allez mettre ce cadavre délicatement dans votre caisson, en tâchant de ne pas le faire trop saigner dans mon manteau... et puis, au lieu de le porter au cimetière, à la fosse des suppliciés et des hérétiques... vous le déposerez, en chemin, à un endroit que je vous montrerai... Vous comprenez, mes braves, que j'ai tout bonnement envie de faire sur ce corps des études d'anatomie... Je voudrais me rendre compte comment les dix balles frappant les unes dans l'*abdomen,* celle-ci dans le *thorax,* cette autre dans...

— Libre à vous, mon major ! c'est marché fait ! Étudiez, étudiez ! et ça puisse-t-il vous servir à sauver quelque brave à la prochaine rencontre avec l'Anglais !

L'aspirant, toujours évanoui, fut donc placé dans le caisson qui se mit sur-le-champ en route par la porte de Calais.

Mais comme la boîte n'était pas suspendue, les rudes secousses qu'elle subit au trot des chevaux sur le pavé secouèrent tellement Gabrielle, qu'elle sortit de son évanouissement. Empêtrée dans le manteau, l'instinct vital la porta à chercher à s'en dégager... Elle étendit les bras et trouva autour d'elle les étroites planches du caisson. Alors le souvenir revint dans sa pensée engourdie... Elle se rappela l'exécution... la détonation au milieu de laquelle elle était tombée... elle se crut percée de balles. Elle comprit qu'on l'avait ensevelie, et qu'on l'emportait dans un cercueil pour la mettre en terre... Une inexprimable frayeur, un transport, un délire d'épouvante s'empara d'elle... Une sueur froide, qu'elle prit pour son sang déjà figé, l'inonda... Elle fit un effort surhumain pour crier... mais sa langue resta attachée à son palais. Alors, ayant vainement essayé de se débattre, l'horrible pensée qu'elle allait être enterrée vivante se fit jour à

travers son délire, et elle retomba dans un évanouissement plus profond encore que celui que sa nature féminine, moins forte que le courage de son âme, avait déterminé au moment où les exécuteurs avaient déchargé leurs armes au-dessus d'elle...

Mais, par bonheur, la course du caisson ne fut pas longue; arrivé au premier carrefour des chemins, à un petit endroit bizarrement appelé le *Dernier Sou*, le chirurgien fit arrêter. Là demeurait, chez des paysans, un marin, leur fils, qu'il avait sauvé d'une amputation imminente; ces braves gens lui étaient tous dévoués. Le jour se faisait rapidement, les paysans étaient déjà sur pied. Il fit déposer dans la chaumière le corps auquel l'évanouissement donnait toute l'apparence d'un cadavre, puis congédia au plus vite les artilleurs en leur donnant un louis d'or.

Seul avec Gabrielle, le chirurgien la développa à la hâte du manteau dans lequel elle était encore à demi empaquetée, puis lui fit respirer un fort vinaigre dont il s'était muni avec sa trousse. La jeune fille, placée près d'une fenêtre par laquelle entrait l'air frais du matin, donna bientôt signe de vie... et reprit peu à peu ses sens. Dès qu'elle ouvrit les yeux :

— Où suis-je ? murmura-t-elle.

— Chez de braves gens... mad...emoiselle. Votre secret sera gardé, je vous le jure sur mon épée !

— Je vis donc? reprit la jeune fille, en tirant sur sa poitrine en désordre les plis du manteau sur lequel elle était étendue. Mais Marius? oh ! il est sauvé, n'est-ce pas ?

Le chirurgien ne savait qui était Marius. Mais ayant appris que c'était un jeune officier qu'on fusillait pour un crime de discipline, il supposa que sa femme ou sa maîtresse avait réussi à prendre sa place, et que les soldats gagnés n'avaient tiré qu'à poudre.

— J'ignore de qui vous voulez parler, répondit-il,

mais ce que je puis vous assurer, c'est qu'aux yeux de l'autorité l'exécution du condamné est chose accomplie, et qu'avant une heure l'amiral aura, de la main du chef de l'escouade, le procès-verbal de la mise à mort...

— Mais Marius? Marius? reprit Gabrielle, qui brûlait de savoir si son ami avait enfin pu quitter le port. Ah! j'ai cru... j'ai rêvé, je ne sais! qu'on m'enterrait toute vive... Mais comment suis-je vivante? N'ai-je pas essuyé le feu de ces armes?

— Je ne puis vous donner aucun éclaircissement... il faut attendre... Votre état, du reste, exige des ménagements... il faudrait consentir à vous reposer quelques heures... pendant ce temps j'irai aux informations où il vous plaira de m'ordonner...

— Ah! monsieur! reprit Gabrielle, je ne vous remercierai de m'avoir sauvé la vie que lorsque je saurai que celle de Marius est hors de danger!

On fit un lit pour la malade, le chirurgien lui composa une potion somnifère à l'aide de drogues qui se trouvaient dans la chaumière pour l'usage du blessé. Gabrielle ayant indiqué la demeure de Roch, le bon chirurgien, dès qu'il vit l'inconnue endormie, se dirigea vers la basse ville pour accomplir près du contre-maître la commission dont il s'était chargé.

Au moment où l'homme de l'art arrivait à la maisonnette de la place des Victoires, Roch y entrait de son côté, venant de quitter le quart du port qu'il avait, comme on l'a vu, pris à minuit. Le chirurgien, s'étant assuré de l'identité du marin, le prit à part, et lui raconta les événements arrivés au château. Roch les entendit avec la plus vive émotion, et sans révéler au chirurgien que la femme qu'il avait secourue dans des conjectures si bizarres et si dramatiques était l'aspirant Gabriel, il se jeta à son cou, ne songeant guère à s'excuser de cette familiarité. Ce fut en vain que le chirurgien lui représenta que la malade avait l'absolu besoin

de quelques heures de repos... il voulut aller sur-le-champ à la chaumière du *Dernier Sou.*

— Laissez-moi, mon major! je ne veux que la regarder dormir... Je vous conjure, par les tripes des Anglais, que je n'interromprai pas vos drogues!

Quelques heures plus tard Gabrielle, rassurée sur le sort de son ami, que le corsaire qu'il montait avait emporté en mer au petit jour, c'est-à-dire vers l'heure de l'exécution, Gabrielle, disons-nous, revenait, dans une voiture dont s'était muni Roch, à sa chambrette chez la Cornu, à laquelle on laissa croire, comme au reste du pays, que Marius avait subi sa condamnation. Jean Cornu, qui avait compris la liaison de cœur qui unissait l'enseigne et la nièce de Roch, songea que désormais il pourrait regarder la jeune fille plus à son aise, et il espéra lui voir quitter son déguisement maritime, et passer désormais ses jours à la maison... Ce Quasimodo d'entrepont osait-il rêver à la survivance du supplicié? Nous verrons bien!

Tandis que Gabrielle, que l'énergie de son âme ne pouvait empêcher, en ces graves circonstances, de payer sa dette physique à la débile humanité, recevait les soins combinés de son oncle et du fidèle chirurgien, Marius, qui désormais n'existait plus ni aux yeux de la loi, ni à ceux de tout le pays, trois personnes exceptées, Marius, disons-nous, voguait au large, abjurant son identité pour conserver sa vie, si précieuse à celle qu'il aimait, comme on aime d'un premier amour ardemment partagé.

Mettons-nous donc en mer sur les traces de notre héros, et suivons-le dans son aventureuse croisière, puisque l'enseigne de la marine impériale d'hier est désormais un corsaire!

Et d'abord, entendons-nous bien avec le lecteur au sujet de ce mot *corsaire*, qu'on confond assez généralement avec celui de *forban* ou de *pirate.*

Un *corsaire* est un navire armé en guerre par un ou

plusieurs particuliers, pour courir sus aux ennemis, les combattre et s'en emparer, si faire se peut, à leur profit, moyennant quelque redevance à l'État qui a autorisé leur armement. On donne également le nom de corsaires aux marins qui montent ces navires aventuriers. C'est dans cette dernière acception que le plus souvent on fausse la véritable signification de ce mot (comme l'ont fait Byron et d'autres poëtes), en l'assimilant à celui de pirate, avec lequel il n'a nulle synonymie, puisque le pirate, le forban (ces deux-ci sont bien synonymes), sont des brigands, des assassins : en un mot, les voleurs de grands chemins de la mer. Les corsaires guerroient à la poursuite du butin, mais seulement contre la nation qui se trouve en guerre avec leur nation ; tandis que les autres bandits nautiques pillent et saccagent en temps de paix comme en temps d'hostilités, et leurs nationaux aussi bien que les étrangers. Sans doute le genre d'expédition des corsaires n'est pas aussi chevaleresque que celui des marins de l'État. Mais il n'en contribue pas moins au service de la patrie, en portant un grand préjudice au commerce ennemi ; c'est le *guérillas* de la mer. Le courage des corsaires est par-dessus tout proverbial, et leurs combats offrent des traits d'éclat que le gouvernement récompense souvent comme ceux de la marine militaire, bien qu'à tout considérer, l'intérêt particulier dans lequel agit le corsaire soit la récompense cherchée de son succès. Les corsaires enfin obéissent à des lois internationales, et leurs actes subissent contrôle. Ils sont couverts par un pavillon reconnu, et si le sort des combats les rend prisonniers de guerre, ils sont traités comme les marins de l'État, et sujets comme ceux-ci à échange. Enfin, les plus honnêtes gens se font corsaires, sans rien abjurer de leur honneur.

Comme quiconque se fait corsaire doit se sentir un indomptable courage, en même temps qu'il cède à une pensée d'avidité, il arrive naturellement que les mate-

lots de ces sortes de navires ne sont pas précisément de mœurs traitables, faciles et virginales. Il faut une main de fer pour conduire ces hommes à l'humeur vagabonde, aux goûts aventureux, aux ardentes passions, dont le caractère se moule sur le *sauve-qui-peut* d'une existence de continuels dangers. Comme chaque lendemain, chaque heure future apporte pour eux une question de mort ou de captivité, ils cherchent autant qu'ils peuvent à s'étourdir sur cet avenir gros de succès et de périls. A terre, le matelot corsaire offre le type fantasque de l'extravagance, par ses prodigalités proverbiales. Les officiers exceptés (et encore !...), il n'en est guère qui songent à mettre en réserve le fruit d'une expédition, d'une course heureuse, pour un bien-être à venir. Le corsaire, qui est rarement marié, qui ne tient à rien, et auquel rien ne tient, songe, non sans quelque raison, que s'il est tué dans une nouvelle rencontre, il faut au moins qu'il jouisse du produit des périls qu'il a courus ; or, comment faire pour gaspiller en quelques semaines, parfois même en quelques jours, les sacs d'or que lui vaut sa part de prise ? Ne pouvant faire nulle acquisition de quelque valeur, puisqu'il lui faut une jouissance immédiate et concentrée au temps qu'il passe à terre, sa prodigalité devient nécessairement de l'extravagance, et à la veille d'un départ, on en a vu, ne sachant plus que faire pour épuiser leur reste, allumer leur pipe avec des billets de banque. D'autres (ceci est arrivé à Boulogne) ont fait frire dans la poêle du cabaret des pièces d'or et d'argent, et les ont jetées à la foule, trouvant leur joie à voir se brûler les doigts les pauvres diables qui se débattaient à la conquête de cette nouvelle pluie... sans parler des nombreuses Daphnés avec lesquelles nos matelots avaient tranché du Jupiter.

Le corsaire sur lequel Marius s'était embarqué à l'improviste, quelques heures avant son départ, s'appelait le *Cachalot*. C'était un lougre, c'est-à-dire un petit bâti-

4.

ment leste et coquet, planté d'un grand mât, d'un mât de misaine et d'un tape-cul (petit mâtereau placé à l'extrême arrière), avec un beaupré très-court et horizontal. Tous les mâts de cette sorte d'embarcation ont, vers l'arrière, une pente très-prononcée, et portent des basses voiles et des huniers, rarement autre chose. Le *Cachalot* était une des plus sveltes et des plus rapides coques de cette espèce qu'eussent armées nos ports de la Manche, et ses qualités nautiques, l'effronterie parfaite avec laquelle il se faufilait dans les lames, et passait en quelque sorte sous celles qui étaient trop grosses pour qu'il pût les franchir, faisaient que son nom de *Cachalot* équivalait à celui de *Cache-à-l'eau.*

Au moment où ce mutin petit lougre avait mis à la mer, il était arrivé au bout du port une scène qui, tout en peignant les mœurs de messieurs les corsaires, avait failli devenir fatale à celui qui s'y était réfugié...

Parmi les matelots de notre aventurier, il s'en trouvait un qui, plus prodigue ou plus besogneux que ses camarades, avait emprunté à Jean Cornu quelques écus qu'il devait rendre, avec intérêts, bien entendu (et quels intérêts!), le jour où les *avances* seraient distribuées à l'équipage. Ces avances, on le saura déjà sans doute, sont une somme versée à chaque homme, avant le départ, dans le but de lui fournir les moyens de se pourvoir de vêtements ou d'autres objets nécessaires pour la campagne. C'est une anticipation de confiance sur la quote-part de ce qui pourra revenir plus tard à chacun, si la course est productive. Si l'entreprise échoue, ou si la somme ne se trouve qu'en partie gagnée par suite d'un médiocre succès dans l'opération, les marins ne sont pas tenus au remboursement de ces avances, seul profit qu'ils auront tiré de leurs travaux, souvent plus pénibles en raison de l'insuccès.

Or donc, notre corsaire, qui devait rembouser le *riz-pain-sel* sur le montant de ces avances, avait, paraît-il,

négligé ou oublié la chose. Jean Cornu était, on l'aura entrevu, une de ces organisations judaïques qui, également pleines d'oubli pour payer, sont tout mémoire lorsqu'il s'agit de recevoir. Aussi le filleul de la tante de Roch s'étant avisé que le *Cachalot* filerait à la marée du matin, et emporterait son débiteur qui pouvait fort bien, grâce aux pontons, ne pas revenir de longtemps, ou même, grâce aux boulets anglais, ne pas revenir du tout, s'était-il levé avant l'aube pour aller surveiller ses intérêts en péril sur le port. Il trouva le lougre en appareillage, disposant ses voiles et n'attendant plus que ce qu'il lui fallait d'eau sous le ventre pour s'élancer au large à la poursuite de la fortune. Le débiteur, qui avait espéré échapper à son créancier par cette fuite nocturne, ne put esquiver la rencontre de celui-ci sur le pont du lougre où le soin de ses rentrées l'avait amené si matin. Or, comme notre corsaire n'avait ni argent, ni même envie d'en donner, ce qui toutefois n'eût pas suffi au Cornu, il jugea qu'il n'y avait pas d'autre moyen de se soustraire à des reproches ennuyeux ou humiliants, que de gagner du temps, et de lanterner son homme jusqu'à la mise sous voiles, moment où il faudrait absolument que l'employé aux vivres du magasin général remît pied à terre, s'il ne voulait pas entreprendre une campagne forcée si peu dans ses goûts, si peu dans ses mœurs même, pourrait-on dire!

— Je viens, sans vous déranger de votre noble service, dit cauteleusement Jean Cornu au matelot, vous réclamer le petit montant de notre petit compte, que sans doute vous aurez oublié de me rembourser au moment des avances!

— Combien donc que c'est que je vous dois? répondit le corsaire, en hêlant sur une corde d'un air fort occupé.

— Voici, mon honnête matelot, votre petite note, capital et intérêts raisonnables, se montant...

— Je ne sais pas plus lire qu'un marsouin en bas âge, interrompit le marin en tirant plus fort que jamais sur sa corde.

— Mais votre chère mémoire vous rappellera que c'est 66 francs 17 sous, tout compris, même l'intérêt...

— Je ne me rappelle pas de ça, dit le corsaire, mais ce que je sais fort bien, c'est que je vous dois autant d'écus de trois livres qu'il y a de *bagues* à cette voile que vous voyez là... On va la hisser tout à l'heure *pour la faire sécher*, et nous compterons ensemble les bagues; si le nombre en est, comme je n'en doute pas, égal aux écus que réclame votre compte, je vous payerai sur-le-champ. Ainsi, patientez encore un peu, et en attendant, laissez-moi tranquille, car le capitaine me reluque comme un souffleur qui veille une sardine!

— D'accord, mon estimable corsaire! répondit Jean Cornu satisfait. Je vais regarder, plein de confiance dans votre bonne foi et dans l'honnêteté de mes prétentions.

Or, en attendant, notre magasinier erra sur le pont, sans toutefois perdre de vue son débiteur, dont la bonne foi le surprenait un peu. Tout à coup, il se trouve face à face avec un homme qui, à sa vue, fait un leste détour et disparaît dans l'entrepont! Le jour se lève, Jean Cornu a cru reconnaître, malgré son changement de tenue, l'enseigne Marius, l'hôte de sa... marraine! mais il sait que depuis deux jours, celui dont ses prétentions secrètes lui fait un rival, et un rival heureux, est prisonnier au château, d'où l'on dit qu'il ne doit sortir que pour être fusillé... Comment comprendre alors que celui qu'il a entrevu, et qui a si brusquement semblé le fuir, en le reconnaissant sans doute, soit...

— Bah! se dit le nabot, ce sera quelque autre débiteur que je ne sais pas ici... Je suis si obligeant! j'ai rendu service à tant de marins, soit en leur achetant à l'avance toutes leurs rations du mois, soit en faisant crédit à quelque gosier sec qui désirait s'humecter au delà de ses

droits... Ce Marius? impossible! On dit que cette nuit même il a dû servir de cible à un peloton de grenadiers... Ah! ah! belle mijaurée en aiguillettes! cotillon d'aspirant, nous allons donc nous trouver seul à seul à présent chez ma marraine !... Mais où diable est mon matelot aux soixante-six francs.

Jean Cornu se mit à chercher son homme, et l'aperçut virant au cabestan sur un grelin qui faisait déraper le lougre du fond vaseux et l'avançait vers la jetée. Bientôt la voix du capitaine se fait entendre:

— Hisse la misaine! Hisse le foc! — Le foc était la voile que le corsaire avait désignée à son créancier...

— Ah! voilà le moment!

— Oui... c'est le moment... dit le corsaire qui s'était rapproché de son homme, comptez bien les bagues...

Jean Cornu suit de son petit œil jaune (jaune comme le reflet d'une pièce d'or!) le déploiement de la voile dans son ascension rapide.

— Vingt... vingt et un... et vingt-deux! s'écria-t-il. Vingt-deux écus, soixante-six francs... C'est mon compte! mon respectable... mon valeureux...

Et s'étant retourné, l'homme aux vivres ne vit plus le marin; jetant partout des regards pleins d'anxiété, il finit par l'apercevoir grimpant dans les haubans du grand mât pour dérabanter une voile.

— C'est mon compte! c'est mon compte! cria-t-il, mon brave matelot. Payez-moi les soixante-six francs... j'abandonne les dix-sept sous! C'est mon compte!

— Alors, puisque tu as ton compte, file à terre, et lestement! dit au criard un officier qui se trouvait là, ou bien si tu tardes seulement deux minutes, tu feras campagne avec nous... Tu n'es pas grand, tu me semble un failli-chien! Mais, cet égal, tu seras toujours assez bon pour écumer la marmite aux gourganes!

— Mais il part sans me payer, ce scélérat! glapit Jean Cornu en fureur.

— Eh bien, viens en course ! ça fait que tu ne le perdras pas de vue !

— Partir ! moi aller me battre ! Ah ! le gueux ! le flibustier ! l'assassin ! J'abandonne les dix-sept sous, mon respectable commandant... J'abandonne le capital... les intérêts, veux-je dire... Justice, mon amiral ! Ne me laissez pas dépouiller, pour l'honneur de votre navire !

Mais pour toute réponse aux glapissements de Jean Cornu, l'officier fit un signe à deux matelots, qui empoignèrent le gueulard, l'un par les pieds, l'autre par les épaules, et, comme le navire était déjà écarté du quai, le jetèrent dans l'eau par-dessus le bord... Mais le petit lougre n'était pas très-haut sur l'eau, de sorte que la chute dans ce bain forcé et un peu frais fut sans autre inconvénient pour le pauvre avorton, que le rhume de cerveau qu'il en eut, et la crise de jubilation que la baignade fit éclater dans l'équipage et sur le quai, où Roch était venu, au milieu des curieux, voir appareiller le lougre qui emportait Marius.

Le créancier déçu grimpa tout suintant aux échelles du port, et se sauva dans l'état piteux qu'on devine, berné par la foule au milieu de laquelle il eut la mortification de reconnaître, parmi les plus divertis, le contre-maître, son camarade de galetas.

— Maudit *mateluche !* murmura-t-il, aboufiant et gagnant au plus vite sa niche. Si jamais je peux pincer le moyen de te rendre, *sans danger pour moi,* tes rires, tes moqueries et tes airs de fier-à-bras... tu peux compter sur capital et intérêts ! ... C'est lui qui aura fait signe à ces forbans de me jeter à l'eau !... Le lâche, il me traite ainsi parce qu'il sait que je suis poltron ! mais que la chance m'arrive quelque jour de lui rendre son dû... je lui promets double et triple ration, le scélérat !... Brrrrrrau... quel frisson ! Voilà une fatale journée... encore un peu et je pouvais me noyer... et le pire, mes

soixante-six francs sont partis au diable... Dieu sait s'ils reviendront!

Et tandis que Jean Cornu, le rogneur de rations, grommelait de cette sorte en regagnant son grenier, où il se consola un peu de sa mésaventure en tâtant l'argent caché dans sa paillasse, et qu'augmentait chaque jour le produit de ses exactions et de ses rapines, nous prierons le lecteur de nous suivre sur le *Cachalot*, ayant absolument besoin de faire campagne avec l'ex-enseigne, avec celui qui n'avait plus le droit d'*être*, et dont l'individualité légale avait, par un mystère singulier, fait place à une nouvelle existence frauduleuse, pourrait-on dire...

Le petit lougre, d'une capacité de soixante-dix tonneaux environ, était monté par trente hommes d'équipage, état-major compris. Ce n'était pas trop pour son genre de mission, car les corsaires, dont en général l'artillerie ne brille pas, ont le plus souvent possible recours à l'abordage, genre de combat où leur valeur impétueuse a si souvent triomphé d'ennemis dont la batterie les eût aisément écrasés, si le combat fût resté de navire à navire, au lieu de devenir d'homme à homme. On a dit que l'abordage était le *pas de charge* du marin français... et c'est qu'en effet, tout combat qui, en règle générale, commence par une canonnade, se termine par un abordage, lorsque l'un des deux combattants est français. Dans toutes les guerres maritimes que nous avons soutenues contre notre plus fidèle ennemie, l'Angleterre, on remarque que si l'avantage a plus souvent penché pour cette nation dans les combats à distance, l'abordage présenté par nos marins, malgré les efforts de l'Anglais pour l'éviter, a presque constamment eu pour issue, même au milieu de disproportions notables, la défaite de l'ennemi. Aussi est-ce là que s'effaçait glorieusement, dans ces dernières guerres dont il est ici question, la supériorité stratégique que nos révolutions et l'abandon de notre marine sous Louis XV

et Louis XVI avaient *momentanément* laissée à la marine anglaise. C'est que dans l'abordage, l'homme de mer est livré à son propre courage, à son adresse, au soin de sa propre gloire; il n'est plus, comme dans le combat à distance, le passif instrument d'une volonté supérieure qui peut faillir ou errer... Lorsque le commandant, après avoir ordonné la manœuvre la plus décisive pour déterminer, malgré l'ennemi, qui le plus souvent voudrait l'éviter, un contact habilement ménagé entre les deux bâtiments, jette à son équipage bouillant d'impatience ce cri retentissant : *A l'abordage!* chacun s'élance par la voie la plus courte ; l'arme à feu est abandonnée dès qu'elle est déchargée; c'est la hache à la main, le sabre entre les dents, que de tous les points saillants à l'extérieur du navire le marin s'élance sur le pont ennemi, qui devient un champ de carnage où se reconnaissent à grand'peine ceux qui défendent l'honneur du même pavillon. Le feu a cessé, car il frapperait désormais indistinctement amis ou ennemis, dans cette affreuse mêlée où, le sabre au poing, l'injure à la bouche, les marins abordeurs se font jour dans les rangs des assiégés, pour gagner les parties importantes du bâtiment, c'est-à-dire ce gaillard d'arrière qui est comme l'hôtel de ville d'une révolution de cité... Les officiers et les matelots, tout se confond donc dans une seule et énergique volonté, puisque c'est à l'arrière du bâtiment abordé qu'il faut parvenir, car c'est là que flotte le pavillon dont la chute sera le signal de la victoire... Aussi les derniers efforts de l'ennemi se concentrent-ils sur ce point. Combien de fois est-il même arrivé que l'étamine rouge des enseignes anglaises pendit en lambeaux, amenée sur le couronnement du navire, que le duel multiple, général, furieux, rugissait encore sur dix points du mouvant champ de bataille que jonchaient plusieurs lits de cadavres amoncelés, et bientôt ensevelis dans les flots par la main du vainqueur!

Un grand nombre d'abordages sont restés célèbres dans les annales de la marine française. Les vieux marins des ports de Dunkerque, Calais, Boulogne, Saint-Valery, Granville, Saint-Malo, etc., en conservent dans leur mémoire des exemples éclatants. Les plus mémorables sont ceux de notre corvette *la Bayonnaise* contre la frégate anglaise *l'Embuscade*, qu'elle prit : ceux de nos glorieux abordeurs *la Perle*, *l'Amphitrite*, *le Trinquemalay*, et de ce lougre *l'Affronteur*, commandé par Dutoya... Merveilleux combats qui, avec bien d'autres moins connus par malheur, ont laissé un souvenir où l'admiration se confond avec les impressions pénibles qu'il inspire. — Revenons à notre *Cachalot*.

C'était donc sur les chances désespérées de l'abordage que ce lougre mutin comptait le plus ; non pas que son équipage fût aussi nombreux qu'il l'eût fallu, si les armements militaires du port de Boulogne n'avaient point rendu assez rares alors les *coursiers*, comme on disait de ceux qui faisaient la *course* ou le métier de corsaire. Mais cet équipage suppléait à son infériorité numérique par la furie du désir de se distinguer, de prendre l'Anglais à la gorge. C'étaient des hommes qu'animait, non pas seulement l'intérêt que leur promettaient les captures, mais aussi un bouillant patriotisme encore suranimé par l'inqualifiable conduite de l'ennemi sur nos côtes, et le récent massacre d'inoffensifs pêcheurs dont la mort avait laissé dans le désespoir et la misère des familles de veuves sans avenir et d'orphelins sans pain.

Le capitaine du *Cachalot* était un marin d'une résolution et d'une bravoure extrêmes, qui allait demander aux arrivages du commerce anglais la somme qu'il lui fallait pour épouser une jeune fille pauvre comme lui, et qu'il aimait aussi passionnément qu'il en était aimé. Il avait sur-le-champ accepté l'admission de Marius dans un équipage plus déterminé que nombreux, et cela, sans s'inquiéter ni qui était ce volontaire, ni d'où il venait, ni

pourquoi cet embarquement *in extremis;* ce temps-là n'était d'ailleurs pas celui des formules et des régularisations. Il lui avait suffi que le contre-maître, qu'il connaissait, lui eût garanti la bravoure de l'inconnu, pour qu'il l'admît sur l'heure, promettant d'en faire au besoin un *capitaine de prise*, c'est-à-dire un officier chargé de conduire dans un port désigné le navire ennemi capturé, tandis que le corsaire reste en mer à attendre d'autres rencontres, d'autres combats, d'autres aventures qui auront peut-être pour conséquence de l'entraîner à son tour prisonnier, tandis que sa fortune sauvée touchera au port de sa patrie !

Le lendemain, dans la matinée, nos corsaires se trouvaient par le travers de Dieppe. Ils coupèrent sur la côte anglaise, et ne furent pas longtemps sans apercevoir une voile venant du large. Le capitaine monta en vigie, muni de sa longue vue, et ne tarda pas à crier qu'il croyait que l'arrivant était un vaisseau de la Compagnie des Indes. Cette déclaration fut accueillie avec un transport extrême, car ces sortes de bâtiments, toujours richement chargés et faibles d'équipage, malgré leur tonnage élevé, étaient de ceux que les corsaires espéraient, désiraient le plus vivement rencontrer. Aussi chacun prépara-t-il joyeusement ses armes; le petit mousse lui-même, gagné par cet enthousiasme électrique, ne pensa plus guère aux misères de sa condition, que pour s'enorgueillir de ce que qu'il allait jouer un rôle lors de la rencontre du riche galion indien !

Comme les deux navires, le petit et le gros, couraient à contre-bord, c'est-à-dire à la rencontre l'un de l'autre, ils s'approchèrent rapidement... trop rapidement peut-être, car Marius, qui était monté dans les haubans rejoindre le capitaine, put bientôt tirer de ses observations sur l'ennemi quelques doutes inquiétants. Bref, il ne tarda pas à être reconnu que le *vaisseau de la Compagnie* était une grosse corvette anglaise à batterie masquée,

c'est-à-dire cachant griffes et ongles dans de grosses mitaines; loup tout prêt à jeter au courant sa peau d'agneau.

La partie n'était pas acceptable; il eût suffit d'une bordée bien pointée de ces canons dont la gorgée de mitraille était sournoisement cachée derrière une large bande de toile noire masquant les sabords, pour faire voler le pauvre petit lougre en mille morceaux et envoyer aux requins son équipage! Il n'y avait donc pas à hésiter, il fallait prendre chasse! filer en double le long des boutiques... comme dit un matelot.

Les corsaires, avertis de l'erreur, firent d'horribles grimaces et lâchèrent d'affreux jurons. Il n'en fallut pas moins changer l'allure du *Cachalot* et mettre le cap au plus vite vers la côte de France. La corvette ennemie, se voyant reconnue pour ce qu'elle était, malgré le domino innocent dont elle avait masqué sa mine rébarbative, orienta comme le lougre, et se mit à le poursuivre. Par malheur pour celui-ci, avec le soir la brise devint un vent ronflant qui enleva à un si frêle navire les avantages de rapidité qui tournèrent dès lors pour le chasseur, peu soucieux des lames qui se gonflaient contre sa grosse carène. Notre svelte mais fragile corsaire escarpinait la mer en s'éclaboussant jusqu'à mi-voiles, et s'essoufflait au milieu des lames grossies, qui n'allaient pas à la cheville de l'Anglais. Le malheureux fuyard, aux oreilles duquel cette fatale brise murmurait: *Pontons! pontons de Portsmouth!* se couvrit d'une voilure extravagante qui fit pousser aux mâts surchargés des gémissements lamentables et aux cordages tendus avec excès de maussades grognements de contre-basse. Les poulies grinçaient comme des désespérées; la flamme tricolore claquait au haut du mât comme un fouet imprudent qui agace encore des chevaux éperdus.

— Ça ne peut pas durer comme ça! dit un matelot, toute la mâture va tomber dans le sac!...

— Je donne ma part de prise pour une chique! dit un autre.

— Demain nous goûterons le *gin* anglais!

— Hardi, mon brave *Cache-à-l'eau!* Si tu nous tires de là, je te taille une belle girouette dans le jupon d'écarlate de mes amours! reprit le mauvais débiteur de Jean Cornu.

Un coup de canon retentit, un boulet passa à travers la misaine du pauvre *Cachalot*.

— Aïe! voilà le brutal qui parle!

— Quelle prune!

— Ohé! l'ami au toupet carotte, c'est comme ça que tu craches?

Un second boulet ronfla dans la mâture; la corvette faisait ainsi feu de ses deux canons de chasse, dont on commençait à voir briller les amorces dans l'ombre qui venait de l'orient.

— Que pensez-vous de ça? demanda le capitaine à Marius, qui, appuyé sur le pavois, observait l'Anglais avec ce sang-froid triste qui était de sa nature.

— Ma foi! je pense que si la nuit ne nous vient pas bien vite en aide, pour nous glisser inaperçus dans quelque coin, nous goûterons du biscuit anglais...

— Ou du fer, quoique ce soit plus indigeste... Abordons-le?

— Abordons! répliqua Marius, en souriant à cette parole extravagante du capitaine, qui avait sans doute un moment oublié, pour affronter ainsi une mort presque certaine, qu'il était amoureux, et qu'il croisait à la poursuite d'une dot pour sa gentille fiancée.

La corvette avançait et tirait toujours, bien que l'obscurité commençât à rendre son tir moins précis. Le petit lougre faisait toujours des efforts désespérés pour franchir les lames qu'il tranchait de son mieux avec son taille-mer effilé. La nuit faite, une nuit passablement obscure, l'Anglais se trouva si près du corsaire, qu'encore

quelques élans du premier, et le malheureux lougre recevait quelques bordées d'enfilade qui raseraient son pont de tous ses hommes et de tous ses mâts.

Tout à coup Marius s'avance vers le capitaine et lui parle assez bas :

— Parbleu! l'idée est...

Un boulet passe à travers bord, et enlève la fin de la réponse, avec la tête de celui qui la faisait. Pauvre fille, qui attendait là bas son fiancé et sa dot de guinées anglaises!

— A moi le commandement pour un quart d'heure! s'écria Marius à l'équipage assemblé au pied du grand mât, et nous sommes sauvés!

— Commandez! répondit une seule voix, celle de tous. Les autres marins gradés, qui savaient ce qu'est l'inspiration de l'homme de mer dans le danger, n'osèrent réclamer les droits que leur donnait la brusque mort du chef.

— Qu'on hisse un fanal à la corne à côté du pavillon! Tout le monde sur les drisses des voiles hautes et basses!... Attention au commandement!

On obéit aveuglément, comme souvent en mer. Il suit un moment de silence solennel, où ne règnent que le ronflement de la brise et le mugissement des lames vaincues, qu'on entend se briser contre la coque résistante de la corvette.

— Amène le fanal et le pavillon! crie enfin Marius, qui avait évidemment fait hisser cette lumière à la corne, afin que l'ennemi vît descendre dans l'obscurité les trois couleurs qui semblaient se rendre.

— Nous trahit-il? dit le second capitaine, en prenant un pistolet à sa ceinture.

— Largue les drisses, hâle bas les voiles, amène partout!

— Lâche! tu nous trahis! s'écrie le corsaire, en cher-

chant la poitrine de Marius pour y ajuster le canon de son pistolet...

— Je vous sauve! répond le jeune homme, en écartant froidement l'arme déjà appuyée sur son sein... Timonier .. la barre au vent!

Les voiles amenées, le lougre obéit à l'impulsion sur son aire; tout aussitôt la corvette, qui veillait sa proie, et qui a vu, grâce au fanal, descendre le pavillon en signe de reddition, mit en panne et cessa son feu.

— Ah çà... sommes-nous cuits, frits, confits? dit un matelot.

— Est-ce pour faire ce beau coup-là que vous m'avez soufflé le commandement? s'écria, l'œil en feu et la main pressant le pommeau de cuivre de son pistolet d'abordage, le second du *Cachalot.*

— Range tout le monde sur les drisses des voiles! commanda Marius, sans répondre à son compétiteur. Si vous ne voulez pas aller pourrir sur les pontons, mes amis, attention à bien exécuter la manœuvre que je vais commander!

La corvette avait mis à la mer son grand canot, dans lequel descendirent douze hommes et un officier, pour amariner le corsaire rendu en apparence. C'était là que l'attendait Marius. Le lougre, privé de voiles, se trouvait à peu près stationnaire; mais la mer était assez grosse pour rendre fort difficile l'approche de l'embarcation... Elle s'avance pourtant peu à peu vers le fanal que, par une complaisance perfide, on lui montre sur le pavois. Enfin, les Anglais vont aborder... Encore quelques coups de rames, et ils touchent la carène cuivrée du petit diable de lougre...

— Hisse partout! hurle Marius. Timonier, le cap au sud!

Et comme depuis un moment les corsaires ont deviné l'inspiration de leur nouveau chef, ils agissent avec un tel élan, avec une telle ardeur, qu'en un clin d'œil les

voiles se déploient l'une sur l'autre, s'orientent, s'étarquent... Et l'agile petit navire qui, cette fois, reçoit le vent dans un angle conforme à celui du cours des lames, loin de les avoir pour obstacle à vaincre dans sa course, en est au contraire aidé. Chacune d'elles vient le pousser vers cette côte de France où il cherche un abri contre ces marchands de boulets, ces *marchands de mort subite*, comme disent les matelots, qui ne sont pas le gibier qu'ils chassent. Les Anglais stupéfaits, mystifiés, abasourdis par cette manœuvre audacieuse, sont restés là, dans leur canot ballotté des lames, au moment où chacun d'eux croyait mettre la griffe sur le maudit petit fuyard... Bientôt ils crient, ils jurent, ils trépignent de fureur... et le lougre n'en file que de plus belle! La corvette qui, malgré l'obscurité, a enfin compris, deviné ce qui se passe, jure de son côté et songe à sauver ce frêle canot que la ruse du corsaire a laissé si incivilement patauger au milieu des lames et de la nuit profonde... Le commodore ordonne bien de lancer au hasard quelques boulets dans la direction où l'obscurité vient d'estomper les grandes voiles noires du lougre... Mais il ne pense plus qu'à sauver ses gens et l'officier qui les commande, manœuvre périlleuse, difficile, qui exige du temps et des soins... — Cherche, fils d'Albion! ramasse tes matelots mystifiés! Le lougre est perdu dans la nuit, et au milieu de leur joie d'échapper à tes odieux pontons, les corsaires déclarent à Marius que c'est à lui seul désormais qu'ils obéiront comme capitaine!

— Ah çà, dites donc, monsieur l'inconnu? dit brutalement le second à notre héros, lorsque celui-ci eut ordonné quelques manœuvres qui prouvaient qu'il acceptait la promotion dont il venait d'être l'objet, au milieu de cette espèce de république en mer; est-ce que c'est pour de bon que vous acceptez le commandement que ce tas de garnements se permet de vous remettre? Et moi donc?... Est-ce que vous croyez que quand on

consent à se faire second sur un corsaire, ce n'est pas dans l'espoir d'en devenir capitaine ?

— Il paraît pourtant, répondit froidement Marius, en surveillant la marche du lougre sur la boussole, que vous ne le deviendrez que si quelque nouveau boulet à mon adresse laisse l'emploi vacant!

— Eh bien, moi, Nicolas Thibaud, je vous dis que pour devenir capitaine du *Cachalot*, il faut passer sur le corps du second autrement que par signe de rhétorique, comme on dit. Vous comprenez donc qu'il faut ici montrer le numéro de son sac... et s'estafiler avec celui qui n'est pas votre serviteur !

— Nous parlerons de cela à terre, répondit Marius. En mer, on ne se bat que contre l'ennemi.

— Eh bien ! est-ce que vous n'êtes pas mon ennemi, vous? reprit le corsaire, que le ton tranquille de notre héros animait de plus en plus. Allons, allons! au petit jour, vous grimperez au bout de la vergue de misaine, et moi à la grande vergue... chacun un pistolet à la main... et au premier goëland qui passe, paf! nous tirons ensemble... le blessé, s'il n'est pas mort, tombe à l'eau, et... bonsoir! Les requins se chargent du cercueil: c'est entendu, n'est-ce pas ?

— Nous nous battrons plus commodément sur la prochaine terre où nous toucherons... ici notre sang ne nous appartient pas, car il est à nos camarades... à l'armateur du lougre... à la patrie enfin!...

— Je savais que vous étiez un intrigant, dit Nicolas Thibaud. Maintenant je vois que vous êtes aussi un lâche!...

— Misérable! s'écria Marius, en saisissant une des haches placées dans des taquets du pavois.

Le second recula de quelques pas et s'empara d'un sabre au même arsenal placé sous la main.

— A la bonne heure donc! dit le drôle. Voilà que

vous sentez votre gouvernail!... Une, deux, j'y suis! A la mer le blessé... commande qui survit!

— Ohé! ohé! camarades! cria le timonier. Arrivez en double! Voilà la *Main maudite* qui veut tuer le capitaine!

Nous n'avons point encore dit que Nicolas Thibaud avait sur la paume de la main une croix rouge indélébile, autour de laquelle la peau tannée par le travail et le goudron dessinait un liseré livide.

Quelques matelots qui faisaient leur quart en rôdant au pied du grand mât avaient compris qu'il s'était élevé une discussion entre le brutal et leur élu; mais, n'étant pas requis, la discipline les avaient retenus à distance. Au cri de l'homme qui gouvernait à la boussole, ils accoururent sur le théâtre de la rixe, qu'éclairait faiblement la lampe encapuchonnée de l'habitacle. Trois ou quatre marins saisirent le second exaspéré, qui avait déjà eu le temps de porter à son adversaire un coup de sabre que celui-ci avait paré avec son manchot, sans riposter.

— Ah! *maudite main!* s'écria le débiteur de Jean Cornu, tu veux donc recommencer tes frasques? Il paraît que la leçon de l'*Aimable Zélie* n'a pas suffi... Cette fois ce sera le poignet qui sautera, si les camarades veulent m'en croire!

— Gredins! forbans! faillis chiens! voulez-vous me lâcher! hurla le second furieux.

— Capitaine! dit le maître d'équipage, en s'avançant vers Marius, vous ne connaissez pas le second... c'est un sacripan qui navigue toujours en ralingue... y ne mord pas aux bonnes raisons... faut le coincer, le chouquer ferme, ou autrement ça sera tous les jours des branle-bas nouveaux!

— Vous resterez aux arrêts dans votre chambre, dit Marius au second. Si l'on rencontre un Anglais, vous viendrez combattre... Pour le reste, nous nous arrangerons à la première terre.

— Ça n'est pas assez que les arrêts! dit une voix, faut le mettre aux fers!

— Lâchez cet homme! reprit Marius.

Les marins, subjugués par ce ton calme de commandement qu'on ne puise guère que dans la marine militaire, où l'obéissance est aveugle et en quelque sorte inepte, lâchèrent le garnement, qui était déjà désarmé.

— Aux arrêts, monsieur, dit sévèrement l'ex-enseigne.

— Moi, aux arrêts par ton ordre, muscadin! blanc-bec! s'écria le second. J'aime mieux aller voir si Neptune caresse Amphitrite...

Et le corsaire chercha à gagner la lisse, sans doute pour se jeter à l'eau... mais les matelots le saisirent de nouveau...

— Aux fers! aux fers! crièrent-ils.

— Il le faut, capitaine! dit le maître d'équipage.

— Aux fers, soit! reprit Marius. — Maître, vous remplirez les fonctions de second... Et toi... comment t'appelles-tu?

— Carolin Grimbot, capitaine! répondit le débiteur aux bagues de foc.

— Eh bien! Grimbot, passe provisoirement maître d'équipage.

— Hourra! firent les matelots, Carolin nous fera donner double ration, le *soifeur!*

On emmena le second dans l'entrepont, au milieu d'une résistance plus modérée qu'on ne s'y fût peut-être attendu : sans doute le misérable avait déjà pris son parti et fait ses réserves.

— Pourvu qu'on me délivre quand on se cognera! s'écria-t-il, je m'en bats l'œil! Tout ou rien! Si je ne suis pas capitaine, j'aime mieux être au croc... Nous verrons plus tard ce que dira l'armateur!

Cette scène terminée, Marius demanda au nouveau second quelques renseignements sur cet extravagant personnage.

— On voit bien que mon capitaine n'a jamais navigué sur les corsaires, pour ne pas connaître Nicolas Thibaud ! répondit le marin en rajustant sa chique dérangée par l'agitation qu'il venait de se donner ; Nicolas Thibaud, la *Main maudite* !

— Eh bien ! mon brave, racontez-moi ce que je ne sais pas... et pourquoi cet étrange surnom.

— Ça sera bientôt fait, capitaine... Faut donc vous dire que ce marsouin-là est si connu dans tout Boulogne (il n'est pas Boulonnais, par bonheur !) pour un chenapan, pour un mal envergué et un rude à vivre, que, bien qu'on ne boude pas... l'Anglais le sait ! on y regarde en deux fois avant d'embarquer son coffre sur le même bord que lui ! Il ne parle que par tonnerre et enfer ; les matelots pour lui ne sont que des ci et des là... il ne va que par giffles et taloches, coups d'anspect et de porte-voix ! Le gredin a déjà tué trois hommes pour des riens... mais le troisième lui a coûté cher ! Voilà la chose : C'était à bord du corsaire *l'Aimable Zélie* ; mon fier-à-bras était de quart, en plein midi, et rôdait sur le gaillard d'arrière. L'homme qui était à la barre du gouvernail laisse venir le cap trop au vent, et voilà la misaine qui fasie un peu... V'lan ! mon gueusard décoche au pauvre timonier un coup de son porte-voix de cuivre qui lui met la frimousse en marmelade et lui casse trois dents. Bon ! l'équipage grogne... il entend ça et dit : Est-ce que vous n'êtes pas contents, tas de rossailles ?— Non, que nous ne sommes pas contents !— Qui est-ce le failli gars qui dit qu'il n'est pas content ? — Moi donc ! vous avez déralingué la figure à mon frère, et ça n'est pas la manière, entendez-vous ? — Pataflan ! la v'là, la manière !... — Et en même temps le scélérat attrape une barre de cabestan, et en massacre un tel coup sur la tête du pauvre matelot, qu'il tombe comme un paquet de cordes les jambes et les bras par ci et par là. Bon ! que redit l'équipage. Deux heures après, le *sirugien* a beau

faire, le matelot lui crève entre les mains.— Bon ! bon! V'là qu'au quart du soir on se rassemble sur le gaillard d'avant et qu'on complote. — Y faut l' tuer! qu'y en a qui disent.— Y faut l' noyer ! — Y faut l'amurer qu'il s'en souvienne ! — Minute ! le tuer, on nous le rendrait une fois à terre... et d'ailleurs nous sommes en course, nous avons besoin de lui! — Ça ne peut pourtant pas se passer comme ça? — Enfants ! j'ai mon idée ! que dit celui qui faisait l'armurier du bord... Et il conte son idée. — Fameux ! fameux ! que crient les matelots. Bon! L'armurier s'en va, il soude, il lime, il ajuste du fer, il montre ce qu'il a fait, on lui dit: C'est bien... fameux! fameux ! — Voilà qu'à minuit le scélérat s'en va se coucher,son quart fini, comme s'il n'avait pas eu la mort toute fraîche d'un Français sur la conscience. On attend une heure... Le gredin ronfle... Qui est-ce qui y va ? dit l'armurier : est-ce moi ? — Non, moi ! — Moi ! — Moi! que tout le monde dit. Le second dormait dans sa cabane, ronflant comme une brise carabinée... Deux matelots sont là... un lui prend délicatement le bras ; l'autre, qui veille au grain, choisit sa belle, et tout d'un coup lui colle solidement dans le creux de la main le fer en forme de croix, rougi bien ardent à la cuisine...

Je vous soustrais la bordée de jurements que notre gueusard vociféra en sentant la terrible brûlure ! D'un coup de revers de bras un des matelots avait éteint la lampe pour ne pas être reconnu ; tous deux, la terrible punition infligée, grimpèrent lestement sur le pont... L'instrument du supplice est jeté par-dessus le bord ; on file à l'avant. L'armurier chante une petite romance sur le bossoir :

N'y a pas faraud
Comme un matelot
Qu'a lavé sa gueule
Dans cinq ou six eaux !

Enfin chacun a l'air de comme si rien n'était. On s'attendait à voir le tigre bondir sur le pont en rugissant... mais il n'en fut rien. Il paraît qu'il s'était évanoui... de rage encore plus que de douleur. Bref, mon capitaine, la main qui avait déjà tué trois hommes, trois pauvres diables d'innocents, était punie... et signalée à tout un chacun ! Le gueusard a été obligé de changer de port, car on le suivait dans les rues de Boulogne pour voir sa main stigmatisée. Vous pensez bien qu'il n'a pas osé se plaindre à la justice... Il y aurait eu cent témoins pour parler des trois meurtres qui lui avaient valu ce signe de mort imprimé à jamais dans sa main coupable ! Il s'en fut naviguer quelque temps à Saint-Malo ; mais je ne sais quelle diable de marée l'a ramené chez nous. Enfin, les coursiers étant rares, il paraît que l'armateur a été obligé de le prendre, car, après tout, le gredin est furieux quand il s'agit de crocher l'Anglais à l'abordage! Sa main de malheur tape dure et longtemps...

— Mais comment votre capitaine, qui semblait un brave jeune homme, pensait-il s'entendre avec un pareil homme? demanda Marius au maître d'équipage.

— C'est que, voyez-vous, mon capitaine... comme vous savez, les coursiers manquaient, au moment où nous avons armé... L'Etat embarque tous les marins, quoi! pour lors on a été obligé d'enrôler un peu ce qu'on trouvait, c'est vous dire qu'il y a ici des chiens de mer qui ont la peau dure à tanner. Alors, comme on savait le capitaine bon enfant, on a pensé que la terrible réputation de Nicolas *Main maudite* suffirait pour tenir ces turbulents en respect... Après tout, l'équipage est meilleur qu'on ne l'espérait, vous en avez déjà eu la preuve... ils aiment à rire, ils aiment à boire... mais ça n'est pas défendu. Maintenant que cette figure de vent de bout est à l'ombre, vous verrez, mon capitaine, que vous n'aurez affaire qu'à un troupeau d'agneaux... à moins que nous n'accrochions quelque Anglais pourtant,

car alors, si c'est votre première campagne de corsaire, vous saurez me dire comment vous trouvez ce numéro-là !

Ainsi renseigné, Marius se le tint pour dit. Il abjura la répugnance qu'il avait un moment éprouvée à mettre Nicolas Thibaud aux fers, et ne songea plus qu'à s'acquiter dignement des fonctions qui lui étaient échues si à l'improviste. Il fit gouverner de façon à rapprocher le lougre du passage des navires anglais, lorsqu'il eut reconnu que quatre ou cinq heures de course vers la côte de France ne lui laissaient plus rien à redouter de la corvette si audacieusement mystifiée au commencement de la nuit.

Au petit jour, il monta dans la mâture, pour consulter l'horizon si rarement vide dans ces parages, et aperçut une voile dans le sud-est. Bientôt il reconnut un brick courant vers le détroit du Pas-de-Calais. Rendu prudent par la grave erreur que le pauvre capitaine avait la veille payée de sa vie, Marius se fit apporter sa longue-vue, pour bien examiner l'arrivant. Les marins ont pour reconnaître en mer l'espèce, la nationalité et le genre de classement d'un navire, un tact qu'on s'imaginerait difficilement. Les malheurs arrivés en temps de guerre pour s'en être laissé imposer par un loup déguisé en agneau sont rares, et Marius sortait d'une trop rude épreuve pour s'y laisser facilement prendre. Il se mit donc à examiner attentivement le brick, et ne douta point qu'il fût de l'espèce de ceux dont le lougre pouvait se risquer d'aller chatouiller les flancs. Mais comme le jour se faisait de plus en plus, le nouveau capitaine du *Cachalot* vit blanchir au même horizon deux, trois, quatre, cinq et enfin jusqu'à dix ou douze voiles que le soleil levant teinta de sa lumière rosée, comme pour les lui faire compter. Parmi ces voiles, une mâture se distinguait par des proportions plus amples : c'était un convoi marchand avec son convoyeur guerrier !

— Diable ! diable ! fit l'officier ! Voilà le moment venu de montrer de l'initiative ! Pourrai-je ici gagner mes éperons, ou plutôt mes chevrons de corsaire? L'envie ne m'en manque pas, pour toutes sortes de raisons, dont l'intérêt, ce premier mobile du coursier, est chez moi le dernier, bien que pourtant quelques milliers de guinées mises à part ne seraient pas si embarrassantes pour le temps où... Mais ce n'est pas le plus pressé! Voyons ce que pensera mon second de la rencontre! Oh! d'en bas!

— Holà! capitaine!

— Dites au second de monter ici!

— Me voici à l'ordre, commandant!

— L'ex-maître d'équipage grimpa rejoindre Marius au haut du mât, et là s'ouvrit un conseil aérien entre les deux chefs. Il s'agissait d'aviser aux moyens de soustraire au convoi un de ses meilleurs navires, c'est-à-dire une coque asez pesamment enfoncée dans l'eau pour révéler un chargement complet de... n'importe quoi! Tout se vend, et ce que ces navires s'étaient donné la peine d'aller chercher au loin ne pouvait manquer d'en valoir la peine. Ainsi donc, quoi que ce fût, on en voulait!

Mais comment, en plein soleil, songer à enlever un de ces navires au ventre rebondi, et cela à la barbe d'une gaillarde veillative et peu accommodante comme le devait être la frégate qui convoyait ces marchands? Hum! ce n'était pas précisément l'A B C du métier, et comme la force n'avait rien à prétendre dans le cas, il fallait diablement de ruse, furieusement de rouerie, merveilleusement d'adresse et de l'audace plus encore que tout cela. Mais à quoi songerait-on de s'embarquer dans de telles aventures, si l'on ne se sentait pas dans la tête et dans le cœur un arsenal complet de toutes les qualités impérieuses pour le métier de l'homme de mer, et du

corsaire, qui est ce dernier poussé à la dernière équation?

Vous allez voir si Marius était un marin d'esprit et d'audace, comme vous avez déjà reconnu, sans doute, qu'il était un homme de cœur.

Son plan soumis à son conseiller, et adopté par celui-ci, nos marins redescendirent sur le pont pour se mettre à l'œuvre.

La mer avait pendant la nuit perdu, avec la force du vent, cette agitation qui avait si fort compromis la veille le petit lougre chassé par la corvette. Marius fit hardiment diriger le cap de façon à ce que le convoi vînt passer autour de lui. Puis, pour se laisser gagner et réaliser son plan rusé, il fit mettre à la traîne le maître-câble du lougre, afin d'enrayer sa marche auparavant trop rapide, pour être soit gagné, soit depassé par les dix ou douze Anglais. Il eut aussi soin, dans le même but, de faire répandre quelque désordre dans sa voilure, filant des amures et des écoutes, lâchant un peu les drisses des voiles, de façon à donner de la mollesse à leur action, en rétrécissant leur surface. Le timonier eut ordre de gouverner négligemment, de faire tribord et bâbord des embardées qui, s'éloignant de la rive droite, ralentissaient d'autant la marche du bâtiment. Puis, par les soins de Carolin Grimbot, quatre hommes de l'équipage se barbouillèrent le visage, le cou et les bras avec une petite infusion de safran pris au sac des drogues, et se coiffèrent de mauvais mouchoirs mal ajustés. Le second s'arrangea de la même façon. Les barbes négligées de nos corsaires, leurs chevelures en désordre, et le teint qu'ils s'étaient donné, leur firent une mine épouvantablement sinistre, d'autant plus que la mascarade s'était appliquée aux figures les mieux propres à en seconder l'effet...

Pendant que les uns se grimaient ainsi, les autres chargeaient à mitraille les quatre petits canons des gaillards,

qui furent rentrés des sabords et cachés sous de vieilles voiles; des faisceaux de pistolets, de haches, de sabres et de piques furent placés à portée de main, à l'abri des pavois...

Nous oublions de dire qu'un vieux pavillon anglais avait été hissé au mâtereau d'arrière. Tous ces préparatifs terminés, les corsaires qui n'étaient point de la comédie descendirent dans l'entrepont, pour ne paraître que dans le drame. Marius lui-même se retrancha dans le capot de la chambre, prêt à disparaître, mais de façon pourtant à surveiller ce qui allait se passer.

Une heure après, le premier brick du convoi arriva dans les eaux du lougre, et, le gagnant peu à peu, lui passa à deux encâblures par tribord, et le dépassa. Bientôt un second... puis un troisième, lui filant d'un côté ou d'autre, le laissèrent à l'arrière, en raison des divers obstacles que le lougre subissait dans sa marche. Bientôt notre corsaire se trouva en plein par le milieu du convoi, navires en avant, en arrière, par ici, par là; la frégate convoyeuse arrivant majestueusement les ailes étendues, comme une vigilante volaille au milieu de sa couvée piaillant et trottinant sur un chemin...

Marius avait eu soin de faire gouverner de façon à ce que l'Anglaise lui passât du côté opposé au bord par lequel était filé le câble à la mer. Quand il se vit à peu près atteint, il dit à son second :

— Faites!

Alors le vieux maître d'équipage, qui maniait parfaitement la langue anglaise, monta sur le couronnement du lougre, emboucha le porte-voix, et cria dans un idiome que nous traduirons:

— Salut au commodore de la frégate... Nous sommes des malheureux qu'a décimés la *fièvre jaune*... Sur vingt-cinq hommes, équipage et passagers, voilà ce qui reste!... (les quatre matelots safranés, et piteusement accoutrés, se vautraient sur le pont, où, par son élévation, plon-

geait la frégate). Nous venons de Cayenne, et nous nous rendons comme nous pouvons dans la Tamise... mais nous sommes hors d'état de manœuvrer le navire... les bras sont de vraies loques, et je ne sais pas si moi, qui suis le mieux portant, je pourrai aller jusqu'à Margate !... Venez à notre secours, commodore, prêtez-nous une douzaine de matelots et un officier... ou donnez-nous la remorque !

Et, comme s'il était épuisé d'avoir tant parlé, le second sembla chercher un point d'appui et se laissa choir à demi sur la lisse...

Le commodore anglais ne se soucia probablement pas beaucoup de se rendre à ce qu'on lui demandait, car à peine eut-il entendu la déclaration du faux moribond, qu'il fit faire à sa frégate, qui avait déjà dépassé le lougre, une embardée sur tribord, de façon à s'écarter bien vite du pestiféré, sur lequel le vent passait d'une façon inquiétante, pour venir gonfler ses voiles... Tous les curieux qui étaient grimpés sur les bastingages disparurent comme par enchantement.

— Ça va bien ! dit le second à Marius, qui assistait à cette scène bizarre, retranché, comme on l'a dit, dans le capot de chambre.

La frégate, que les avantages de sa marche firent bien vite dépasser le lougre attardé, ne s'amusa point à demander d'autres informations ; jugeant sans doute en savoir assez pour décider qu'il fallait faire néant à la requête, le commodore fit monter sur le banc de quart un officier qui bredouilla dans son porte-voix des phrases inintelligibles... et ayant fait avec la main une sorte de salut, comme pour clore l'audience et souhaiter bon voyage à la contagion, il disparut... et, presque aussitôt, la frégate largua sa misaine et ses perroquets cargués, sans doute afin de proportionner sa marche à celle des traînards, et prit un air plus rapide, comme pour gagner la tête du convoi.

— C'est fait! dit l'ex-maître d'équipage à Marius.

— C'est bien! laissons culer comme ça jusqu'au dernier du convoi, et alors... à bas la fièvre jaune! Ce nigaud de commodore comprendra comme il pourra!

Tout le convoi courait vent arrière. A la queue se trouvaient un petit trois-mâts et un brick que l'infériorité de leur marche refoulait à l'arrière-garde. Mais le désordre que Marius avait habilement fait répandre dans la voilure du lougre, et surtout ce long câble qu'il traînait à la remorque, ralentissaient tellement sa marche, qu'une petite heure s'était à peine écoulée, et le *Cachalot* se vit rattrapé par les traînards. Alors la frégate, qui avait, comme on l'a dit, augmenté sa voilure, se trouvait tout à fait en tête du convoi, où sans doute elle ne craignait plus les émanations contagieuses portées sur l'aile du vent. De cette façon le corsaire se voyait à plus de deux milles au vent du convoyeur, c'est-à-dire dans une position où il était pour ainsi dire impossible que celui-ci pût l'atteindre; car pour cela il eût fallu louvoyer de longues heures pour regagner peu à peu dans le lit du vent, et conséquemment abandonner le reste du convoi... et d'ailleurs le commodore Parkett (rappelez-vous ce nom et la circonstance où il entre en scène) n'aimait pas la fièvre jaune!

Marius crut donc que la partie dramatique de la pièce qu'il avait imaginée de jouer aux dépens des Anglais aurait un dénoûment plus aisé et tout aussi heureux que le premier acte, l'exposition qui avait été du domaine de la comédie.

La mauvaise loque d'étamine rouge qui flotaillait au mâtereau du lougre, sous prétexte de pavillon britannique, fut amenée... et un bel et bon pavillon tricolore fut frappé à la drisse, tout prêt à être hissé; car Marius n'eût pas voulu, même comme ruse de guerre, combattre sous d'autres couleurs que celles de sa patrie. Les fiévreux se débarbouillèrent; les matelots, restés dans

la coulisse pour la première farce, entrèrent en scène ; les canons furent remis aux sabords, pour servir au besoin, et chaque corsaire garnit sa ceinture d'abordage. Lorsque tout fut prêt, le capitaine appela Carolin Grimbot, le nouveau maître d'équipage :

— Va-t-en dire à l'ancien second du corsaire qu'on va se battre... et que si le cœur lui en dit, je le ferai mettre en liberté pour l'action, après quoi... nous verrons !

Nicolas Thibaud accepta et les fers lui furent retirés. Il parut sur le pont moins fanfaron qu'on ne l'aurait cru, tout en jetant pourtant en dessous de mauvais regards. Il alla de lui-même s'armer parmi les matelots, car il avait été momentanément dégradé. La *Main miaudite* choisit le plus lourd hachot qui se trouva là ; il accrocha deux pistolets à sa ceinture...

Le moment de la crise était imminent : le brick avait déjà dépassé notre sournois par la hanche de bâbord ; il ne restait plus à la traîne du convoi que le petit trois-mâts, que sa cargaison accablait tellement qu'il prenait de l'eau jusqu'à ses porte-haubans. C'était bon signe, et on s'expliquait aisément pourquoi ce pauvre diable, barbottant d'un air si pousssif dans cette mer, se trouvait à la queue du convoi, comme l'âne de la fable portant l'argent de la gabelle, et que pillèrent si bien les voleurs qu'on sait.

L'Anglais s'avançait donc presque droit dans les eaux du lougre mystificateur; bientôt il se trouva par son travers, c'est-à-dire s'avançant parallèlement à lui. C'est ce moment que Marius attendait...

— Coupe le câble à la remorque ! cria-t-il.

D'un coup de hache Grimbot laisse à la dérive l'obstacle principal qui enrayait la marche du petit traître.

— Timonier, la barre à tribord !.. Feu des deux canons en plein tillac !... Tout le monde aux pavois de bâbord pour sauter à l'abordage !

Le pauvre marchand de gomme (il venait du Sénégal), qui avait vu le lougre au beau milieu du convoi, parlant à la frégate, ne s'était défié de rien... il ne comprit de quoi il s'agissait que lorsqu'il essuya en plein pont la volée de mitraille qui lui tua deux hommes et en blessa trois... et qu'il vit grimper lestement à la vergue de son voisin le pavillon tricolore.

On sous-entend ici les nombreux et énergiques blasphèmes et jurons par lesquels nos insulaires accueillirent cette agression inouïe! Les pauvres diables d'Anglais n'étaient pas encore revenus de leur surprise, que déjà le damné corsaire était bord à bord, et que vingt-cinq gaillards armés jusqu'aux dents (ils y tenaient leur sabre!) bondirent sur le tillac, et entourèrent de pointes, de tranchants et de dards de toutes sortes les poitrines émues des sept ou huit marins qui complétaient l'équipage déjà entamé par la mitraille. Marius, le premier grimpé, bien entendu, était allé droit au capitaine marchand, et, le chapeau d'une main, le pistolet de l'autre, il lui avait déclaré avec un mélange de courtoisie (chapeau bas) et d'intimidation (pistolet haut), qu'il était son prisonnier. L'Anglais, stupéfait de tant d'audace, ne savait que s'écrier : *Is it possible?... is it possible?*

— Extrêmement possible, monsieur le capitaine! Veuillez jeter à la mer ce vieux sabre que vous tenez, et dire à vos gens que le mieux qu'ils ont à faire est de filer doux, car ils sont là au milieu d'un tas d'endiablés qui n'y vont pas de main morte quand on leur résiste... Allons! consolez-vous! votre destination change de Londres pour Dieppe... et les Français ne mettent pas leurs prisonniers sur des pontons!

— *Is it possible?* répétait le malheureux capitaine, qui avait toutes les peines du monde à se figurer qu'il était si lestement, si témérairement capturé, en plein jour, et par un navire mêlé au convoi.

Mais hâtons-nous de dire que la victoire n'avait pas

été un seul instant disputée par l'équipage du pauvre trois-mâts assailli de cette rude façon. Nulle arme de corsaire ne se rougit de sang; les matelots furent seulement terrassés et tenus en respect un genou sur la poitrine, jusqu'à ce qu'ils se soient expliqués sur leurs intentions... Tout le monde était rendu au bout de quelques minutes! Quand le capitaine anglais passa, à la tête de ses gens, sur le lougre si audacieusement mais si aisément vainqueur, le pauvre prisonnier répétait encore ses : ***Is it possible!***

V

LES PONTONS D'ANGLETERRE.

Un ponton proprement dit est un gros bâtiment presque carré, à fond plat, espèce de coffre gigantesque construit avec une solidité cyclopéenne, portant un robuste mât et trois ou quatre puissants cabestans. Ces pontons sont multipliés dans les grands ports, où ils rendent d'importants services; mouillés dans les endroits les plus profonds, retenus par quatre fortes chaînes, défiant ainsi la force des courants et la violence du vent, ils sont comme des quais flottants le long desquels les plus gros vaisseaux s'amarrent avec sécurité, y reçoivent, au besoin, toutes sortes de réparations, y abattent en carène, et y complètent leur armement. Mais les mêmes services peuvent être rendus par de vieux vaisseaux cassés, incapables de tout service de mer, vétérans de la flotte qui, réduits à la condition des machines ci-dessus expliquées, en prennent le nom. On détruit tous leurs aménagements supérieurs, on rase parfois leurs batteries, en sorte que du vaisseau jadis si beau, si imposant, si formidable et si fier, il ne reste

plus que le fond tant de fois meurtri par les lames et les boulets : le noble guerrier est devenu cul-de-jatte!

Ce tronc de navire, rouillé, goudronné, oxydé, démantelé, flotte encore péniblement dans l'eau sale des bassins, heureux dans son malheur d'être entouré de ce miroir troublé où il aurait honte de se voir. C'est là ce que les Anglais nommaient *prison-ships*, littéralement: *vaisseaux-prisons*, et que nos marins ont appelé *pontons*.

Ces pontons furent, pendant les dernières guerres, les bastilles flottantes où le gouvernement qui se dit le plus philanthrope et le plus libéral du monde entassait les prisonniers français que de nobles défaites mettaient en son pouvoir... Mais l'infernale pensée qui érigea ces carcasses délétères en prisons de guerre a stigmatisé la nation britannique d'un éternel opprobre aux yeux de l'humanité et aux yeux de la civilisation, l'a refoulée au rang des grossiers sauvages !

On doit ignorer encore, dans l'état actuel des renseignements publiés, quel était le vrai but du gouvernement anglais par l'usage des pontons, c'est-à-dire s'il visait à rendre les évasions plus périlleuses, ou s'il obéissait avant tout à un sentiment de cruauté. Quoi qu'il en puisse être, la peinture, même extérieure, d'un ponton anglais, suffirait pour faire comprendre toutes les privations qui peuvent assaillir l'humanité. Ces sépulcres flottants avaient un aspect d'une tristesse hideuse. Le vaisseau d'autrefois, dépouillé de tout ce qui faisait sa parure martiale, forme ou couleur, n'était plus qu'un grand corps putréfié, pourrait-on dire, un cadavre déshonoré. Si noble chose qu'un vaisseau de guerre ne pouvait être plus ignominieusement dégradée, avilie. Ses belles ceintures blanches, que le pinceau renouvelait à chaque fête, c'est-à-dire à chaque combat, sont effacées sous un goudron gluant. Ses flancs jadis noirs et lustrés, qu'ont caressé, léché tant de lames

folles ou attaqué tant de vagues terribles, offrent aujourd'hui une teinte sans nom, zébrée du passage de toutes les immondices qui sortent de ses ponts. Partout cette coque, autrefois soignée, baignée comme le corps d'une femme élégante, est écorchée, grattée, maculée... La pourriture, cette gangrène du bois, s'est mise à ronger des blessures abandonnées du charpentier, ce chirurgien du navire. Le tillac a vu tomber sous une hache stupide les bastingages à hauteur d'homme et à épreuve de balles qui le circonscrivaient; les dunettes, les aménagements d'un vert riant et frais ont fait place à d'affreuses casemates, à de grossières guérites, à un amalgame de huttes à la Robinson, poussées comme de hideuses verrues sur ce beau corps profané. A ces larges sabords, où ne se montrait jadis que l'œil de fer des canons aveuglés de poudre et de mitraille, on voit maintenant se croiser d'énormes barreaux de fer, et au lieu du bras empressé du chargeur refoulant la gargousse, on n'aperçoit plus que le visage hâve, exténué, d'un pauvre prisonnier qui cherche un peu d'air! Des cris de douleur s'élancent seuls de ces valeureuses ouvertures, d'où partaient autrefois de ronflants boulets. Là où se gonflaient naguère, sous la pression des brises, de blanches voiles carguées en festons sur leurs vergues, ou tombant en bannières, si souvent dorées ou rougies par le soleil des tropiques, un mâtereau sans haubans fait flotter dans l'air brumeux la pauvre lessive du prisonnier, de vieilles hardes déchiquetées que supporte une corde pourrie, des guenilles comme Murillo n'en a point rêvées!

Et pourtant, sur les saillies extérieures, sur le pont, les galeries, on voit briller la baïonnette du soldat vêtu de rouge, qui fait garde vigilante.

Qu'on s'imagine maintenant douze ou quinze cents prisonniers entassés sur les ponts et dans leur cale profonde. Pour faire comprendre ce qu'ils devaient y souf-

frir, il suffirait de rappeler cette phrase que Napoléon adressait à ses soldats, dans la proclamation qui précéda la bataille de Waterloo : « Demandez à ceux de vos camarades qui ont été prisonniers des Anglais, de vous raconter leurs horribles souffrances des pontons! »

Pour nous borner à ne citer que des faits notoires, nous rappellerons que dans nos deux dernières guerres, le système suivi par le *transport-office* a coûté à la nation française un plus grand nombre de ses enfants que les batailles navales! Dans la première guerre, trente mille hommes sont morts d'inanition en cinq mois... On montre à *Norman-Cross* un coin de terre ou quatre mille hommes sont enfouis, sur sept mille qui formaient ce dépôt...

Veut-on une rapide esquisse du traitement qui entraînait une mortalité si effrayante, tandis que les archives du temps prouvent qu'il n'est pas mort cinq hommes par centaines, des prisonniers anglais gardés en France!

Voici quelle était la nourriture distribuée sur les pontons, en quantité tout à fait insuffisante d'abord, et de qualités si détériorées, si malfaisantes, que les résultats qu'entraînait leur usage ne pouvait être qu'un calcul...

Quatre fois par semaine on distribuait pour chaque homme quelques onces de biscuit de mer tout plein de vers, du poisson sec avarié et de la viande salée en voie de putréfaction. C'étaient pour la plupart des vivres du dernier rebut, ayant accompli une ou deux campagnes dans l'Inde, et qu'avaient fait fermenter les latitudes torrides. Trois fois par semaine le biscuit était remplacé par un pain noir mal cuit, confectionné avec des farines gâtées et du blé noir ; pour légumes, on distribuait des haricots singuliers, qu'il était impossible de faire cuire. Après quelques jours d'un pareil ordinaire, le prisonnier était saisi de fièvres constantes, de diarrhées, de rougeurs à la peau, de douleurs de tête lancinantes, de vertiges enfin. Aussi la France perdait-elle là par chaque jour des centaines d'hommes, que terrassaient soit l'ina-

nition, soit cet empoisonnement déguisé. Ceux qui ne mourraient pas devenaient graduellement si faibles qu'ils ne digéraient plus.

L'état-major d'un ponton anglais était généralement formé d'un lieutenant de marine, qui le commandait, d'un *master*, ou maître d'équipage, faisant les fonctions de second, et de quelques contre-maîtres et *mishipmen*, ou aspirants. Un fort détachement de soldats servait à la garde et à la police du vaisseau, une trentaine de matelots faisait le service des embarcations et des communications du dehors. Il est pénible de dire que loin de prévenir ou de corriger les fautes des prisonniers, la barbare discipline en usage avait pour conséquence de les augmenter. Au reste, l'homme est partout le même, une nombreuse agglomération d'hommes offrira toujours l'assemblage de tous les vices, comme de toutes les vertus. Et c'est surtout lorsque cette société n'est plus contenue par les lois, les mœurs, la religion ou la présence d'un chef qui impose, que les vertus y apparaissent avec plus d'éclat, et que les vices s'y montrent plus effroyables. L'hypocrisie sociale ne servant plus à rien, chacun se révèle tel qu'il est. C'est ainsi que la vie des pontons offrit un mélange de tableaux hideux et sublimes, attendrissants ou burlesques, tableaux dont le récit semblerait romanesque et extravagant. Les passions qu'on y voyait particulièrement dominer étaient l'égoïsme, l'avarice, les jalousies, et parmi les instincts nobles, l'exagération du point d'honneur et une fausse application de l'orgueil.

Nous aurons bientôt occasion de voir ces diverses passions en jeu, nous en franchirons donc la physiologie en ce qu'elle offrirait de particulier à ces cloaques de réclusion. . . . .
. . . .

Un soir, les Français entassés sur le ponton *the Kent*, vieux vaisseau mouillé devant Chatam, beau port de la

Tamise, virent louvoyer dans la baie une frégate qui venait d'abandonner, à la pointe de Sheerness, une dizaine de navires du commerce qu'elle convoyait, et qui, désormais à l'abri de toute agression de la part de l'ennemi, poursuivaient leur route vers Londres. Lorsqu'elle eut gagné l'extrémité nord des fortifications imposantes commencées en 1667 pour préserver la ville de l'invasion des Hollandais, cette frégate mit en panne et bientôt il s'en détacha un canot qui porta son commodore à terre. Ce commodore, c'était lord Parkett; il allait s'entendre avec l'autorité maritime du port pour le débarquement d'une douzaine de prisonniers français qu'il avait faits l'avant-veille, et qui lui coûtaient cher, c'est-à-dire un des bâtiments convoyés et une vingtaine de ses propres marins, sans compter que le corsaire que montaient les prisonniers lui avait, comme on dit, éclaté dans les mains. Le chef du port ayant déclaré que le ponton *the Kent* ne contenait qu'environ quatre cents prisonniers de plus que sa capacité raisonnable eût permis d'y en loger, trouva que le commandant de la frégate ne pouvait rien faire de mieux que de diriger là les gens qu'il amenait. Aussi, une heure après, une grosse chaloupe quitta-t-elle la convoyeuse pour venir déposer sur le ponton les douze Français qu'avait trahis leur courage et la fortune de guerre...

Ces douze Français étaient : Marius, Carolin Grimbot, Nicolas Thibaut (la Main maudite), huit matelots et un mousse.

Lorsque les corsaires montèrent sur le *Kent*, les douze cents prisonniers qu'il contenait étaient déjà enfermés dans les entreponts, bien qu'il ne fît pas encore complétement nuit. Ils furent reçus au haut de l'échelle par le *master* qui, avant pris une feuille que lui donna l'aspirant qui amenait la chaloupe, compta les survenants et leur fit à chacun un grand numéro au milieu du dos, avec un pain de craie mélangé de suif. Après quoi il

laissa nos hommes sous la garde provisoire des factionnaires du pont, et s'en fut trouver, dans une des casemates plantées à l'arrière, l'officier qui commandait le ponton. Ses ordres reçus, il revint, donna au *mishipman* le récépissé des prisonniers *en bon état*; l'aspirant redescendit dans sa chaloupe en sifflant :

First love is a pretty romance!

Un quart d'heure après il avait rejoint la frégate, qui fit immédiatement voile hors de la baie pour remonter la Tamise.

Le *master* fit ouvrir un petit panneau sur l'avant du tillac et appela d'un geste les prisonniers en leur faisant signe d'y descendre.

— Ah çà! est-ce que nous sommes en pénitence, qu'on nous envoie coucher sans souper? dit Carolin Grimbot, qui était de cette nature de gens qui ont toujours, comme disent les marins, un boyau vide et la pépie.

Mais le *master* était un personnage silencieux par organisation ou par système; il ne répondit rien, et se contenta de faire un signe aux soldats qui poussèrent les corsaires vers le panneau. Marius, qui voulait éviter que ses gens, et surtout Nicolas Main maudite, mauvaise tête s'il en fut, débutassent par quelque altercation sur ce bord, donna l'exemple et descendit le premier dans le panneau...

Or, ce panneau donnait dans le premier pont, alors si noir, si complétement obscur, que malgré son pied marin, le capitaine du pauvre *Cachalot* ne s'affalait qu'avec précaution. A mesure que ses gens le suivaient, on les comptait de nouveau, en leur approchant un fanal du dos. Ces gens-là n'existaient pas par leur visage, mais bien par leur numéro...

— Pouah! fit Carolin, matelot fanfan s'il en fut, c'est-à-dire faisant parfois le délicat et le susceptible. Où

diable sommes-nous affalés? Quelle odeur de vieille charogne? Si j'étais mon adorée qu'est là-bas à m'attendre, je m'*éranouillerais* !

Il est vrai de dire qu'au moment où les soldats avaient refermé le panneau sur le dernier descendu, une odeur âcre, sûre, nauséabonde avait saisi les survenants à la gorge. Marius comprit bientôt par quoi elle était occasionnée, car aux premiers pas qu'il fit à tâtons et les bras en avant, il heurta du pied quelque chose de mou et du front un objet vacillant : au même instant un juron partit d'en bas et un blasphème d'en haut. Il changea de direction, et la même chose lui arriva, comme du reste à ses compagnons, car on entendit instantanément s'élever de plusieurs points d'énergiques réclamations articulées par des gens couchés à terre ou dans des hamacs suspendus.

— Ah ben! ah ben! c'est donc comme ça qu'on fai les honneurs de l'Angleterre à des étrangers qui viennent juger du pays! reprit Carolin Grimbot, qui s'était heurté la tête contre un barreau; ah çà, eh! les amis! vous êtes Français, nous sommes Français... est-ce qu'il n'y a pas un verre de *riquiqui* dans votre établissement? J'ai le dedans tout chose!

— Au bout d'une gaffe! dit une voix.

— Ici le *riquiqui* se boit avec une fourchette, m'sieu! Si vous voyagez pour votre instruction, voilà nos mœurs! Écrivez-le à vos aimables parents !

— Silence les bavards! hurla une autre voix.

— C'est des arrivants !

— *Ut* pour les arrivants! je rêvais que j'étais chez nous et que je mangeais de la galette!

— Ah çà ! reprit un des corsaires, si on ne lampe pas la goutte, ousce qu'on dort? Sur son pouce ?

— Sur le paratonnerre du ponton !

— Sur une couche de lis et de roses!

— Pardon, mes amis! interrompit Marius. Je suis le

capitaine d'un corsaire qui a sauté entre les pattes des Anglais; nous sommes là douze qui avons échappé aux fusillades, à la noyade, à tout! et noùs nous sentons morts de fatigue... Sans badiner, dites-nous comment faire pour se reposer, au milieu de cet encombrement et de cette obscurité?

— Capitaine! répondit une voix sortant d'un hamac voisin, il n'y a pas de lits... Faites comme vous pourrez pour cette nuit, accroupissez-vous là où vous êtes, comme un Chinois, et tâchez de dormir... Il n'y a pas d'autre moyen, car nous sommes ici quatre cents en travers les uns sur les autres, et il n'y aurait de place raisonnable que pour deux cent cinquante.

— En Chinois! en Chinois! Faudra-t-y tenir les doigts en l'air, comme sur les paravents? murmura Carolin Grimbot qui, ayant fait un pas de trop, marcha sur un des hommes couchés à terre.

— Eh! hé! l'ami! est-ce que tu prends les matelots pour des matelas? dit le foulé.

— Ah çà!... Allez-vous vous taire, tas de racailles! cria enfin une voix de stentor. On n'a qu'un moment de bon temps... quand on peut dormir... et ces merles-là vous le siffleraient, si on les laissait faire! Allons! fichez-vous-là à plat ventre sur le dos et laissez-nous tranquilles!

— Faudrait-y pas aller leur faire un lit?... Ohé! vous autres? Qu'est-ce qu'a de la plume de trop pour faire un édredon à ces messieurs?

— *Hold your tongue!* cria brusquement une voix venue du pont supérieur.

A cette brusque injonction, dont sans doute les prisonniers connaissaient toute la portée, le silence le plus absolu se répandit dans la partie de l'entrepont qu'avait un moment troublée la venue et l'embarras des survenants; nos corsaires se couchèrent comme ils purent, se servant d'oreiller les uns aux autres, et quelques-uns,

dont Marius, sur l'échelle de l'écoutille où la chaleur et la puanteur étaient un peu conjurées par l'air qui filtrait par le panneau mal joint... La nuit se passa ainsi, toute remplie pour le pauvre Marius d'élans désespérés vers celle dont un si étrange événement l'avait arraché, et de laquelle de nouvelles aventures semblaient devoir le séparer pour longtemps encore. Dans cette longue insomnie que ne purent vaincre ses fatigues de corsaire, notre héros se demandait s'il n'y aurait pas quelque danger pour le secret laissé dans la prison du château, à livrer son nom aux registres du ponton, et il se décida de se substituer plutôt au vrai capitaine du *Cachalot*, si malheureusement tué le lendemain du départ... se promettant d'informer prudemment ses gens de cette détermination dès que le retour du jour lui permettrait de communiquer avec eux tous.

Lorsque la lumière matinale commença à filtrer à travers les épais barreaux de fer qui masquaient les sabords, nos corsaires purent comprendre la difficulté qu'ils avaient éprouvée, la veille au soir, à se faire un gîte. En effet, la batterie du vieux vaisseau dégradé semblait, si l'on peut dire, un champ de bataille... de dormeurs. En haut, les hamacs étaient si pressés, qu'on ne comprenait pas comment leurs hôtes pouvaient y grimper et en descendre. Mais ceux-là, c'étaient des aristocrates, les bien lotis, les heureux. L'abomination de la désolation était en bas, sur les planches, où la confusion était telle, qu'il n'y avait guère un homme étendu tout de son long, aussi à son aise qu'on le pourrait être sur des planches humides, avec quelques hardes pour oreiller. Et encore ces hardes, de si peu de prix, devaient-elles être rassemblées en un paquet que le dormeur s'attachait autour du cou, pour qu'on ne les lui volât point dans l'obscurité. C'étaient, pendant les premières heures de cette réclusion nocturne, des combats et des luttes souvent tragiques, pour la conquête de trois

ou quatre pieds d'espace pour dormir, et les coudes saillants, les genoux proéminents, les jambes inattentives allant tracasser le voisin, ramenaient à tout moments de nouveaux sujets de querelle. Une fois endormi, on était souvent réveillé brusquement par un pied de rêveur agité, qui vous tombait en plein visage... ou à demi écrasé par la chute d'un hamac en mauvais état, laissant crouler l'endormi hébété. Il y avait des prisonniers (tant la souffrance aigrit et pousse les caractères aux extrêmes) qui ne se couchaient que le couteau à la main, prévenant qu'ils larderaient impitoyablement tout membre égaré qui viendrait troubler leur sommeil.

. . . .

Dès que les prisonniers furent sur le tillac supérieur, un grand nombre entoura les nouveaux pour savoir l'histoire de leur capture, et avoir des nouvelles de France. Ce fut Carolin Grimbot qui se chargea de répondre à la première interrogation, tandis que Marius, entouré par des curieux d'une autre espèce, satisfaisait la seconde. Nous écouterons Grimbot, puisque nous aussi avons quelque chose à apprendre dans son récit.

Après avoir raconté le départ du lougre, la ruse nocturne qui l'avait sauvé de la corvette, et la capture si hardie du petit trois-mâts en plein convoi, Carolin continua ainsi :

— Je vous disais donc que l'English n'en revenait pas de se voir comme ça amariné en plein soleil, par un gaillard de lougre qu'il avait vu faire la causette avec le convoyeur, et naviguer une demi-journée en plein convoi, la loque rouge à son artimon. Quand il eut fini de marronner et de repéter ses *Is it possible!* le capitaine, qui savait bien que ce n'était pas le moment de s'endormir, lui dit comme ça : Mon Anglais, prenez vos cliques et vos claques, et apprêtez-vous à aller goûter si l'air de Dieppe convient à votre tempérament... N'ayez pas peur, mon insulaire! chez nous Français, gens de

cœur, ennemis loyaux, n'y a pas de pontons... Vous aurez pour prison une ville... vous serez comme un poisson rouge dans un bocal.

Y s'agissait donc d'expédier la prise, qu'était chargée de gomme abara... araba... arabique et de sucre en sacs. C'était fameux, et pas cher. Le capitaine nomma six hommes pour conduire la prise... *pas de tabac,* Dieu vous bénisse! On l'envoyait à Dieppe, parce que Boulogne est trop surveillée des Englishmen, à cause de toutes ces petites coquilles de noix que le premier consul a entassées là pour apporter ici les soldats qui viendront bientôt nous délivrer, c'est moi, Carolin Grimbot, ou *grimpe-haut,* nez aquilin et à Boulogne, qui vous le promets... notez bien ça !

Bref! v'là l'ancien second du lougre, que le capitaine Marius avait nommé matelot comme les autres, qui demande à conduire le petit trois-mâts au port, au lieu du maître d'équipage. Le capitaine lui dit que non! lui dit que oui! L'autre que non! et lui encore *re*oui. Ils avaient eu entre eux des affaires qui ne vous regardent pas, si bien que chacun gouvernait ses idées à un air de vent différent. (Nous devons dire que Nicolas Thibaud, la Main maudite, n'écoutait pas ce récit, et que, de la plus sombre humeur depuis l'arrivée sur le ponton, il s'était, aussitôt levé, installé dans l'embrasure d'un sabord d'où il regardait le large.) Le second est violent comme une brise carabinée de S.-O... mais le capitaine, avec son petit air monsieur, est une barre de fer, je vous en fiche mon billet! de sorte que, comme il avait décidé que ça serait au maître d'équipage qu'il confierait (sans vinaigre!) la prise (aaaat... tchi!), le second a dû ravaler sa chique, bisquant comme un marsouin qui a la colique. Je comprends qu'étant *dégommé* de son grade, il aurait bien voulu conduire un chargement de *gomme.* Mais peut-être que le capitaine ne s'y fiait pas plus que nous. Bref! continua le narrateur, chez lequel cet adverbe souvent évo-

qué était un grand désaccord avec sa prolixité; bref! le second n'a plus rien réclamé, mais roulait des yeux à faire sauter la sainte-barbe... la mienne est un peu longue... n'y faites pas attention. Une fois le petit trois-mâts parti pour Dieppe (et à l'heure qu'il est, c'est une consolation de penser que nous avons là chacun son petit saint-frusquin!), notre *Cachalot* s'est mis à flaner par-ci par-là comme un merlan en congé, en se disant que la journée n'était pas mauvaise, car notre capture ne nous avait pas coûté une égratignure... ça rime. Bref! le jour se passa et la nuit vint, comme c'est l'ordinaire. Chacun avait eu double ration, on était donc parfaitement lesté, content d'être au monde, et chantant les plus tendres romances :

Boulon d'amour qui règne sur mon âme!

Ou bien :

Cré nom d'un canon!
Rends-moi ma Suzon,
Ou j' te déralingue
En valdringue! etc.

Enfin, nous étions heureux comme des bidons pleins de genièvre, quoi! excepté le second qui, rancuneux comme un âne gris, méchant comme un âne rouge, se tenait à part, appuyé au bossoir, vexé de même qu'un requin à qui on aurait arraché les dents. (Grimbot penchait pour les comparaisons zoologiques...) Pour lors donc enfin, on était de bonne humeur, un peu entre le zist et le zest... le lougre flânant sur ses huniers dans le noir des onze heures ou minuit, et le capitaine se promenant machinalement...

— Oh! oh! machinalement! interrompit un prisonnier. Pour une langue si bien pendue, voilà une fameuse

aute, mon gaillard ! Vous ne connaissez pas la grammaire, mon cher !

— Votre cher? dit Carolin blessé. Voyons, comment s'appelait votre grand'mère?

— Je dis que vous n'êtes pas fort sur la syntaxe.

— Chez nous on ne connaît pas cette sainte-là... J'ai dit que le capitaine se promenait machinalement...

— Eh bien ! là est votre erreur. Je suis maître de langue sur le ponton, et je vous dit que le mot machine est du genre féminin... donc, on doit dire: *Machine allemande...*

Et tous les auditeurs de rire !

— Ah! qu'est-ce qu'il vient m'embêter celui-là avec sa grand'mère et ses machines ! Me prend-il pour un mousse que ne connaît ni tribord ni bâbord? Je dis que le capitaine flânait sur le pont sans se douter de rien d'autre, quand v'là que tout d'un coup il crie:

— Tout le monde sur le pont! Un homme à chaque mât en vigie ! Ouvre l'œil sur l'avant!

Je saute sur les premières enfléchures des haubans et je vois... une grosse masse noire qui nous vient à contre-bord...

— Diable, diable! que je me dis. Voilà une vilaine apparition, si ça n'est pas un tricolore!

Bref, voulez-vous savoir ce que c'était? Eh bien ! c'était la frégate du convoi, qui avait vu de loin la capture du petit trois-mâts sans y rien comprendre, parce qu'elle pensait toujours à cette satanée farceuse de fièvre jaune, et qu'elle s'imaginait que nous n'avions accosté le marchand de gomme que pour lui faire la même demande qu'à elle... Mais un peu plus tard elle avait su de quoi il retournait par un des voisins du *Is it possible?* et vexée comme une morue qu'a perdu sa blague à tabac, pour s'être si cocassement laissé mystifier, elle s'était mise à louvoyer bord sur bord, secondée par la marée, si bien...

si mal, plutôtl que c'était elle qui allait nous coincer à notre tour. Je nous plains... comme un œuf!

Bref, nos feux d'habitacle nous avaient trahis. L'Anglaise nous vint droit par le travers, masque son grand hunier, et... v'lan! toute la bordée de tribord dans les côtés du pauvre *Cachalot*! Aïe! aïe! qu'on crie de ci et de là. Cinq hommes hors de combat! un tombe à côté de moi en faisant *couic*! il avait un boulet dans le bas ventre... quelle colique! Êtes-vous debout, capitaine? que je crie. Debout par les deux bouts, mes enfants! En bas les vigies... nous voyons de quoi il retourne... pas de mollasses! Grimbot... feu aux deux canons, mon garçon, et pointe-moi ça sur son gaillard d'arrière pour lui descendre un officier! J'obéis. Voilà les deux petits canons qui vous éternuent chacun un coup de mitraille sur ce gros colosse de frégate... que c'était risible! *Patatra! pif! pouf! boumb!* une seconde bordée... mais trop haute cette fois, mes mylords... ça nous passe dans la mâture, ça déranlingue voiles et cordages, et attrape en passant un des matelots qui descendaient de vigie, et qui ne croyait pas arriver si vite en bas! Sur trente hommes, six envoyés avec la prise, six de tués, reste dix-huit...

Foi de Grimbot que c'est mon nom, c'était effrayant de voir cette énorme masse de frégate s'affalant sur nous...; sa batterie illuminée, et formant un carré rouge à chaque sabord, semblait une grande mâchoire sanglate prête à nous dévorer... Hum! fit le capitaine. Crochons-nous à l'abordage, garçons!

— Si nous faisons ça, les six qui sont à Dieppe auront tout pour eux! que dit un matelot.

— Mais les pontons, enfants?

— Les pontons, on revient... quelquefois! dit un autre, tandis que là oùsce que l'Anglais nous enverra, si nous le crochons.

Pendant ce temps-là il nous arrivait toujours des coups de fusil; il tombait de nos gens à chaque instant. Pour

moi, je jurais comme un chien de mer qui a cassé sa pipe...

— Eh bien... que reprit le capitaine, en faisant comme un effort, va pour les pontons... Carolin Grimbot! (c'est moi, prisonniers!) tâche de leur faire comprendre que nous nous rendons à douze que nous sommes à ses quatre cents hommes... pendant ce temps-là, moi je vais leur préparer un petit tour de ma façon! En me disant ça, le capitaine s'affale dans l'entre-pont...

Bref, une heure après, nous étions tous les douze aux fers dans la batterie de la frégate, qui faisait voile pour rejoindre le convoi resté en panne par le travers de Brighton, lorsque tout à coup, ***brrrrrrri bounb!*** nous sommes aveuglés comme si nous étions tombés le nez dans le feu... La nuit est si enflammée qu'on voit la côte, le convoi, et tout... Qu'est-ce que c'était? C'était le petit tour de la façon du capitaine : le lougre sautait à dix-sept cent mille pieds en l'air, et en trente-six milliards de milliasses de morceaux. La mèche soufrée que le capitaine... ce jeune châtain frisé que vous voyez là qui cause si aimablement avec les autres, avait allumée dans la soute aux poudres, et qui, suivant son calcul, avait mis deux heures à amener l'explosion. Bon! fit le capitaine, ils n'auront pas notre *Cachalot*!

Les ***English*** jurèrent comme des turbots qui ont bu du vinaigre au lieu de boire la goutte! Ça n'est pas étonnant, ils avaient dix hommes et un officier gigotant par les airs... l'équipage qu'ils avaient mis sur le lougre, quoi! On crut sans doute que c'était un malheur arrivé par accident. Bref, quand il fit jour, le commodore de la frégate se fit amener le capitaine dans sa dunette... Et ma foi, j'ignore ce qui s'est passé entre eux. Je sais que l'insulaire était vexé comme un thon mort, du tour que notre jeune marin lui avait joué avec sa fièvre jaune, et qu'il lui dit qu'il allait le recommander au prône... c'est-à-dire au ***transport-office***... qui est le bureau des

prisons. Je ne sais pas comment l'Anglais entend la recommandation... nous verrons ça. Bref, les amis, salut et fraternité! bien que j'aie ma part de gomme qui m'attend à Dieppe, je ne vous ai pas fait de colles!

Les prisonniers félicitèrent Carolin sur la clarté et la rhétorique de son récit.

— Vous êtes des braves! dit l'un d'eux, et ça nous fait de la peine de vous voir trahis comme nous par la fortune... Votre capitaine, avec son air un peu mirliflor et ses cheveux bouclés, est, à ce qui paraît, un gaillard qui n'a pas froid aux yeux... il a mon estime, ô Carolin Grimbot! ça lui servira et à vous aussi, car je vois que vous troussez lestement l'Anglais... Nous reparlerons, mon poulot! Je m'appelle Delpierre, nous sommes pays.

— C'est un fameux! dit un autre prisonnier à l'oreille du corsaire, il s'a déjà ensauvé deux fois de prison... S'il vous prend *dessur* sa protection, avant quinze jours vous croquerez votre gomme !... rien de meilleur pour l'estomac!

En ce moment un roulement de tambour annonça l'appel du matin. Chacun se rendit vers son escouade pour répondre à son nom prononcé ou plutôt écorché par un sergent de la façon la plus grotesque. Après quoi eut lieu la distribution du déjeuner, dont on connaît le menu trop menu... et chacun fut libre jusqu'au dîner de faire ce que bon lui semblait, pourvu qu'il n'enfreignît aucun des nombreux articles du règlement affiché partout. On désigna aux douze corsaires leur gamelle; quant au coucher, on n'en parla point, c'était à eux de se pourvoir! Marius, ayant subi un interrogatoire du commandant du ponton, déclara prudemment se nommer Joseph Altazin, du nom de ce pauvre diable de capitaine tué au début de la campagne. Il réclama le traitement d'officier, mais on ne fit nul cas de sa réclamation; il insista, et l'Anglais, qui semblait avoir à son propos des instructions sévères, le congédia sans vouloir

l'entendre plus longtemps. Sans aucun doute le commodore Parkett avait sur le cœur cette fièvre jaune qui l'avait si audacieusement mystifié, et le navire soustrait en plein jour à son convoi...

Le ponton prit bientôt sa physionomie multiple, et ce fut pour les arrivants un spectacle nouveau. Il faut dire qu'il n'y avait guère de prisonnier qui ne cherchât à suppléer à l'insuffisance de la maigre ration que lui distribuait la noble Angleterre, en s'appliquant à quelque travail propre à lui faire gagner quelques pennys. Ainsi, un grand nombre tressaient de la paille pour faire de grossiers chapeaux; d'autres fabriquaient des chaussons de lisière, de la dentelle, des boutons d'os, de petits navires d'ivoire, avec le même os, des boîtes, des vases et des baques en coco, une industrie de bagne, en un mot. On confiait tous ces objets aux soldats anglais qui allaient à terre, et qui vendaient à la barbe de la douane ces marchandises de fabrique française, en gardant pour eux le plus que possible du produit. Si, pour prix de tout un jour de travail obstiné, le prisonnier obtenait le soir un pain, un saucisson, un morceau de fromage... il était content. Quant aux liqueurs, c'était de la plus formelle contrebande; les soldats n'en apportaient que... plein leur estomac.

A côté des ouvriers, le ponton avait ses savants, puis ses artistes, et on pourrait même ajouter ses poëtes...

Les savants donnaient des leçons de n'importe quoi, et de tout ce qu'ils savaient ou même ne savaient pas. (Le plus curieux exemple d'audace applicable au dernier cas nous sera fourni plus tard par un de nos héros!) Les matières le plus généralement professées étaient pourtant la lecture, l'écriture et le calcul s'élevant parfois jusqu'aux mathématiques composées. Que de matelots qui depuis sont devenus quelque chose, qui s'escrimèrent là pour la première fois sur l'alphabet! Nous savons pour notre part un marin attaché aujourd'hui à

la place du Havre, qui, entré matelot de corsaire sur un ponton de Plymouth, en sortit prêt à passer les examens de capitaine au long cours. Un très-grand nombre apprenaient l'anglais, ou professaient le français à leurs gardiens ou à leurs enfants.

Les artistes enseignaient le dessin, la musique, la danse, l'escrime : l'escrime à l'aide de baguettes, le sabre avec des lattes, le bâton avec des rondins. La danse allait d'elle-même à la voix du maître chantonnant les motifs des figures ; la musique à l'aide de mauvais violons défoncés, de flûtes fêlées, de flageolets lézardés ou de trompettes bosselées que les gardiens du ponton louaient tant par heure aux dilettantes en état (c'était le plus petit nombre !) de s'accorder un pareil luxe de passe-temps. Quant au dessin, c'était la spécialité qui offrait les plus singuliers cas d'application. Les trois classes ou catégories principales de ce professorat, ou de son industrie, étaient le portrait, la marine et le *dessin-gravure sur peau humaine.*

Carolin Grimbot eut la bêtise d'être accessible aux séductions dont l'entourèrent, comme tous les nouveaux venus, les peintres-graveurs sur peau humaine. Il avait caché dans ses bas quelques écus échappés à Jean Cornu, et il se fit dessiner sur la poitrine, à l'endroit du cœur, le portrait quelque peu apocryphe de son amoureuse. Nous verrons ce qu'il lui en coûta plus tard.

Marius était entré en conversation avec quelques officiers qui se trouvaient confondus parmi les matelots sur ce ponton encombré. Ces officiers avaient pourtant le droit d'être placés sur un ponton spécial, affecté aussi aux non-combattants, c'est-à-dire les chirurgiens, commissaires, employés aux vivres, etc. Mais d'ignobles vengeances de la part des commodores qui ne leur avaient arraché la victoire qu'après une résistance désespérée, les poursuivant dans leur malheur, les privaient souvent de ces adoucissements de position accordés à ceux qui

s'étaient rendus avec moins de gloire. On comprend bien que Marius (désormais Joseph Altazin aux yeux de l'autorité) portait la peine de sa bravoure, de son audace et de sa ruse de corsaire. Sa position expliquée à ses compagnons d'infortune et d'injustice, il fut convenu qu'il s'associerait à une pétition que les officiers opprimés rédigeaient en ce moment pour la faire remettre à l'amiral qui commandait alors le port de Chatam, ce point si important alors de l'entrée dans la Tamise.

Marius, que le secret de sa position en France eût rendu assez philosophe dans son malheur, s'il n'eût été tourmenté par les inquiétudes qui naissaient de son amour pour Gabrielle, chercha à s'étourdir, durant les premiers jours de sa captivité, par la nouveauté du bizarre spectacle dont il était entouré. Plus d'une fois sa mélancolie dut céder à l'examen des scènes singulières qu'offrait le ponton, durant ces longs jours d'été où chaque prisonnier se vouait à son industrie, dans le double but de tuer le temps et de gagner quelques pennys pour suppléer aux dégoûtants aliments qui formaient la ration ordinaire.

Nos corsaires, tout frais pris, avaient quelque argent qui les préserva d'abord des misères et d'une partie des souffrances dont ils étaient entourés. Marius acheta le droit de dormir dans un hamac, et Grimbot fut si leste chaque soir à s'affaler sous le pont, qu'il sut le plus souvent conquérir trois ou quatre pieds carrés d'espace pour se pelotonner et dormir, c'est-à-dire moins de place que n'en tient un mort dans un cimetière. Nul des arrivants ne donna de leçons; deux ou trois apprirent à lire. Chaque matin, à la garde montante, des femmes de soldats venaient de Chatam pour vendre aux prisonniers quelques vivres et de menus objets d'utilité. Une aiguillée de fil valait un demi-penny; pour la même somme on avait trois prises de tabac. On montra à Marius un joli garçon auquel une de ces modernes Epo-

nines avait fait crédit de cinq mois de tabac à fumer, moyennant un total de quarante guinées...

— Il est bien heureux ! disait-on. Cette vieille, pour être payée, le fera évader et passer en France !

Il y avait une quinzaine de jours que nos corsaires étaient sur le ponton, et la pétition des officiers pour obtenir un meilleur gîte semblait restée sans réponse, lorsqu'un jour les soldats de la nouvelle garde répandirent le bruit qu'on allait transporter des prisonniers ailleurs. Nos pétitionnaires ne doutèrent pas qu'il s'agît d'eux et se livrèrent à la joie. Mais au moment où Marius recevait les félicitations de quelques pauvres diables qu'il avait souvent obligés, il fut brusquement interpellé par Nicolas Thibaud, qui vint lui frapper sur l'épaule, lui disant :

— *Monsieur le capitaine*... un mot !

Le mauvais drôle, depuis l'arrivée des corsaires sur les pontons, ne s'était pas approché de notre héros. Il avait promptement trouvé à se lier avec la racaille du bord, justifiant ce proverbe d'une si commune application : Qui se ressemble s'assemble. Marius fut étonné de cette interpellation du chenapan, mais toutefois se rendit à sa demande, en s'écartant de quelques pas du groupe étonné. La *Main maudite* roulait en dessous de mauvais regards.

— Que voulez-vous ? dit Marius d'un ton sec et ferme.

— Je veux que nous nous accommodions ensemble... Vous savez comment... c'est promis. Vous allez filer, à ce qu'il paraît. Le diable sait quand je vous repincerai ! Il faut, avant d'aller prendre mon poste à la prison des officiers, comme vous me l'avez chipé sur le lougre, que nous nous déralinguions un peu ensemble !

— Ici ? dit l'officier, avec un geste de dégoût, à la pensée d'avoir un tel adversaire.

— Et où donc ? est-ce que ça vous incommoderait, *commandant ?* Il y a déjà eu deux duels depuis que nous

sommes à bord... Y a là près de la poulaine un endroit très-commode, où l'on s'estafile avec le même charme que de boire un verre de tafia, à la santé l'un de l'autre... Ça va-t-il ?

Il paraissait que Marius se sentit assez fort d'une bravoure reconnue et vantée par ses gens, pour désirer de remettre à un autre temps une rencontre aussi intempestive ; mais le brutal personnage, qui devina ces hésitations, y coupa court, en prenant une attitude menaçante, et ajoutant de façon à être entendu :

— Ah çà ! est-ce que vous bouderiez, illustre commandant ? est-ce que vous ne mordez pas à vous aligner un peu entre quatre-z-yeux, vous qui êtes si leste à souffler aux autres leur poste ? Minute ! ça ne se passera pas en paroles, et s'il faut, pour vous décider, vous insulter un peu par devant témoins, vous connaissez ma patte à présent ? je...

— Tais-toi, misérable ! dit Marius, avec le ton du plus grand dégoût ! Tu sais que je n'aurais qu'un mot à dire ici, pour qu'à l'inspection de ta main stigmatisée par le meurtre, cent voix s'élevassent pour empêcher ce duel... Mais je ne veux pas partir sans essayer de te donner une leçon qui devra pourtant être perdue chez un garnement de ton espèce... Choisis un témoin parmi tes nouveaux amis, et envoie-le à mon maître d'équipage... on règlera tout... et aujourd'hui même...

— Allons donc, muscadin ! c'est bien heureux qu'on vous empêche de virer de bord !... Ah çà, c'est tout de suite, eh !... pas de retard !... vous seriez capable de filer !

Marius jeta sur Nicolas Thibaud un froid regard de mépris, et se mit à chercher Carolin pour le prévenir, pendant que la Main maudite rejoignait ses dignes acolytes, qui ricanaient en regardant l'officier, dont l'extérieur délicat et la nature élégante, même à travers son

grossier costume, leur faisaient supposer un adversaire peu redoutable pour leur protégé.

Nous l'avons dit, parmi les passions et les instincts que les pontons ont fait fleurir avec une exubérance de serre chaude, le point d'honneur était surtout remarquable par son exagération souvent barbare, et les déplorables conflits auxquels il donnait lieu. Les Anglais ne mettaient aucun obstacle à ces rencontres, qui se terminaient presque toujours par la mort de l'un des adversaires, qu'on en était quitte pour jeter à l'eau, un boulet attaché aux pieds. Aussi était-il rare qu'une semaine se passât sans que quelque combat eût lieu parmi ces esprits aigris par l'infortune, au milieu de ces caractères dont la souffrance exagérait la susceptibilité.

Il faut dire pourtant, à la louange de ces agglomérations d'hommes de toutes sortes, que l'ignoble rixe a coups de poing, la boxe enfin, ce pugilat du peuple anglais cultivé par plus d'un lord, n'avait point eu d'accès dans les pontons, où l'honneur français ne se croyait dignement sauvegardé que par la voie des armes. Or, la soif du sang était ingénieuse à s'en créer, au milieu des pénuries de toutes sortes de cette vie étrange et horrible à la fois. Tous les duels avaient lieu à l'arme blanche, c'est-à-dire qu'on *tirait* les ciseaux, l'aiguille, le couteau, l'alène ou le rasoir. On assujettissait à l'extrémité d'une paire de bâtons deux moitiés de ciseaux, deux grosses aiguilles à voile ou enfin quelques autres instruments à pointes, et cela représentait des épées. Les couteaux et les rasoirs, pareillement emmanchés, se tiraient comme le sabre.

Carolin Grimbot ayant vainement voulu empêcher le combat, en parlant de révéler aux prisonniers certains antécédents de la *Main maudite,* sur l'ordre de son capitaine qui lui déclara que c'était chose décidée, il se mit en quête des armes nécessaires. On trouva à louer (que ne louait-on pas sur les pontons!) une paire d'épées

toutes neuves... représentées par deux rondins gros comme le pouce et long de trois pieds, au bout desquels étaient solidement fixées deux pointes de compas...

— Ça vous va-t-il, ces rapières-là, mon capitaine ? demanda le maître d'équipage.

— Très-bien ! Vois si ce chenapan en veut... et finissons-en vite ! répondit Marius, qui se sentait dans cette petite fièvre d'irritation qui est une excellente disposition pour le duel.

Carolin revint au bout de quelques instans, disant que le Thibaud avait d'abord insisté pour tirer le rasoir, mais que ses amis l'avaient décidé à en passer par le compas, disant que ça valait mieux entre officiers, parce que c'était un duel mathématique...

— C'est égal ! reprit le marin, s'il vous arrive malheur, capitaine... consolez-vous en pensant que Carolin Grimbot essayera après vous de faire une barbe à ce gredin-là, puisqu'il aime le rasoir !... Mais si c'est vous qui lui percez un écubier... j'en serai aussi content qu'un turbot qui a retrouvé son épissoir !

L'endroit où l'on se battait se trouvait sur l'avant, dans un vide que laissaient les casemates et les guérites des gardiens et des factionnaires, qui, de jour, exerçaient leur surveillance ailleurs. La nouvelle du duel s'étant répandue, une foule de prisonniers se trouvaient réunis sur le terrain consacré, de sorte que les adversaires se virent cent témoins pour un, entassés, accrochés, grimpés, fourrés partout. Carolin Grimbot fit faire place pour le passage de son capitaine et du loueur d'épées qui venait lui-même confier et surveiller les objets de son commerce. Nicolas Thibaud était déjà là parmi ses partisans. Les deux adversaires s'avancèrent dans l'espace resté vide... un des prisonniers fit autour du cercle trop rétréci un moulinet de recul, comme un escamoteur sur une place publique pour faire ranger les

gamins. Marius, auquel toute cette mise en scène déplaisait extrêmement, avait hâte d'en finir :

— Eh bien?... et les armes? demanda-t-il.

— Les voici, les armes! et de fameuses; vous m'en direz des nouvelles, mon combattant! dit en s'avançant l'industriel propriétaire. Mais, minute! on paye d'avance... car après, qui sait ce qu'on trouverait dans les poches du... vaincu. C'est quinze sous pour chaque!

— En voilà cent! et va-t en boire le reste! dit Marius, en jetant au prisonnier une pièce d'argent. Allons, en avant deux!

Carolin Grimbot avait pris les bâtons que leur détenteur avait lâchés pour courir après l'écu, et il les présenta aux adversaires, à bout de bras, en croix, avec des simagrées de salle d'armes. Le contraste qu'offraient les personnes des deux combattants dut alors frapper tout le monde et inspirer aux moins perspicaces des inquiétudes pour Marius. En effet, il était impossible que deux natures physiques exprimassent aussi bien le désaccord complet qui existait entre ces deux organisations morales. L'ex-enseigne avait de longs cheveux bruns sur un teint aussi blanc que le peut avoir un marin; ses yeux étaient bleu foncé, ses traits fins et doués d'une expression dont la douceur n'excluait pas une sorte de fierté martiale. Nicolas Thibaud, lui, avait une grosse tête crépue et rouge, une carnation enflammée, des yeux de faïence, un gros nez épaté, une sorte de face de nègre blanc, ou plutôt rouge. Marius était de taille moyenne, souple, élégante; en uniforme, c'était non pas un bel mais un charmant officier. Le Thibaud était trapu, énorme d'épaules et de torse sur des jambes de pélican. Tous deux, et c'était là leur seul point de ressemblance, avaient ce courage français qui nous vient en naissant comme les dents et les cheveux. Mais encore ce courage différait-il chez ces deux hommes, en ce qu'il était impétueux, aveugle, forcené chez l'un, tandis que

l'autre l'avait froid, calme, judicieux, soumis enfin à ces modifications heureuses que l'éducation, le don de la réflexion et le savoir-vivre apportent à nos instincts naturels. Marius, dans le danger, savait le péril qu'il affrontait; Nicolas ne voyait que sa joie de battre et de verser le sang. Le premier refrénait son courage originel par la réflexion sur son emploi logique; le second exaltait le sien par ses passions. Dans le monde, Marius eût pu être un duelliste dangereux; Nicolas Thibaud, le cas donné, fût devenu assassin féroce. Revenons à notre scène.

— Allons, muscadin! dit la brute en ricanant d'une façon un peu forcée, montrez vos grâces et pensez pour la dernière fois à votre Dulcinée, si vous en avez une...

— A bas le gant! à bas la mitaine! crièrent les prisonniers, voyant que Marius se mettait en garde la main nue, tandis que son adversaire tenait son arme avec une espèce de chiffon cachant en partie cette main stigmatisée qu'il avait dérobée avec soin aux regards de tous, depuis son arrivée sur le ponton.

— Qu'il mette ce qu'il voudra aussi, lui! dit le chenapan contrarié... Je ne peux pas tenir l'allumette sans ça!

Pour toute réponse à l'observation de la galerie étonnée et à l'avertissement de son adversaire un peu humilié, Marius se mit en garde et lui présenta l'arme singulière qu'on sait. La générosité de ce mouvement, que chacun appréciait, car ce bâton, tenu la main nue, était d'un maniement fort incommode, on le savait, l'attitude calme et noble de notre héros firent le plus grand effet sur les nombreux témoins du duel, et mirent sur-le-champ les indifférents de son côté.

— Finissons-en, dit-il, sans laisser échapper contre son grossier adversaire un seul de ces mots insultants que le métier et la situation comportent, mais qui dé-

gradent plus la bouche qui s'abaisse à les prononcer, qu'elle ne peut injurier un tel adversaire.

— Si les requins de la baie aiment la chair de blanc-bec, ils n'ont qu'à préparer leurs cure-dents! dit Nicolas Thibaud en se mettant lourdement en garde.

Marius croisa le bâton, et aux premières passes il comprit qu'il fallait en finir vite, car une telle arme était d'un maniement qui eût exigé quelque pratique. Son adversaire eut-il instinctivement la même pensée? Toujours est-il qu'il ne tarda pas à changer son jeu, et, cessant, comme on dit, de tâter son partenaire, il s'avança dessus, la pointe à l'estomac emmanchée dans son bras herculéen. Menacé d'un coup droit, qui, d'un tel homme, lui eût pu enfoncer non-seulement la pointe, mais aussi le bâton effilé dans le corps, Marius essaya de changer l'attitude, en ramassant de son mieux quelques contres... Mais Thibaud, restant le bras droit et ferme, se fendit sur notre héros au moment où la pointe du compas de celui-ci, voltigeant autour du coup droit, se trouva devant sa garde... L'arme de Marius traversa de part en part la *main maudite* et la cloua sur le bâton, tandis que la pointe ennemie, arrêtée en chemin, restait à un pied de sa poitrine menacée!

Nicolas Thibaud poussa un cri de douleur et de rage : il avait les deux armes pendues à sa fatale main, l'une servant de clou pour la fixer sur l'autre.

— Hourra! crièrent presque tous les témoins.

— Nous recommencerons plus tard, gringalet! dit le blessé, dont la position était des plus ridicules et des plus bizarres... mais déjà les siens l'entouraient.

— Nous recommencerons... si, quand on aura vu la main que j'ai punie, on me dit que je peux encore le faire! répondit Marius, en s'éloignant au milieu des félicitations des gens raisonnables du ponton.

— Ah! mon capitaine! le joli coup que vous lui avez lardé dans sa viande de porc? Le bon endroit! Dieu de

Dieu ! je suis plus content qu'un merlan qui casse des noisettes !

Un quart d'heure après, tout le ponton savait que Nicolas Thibaud avait au fond de la main, de cette main que la pointe du compas avait percée d'outre en outre, une croix imprimée avec un fer chaud... et partout on priait les corsaires de raconter les raisons de cette étrange et sinistre flétrissure !

Le lieutenant anglais qui commandait le ponton avait reçu le matin même l'ordre de faire embarquer, pour qu'ils fussent déposés ailleurs, suivant les droits de leurs grades, les officiers pétitionnaires. Mais, ayant su par ses espions que Marius, l'un de ces officiers, allait se battre, il avait voulu attendre l'accomplissement du duel avant que d'ordonner le transbordement des prisonniers. Son instinct de geôlier lui avait fait deviner que l'issue de ce combat pourrait lui fournir l'occasion de servir de nouveau la vengeance du commodore Parkett. En effet, Marius tué, tout était dit ; Marius vainqueur, on le punissait pour s'être battu... De toute façon c'était donc profit pour la haine !

Ayant su comment les choses s'étaient terminées, le lieutenant-geôlier fit comparaître le vainqueur devant lui, et lui tint à peu près ce langage :

— *Vo havé blassé oune prechionière, vo irez pas da le prison'-schip de ouffichiers... vo été oun méséréble !*

Marius tourna les talons sans répondre. Lorsqu'il reparut parmi les prisonniers, l'un d'eux le prit à part et lui dit :

— Capitaine... vous êtes un gaillard qui, sans que ça paraisse d'abord, n'a pas froid aux yeux... Je m'appelle Delpierre et ça suffit. Si je suis ici, c'est que ces chiens d'Anglais m'ont trouvé blessé et évanoui sur mon corsaire... sans ça, nom d'un dromadaire à quinze bosses ! on ne m'aurait pas amariné vivant .. ça suffit ! Écoutez ! j'ai un plan d'évasion... Je vous dirai ça plus tard... On

vous fait une injustice ignoble, eh bien! on leur fera ça! dit le corsaire en mettant son pouce au bout de son nez, et en faisant jouer les doigts de sa main étendue. Je vous estime, et je vous emmène... Avant huit jours nous serons à Boulogne... Pour le moment ça suffit! à revoir! Filons chacun par notre bord, et qu'on ne nous voie pas trop causer... Je m'appelle Delpierre... à plus tard!

VI

A BOULOGNE.

Revenons à Boulogne, tandis que le corsaire Delpierre, qui a entendu raconter les tours hardis que Marius a joués aux Anglais, et qui, en outre, l'a vu dans son duel, se passionne pour lui, et l'associe à un projet d'évasion dans l'exécution duquel il n'avait trouvé jusque-là personne qui fût digne, à son gré, d'être son complice et son collaborateur.

Pour mieux faire apprécier au lecteur l'importance des faits qui vont suivre, il est indispensable de jeter un rapide coup d'œil sur quelques incidents du passé, coup d'œil qui servira en même temps à faire mieux connaître quelques personnages engagés dans l'avenir du récit, bien que jusqu'à ce moment ils n'aient encore fait qu'y apparaître.

On se souvient de ce qui a été raconté relativement à la naissance de Gabrielle; mais ce qu'on ignore, c'est que peu de temps après la perte de sa nièce, la Cornu, effrayée d'une charge dont elle craignait d'avoir sa part dans l'avenir, était allée se lamenter chez le banquier de sir Meurice, afin qu'il s'intéressât à la petite orpheline, et qu'il fît auprès du séducteur de Jeanne quelque tentative faveur de son enfant. Fatigué des importunités de la

rapace créature, le banquier avait fini par faire une tentative à qui de raison. Sir Meurice se trouvant absent de Londres, la réclamation était tombée dans les mains du vieux père du séducteur qui, mû d'un bon sentiment, donna ordre au banquier de compter un certain nombre de guinées à ceux qui prenaient soin du petit être si tristement lancé dans la vie. A la nouvelle de ce don, la Cornu éperdue de joie faillit raconter à Roch ce qu'elle avait fait à son insu... mais bientôt elle réfléchit qu'il valait autant se donner auprès de celui-ci le mérite du bien qu'elle ferait un jour à l'enfant... Puis bientôt, voyant son neveu maudire les Anglais et s'arranger de son côté pour la pension de la petite à Desvres, elle se dit qu'avouant à Roch qu'elle avait reçu de Londres cet argent, ce serait humilier ce fier marin, qui voulait *mettre le feu à l'Angleterre*, et qu'un tel argent lui brûlerait les doigts. J'emploierai cela plus tard pour l'établissement de la petite! se dit la vieille fille. Ça sera sa dot... et n'importe d'où ça lui vienne, ça fera l'affaire du mari... En attendant...

En attendant la Cornu garda l'argent, regrettant seulement d'avoir été assez imprudente, dans la première expansion de sa joie, pour laisser savoir le fait à Jean Cornu, qui, bien qu'il n'eût qu'une douzaine d'années alors, ne l'oublia jamais depuis... Le nabot était né avec ces instincts que l'âge fait passions.

Or, lorsque plus tard, traqué par les actives réquisitions que les besoins de la défense du sol faisaient accomplir dans toutes les classes sociales, Jean, qui n'était pas infirme, mais seulement laid, chétif et mal fait, vit qu'il n'y avait nul moyen d'échapper au service, réussit, en intéressant le conseil de révision à sa débilité, à se faire comprendre parmi les non-combattants, et quelque argent qu'il sut soutirer de sa marraine, à l'aide de quelque allusion aux guinées anglaises, lui servit à trouver une petite position subalterne dans les magasins aux

vivres, où il fit, dans une proportion des plus minimes et toute relative, ce que les fournisseurs... d'alors, faisaient sur les plus vastes échelles. En quelques années de grapillage, d'escamotage, de coulage et de courtage, cette malebête réussit à amasser quelques sacs d'argent, si bien que le Cornu commença à ne plus se trouver si avorton, et lorsqu'il vit Gabrielle passer de l'enfant à la jeune fille, il songea qu'elle aurait, outre des attraits éminents, une petite fortune que la marraine ne pouvait nier, et qui lui irait comme une double ration de vin au gosier d'un matelot altéré ! Ce désir conçu, cette espérance caressée, notre cambusier se mit à détester peu à peu et de plus en plus le digne Roch, qui inspirait à la future de ses rêves ces goûts singuliers et aventureux dont il n'avait pas le secret. Gabrielle ne songeait guère, lorsqu'elle passait quelques jours chez sa tante, à remarquer les petits soupirs et les regards de carpe pâmée à sec sur le sable que Jean Cornu dirigeait vers elle, et ce drôle d'être n'était pour elle que ce qu'était un nain pour une jeune châtelaine, au temps des tours du nord et du sud, et des cornets d'ivoire. La tante seule avait fini par deviner cette flamme étouffée qui jetait parfois de si burlesques éclairs sur la face tourmentée de son filleul, et n'en prévoyant pas toute la portée pour ses écus, elle en avait ri, l'imprudente ! Mais à mesure que la beauté de Gabrielle se développait, les soupirs d'abord comprimés et timides de son divertissant adorateur devinrent comme les intermittences d'une brise carabinée... et les œillades s'allumèrent comme la prunelle d'un satyre qui contemple une nymphe. Roch en vit aussi quelque chose... mais il sourit de pitié, et se contenta d'aviser Jean Cornu qu'au premier mot, au premier geste équivoque il lui tirerait les oreilles à les allonger comme les nageoires d'un chien de mer... et que si cet avertissement ne suffisait pas, il lui déralinguerait les côtes avec un manche de gaffe... et que si ça

n'était pas encore assez, il le coudrait dans sa paillasse, et irait le jeter, à la marée haute, du haut de la falaise... *qu'après ça, on verrait!* Quant à Gabrielle, elle était à cent lieues de penser à s'apercevoir de pareille conquête, et si le nain eût jamais été assez osé pour lui en apprendre quelque chose, la digne fille de la fière Jeanne l'eût reçu comme une noble tigresse d'Hyrcanie la déclaration d'amour d'un chat-huant.

Mais bientôt le mélange de sentiments cupides, amoureux et craintifs que brouillait dans le cœur de Jean Cornu le désir de la dot, la beauté de la fille et l'effroi de l'oncle, se compliqua encore d'un sentiment nouveau qui y jeta une confusion déplorable, et telle, que pendant quelques jours, le commis aux vivres oublia l'eau à mêler au vin des rations, et les os à accumuler dans les poids de viande. Ce nouveau tourment, ce fut la jalousie... c'est-à-dire que nous sommes arrivés au temps où, de retour du congé passé à Arras, après la perte de son noble père, Marius vint habiter chez la Cornu la chambre qu'elle louait en garni aux officiers de marine. La maisonnette de la vieille fille était formée du rez-de-chaussée, composé d'une petite boutique où elle vendait des vêtements de laine et l'équipement nécessaire aux matelots (négoce fondé avec les livres sterling dont on a parlé.) Derrière cette boutique était une petite cour, puis une chambre servant de cuisine, et aussi de salon durant les soirées d'hiver. Au premier étage, l'emplacement supérieur à la boutique était divisé en une chambre et un cabinet : c'était le logement pris à loyer par Marius, le même qu'avait autrefois occupé sir Meurice. Derrière, au-dessus de la cuisine, la chambre de la Cornu, qu'elle cédait de temps en temps à Gabrielle, couchant alors dans une soupente de la cuisine. Au-dessus un grenier, sur le devant; derrière, le toit coiffait immédiatement le premier étage, sans autre intervalle que l'espace nécessaire à la charpente, et où les chats seuls s'introduisaient parfois.

Jean Cornu habitait avec Roch le grenier, éclairé à la fois par deux fenêtres mansardées, ouvertes, l'une sur la petite place, l'autre sur l'étroite cour, cette dernière dominant conséquemment la chambre de Gabrielle. Lorsqu'à l'âge d'environ seize ans, celle-ci vint pour la première fois, déguisée en marin, loger chez sa tante, Roch avait espéré que Jean Cornu, qui n'avait jamais fait le voyage de Desvres pour voir la fille de Jeanne, croirait à la petite fable inventée pour dissimuler le sexe de celle-ci, et parla d'un jeune garçon qu'on lui confiait pour lui faire faire ses premières armes maritimes. Mais le malévole nabot n'entendant plus parler de la jeune fille de Desvres, et voyant le délicat petit marin installé dans la propre chambre de sa marraine, conçut quelques vagues soupçons de la vérité, et mit secrètement tout en œuvre pour faire passer ces soupçons à l'état de certitude. Il fit donc le guet à la fenêtre du galetas qui planait sur la chambre du personnage mystérieux, et cet espionnage ne lui ayant pas réussi assez vite au gré de ses désirs, il inventa de se faufiler par le passage des chats dans l'intervalle qui séparait le toit des solives de la chambre à surveiller. A l'aide d'un couteau il élargit quelques-unes des jointures des planches vieillies du plafond, et acquit la certitude que le gentil apprenti marin était une belle jeune fille... Ce fut de ce jour que naquit dans ses sens et dans son avarice combinés cette flamme alimentée, irritée par ses ignobles indiscrétions, qui, on le pense bien, se renouvelèrent encore après même la constation du fait qu'il avait cherché à vérifier. Un an plus tard, la Cornu ayant compris que le secret du sexe de Gabrielle, gardé au dehors, avait été deviné par son filleul, elle le dit à Roch et à Gabrielle elle-même, afin qu'ils pussent désormais abdiquer toute contrainte au logis... et ce fut vers ce temps que le digne quartier-maître chercha à s'assurer de la discrétion du cambusier par les petits moyens d'intimidation qu'on a dits.

On comprendra à présent comment l'installation de Marius dans la maison, à une époque où Jean Cornu pensait déjà aux moyens de poursuivre plus activement la réalisation de ses espérances, lui fut odieuse et fatale. Il dissimula, observa, espionna, et acquit bientôt que l'officier était un rival... et un rival dont il connut le degré précis de bonheur, car il ne se fit pas faute d'examiner à travers les plafonds disjoints ce qui se passait dans les chambres qu'habitaient Gabrielle et Marius. Disons, toutefois, pour que nulle présomption n'altère la pureté de cet amour, que nous avons vu déjà dans ses dévouements, que le jaloux eut la consolation de reconnaître que son rival n'avait sur lui d'autre avantage réel que d'être aimé... et que les plaisirs clandestins qu'à certaines heures procurait à ses yeux son espionnage, donnaient à cette organisation grossière une revanche assez piquante des avantages que l'officier avait su prendre sur le cœur de celle qu'ils aimaient chacun à leur manière. Toutefois, comme Jean Cornu comprit que la tendresse que se portaient ces deux amants discrets ruinaient ses espérances toutes prêtes à devenir des prétentions, il se mit à haïr Marius avec cette ardeur que mettent dans leurs sentiments contre les personnes belles, estimables et aimées, les gens laids, abjects et voués à l'indifférence, sinon au mépris de tous. Sa haine contre Roch (son épouvantail!) s'accrut aussi de la tolérance de celui-ci pour ces amours qui venaient ruiner des calculs si longtemps caressés par la concupiscence et l'avarice. Aussi le quartier-maître ne sortit-il jamais du port sans que son venimeux compagnon de chambrée lui souhaitât mentalement combat mortel, naufrage et extermination! Quant à Marius... le diable sait si le respect que le *riz-pain-sel* devait à l'enseigne de vaisseau coûtait cher à Jean Cornu!

On s'imaginera donc aisément quelle joie difficilement contenue éprouva le commis aux vivres, lorsqu'un

avait été rayé des contrôles de la marine, qu'on avait rédigé sa mort légale comme on croyait à sa mort physique. Jean Cornu, seul, ballotté dans les issues diverses des expériences qu'il avait faites, des piéges qu'il avait tendus pour savoir la vérité, restait dans une bizarre incertitude, qu'il comptait du reste faire prochainement cesser en déclarant ouvertement sa flamme, et en se faisant aider par sa marraine qu'il espérait mettre de son bord, à l'aide d'une transaction amiable sur les guinées qu'on sait.

Roch, en apprenant le sort de Marius, avait éprouvé toutes sortes d'émotions contradictoires. C'était, avant tout, la rage de savoir aux mains des Anglais l'être qu'il aimait le plus au monde, après Gabrielle. Et puis c'était aussi la pitié, le chagrin que lui inspirait le sort du prisonnier des pontons, car nul marin n'ignorait à quelles tortures l'ennemi vouait les malheureux qu'avait trahis le sort des combats. D'autre part, il se consolait un peu en pensant que dans l'étrange position personnelle où se trouvait le jeune officier, cette absence forcée de la vie active était un accord utile à la rigueur des circonstances. Si, chose du reste peu probable, quelques doutes avaient pu transpirer sur la réalité de l'exécution de Marius, l'éloignement durable de celui-ci était le meilleur moyen qu'il y eût de dissiper ces doutes. Dans les conjonctures où l'officier se trouvait si bizarrement placé, son séjour en Angleterre offrait donc à certains égards des motifs de consolation. Quant à Gabriel, il ou elle se désolait de l'idée des souffrances que la perfide Albion (style du temps) faisait endurer à ses prisonniers, et les projets les plus contradictoires et les plus audacieux lui roulaient par la tête, sans qu'elle en racontât rien au contre-maître. Jean Cornu observait, espionnait, redoutait et espérait.

Au reste, nos héros n'avaient guère de loisir à dissiper en confidences, car les devoirs de leurs grades les

absorbaient presque entièrement. C'est qu'en effet alors Boulogne prenait déjà cette physionomie imposante que lui a donné le grand rôle qu'elle a joué dans l'histoire de ces temps. A l'amiral Bruix, commandant général de la flottille, le premier consul avait joint, en qualité de général en chef de l'armée, le général Soult, alors commandant de la garde consulaire

Les troupes quittaient de toutes parts leurs cantonnements et leurs garnisons, pour venir camper à droite et à gauche du port de Boulogne, depuis la Tour d'Ordre jusqu'à Wimille, et du sommet de la montagne d'Outreau jusqu'au Portel.

D'autres camps semblables furent successivement construits à Wimereux, à Étaples, à Ambleteuse, à Terlincthum et dans tous les environs de Boulogne. Jamais la guerre ne réunit de préparatifs si imposants et si nombreux dans un aussi petit espace. Qu'on en juge ! L'armée était de cent soixante mille hommes, dont près de dix mille cavaliers : voilà pour les camps. Deux mille trois cents soixante-cinq bâtiments montés par près de dix-sept mille marins : voilà pour le port.

Tel était déjà en partie l'aspect de Boulogne au commencement de l'hiver, et chaque jour des divisions de la flottille arrivaient dans le port, soit en trompant la surveillance des Anglais, soit en leur livrant combat, pour forcer le passage à travers leur escadre d'observation. Une foule d'épisodes glorieux pour nos armes eurent lieu vers ces temps. Nous en citerons un seul.

Le contre-amiral Magon, ayant reçu de l'amiral l'ordre de se rendre avec une partie de la flottille au-devant d'une division qui arrivait du large, le signal d'appareillage fut donné à l'improviste dans le port, de sorte que la canonnière sur laquelle Gabriel se trouvait de service dut, comme les autres, mettre brusquement à la voile. La flottille ayant rejoint la division du large à une lieue du port, nos navires acceptèrent le combat avec

l'ennemi, qui avait fait force de voiles pour opérer cette jonction. L'artillerie de la côte, formée de pièces de trente-six, lança sur l'Anglais des boulets creux qui lui firent beaucoup de mal ; l'action dura quatre heures, et fut fatale à l'ennemi, qui perdit plus de cent hommes, tandis que nous n'eûmes que deux morts et quelques blessés. Mais une fatalité, que de pareils engagements expliquent, nous fit perdre un canot qui, monté par six hommes et un aspirant, allait transmettre dans la ligne des ordres du contre-amiral Magon. Ce canot, atteint par un boulet, et drossé par la marée, tomba, malgré les efforts de ses rameurs, dans la ligne ennemie, et son équipage, malgré sa résistance, fut fait prisonnier. Or l'aspirant qui commandait ce canot...

C'était Gabriel !

VII

ROCH A L'ŒUVRE.

Nous n'essayerons pas de peindre le désespoir de Roch, lorsqu'il apprit que l'aspirant qui commandait le canot tombé au pouvoir de l'ennemi était Gabriel. Il remaudit de plus belle les Anglais qui, par leurs brusques attaques, avaient causé cet insolite appareillage du port, par suite duquel il s'était vu séparé de celui (ou celle, nous ne savons vraiment lequel dire), qui jusqu'alors n'avait pas encore pris la mer sans qu'il fît prudemment partie du même équipage. Dans son besoin de sacrer, de jurer, de maudire, le brave contre-maître s'en fut faire une longue course sur la plage, et là, sûr de n'être entendu de personne, et ne courant d'autre risque que d'être pris pour un fou par les sentinelles de la falaise, il se mit à blasphémer tout à son aise, en montrant le poing à la croisière anglaise qui louvoyait au

large, et qu'on voyait distinctement par les intervalles de la ligne d'embossage :

— Ah! maudits poils de carotte! Sacs à bière et à gin! English vomis par l'enfer pour empester la nature! est-ce que je ne pourrai pas un jour voir votre île couler comme une baille à brai, ou sauter à mille millions de brasses en l'air et ne plus retomber! Et dire qu'on ne peut pas inventer quelque bonne mécanique pour exterminer d'un seul coup cette race de roast-beef et de fromages indigestes! A quoi donc que pensait le Père éternel quand il a créé les Anglais?... Sans doute qu'il manquait de tabac et qu'il se trouvait de mauvaise humeur!... Ah! si je débarque jamais dans ton île, sur ton radeau maudit, tas d'ivrognes, mangeurs de patates et de charbon de terre, je veux mettre ta turne à feu et à sang! Je veux qu'il n'y reste ni une pierre ni un homme debout, tas de racailles, de canailles, de soulards et de pochards!

Et en lâchant cette bordée, Roch, comme si le petit espace qu'il foulait eût été cette Angleterre qu'il anathématisait, frappait des pieds, battait le sable humide, montrait le poing à des ennemis chimériques et leur jetait des pierres... s'imaginant sans doute que c'étaient des boulets. Sa bonne figure picarde s'était enflammée du rose ocreux au coquelicot, et ses yeux d'un bleu un peu pâle ressemblaient alors à ces diamants noirs dont les réfractions sont des étincelles : en ce moment Roch eût regardé un baril de poudre, que l'ardente projection de ce regard l'eût fait sauter!

Cette première explosion de fureur lancée, notre contre-maître enfonça son chapeau ciré sur ses yeux comme un traître de mélodrame; il plongea vigoureusement ses poings fermés dans les vastes poches de son hulot, puis se mit à marcher à grands pas sur la plage, dans la direction du large, comme s'il allait résolûment à la conquête de l'Angleterre. Il reprit :

— Hum? comment ça va-t-il? ça va mal. Tout seul ici, à présent!... me voilà comme une vieille barque à la dérive. Ça ne pourra pas durer comme ça... il faudra que j'amure d'un bord ou de l'autre... Ah! chiens d'Englishmen! Mais les coincer tous les deux, c'est trop d'un pour le quart d'heure! La pauvre enfant... qu'est-ce qu'elle va devenir au milieu de ces chiens damnés, de ces boit-sans-soif! Le diable ne leur fera donc pas un triple tour de sa queue autour du cou?... je me charge de chouquer le nœud, moi!... Tous les deux... les voilà tous les deux en Angleterre! Gabriel prisonnier! Ma Gabrielle jetée sur les pontons... elle... cette chère enfant, cette fille de ma pauvre Jeanne, Gabrielle au milieu des matelots, des corsaires, des soldats anglais.. Oh! non, ça ne se peut pas! J'irai plutôt, moi... Y aller? hum! c'est bon à dire... Comment faire pour y aller? Si j'étais pincé sur quelque canonnière, passe! mais le moyen autrement? Déserter... ah! je suis fou de penser à ça! moi le contre-maître Roch, qui a reçu une hache d'honneur de la part du premier consul, moi passer de bonne volonté en Angleterre... en Angle... diable, dois-je dire! ça n'est pas dans les choses possibles... Que j'avale ma gaffe comme un paria, si je fais seulement mine d'y penser encore!

Mais si, par exemple, j'étais fait prisonnier comme eux... alors, oh! alors, ce serait une autre qualité de bitord! Gabrielle a le portrait de son père et la petite croix que le gueux avait donné à la pauvre Jeanne pour l'enjôler... mais moi, j'ai la lettre! j'ai là, pendu au cou dans un petit morceau de toile cirée, le fameux écrit que le sir Meurice a eu la lâcheté d'envoyer à la mère pour la tuer... le gredin n'a pas manqué son coup! Avec ce papier-là, moi je peux faire naviguer un mylord par des chemins furieusement embêtants! Ça doit être riche, ce dénaturé-là! ça a une famille d'aristocrates, ça a des ménagements à prendre... Ah! je t'en ficherai,

moi, des ménagements, sacripan ! suborneur de filles, père sans entrailles, mylord sans or ! Ça s'appelle *mille or*, parce que c'est riche... et ça laissait son sang dans l'abandon, si un pauvre matelot ne s'était pas trouvé là pour faire élever l'enfant, le nourrir, lui donner de l'éducation... et une bonne!... Faire des épissures et un tas de nœuds, serrer un foc, prendre la hauteur du soleil avec l'octant, etc., etc... Est-ce toi, dis, English, triste sir, qui a appris ou fait apprendre tout ça à ta fille?... Mais patience ! qui va *piano* va *lontano*, comme dit l'Ottoman... on te retrouvera, mon insulaire ! Mais quand? mais quand, *mon Dieu!* s'écria Roch avec une recrudescence de désespoir, et ne s'apercevant pas qu'il commençait à piétiner dans les lames qui gagnaient la plage éloignée. Ai-je bien fait de ne pas confier jusqu'à présent à ma pauvre nièce le secret de sa naissance? J'ai sans doute fait mal, car aujourd'hui peut-être que ça la servirait, que ça la sauverait ! Et si ces outres à genièvre allaient la fouiller! lui prendre ce portrait et cette croix, que sur ma recommandation, depuis le retour de la guerre, elle porte pendus au cou... cachés dans son sein... oh ! alors! tout serait fini, perdu, désespéré ! Va-t-en trouver un sir Meurice, si toutefois même c'était son nom, le gueusard ! Va-t-en chercher un père au milieu d'un pays qui commence aux Orcades et qui ne finit dans l'Inde ! et si tu crois avoir mis le doigt dessus, va-t-en lui dire : Ohé ! je suis vot' fille ! Vous? qu'il dira, l'insulaire. Quel est le numéro de votre sac? connais pas! et il faudra embarquer ça, avaler ça sans pouvoir rien répondre, car comment lui prouver qu'il est un gredin, à cet insulaire? Plus de portrait à lui flanquer sous le nez... en lui disant : Est-ce votre frimousse, ça?... Plus de croix en... en... n'importe ! plus de petite croix, enfin, à lui reproduire en disant : Voilà ce que vous avez donné à ma mère pour la séduire... voilà le prix de sa vertu, voilà la cause

de ma naissance peut-être... Reconnaissez-vous tout ça, mylord ?

Qu'est-ce que je ferai moi, avec mon chiffon de papier tout seul, si même on mettait un jour le cap sur le sire? —La preuve que c'est l'enfant, mon chérubin ? me dira-t-il. Plus de portrait ni de croix... plus de preuve ! L'Anglais nous rira au nez, nous chantera *la Mère Godichon*, et nous serons obligés de brasser à culer, vexés comme rats morts.

Un coup de canon parti du fort du Musoir interrompit ce singulier monologue de notre ami Roch, qui, s'apercevant enfin qu'il barbottait dans la marée montante, dut rebrousser chemin et revenir au port. A dîner il apprit de Jean Cornu, fort consterné de la capture de celle sur laquelle le cambusier avait les vues qu'on sait, quelques détails qu'il ignorait sur ce fâcheux événement. Jean Cornu termina en s'écriant :

— Quelle bête d'idée aussi pour une fille... et une belle fille (soupir), d'aller faire le marin ! d'aller risquer de se battre, au lieu de rester ici bien tranquille à tricoter de bons gros bas pour un petit mari, qu'on lui aurait trouvé... que nous lui aurions cherché... pour un bon petit mari qui...

— Silence dans la batterie ! interrompit le contre-maître en brandissant la cuillère à soupe sur la tête du soupirant toujours déçu. Si tu as le malheur, mauvais riz-pain-sel, de faire encore la moindre petite allusion au sexe de l'aspirant Gabriel, je te trempe une telle soupe que tes boyaux ne seront plus bons qu'à faire de la ficelle... et si tu oses critiquer encore son état, je te hache menu comme chair à saucisse... Ça te remettra l'estomac, après ta soupe... Tu m'as compris? c'est bien ! Veille au grain et ouvre l'œil ! méchant nabot !

Jean Cornu se le tint pour dit, ne sonna plus mot et se mit, par contre, à dévorer pour deux, Roch ne mangeant pas. Celui-ci passa sa nuit à rêver éveillé mille ex-

travagances. Le jour venu, n'y tenant plus, il alla trouver le commandant Bertiol et lui débagoula tous ses chagrins. Le capitaine de frégate, qui, comme on le sait, avait déjà une partie des secrets de notre héros, accueillit bien le digne marin.

— Ainsi tu voudrais donc être prisonnier des Anglais? dit-il, après avoir entendu les plaintes, les doléances et les désespoirs du contre-maître.

— Si c'était un effet de votre bouté, mon commandant!

— Je parie bien que tu es le seul marin ou soldat de France qui ait pareille fantaisie!

— Je serai aussi le seul qui se trouve coincé dans les mêmes raisons, mon commandant!

— Tu n'as pas peur des pontons?

— J'en ai peur pour eux... mon commandant!

— Tu veux donc que je te fasse mettre dans quelque poste périlleux?

— Si c'est un effet de votre part, mon commandant!

— Et si au lieu d'être pris... tu es tué?

— J'aime mieux être tué que de vivre comme je vis depuis hier... mon commandant!

— Et bien, mon brave, puisque tu le veux absolument... je vais voir dans les ordres du jour de l'amiral ce qui te conviendra. Si on fait sortir quelque bateau plat pour l'approvisionnement de la ligne d'embossage... je te mets dessus.

— Très-bien... mon commandant!

— Si on fait appareiller quelque cannonière pour protéger l'arrivée d'un convoi... tu en seras!

— Excellent... mon commandant!

— Si l'amiral envoie éclairer le détroit pour la jonction des flottilles, tu y auras ton sac!

— Délicieux! parfait! fameux... mon commandant!

— Tu es content comme ça!

— Plus content et recontent que si vous me faisiez

nommer grand *chat* de Perse.... ministre de la marine... ou maître d'équipage entretenu.... mon commandant!

— Eh bien, tu n'as qu'à attendre ton ordre d'embarquement... Je te promets de veiller pour toi la meilleure occasion qui s'offrira de te faire tuer ou de te faire prendre!

— Je ne respire qu'après ça... mon commandant!

Roch quitta le capitaine de frégate, un peu calmé. Au moins, si bizarre que fût une telle consolation, venait-il de recevoir l'espérance. Pour se distraire et tuer le temps, il donna une *râclée* le soir à Jean Cornu qui, dans son dépit de savoir au delà du détroit la titulaire de la dot qu'on sait, eut l'imprudence de laisser échapper quelques nouveaux mots sur le métier intempestif et extravagant qu'avait pris la belle Gabrielle. Le lendemain notre héros reçut ordre d'embarquer sur la canonnière numéro 140, qu'appelait un service périlleux dans la ligne d'embossage.

Il y avait trois jours que la canonnière croisait, louvoyait, parcourait la ligne d'un bout à l'autre, le plus souvent à portée de mousquet des rôdeurs de la station anglaise, et nul engagement n'avait eu lieu. Roch commençait à perdre patience, et il trouvait presque l'enseigne de vaisseau qui commandait le brick trop prudent, malgré sa réputation de bravoure qui l'avait fait choisir pour cette mission d'aviso, tout prêt à prendre au besoin le pavillon du contre-amiral Magon. Une nuit Roch se trouvait de quart sur le pont de la canonnière, mouillée en dehors de la ligne. Il était environ dix heures; il faisait extrêmement sombre; la marée finissait de baisser, la brise venait de terre. Roch, voulant couper un bout de corde, chercha son couteau, et ne le trouva pas dans ses poches. Il se fouille, il se refouille... pas de couteau. Il descend dans l'entrepont, bouleverse ses affaires, jure un peu... rien n'y fait... pas le moindre couteau. Il faut

8.

savoir combien un marin tient à ce meuble, quand il a réussi à le trouver solide et bon, pour comprendre la mauvaise humeur du contre-maître en reconnaissant que son couteau lui a été volé, ou qu'il l'avait décidément perdu. Remonté sur le pont, notre homme repassait ses doléances dans un monologue de la plus mauvaise humeur, lorsque tout à coup il se donne sur le front un coup de la paume de sa main calleuse:

— Tiens ! que je suis godiche, dit-il. Je parie que je l'ai laissé dans le canot tantôt, après avoir été avec quatre hommes mettre la grande bouée sur l'orin (cordage) de l'ancre... Justement, j'ai coupé de la limande (bandes de vieille toile à voile) pour garnir l'orin, afin qu'il ne se coure pas dans la boucle de fer de la bouée... Je l'aurai oublié là... C'est sûr... comme du vinaigre !

Plein d'espoir dans la récupération de son instrument favori, Roch appelle un mousse et lui dit :

— Viens ici, gringalet ! écoute... tu vas larguer la bosse (cordage qui retient) du canot, et le haler de l'avant... quand il sera là, tu me le diras! file !. . J'aime autant que l'aspirant qui se promène là bas à l'arrière ne me voie pas m'affaler dans le canot... ça n'est pas le poste d'un contre-maître, quand il y a des mousses et des novices... Mais en douceur, Lafleur ! ils pourraient me chiper mon couteau pour se payer du dérangement !

Un moment après, le canot ayant été halé à l'avant de la canonnière, de façon à ce que le marin pût y descendre sans être vu de l'aspirant, Roch se laissa glisser par la poulaine, et s'y affala. Mais, comme il faisait fort sombre, il dut chercher à tâtons... Or, dans sa nouvelle position, le canot, cessant d'être à l'abri du navire, reçut en plein l'impulsion de la marée descendante, si bien que le petit mousse qui tenait la bosse la sentit lui glisser dans les mains, et n'eut pas le temps de l'amarrer que déjà le bout filait dehors !

Roch accroupi au fond du canot, à tâter partout pour

trouver son couteau, mit quelque temps à le retrouver. Lorsqu'il le tint, il se redressa en poussant un petit grognement de satisfaction, et... levant la tête, il fut fort étonné de ne plus voir le navire. Il regarde, regarde... et rien que la nuit noire! En moins de cinq minutes le courant avait emporté la barque assez loin de la canonnière pour que l'œil surpris et inquiet du marin grimpé sur les bancs ne distinguât plus la fine mâture du brick estompée dans l'ombre.

— Ah bien !... ousque je vais comme ça ? dit Roch. Le canot est en dérive ?... Voilà un couteau qui me coûte cher ! vingt-cinq mille tonnerres ! Je suis frit si je ne me patine pas en double ! Ouich ! pas d'aviron dans ce satané canot... C'est moi qui les ai fait retirer tantôt, comme c'est l'usage... Comment ça va-t-il ? ça va mal! Voilà une belle affaire ! Faut-il que je hèle du brick ? Ma foi si... ah le gredin de mousse!... me voilà retranché de ration pendant huit jours... Ohé! ooooohé du brick!!

Et grimpé sur un banc du canot, balancé par la marée, la face tournée vers la partie qui lui semble celle où doit se trouver son navire, les deux mains formant porte-voix sur sa bouche, Roch crie de toute la force de ses poumons:

— Oh du brick ! oooooohé !

Puis il écoute... il baisse sa tête contre l'eau perfide qui l'emporte... rien ne répond...

Ne l'a-t-on pas entendu ? L'aspirant qui commande le quart de nuit sait-il que le canot est en dérive ? Le mousse, en reconnaissant la gravité de sa faute, s'est-il empressé d'aller l'avouer pour qu'on essaye d'y porter remède... ou bien la peur du châtiment la lui fait-il taire ?... Voilà les questions que Roch s'adresse, sans savoir où sont les probabilités de la réponse...

Il hèle encore... il voudrait mettre toutes les forces de son âme et de son corps dans un cri qui pût aller retentir jusqu'au bord dont chaque seconde qui s'écoule

l'éloigne... car en ce moment de crise, Roch ne voit que le danger que fait courir à son honneur la façon équivoque dont il quitte son navire... Il crie encore... Ses regards pleins d'anxiété fouillent l'ombre... son oreille attentive s'ouvre à un dernier espoir... il n'entend rien, mais voit... il croit voir du moins des lumières poindre, briller, s'agiter du côté où il sait qu'est la terre... L'a-t-on entendu? S'est-on enfin aperçu de la disparition du canot ? Mais pourquoi ne sonne-t-on pas la cloche ?... pourquoi ne tire-t-on pas quelques coups de fusil pour lui faire comprendre qu'on s'occupe de lui, qu'on avise à le sauver... Mais les volées de la cloche, les détonations des fusils ainsi lancées, au milieu de la nuit paisible, ne manqueraient pas de donner l'alarme sur toute la ligne d'embossage... Cela ferait croire à quelque attaque, à quelque surprise de la part de l'ennemi... Chacun répondrait, pour faire comprendre qu'il veille... L'inquiétude gagnerait la terre, les forts tireraient le canon d'alerte... Les officiers supérieurs, l'amiral lui-même seraient sur pied ! et tout cela pour un canot en dérive avec un homme ! Toute cette alarme, ce branle-bas, tous ces navires sur le qui-vive et tous ces gens sur pied, parce que le contre-maître Roch avait perdu son couteau !...

Et le temps passe, et la marée inexorable continue, dans son retrait, d'emporter on ne sait où ce fragile canot qu'un mousse étourdi, ou trop faible pour le retenir, a laissé partir, emportant l'honneur, la vie ou la liberté d'un digne marin !

Les lumières dont l'apparition avait un moment rendu l'espérance à notre héros semblaient disparues... Tout n'était plus qu'ombre et silence sur cette mer qui berçait toutes ces passions guerrières endormies et confiantes dans les vigies attentives au milieu de l'obscurité prudente où elles se cachent... Roch comprend que tout espoir d'être sauvé atteint, rejoint par les siens, est perdu. D'ailleurs, comment désigner le point où il fuit

si involontairement lui-même? Il n'a point de fanal à montrer à ceux qui pourraient le chercher... Il n'a point de rame pour guider cette course forcée, et essayer de tirer au moins parti de son désastre!

Alors Roch, en homme de cœur et d'honneur, s'abandonna au désespoir. Assis dans le fond du canot que ballotte la houle, la tête serrée dans ses deux larges mains, il songe que peut-être sa disparition sera mal expliquée, que ses cris, espèce de protestation contre l'événement qui l'arrachait à son navire, n'auront pas été entendus... et enfin qu'il est exposé à se noyer à la première rafale, dans ce canot fragile.. ou peut-être à y mourir de faim... car, selon son calcul, il ne se sera point écoulé deux heures qu'il sera au large de la ligne anglaise entre les navires distancés de laquelle il passera inaperçu dans l'obscurité, ou dont les canons le couleront à fond si par hasard il est aperçu...

Et à la pensée de ceux qu'il aime, le contre-maître, ce courage de fer, qui se serait laissé amputer d'un membre sans se plaindre, Roch, attendri, pleure... Ses grosses mains calleuses et goudronnées sont baignées de larmes...

— Nom d'un nom? s'écrie-t-il, je ne savais pas que j'en avais!

Une heure se passe... il est près de minuit; Roch comprend que la marée va cesser de descendre, et qu'après une heure environ de stagnation le flux commencera à se faire sentir. Si cette marée perfide qui l'a entraîné loin de la ligne française allait ensuite l'y ramener? Mais non! la brise qui vient de terre est trop forte... il faudrait, pour voir se réaliser une pareille espérance, qu'elle mollît, et loin de là, elle augmente assez sensiblement et pousse vers la côte anglaise. Roch doit renoncer à cet espoir un moment conçu, et à la suite duquel la déception est plus vive. Alors il se jette à genoux, et dit avec élan :

— *Min Dieu!* Sauvez mon honneur avant tout... puis, sauvez aussi ma vie, si elle peut être utile à ceux que j'aime et que je puis secourir dans leur infortune!

Il dit... et lève involontairement ses yeux vers le ciel où quelques pâles étoiles commencent à dégrader l'opaque obscurité... Soudain il pousse un cri de surprise et peut-être aussi d'inquiétude... Une masse noire est là, devant lui, dans la direction vers laquelle la brise, plus que la marée, désormais presque amortie, entraîne son canot. Les deux mâts d'un brick mouillé dressent leurs lignes noires croisées de vergues et encombrées de cordages, sur le fond un peu éclairci du ciel... C'est un des navires de la ligne d'observation que les Anglais tenaient presque continuellement à cinq ou six milles au large de notre file d'embossage...

— Allons! il va falloir la danser! Frit... frit, je suis frit à la sauce anglaise!... si les scélérats ne me tuent pas, je goûte aussi, moi, du ponton... Comment ça va-t-il? ça va mal!... Ce n'est pas le moyen de veiller sur Marius et de sauver Gabrielle!

Et comme le canot approchait toujours du bâtiment anglais, Roch commença à s'étonner qu'on ne le hélât point, soit avec la voix, soit avec quelques coups de pierrier ou d'espingole...

— Non d'un nom! Est-ce que la vigie se serait fermé les yeux pour les tenir chauds? Est-ce à moi de les hêler? pas si bête... Rien ne bouge! c'est-y cocasse tout de même! Les *English* font un drôle de quart... Les sacs à gin seront tous soûls!

Et le canot n'était plus qu'à vingt brasses du brick... et tout continuait d'être silencieux.

C'était étrange!

— Ah çà! ah çà! Est-ce que je le croche à l'abordage à moi tout seul, ce *goddem?* Sarpebleu! mon fils Roch! si tu avais ici ta hache d'honneur!... Hum! je n'ai que

mon couteau !... diable de couteau... est-ce pour ça que je te cherchais et que tu m'as amené ici ?

Et rien ne bougeait sur l'Anglais... On eût dit un grand cercueil ballotté avec son cadavre.

— Tiens, tiens, tiens ! fit le contre-maître, moi qui riais. . est-ce que ça irait pour de bon la plaisanterie?... Comment ça va-t-il ? ça va bien !... J'y crois à peine ! Il y a là, bien sûr, quelque gredin d'*English* qui me reluque, et qui, au moment où je passe délicatement la jambe par-dessus le bord, me sale la tête d'un coup de pistolet... ou me hache la frimousse en zig-zag...

Et comme notre marin était encore indécis sur ce qu'il pourrait faire, son canot, porté par le vent et les derniers élans de la marée, est prêt à aborder presque par le travers du brick endormi... ou sournois !

— Ma foi, saint Roch me protége ! Vive la France !... Si on m'éboudine, ça sera de bonne guerre... En avant, fils de ma mère !

Et le contre-maître ouvre son couteau... puis attend quelques secondes encore... Le canot touche enfin le grand brick sur le flanc duquel on voit, à l'éclaircie du ciel, quatre cols de canons, sans doute chargés, qui s'avancent au dehors comme des gargouilles. Il y a de quoi donner cent fois la mort... Roch, pris de cette *fièvre française qu'on appelle valeur*, ne pense plus au danger... il ne voit que la gloire que lui réserve peut-être la combinaison la plus extravagante des chances du hasard. Tout dit pourtant qu'il va à la mort... mais au milieu des menaces sanglantes que profèrent les probabilités à l'oreille de la raison, se mêle une voix qui murmure une légère possibilité de succès... et Roch n'entend que celle-là ! il tient son cher couteau entre ses dents, et s'élance vaillamment sur le flanc de l'Anglais, repoussant du pied son canot dont il n'a plus besoin. S'il retombe... c'est sous le plomb ou le fer... la mer le recevra dans son humide linceul !

Il s'est cramponné à la saillie que présente au sabord le col allongé d'un de ces canons gorgés de mitraille... et si étrangement aveugles et muets. Il avance la tête par l'embrasure du sabord, pensant bien qu'un bras armé du dedans peut la lui abattre pour prix de sa témérité... mais rien! rien ne bouge, rien ne bruit! Alors le marin escalade agilement le bord... il touche le tillac, gagne lestement le centre du navire, où une tente de grosse toile pendue d'un mât à l'autre forme une ombre plus épaisse que le long des pavois où s'étendent les lueurs que la brise, en fraîchissant, laisse tomber des étoiles, en chassant les nuées opaques. Roch, son couteau à la main, regarde autour de lui... rien ne semble le menacer. Il avance avec précaution vers l'arrière, et ce n'est qu'après quelques instants qu'il finit par apercevoir une ombre noire, appliquée au capot de la chambre... C'est le chef du quart qui dort, qui cuve son ivresse du soir peut-être... Notre héros, après avoir de nouveau soigneusement examiné autour de lui, et surtout vers l'avant du brick, où doivent être les marins de quart, se glisse vers le capot de chambre, et, leste et vigoureux, il jette sur la tête de l'officier son hulot qu'il a retiré d'avance, puis étreignant d'un bras cette tête lourdement et solidement encapuchonnée, il plonge par trois fois son couteau, toujours soigneusement affilé, dans la poitrine du dormeur, qui se débat à peine, et dont les plaintes sont étouffées sous le hulot!

L'officier mort, Roch le laisse renversé sur le tillac, ferme lestement le capot de chambre, et y met les verroux extérieurs, puis, cherchant le chemin le plus ombreux, il se glisse vers l'avant du navire... Arrivé au pied du mât de misaine, il voit un homme appuyé immobile sur le bossoir... il comprend que c'est la vigie au sommeil de laquelle il a dû d'aborder si aisément le brick. Il s'élance d'un bond sur cet homme, le saisit vigoureusement par les jambes, qu'il soulève... Le dor-

meur se trouve un instant balancé la poitrine sur le pavois ; Roch n'a plus qu'à pousser... et l'ivrogne s'en va tomber comme une masse inerte dans l'eau, ne se réveillant quelques moments de son imprudent sommeil, que pour passer dans celui dont on ne se réveille pas...

— Est-ce tout? Le marin français regarde partout autour de lui... personne... il se croit seul sur le pont de cet insouciant navire. Mais d'un moment à l'autre quelqu'un peut monter de l'entre-pont où dort l'équipage... trente hommes, au moins! Et le panneau qui livre accès à cet entre-pont est tout grand ouvert... A chaque instant Roch s'imagine qu'il va y voir paraître des têtes, puis des bras armés. Mais par bonheur il aperçoit les fortes planches de chêne bardées de fer qui servent à clore cette ouverture... il les traîne au panneau, les ajuste, passe dans leurs anneaux les tringles qui servent à assujettir le tout et les cadenasse.

Cette grave opération terminée, Roch se croit maître du pont du brick ; mais sa victoire était de celles dont est parfois embarrassé celui que le destin en favorise. Le fait est qu'un homme seul engagé dans un navire dont l'entre-pont regorge d'ennemis, et cela au milieu d'une escadre à laquelle le jour va tout apprendre, se trouve dans une situation fort glorieuse, sans doute... mais aussi fort périlleuse! Nous avons dit qu'une large tente de forte toile à voile s'étendait entre les deux mâts du brick, évidemment pour préserver soit du soleil, soit de la pluie, l'ouverture de l'entre-pont que Roch venait de condamner. Cette tente, fort légèrement attachée aux coins par quelques bouts de *fil de carré* (menue ficelle peu tordue), était supportée dans tout son poids par ce qu'on appelle *araignée*, c'est-à-dire un système de cordages en éventail, qui converge vers une corde unique qu'une poulie reçoit dans la mâture. Roch, qui avait lieu de se croire seul maître du tillac, s'était assis sur le panneau, écoutant à la fois si l'ennemi du dedans fai-

sait mille de vouloir agir, et réfléchissant sur le parti qu'il avait à prendre :

— Comment ça va-t-il ? ça va bien ! Me voilà patron du tillac, et peut-être même de tout le navire, si j'ai le bonheur que mes *goddem* soient solidement arrimés là-dessous... Mais qu'est-ce que je vais faire de ma victoire ? Dans quelques heures il fera jour, le brick est entouré par d'autres navires... par d'autres buveurs de bière qui comprendront bien vite qu'il se passe ici quelque chose d'extraordinaire... et qui enverront leurs chaloupes voir de quoi y retourne... nom d'un nom ! On me la fera payer belle... un officier poignardé avec un couteau, un matelot noyé, tout un équipage du roi des *roast-beefs* prisonnier et mystifié du premier numéro ! Hum !... pas un ne bouge !... ils seront par bonheur tous soûls... On dit que chaque soir ces English ça se gargarise l'estomac avec du grog si fort, qu'il gratte en passant comme si on avalait une brosse... Tout ça est bel et bon... mais qu'est-ce que je vais faire, moi, à présent que... O Roch ! fils de ma mère... fameux ! fameux ! une idée !... Il est dans les environs de minuit passé... à une heure le flux porte à terre... peu à peu la force de la marée augmente... quand je reconnais que le courant est plus fort que la brise qui vient de terre, je coupe le câble qui tient le brick à son ancre... la marée me drosse... me porte vers la côte de France... au petit jour je tombe dans la ligne d'embossage... La gueuse de marée qui m'a emporté dans un canot me ramène dans un beau brick de dix canons, la brave fille !... Holà ! les amis ! mes officiers ! c'est moi ! C'est le contre-maître de la canonière 140 qui a pris un marchand de boulets anglais à lui tout seul !... Ohé ! ohé ! place ! que je passe le pavillon anglais à la poulaine !... C'est moi qui gouverne, c'est moi qui commande, c'est moi qui tout !... En voilà une de prouesse ! Un brick tout armé, sans avarie, avec son équipage en

chemise... Comment ça va-t-il? ça va bien?... Ce n'est pas une hache d'honneur que me donne le premier consul... cette fois, c'est un canon... un canon de trente-six d'honneur! Et puis la vente de l'*English*, y en aura au moins la moitié pour moi... un fameux brick bien acastillé... Je parie avec moi que ma part va à plus de cinquante mille francs! Avec une pareille somme, Gabrielle et Marius...

Comme Roch en était là de ses projets et de ses espérances, il se sent tout d'un coup tomber sur la tête la lourde tente... les plis de la toile l'entourent... l'enveloppent; il se lève avec peine pour chercher une issue... et presque aussitôt il sent qu'il heurte un corps... un homme, un adversaire inattendu qui, en lâchant brusquement le cordage de l'araignée, l'a pris dans ce piége infernal!

Roch, empêtré dans les vastes plis de la toile, sent l'ennemi qui agit librement au dehors, et qui assène au hasard de terribles coups d'une barre de fer qui l'effleure, voltige sur lui, puis le touche assez douloureusement à l'épaule... menaçant, dans son infatigable volée, de l'atteindre à la tête et de le renverser frappé mortellement sous cet étrange linceul...

Notre marin bondit de fureur; il imprime ses dents et ses ongles dans la toile dont le grossier tissu résiste à ses efforts désespérés... deux fois il a senti de l'autre côté de cette barrière infernale le corps de son adversaire... il l'a presque saisi de ses larges mains crispées par la rage... mais le fatal tissu le trahit; l'ennemi, libre de ses mouvements, s'est échappé de cette dangereuse étreinte... et la barre de fer qui frappe lourdement le pont dans des coups que l'obscurité et la confusion des plis rendent heureusement incertains, continue à menacer son crâne que le hasard seul soustrait à son rude contact... Roch, en se démenant sous cette lourde toile, gagne enfin un point où les plis, moins pressés, lui

laissent quelque liberté d'agir. L'ennemi, qui sans doute a vu la tête de son prisonnier saillir sur cette toile affaissée, y dirige un vigoureux coup de sa massue... la barre de fer râfle et ensanglante le dos de Roch... mais celui-ci, sentant d'où le coup a été dirigé, profite de la fluidité des plis qui recouvrent ce point pour s'élancer dans la direction où l'instinct lui dit que se trouve son adversaire, et avant que celui-ci n'ait eu le temps de faire de nouveau manœuvrer l'arme meurtrière, le Boulonnais saisit l'ennemi à travers la toile, comme on ferait d'un animal fangeux, et, l'enveloppant à son tour de la tente relâchée, il l'empêtre, l'emmaillotte, le terrasse... change les rôles, en un mot! L'Anglais veut vainement se débattre, se désenchevêtrer de la toile traîtresse, se soustraire à la rude pression de son adversaire furieux... vains efforts! Roch lui tient le genou sur la poitririne et cherche à l'étouffer... à l'étrangler dans ses mains d'acier... Mais tout à coup il pense à son couteau qu'il avait remis dans sa poche en commençant ses réflexions, assis sur le panneau condamné... Il le prend, l'ouvre, et s'est bientôt percé un passage dans la toile fendue... alors il frappe en pleine poitrine son adversaire déjà presque étouffé; puis, comme si sa fureur d'abord, et cette seconde victoire ensuite, avaient pour un moment décuplé son courage et ses forces, il roule le corps expirant au milieu de cet amas de toile, coupe les derniers liens qui le retiennent, lance le tout à la mer... et tombe à son tour, épuisé, sur ce tillac témoin de sa seconde et surprenante victoire!

VIII

COMPLICATION DE RUSES ET D'INCIDENTS.

Nous devons, sur l'incident qui précède, deux mots d'explication au lecteur. Comme dans ce véridique récit

tout est naturel, tout doit s'expliquer. Voici donc ce qui était arrivé. Le brick de S. M. Britannique Georges III, *the Unicorne* (la Licorne) se trouvait mouillé vers le centre de la ligne d'observation que Nelson avait laissée au large de notre ligne d'embossage, et se trouvait à un mille environ de ses matelots d'arrière et d'avant (c'est-à-dire des navires placés sur la même ligne). Comme les Anglais, dans ces circonstances, étaient uniquement agresseurs, ils ne veillaient pas avec la même sollicitude que nos canonnières, qui redoutaient les surprises, et c'est ce qui explique, un peu de grog aidant, comment, sur trois hommes de quart, Roch en avait si audacieusement surpris deux endormis. Nous disons seulement deux, et ce n'est pas à dire pour cela que le troisième ait fait bonne garde... nous avons même tout lieu de croire qu'il dormait aussi, mais que, moins appesanti que les deux autres par les vapeurs de l'ivresse, il avait vu les faits et gestes du marin français sans y rien comprendre d'abord... puis sans trop oser se risquer ensuite à les entraver. Caché dans l'ombre des bittes de beaupré, il s'était fait petit et avait attendu pour juger ce qu'il pourrait convenir de faire, quitte à se rendre purement et simplement, s'il lui semblait que toute autre partie fût trop rude à jouer avec ce damné partenaire. Mais, voyant enfin l'ennemi, qui se croyait totalement maître du tillac, s'asseoir sur ce panneau où il venait d'emprisonner l'équipage, l'Anglais, qui avait autrefois assisté à un combat dans lequel manœuvraient des *filets de casse-tête*, eut soudain l'inspiration qu'on a vue... Il s'empara d'une bringuebale de pompe qui se trouva sous sa main pour en faire une massue, et se glissa jusqu'au cartahu (cordage) qui supportait l'araignée de la tente, certain que le poids de la lourde toile romprait sur-le-champ les légères attaches des coins... On sait comment cette ruse qui n'était, certes, dénuée ni d'adresse ni de courage, tourna pleinement contre

son auteur, lancé aux requins de la rade dans son vaste linceul !

Mais Roch, un moment épuisé par ses efforts herculéens, n'avait pas tardé de se remettre au niveau de sa périlleuse situation. Il chercha sur le pont s'il trouverait une hache, afin de couper le câble qui retenait le brick immobile sur son ancre. Il songeait alors à donner suite au projet si brusquement interrompu par la chute de la tente, projet qui consistait à mettre le navire en dérive avec le flux, et d'aller le livrer comme sa prise, à lui tout seul, au milieu de la ligne française. Sans aucun doute, c'était là une rare occasion de se couvrir de gloire, d'effacer de la façon la plus brillante ce qu'avait pu avoir d'équivoque ou de mal défini sa disparition, et enfin de s'enrichir au delà de toutes ses espérances les plus ambitieuses... Déjà donc notre digne marin tenait la hache qui allait livrer le brick au courant devenu assez actif pour triompher de la brise... lorsqu'une pensée arrêta son bras déjà levé sur le câble...

— Et Gabrielle? se dit-il brusquement...

Il y eut alors dans cette tête et dans ce cœur un moment de lutte étrange entre les sentiments, les instincts du marin, du guerrier et ceux de l'ami... de l'oncle. Roch vit tout d'un coup sa gloire et sa richesse pâlir, s'effacer à la pensée de ceux qu'il aimait plus que la richesse et la gloire... et qui, sans doute, gémissaient dans un odieux esclavage.

— Mais que puis-je faire pour eux? s'écria-t-il, en laissant retomber l'instrument qui, quelques secondes de plus, avait failli l'emporter vers la célébrité et la fortune.

— Si, renonçant à ces avantages que j'ai conquis seul... qui sont bien à moi... je... mais comment faire, comment faire, comment y réussir? Deux bras, si courageux qu'ils soient, ne sauraient suffire pour pareille besogne...

Et d'ailleurs .. où irais-je? Ces Anglais comprendront-ils ma générosité? y répondront-ils comme j'oserais l'attendre? ..

Et le pauvre Roch pressait sa tête dans ses mains, comme pour en faire sortir une ressource nouvelle... une résolution qui conciliât tout...

La brise fraîchissait... il y exposa son front brûlant sous un travail d'idées tel que le digne contre-maître n'en avait jamais subi.

— La gloire... ça doit être beau! La fortune... ça doit être bon!... un coup de hache et tout cela est à moi! La mer qui va baigner la côte de ma patrie m'emporte... Le jour se lève, le soleil éclaire... et l'on me voit passer triomphant, tenant la barre de ma prise, au milieu de la ligne des canonnières couvertes de curieux stupéfaits... C'est Roch! c'est le contre-maître Roch! crie-t-on... D'où vient-il? Comment a-t-il fait? C'est un brave! vive Roch!... Oui... oui, vive moi... Ah! la gloire... la France... le premier consul... Ah! ça grise! ça enivre plus que le grog... Et je vois mes prisonniers sortir de l'entre-pont, aux huées, aux moqueries de tout le port... C'est moi-même qui ouvre au commodore... L'amiral lui dit: « Mon *goddem*, remets ton épée à ce brave! au contre-maître Roch!... » Mais plus de contre-maître! moi aussi j'aurai une épée... je serai fait officier... ministre... consul... On me porte en l'air en criant: ***Hourra!*** En avant la musique et les guinées... Comment ça va-t-il? ça va bien... On crie à tour de bras: Vive Roch! vive Roch! Oui, oui, mes amis: vive moi! vive le fils de ma vieille mère!

Et sans doute, dans l'enthousiasme qui le transportait, notre héros allait définitivement laisser tomber sur le câble du brick le tranchant de la hache qu'il avait reprise, lorsque sa main, qui pressait son sein comme pour y retenir le débordement de joie qu'y faisaient bouillonner ses espérances... lorsque sa main, disons-nous,

rencontra le petit sachet de toile cirée qui renfermait, suspendu à son cou, la précieuse lettre de sir Meurice à Jeanne...

— C'est Gabrielle qui m'appelle... dit-il tristement, en abjurant tout à coup son enthousiasme. Adieu fortune et gloire ! mes amis, je reviens à vous !

Et rompant résolûment avec les brillantes espérances des instants précédents, Roch jette la hache loin de lui et ne songe plus qu'à mettre à exécution le hardi projet qui doit couronner cette nuit étrange.

Ce projet est le comble de l'audace... une gigantesque tentative... Il puise des forces dans son cœur... il l'accomplira !

La brise ronfle, mugit dans les cordages... elle pousse droit en Angleterre, comme la marée, à cette heure, porte à la côte de France.

Ce que médite Roch est inouï ! Son courage, son génie de marin vont suppléer à la force qui lui manquerait pour l'accomplir !

C'est en Angleterre désormais que Roch veut aller... Arrivé là... il saura que faire ! Couper le câble, c'est livrer le brick à l'action du courant ; pour qu'il ressente celle du vent, il faudrait déployer des voiles...

Un homme seul !

Mais une admirable inspiration a passé par la tête de notre héros. Il faudrait vingt hommes pour développer et livrer au vent la surface tendue d'une voile importante... lui seul il la suspendra dans la mâture élevée...

Un hunier offre une grande surface carrée, maintenant relevée par couches, par plis serrés, sur la lourde et longue barre transversale qui forme une croix avec le mât et qu'on nomme vergue... La première chose à faire, c'est donc de couper les liens qui maintiennent la voile sur cette vergue, et d'attacher solidement les deux coins inférieurs de cette voile aux extrémités d'une autre vergue qui est placée sous la première, comme une croix

de Lorraine. On conçoit que la voile maintenue en bas par ses coins, et attachée à la vergue dominante par tout son côté supérieur, n'a plus qu'une opération à subir... c'est d'être tendue : pour cela, il faut nécessairement que la vergue d'en haut monte et s'élève jusqu'au sommet du mât, en s'écartant toujours de la seconde, qui reste transversalement fixe...

Mais le poids de cette voile, de sa vergue et d'une multitude de cordages dont elle est accompagnée, est énorme! Il faut une grande puissance pour l'élever à l'aide d'une forte corde qui, passant par le sommet du mât, tient par un de ses bouts à la vergue à laquelle est fixée la voile, tandis que l'autre reçoit le concours de force nécessaire pour amener le résultat...

On comprend donc bien que pareille opération est impraticable pour un seul homme, quelque grande que puissent être sa force et son énergie...

Le moyen est trouvé pourtant! Les sentiments qui animent Roch l'ont rendu plus ingénieux que ne l'eussent fait toutes les combinaisons d'une froide théorie...

Le câble qui tient le brick immobile sur son ancre, comme la longe retient le coursier au poteau... ce câble que, dans sa fièvre d'enthousiasme, notre héros a failli trancher pour que la marée l'emportât vers la fortune et la gloire... ce câble enfin va aussi lui fournir les moyens de se rendre où l'appelaient les devoirs de son cœur!

Roch prend le bout de la drisse, du cordage qui doit servir à faire monter à tête de mât la lourde voile, et l'attache, la noue solidement au câble qui tient le brick vacillant à l'ancre immobile au fond des eaux. Puis, tout étant prêt, il tranche de sa hache le nœud qui fixait ce câble au navire...

Aussitôt celui-ci subit les pressions diverses qui tendent à l'écarter du point ou il était stationnaire...Le câble, en filant hors du bord, entraîne avec lui le moyen ascen-

sionel que Roch a fixé... La brise ne tarde pas à agir plus que la marée sur la coque et surtout sur la mâture où la voile s'élève peu à peu. Quand l'ingénieux marin reconnaît que l'effort du cable qui fuit lui a transmis la tension nécessaire, lorsqu'il juge que la toile offre une surface suffisante à l'action du vent, il coupe le cordage qui ne doit plus être entraîné, l'amarre au bord, et saute au gouvernail pour diriger la marche du brick vers le large !

On comprend que le courant, la marée montante, qui eût suffi pour entraîner à la côte de Boulogne une coque dont la mâture vide n'offrait nulle prise au vent, est devenue impuissante, dès qu'une voile aussi vaste qu'un hunier est déployée à l'action de celui-ci, et que Roch, qui avait à sa disposition le choix des deux sortes de puissances, s'est confié à la plus active. Aussitôt qu'il lui fut possible, il laissa tomber la misaine sous le hunier, opération qui ne consistait qu'à larguer les petits cordages (rabans) qui soutenaient les plis retroussés de la voile sur la vergue; il en amarra aisément les coins inférieurs sur le pont... et la brise, plus ronflante à mesure qu'il avançait dans le détroit, l'emporta assez lestement pour que, lorsque vint le petit jour, notre héros n'aperçût plus ni ligne d'embossage ni ligne anglaise...

Mais l'équipage enfermé dans l'intérieur du brick? demandera-t-on. Disons d'abord que, dans les premières heures de leur épais sommeil, ils n'eurent évidemment nulle connaissance des premiers faits et gestes de l'intrépide Français sur le tillac. Leur panneau solidement fermé et cadenassé, ils purent entendre la lutte de Roch et de son mystérieux adversaire dont la massue de fer retomba maintes fois sur le pont d'une façon retentissante... Mais ils durent croire que le pont était le théâtre d'un combat animé... que le brick avait été pris à l'abordage par des forces supérieures... et leurs tenta-

ives pour sortir de l'entre-pont ayant échoué contre les précautions de l'ennemi, lorsque bientôt ils sentirent le bâtiment s'agiter, marcher, quitter le mouillage enfin, ils ne purent, ces pauvres diables de mystifiés, que croire plus fermement à la capture de leur brick par des forces contre la supériorité desquelles il n'y avait plus qu'à se résigner... Qui diable aurait jamais été s'imaginer, parmi eux, que c'était un seul homme qui avait accompli pareille œuvre ?

Le capitaine du brick, ainsi que son lieutenant, que la fermeture du capot de la chambre avait surpris dans leur sommeil, ne purent que concevoir les mêmes pensées... Ayant fait une tentative infructueuse pour sortir, ils sentirent sur les degrés de l'escalier le sang fumant de l'aspirant égorgé contre le capot, et ce sang, qui avait filtré à travers les joints des planches, leur avait fait deviner le drame mystérieux qui s'était accompli sur le pont, et dont ils comprirent le dénoûment sans pouvoir s'en imaginer les scènes. Comme l'équipage, supposant le navire surpris et capturé par un ennemi nombreux, ils se jugèrent, en le sentant marcher, prisonniers sans combat. Le capitaine du brick était un homme de cœur, un brave officier. L'humiliation d'une telle capture, le désespoir qu'il ressentit de la honte qu'elle jetterait sur ses épaulettes, lui tournèrent la tête... il prit un de ses pistolets chargés et se brûla la cervelle !... Roch entendit l'explosion sans rien comprendre. Le seul prisonnier qui restât dans la chambre, le lieutenant, fort troublé de ce brusque suicide, voulut tenter de se dérober la vue du cadavre de son chef, en faisant tous ses efforts pour apprendre ce qui se passait sur le pont. Ayant déjà échoué dans ses tentatives pour ouvrir le capot condammé par Roch, il saisit un cordage qui pendait d'en haut à portée d'un sabord-fenêtre de la chambre, et essaya, en s'y cramponnant, un poignard entre les dents, de s'élever jusqu'au pavois... mais le cordage

qu'il avait saisi filant sous le poids de son corps... l'officier tomba à la mer... et y resta! tandis que les matelots de l'entre-pont, qui du moins n'avaient nulle responsabilité supérieure dans l'affaire, après avoir contraint le cambusier à leur délivrer quelques copieuses rations de gin, s'étaient pesamment rendormis dans leurs hamacs balancés au roulis qui, selon leurs présomptions, les entraînait vers l'esclavage!

Mais à quoi pensait Roch ?... qu'espérait-il?... qu'avait-il projeté, en conduisant aussi hardiment ce navire droit à cette côte, dont l'approche semblait devoir lui jeter des embarras de nature à annuler tout ce qu'il avait accompli d'aventureux et d'étrange?

Ses actes vont répondre...

Qu'on se souvienne toujours en nous lisant, et pour ne pas accuser l'imagination du romancier de se substituer au récit du chroniqueur, qu'on se souvienne, disons-nous, qu'en fait de ruses, de roueries, de hardiesses singulières et infernales, un marin français est une sorte d'incarnation du diable, et que nous aurons souvent affaire au *corsaire*, qui est à son tour, à ce propos de hardiesses, de roueries et de ruses inimaginables, le marin porté à sa dernière équation. On doit donc s'attendre à nous voir puiser dans ce COFFRE DU VIEUX MATELOT des récits qu'il nous eût semblé extravagant d'inventer, en toute autre circonstance où notre plume eût été livrée à ses propres créations; tant il est vrai que le réel l'emporte toujours sur le fictif en fait de bizare, d'inattendu et de dramatique... Les romanciers et les poëtes ont beau inventer! il est un historien qui ira toujours beaucoup plus loin qu'eux dans les voies de l'horrible ou du sublime, de la peinture des vices ou des vertus, du comique ou du tragique, du merveilleux ou du trivial, du beau, du laid, du sombre, du lumineux... et cet historien, c'est la nature!

Revenons à notre héros qui s'en va gaillardement

droit à la côte anglaise dont les eaux sont toutes sillonnées de bâtiments ennemis, gouvernant effrontément le brick de S. M. Britannique *la Licorne,* avec un équipage prisonnier sous le pont.....

Un des premiers soins de Roch, dès que le jour était venu, avait été de dépouiller le cadavre de l'aspirant de sa capote d'uniforme, et, sans en laver les taches de sang, de se la mettre sur le dos. Aussi coiffé d'un chapeau galonné qu'il avait trouvé sur un banc de quart, et affublé de tout ce qui avait semblé bon à prendre (dans le but qu'il se proposait) sur le cadavre ensuite jeté à la mer, notre contre-maître avait assez l'air d'un officier en tenue de bord. Loin de faire disparaître les taches de sang qui baignaient le pont près du capot et à l'endroit où avait eu lieu le singulier duel entre les adversaires séparés par la tente tombée, Roch avait étendu et multiplié ces taches partout où il avait pu, de façon à ce que le tillac eût l'air d'avoir été l'arène d'un furieux combat... Il parvint à prendre ces diverses dispositions en abandonnant de temps en temps le gouvernail auquel il recourait dès que le brick déviait par trop de la ligne qu'il désirait lui voir suivre, et qui ne tendait à rien moins qu'à le jeter au beau milieu des bâtiments anglais qui sillonnaient en grand nombre les eaux de la côte.

Nous avons omis de dire que, dans la dépouille de l'aspirant, Roch avait trouvé, non sans quelque plaisir, une belle et bonne ceinture de cuir doublée de taffetas ciré, contenant une centaine de guinées et plusieurs paquets de bank-notes s'élevant à un total trois ou quatre fois plus considérable... précaution dont une famille prévoyante avait, sans doute, muni celui que les éventualités de la guerre pouvaient rendre prisonnier sur la terre ennemie... Revenons à *la Licorne.*

Lorsque le grand jour eut permis à son aventureux timonier de pouvoir distinguer les différentes sortes de bâtiments qui naviguaient le long de la côte, celui-ci,

qui connaissait suffisamment le pays pour calculer qu'il se trouvait dans les parages de Lydd, choisit parmi les voiles ennemies celle qui lui sembla la plus appropriée à ses hardis projets, et ayant de son mieux brassé bâbord ses vergues, et largué la voile d'artimon, il mit le cap vers Douvres, de façon à couper le chemin de l'Anglais. Or celui auquel en voulait Roch était un gros trois-mâts que son encolure, son acastillage, la coupe de ses voiles, tout enfin révélait pour un navire marchand, filant de son mieux près de terre pour éviter certaines rencontres malsaines... Roch, on le verra, avait ses raisons pour choisir cette espèce de navigateur. Il avait d'ailleurs eu soin de mettre *en berne* le pavillon anglais trouvé amené à l'arrière du brick. Le pavillon en berne est un pavillon plissé dans sa longueur, de manière à ce que ses plis, retenus de distance en distance par des liens, ne peuvent, lorsque le pavillon est arboré, se développer au souffle de la brise. C'est un signal de grande détresse convenu et compris entre tous les peuples maritimes : c'est l'expression du besoin d'un secours pressant. Avec cette idée, on ne peut expliquer la forme presque invisible donnée à un signal qui, plus qu'aucun autre, s'arbore pour être promptement aperçu, car un pavillon en berne ne ressemble plus a un pavillon. Il n'offre au regard éloigné qu'un chiffon informe, sans surface, alourdi, presque sans couleur et flottant à peine. Pourtant l'œil exercé du marin sait le distinguer bien vite pendu à cet endroit où chaque navire affirme sa nationalité... et il n'est pas sitôt aperçu que le cri de : *Pavillon en berne!* est soudain répété par tout l'équipage. A la vue du sinistre signal, un sentiment de commisération fait battre tous les cœurs, on s'empresse d'y répondre par des signaux, des démonstrations propres à ramener l'espoir sur le navire en souffrance. On arrive au plus vite lui apporter secours, sans souvent connaître la nationalité des marins implorants... C'est que

sur mer, l'infortuné est bien plus qu'ailleurs un frère, un ami... et là les hommes se croient moralement engagés à se secourir, car chacun d'eux peut, le lendemain, tomber à son tour victime des caprices du sort. Mais tous les plus beaux sentiments entraînent après eux l'exploitation et l'abus. En temps de guerre, il est souvent arrivé que le pavillon en berne fut arboré avec perfidie par de rusés corsaires (le moyen semblerait manquer de dignité aux officiers de l'État) qui trouvaient ainsi moyen d'attirer sous la bouche de leurs canons ou à portée des grappins d'abordage de confiants ennemis qu'ils jugeaient ne pouvoir pas atteindre. A cet appel irrésistible, un capitaine, entraîné par un sentiment d'humanité, s'empressait d'approcher... et, se fiant aux dispositions annoncées par le signal de détresse, il se livrait à la mitraille du traître qui, substituant tout à coup le pavillon de guerre au pavillon en berne, obtenait bon marché de sa victime !

Il faut croire que la singulière installation de voilure de *la Licorne* ne surprit pas moins le trois-mâts que la vue du pavillon en berne ne l'intéressa; car, soupçonnant sans doute quelque événement extraordinaire, il modifia de lui-même sa route, pour se rapprocher du brick nécessiteux...

— Quel malheur, se dit Roch, qu'au lieu de me trouver ici tout seul, nous ne nous trouvions pas seulement une douzaine de gaillards qui aient du poil aux bras! le beau coup que nous ferions-là!... Surprendre la nuit un brick de guerre, et s'en servir le jour pour happer un trois-mâts marchand... il y aurait de quoi se faire nommer ministre de la marine! — Le fait est que la capture du marchand débonnaire n'eût pas été fort difficile, car il eût été bien loin de songer à mal d'un brick de guerre de sa nation, naviguant le pavillon en berne et la voilure en désordre, au milieu des voiles anglaises qui sillonnaient en tous sens les eaux de la

côte. L'instinct guerrier du contre-maître se réveilla un moment avec vivacité, pour lui faire regretter la nécessité où il se trouvait de laisser échapper une telle proie; puis, s'étant soulagé par quelques jurements de circonstance, il revint tout aux idées qui motivaient la résolution qu'il avait prise, et l'adoption du parti à tirer de la situation.

Ah! si Roch avait su que dans cet entre-pont... parmi ces Anglais... Mais ce n'est pas encore le moment de parler de cela!

On sait qu'ayant fait, dans sa première jeunesse, une assez longue navigation avec des Anglais, Roche parlait aisément leur langue, offrant du reste cela de commun avec tous les marins boulonnais de ces temps-là et d'aujourd'hui. C'est sur quoi il avait compté pour la mise en œuvre du projet qui l'avait amené vent arrière à la côte anglaise, au lieu de se laisser dériver vers celle de France, avec la marée. Affublé de la défroque de l'officier poignardé, la tête à demi enveloppée d'un linge ensanglanté, Roch gouvernait le brick qui ne tarda pas à se trouver fort près du trois-mâts, faisant une route d'entente. On voyait tout l'équipage du marchand appuyé sur les pavois, grimpé dans les haubans, curieux de savoir quelle catastrophe était arrivée à ce bâtiment du roi, dont la voilure était si bizarre. Bientôt les deux navires se trouvèrent presque bord à bord... Alors Roch, sans quitter le gouvernail, salua de son chapeau bordé le capitaine marchand, monté sur le bastingage, et lui dit ces paroles que nous traduisons :

— Brick de S. M. *la Licorne*!... Equipage révolté... Le lieutenant tué à mes côtés... Moi, commandant du bord, blessé à la tête... Cinq des révoltés tués et jetés à la mer... Le reste des insurgés enfermé dans la cale... Besoin de secours pour conduire le brick à Londres... pour livrer l'équipage à la justice...

Le capitaine marchand acheva sans doute, à l'aide de

son imagination, ce qui manquait à la communication laconique de Roch... Il vit un officier de la marine royale britannique qui lui demandait aide et secours... et comme à la rigueur cet officier pouvait, vu le temps de guerre, lui donner des ordres, il s'empressa de répondre :

— Mon équipage est faible en matelots anglais, commandant... mais j'ai une vingtaine de Lascars, d'Indiens passagers... ils font le quart et connaissent la manœuvre... Je vous en offre le nombre qu'il vous plaira, avec un de mes officiers, si cela vous est agréable!

Roch, enchanté de la tournure que prenait l'affaire, s'empressa de répondre :

— Eh bien!... envoyez-moi une douzaine de vos Lascars... et armez-les comme vous pourrez... L'officier m'est inutile... Dans quelques heures je prendrai un pilote devant Douvres... Aussitôt mon arrivée à Londres, je m'empresserai de faire part de votre assistance à l'amirauté... Allez-vous aussi à Londres?

— Non, commandant!... je me rends sur la côte de Norwich... mais les Lascars sont dirigés sur Londres par la Compagnie des Indes... Vous me feriez plaisir de les prendre tous les vingt!

— Et bien, envoyez-les! répondit le contre-maître français, commandant le brick anglais *la Licorne*. Mais armez-les de votre mieux! reprit Roch, par le cerveau duquel l'instinct guerrier laissait passer une pensée folle!

Peu de moments après, les deux navires ayant ralenti leur marche en prenant le vent d'une certaine façon, une chaloupe se détacha du trois-mâts sous la conduite de six rameurs anglais et du lieutenant marchand, portant les vingt nègres aux cheveux luisants et plats. Elle aborda le brick de guerre; Roche se fit remplacer au gouvernail par un des premiers Indiens grimpés à bord, et montrant à l'officier du trois-mâts le pan-

neau solidement condamné et les plaques de sang qui se voyaient çà et là sur le tillac, ainsi que ses propres vêtements souillés.

— Voilà qui vous en dit plus que toutes les explications que la douleur que me cause ma blessure m'empêche de vous donner!... dit le rusé marin, en portant la main à sa tête enveloppée du bandage ensanglanté. Vous voyez que n'ayant rien sur le pont, je ne pourrais nourrir ces gens, si vous n'envoyez leurs vivres...

— Quelques sacs de riz... des Lascars, ça ne rêve que ça! Ce sera bientôt fait, commandant!

— Parlent-ils anglais? reprit Roch qui, nous l'avons dit, avait son idée...

— Pas un mot!... mais ils comprennent la manœuvre...

— Diable!... fit le Français, auquel cette circonstance enlevait toute chance d'accomplir l'infernal projet de bonne guerre qui lui était venu...

Un quart d'heure après, la chaloupe du confiant vaisseau de la Compagnie apportait au brick une douzaine de sacs de riz de Chandernagor, deux barriques d'eau et quelques provisions de chambre pour le commandant *des révoltés*, auquel un des Lascars fut désigné comme bon cuisinier... en anglais. Roch remercia le capitaine marchand avec un petit grain de morgue britannique, pour mieux être dans son rôle, et tout aussitôt il fit l'essai de la compréhension de son bizarre équipage, en ordonnant la manœuvre nécessaire pour mettre le brick sous toutes voiles; après quoi, il navigua dans les eaux du trois-mâts...

— Comment! pas un de ces mal blanchis-là ne comprend soit français, soit anglais? — se dit notre héros, en regardant les Indiens qui voltigeaient lestement dans la mâture, après avoir déposé sur le gaillard d'arrière les armes de diverses sortes dont les avait munis le capitaine marchand, en dépouillant son propre navire, dans

la pensée que les Lascars pourraient avoir à contenir les révoltés...

— Viens ici, toi ! — dit Roch, en attrapant par sa ceinture rouge un des Indiens à mine éveillée, qui passait près de lui : — Toi parler anglais ?

— *In-gli-hor-ni-shon !*

— Va te promener, ramoneur !... et toi... eh !... psitt? — dit Roch, en faisant signe à un autre de s'approcher : — Toi parler english ?

— *In-gli-hor-ni-shon !* — repartit aussi l'Indien.

Notre héros en interrogea cinq ou six autres, et tous lui répondirent invariablement et du plus grand sérieux :

— *In-gli-hor-ni-shon!*

— Le diable les élingue, ces sapajoûs qui se débarbouillent avec de l'encre !... s'écria le marin déçu... *Anglais-cornichon...* Je crois que c'est ce qu'ils baragouinent... Parbleu! la belle nouvelle !... Ce n'est pas la peine de venir de Bombay ou de Calcutta pour nous apprendre ça... c'est sûr... Ah! le joli coup que ces faces-de-nuit-là me font manquer !... Le beau plan, nom d'un nom, la cocasse d'histoire! Si parmi mes vingt gaillards il s'en était seulement trouvé deux ou trois qui eussent compris le parler chrétien, je *te vous* leur montais la tête à tous... Je *te vous* leur faisais accroire que le capitaine du trois-mâts les trahissait... allait les vendre en Angleterre... que c'était un ci et un là... qu'il fallait se venger contre lui et ses complices... le crocher à l'abordage... l'enlever, ce qui n'eût pas été difficile, puisque, le Colas qu'il est vous a donné toutes les armes... et, une fois maître du marchand de poivre, de gingembre et de girofle, pare à virer, mes négrillons !... Le cap en France! vous y aurez du riz pour le restant de vos jours! Le brick et le trois-mâts bras-dessus bras-dessous entraient à Boulogne... Un brick de guerre chargé de prisonniers, et un trois-mâts chargé de toutes sortes de fameux ingrédients de l'Inde ou d'Inde... Ah! c'est moi

qui suis la dinde... le dindon, de ne pas pouvoir faire ce beau coup-là. Je m'y vois, nom d'un nom!... Ohé du brick! qui est le lapin qui vous commande?... Comment ça va-t-il? ça va bien! C'est le contre-maître Roch!... bravo Roch... Ohé du trois-mâts? qui est le commandant qui t'a pincé?... Toujours le commandant Roch!... Bravissimo Roch! ça Roch donc partout? Ah! le gaillard! à lui tout seul deux pareilles prises! Le premier consul me fait dire: « Mon ami Roch... tu es un fameux! je et donne un obusier d'honneur, et je trouve que ce n'est pas encore assez gros! — Mon premier consul! que je réponds, gardez l'obus et accordez-moi une autre récompense, si ce que j'ai fait vous paraît valoir quelque chose... — Quoi donc, mon vieux? Double ration le reste de tes jours? — Mieux que ça, mon premier consul... » Alors je lui raconte l'histoire du pauvre Marius... Je lui apprends qu'il vit, prisonnier des pontons... et je lui demande, aussitôt qu'il sera empereur, comme on dit qu'il va l'être, de lui faire grâce... et de manigancer son échange ainsi que celui de mon cher Gabriel... et puis... et puis... ma foi! avec ma part du brick et de l'Indien ils seraient riches... Alors toute la vie n'est plus qu'une noce... Comment ça va-t-il? ça va bien! Je passe ma vie nord et sud de Gabriel et de Marius, toujours la *cigalle* au bec et le baril au tafia sous le coude... Ah! le beau sort! nom d'un nom! quelle existence sterling!... Et dire que ça sera ces frimousses goudronnées qui me feront manquer ça! Ohé! grand bêta, qui tire si mollassement sur cette itague... viens ici!... Sais-tu parler anglais?... toi save parlé anglais?

— *In-gli-hor-ni-shon!*

— Connu! Et toi, mal récuré?

— *In-gli-hor-ni-shon!*

— Ah! les sacripants! les gredinasses! tous la même musique! Si j'attrape une trique, je vous double, mes faces-de-minuit, pour vous apprendre un autre air!

Et le pauvre Roch, désolé et furieux de ne pouvoir mettre ce plan merveilleux à exécution, arpentait à grands pas le tillac du brick où travaillaient, sous la direction d'un des leurs, les Lascars, encroûtés dans leur baragouinage indou, et qui faisaient machinalement leur besogne de matelots, en jetant de temps en temps un éclair de leur œil vif sur les sacs de riz empilés au pied du grand mât. Avec dix mots de leur langue, Roch eût conduit ces gens-là à l'abordage du trois-mâts, sans autre véhicule que l'espoir de faire main basse sur l'arrak que les marins buvaient journellement à leur barbe, sans leur en livrer autre chose que l'odeur chérie...

Ah! si Roch avait su qu'à défaut de ces noirs, il y avait sous ce pont où il avait enfermé l'équipage si audacieusement surpris par lui... il y avait, disons-nous... mais plutôt ne le disons pas... car le moment n'est pas venu qu'on le sache, puisque dans cette sorte de procès-verbal historique de faits dont nous ne sommes guère que le greffier, il ne saurait nous être permis d'escompter, pour ainsi dire, au lecteur les révélations. Si nous écrivions un roman, sans aucun doute nous eussions avisé à faire tourner les choses dans le goût des projets de Roch, en faisant intervenir à point... mais nous sommes, dans notre modeste sphère, un historien dont la voie est impérieusement tracée... Nous sommes (pardon de ces grandes évocations!) le Plutarque d'un homme, le Tacite de certains faits... il nous faut donc consciencieusement fournir notre tâche, sans écart d'imagination, sans surcharges ou altérations de fantaisie; au surplus, le fictif eût-il valu le réel? Trêve de digression incidente, et reprenons notre récit, sous la dictée des véridiques matériaux puisés dans le COFFRE DU VIEUX MATELOT.

Notre héros, ne pouvant faire mieux, prit donc résolûment son parti de suivre jusqu'au bout le plan qu'il

avait conçu, en demandant au trois-mâts un équipage. Les choses, tournant à cet égard mieux qu'il ne l'espérait, avaient même apporté plusieurs chances favorables à la réussite de ce plan. Roch fit gouverner de façon à longer la pointe du sud Foreland, forcé qu'il était de renoncer à la capture de l'Indien... Il voulait un pilote de Douvres pour remonter la Tamise... car c'est droit vers Londres que notre aventureux marin se dirigeait.

Au soir, *la Licorne* et son double équipage arrivèrent en vue du fort Archcliffe, assis à l'ouest sur un épaulement de la montagne de Foreland qui s'avance dans la mer. Grimpé dans la mâture pour voir venir le pilote-boat, Roch planait sur un spectacle de nature à établir vivement dans sa pensée l'extrême bizarrerie de sa situation. En effet, la mer autour de lui, et à toute vue, était sillonnée de navires, les uns se dirigeant de la Manche dans la Tamise et la Medway, ou allant en sens inverse, ou venant de la mer du Nord, tous longeant ces côtes, soit pour y prendre des pilotes, soit pour éviter la fâcheuse rencontre des corsaires et des croiseurs français. Le resserrement du détroit, le voisinage de Londres, le gisement des côtes les plus commerçantes du continent rendent en temps ordinaire ces parages le point de la plus active circulation maritime du globe, et une flotte immense, sans cesse dispersée et toujours renouvelée, y est continuellement en vue. Au moment où Roch contempla ce spectacle, il eût pu compter plus de quatre-vingts voiles de toutes sortes et de toutes dimensions, recevant sur tous les points les rayons rougis du soleil couchant. C'était sans doute là un beau, mais aussi un effrayant spectacle, à penser qu'il se trouvait là seul, témérairement aventuré au milieu de tous ces ennemis, dont la vengeance n'eût pas pas cru inventer de trop cruel martyre pour lui faire expier les ruses infernales, les mystifications de son incroyable audace...

A cette heure du soir, où l'air prend parfois pour un moment une raréfaction plus grande, Roch, du haut du mât, apercevait distinctement les divers accidents de la côte de sa patrie. Les montagnes du comté de Kent et celles du Boulonnais semblent nées du même soulèvement, avoir été, dans un autre âge, une chaîne continue que quelque grande convulsion de la nature, quelque épouvantable cataclysme aurait interrompue, séparée pour faire place au passage des eaux venues du nord. En effet la nature et la stratification de roches soit du cap Gris-Nez, soit des falaises de Douvres et de Folkstone, sont identiques, et les deux escarpes d'en deçà et d'au delà de la Manche semblent les points extrêmes d'une rupture qui a séparé l'Angleterre du continent. Roch, sans se livrer à ces observations qui eussent été plus naturelles à Marius qu'à lui, n'en tenait pas moins les yeux ardemment fixés sur les longues falaises grisâtres qui enveloppent, comme l'écaille de l'huître enserrent la perle, la fraîche et verdoyante vallée de la Liane. C'est qu'en ce moment sa conscience recevait un nouvel, un dernier assaut... peut-être le sentiment exagéré du devoir lui jetait-il la tentation de faire virer de bord... et d'aller conduire dans le port de Boulogne la *Licorne* et son double équipage blanc et noir... C'est à nous de dire que si, résistant plus victorieusement aux appels contradictoires de son cœur l'entraînant au secours de ceux qu'il aimait, notre digne marin eût cédé à la voix qui flattait son désir de gloire, bien des chagrins, bien des traverses, bien des infortunes eussent été épargnés à Gabrielle... et, quant à Marius, n'était ce pas après tout une consolation à sa captivité, que de penser qu'elle apportait le seul remède qui fût à l'équivoque de son existence frauduleuse, c'est-à-dire l'oubli... le passage du temps! Mais il est dit qu'en ce monde l'homme sera souvent, plus que ses ennemis mêmes, l'instrument soit de son propre malheur, soit de celui des êtres qu'il ché-

rit le plus... d'un hasard infime, d'un incident lilliputien (le grain de sable dans la vessie d'Olivier Cromwell...) dépendent bonheur et avenir : Roch, vaincu par les appels que semblaient lui lancer à travers les airs les arbres qui balançaient leur tête à la brise sur les collines de sa patrie, descendait déterminé à faire mettre aussitôt le cap au large... Mais, en arrivant sur le pont, il vit ses Lascars qui préparaient une bosse pour la lancer à un pilote-boat... La voile contre laquelle il s'était appuyé en haut lui en avait dérobé l'approche... deux échelons plus haut, et il voyait l'Anglais à temps pour l'éviter...

— Allons! Dieu le veut... sans doute il nous protégera !

— *Where are you going?* demanda le pilote.

— *At London* ! répondit Roch.

Tout était dit...

Durant la nuit, la *Licorne* franchit Deal, Ramsgate, et se trouva de bon matin à la pointe du Nord-Foreland qu'elle doubla pour tourner dans la Tamise. Roch n'avait dit au pilote que quelques mots indispensables sur l'étrange physionomie qu'offrait ce brick de guerre manœuvré par des nègres, les écoutilles fermées. La blessure dont notre héros feignait de souffrir et la retenue, la morgue ordinaire aux officiers de marine de l'État en Angleterre, suffirent pour que le pilote ne cherchât point à s'en faire expliquer davantage. Durant la nuit, ils prolongèrent la côte de Margate, et atteignirent la pointe de Sheerness où commence, à proprement parler, la Tamise. Roch savait que la baie qui s'ouvrait à bâbord et au fond de laquelle est Chatam, cachait plusieurs de ces pontons à renommée fameuse et maudite, où nos marins prenaient un avant-goût du purgatoire. Il pensa que ses amis gémissaient là... mais le moment n'était pas encore arrivé de s'occuper d'eux. La *Licorne* passa donc outre et continua son aire vers Gravesend...

Il est un fait que nous avons omis à tort, car il en

doit résulter quelques conséquences; c'est que lorsque Roch eut reconnu que pas un des Lascars ne savait l'anglais, et que par conséquent il lui fallait absolument renoncer à leur monter la tête pour la capture du trois-mâts, se jetant résolûment dans l'autre parti, il avait voulu savoir à quoi s'en tenir sur l'état-major du brick, afin de pouvoir régler ses plans ultérieurs. Bien persuadé donc que les prisonniers de la chambre ne pouvaient faire entendre aux Indiens aucune explication qui contrariât ses plans, et intrigué par ce coup de pistolet qu'il avait entendu, il appela trois ou quatre de ses gens, et, à l'aide d'une pantomime facile à interpréter, il leur fit comprendre qu'il fallait le suivre l'arme au poing dans la chambre, et tuer ceux qui s'y trouvaient en cas de résistance. Les Indiens saisirent d'autant plus parfaitement la chose que Roch eut soin de leur faire aussi comprendre, par une seconde pantomime non moins claire, que, l'expédition faite, il les gratifierait de l'arrak et du gin qu'on ne manquerait pas de trouver dans la chambre des officiers. Nos Lascars, touchés d'une telle attention, répondirent au contre-maître-commandant par toutes sortes de lazzis tendant à prouver qu'avec le grog en perspective, ils étaient disposés à couper n'importe qui on leur désignerait en très-petits morceaux. Roch poussa un soupir dans la direction du trois-mâts déjà loin, et à l'égard duquel il lui avait été impossible d'utiliser de si charmantes propensions... Puis, s'étant entouré de ses quatre collaborateurs, il ouvrit le capot de chambre et descendit l'escalier un sabre d'une main, un pistolet de l'autre.

Mais on sait que pareille précaution était inutile. On se rappelle qu'en essayant d'échapper par un sabord-fenêtre à la honte de cet emprisonnement de surprise, le lieutenant noyé avait laissé dans la chambre le corps ensanglanté du capitaine qui, dans la fièvre de son désespoir, s'était brûlé la cervelle. Roch et ses gens ne

trouvèrent donc nulle amorce à brûler. Les Indiens craignirent un moment que l'inaction imposée à leurs bras n'entraînât le retrait du gin promis... Mais Roch, après leur avoir fait jeter à la mer le cadavre du capitaine, fouilla la cabane de celui-ci, et en retira un uniforme de *post-captain*, la boîte aux papiers du brick et la cannevette au rhum. Rassurés par la libéralité avec laquelle notre héros leur épancha le contenu de cette dernière, les Lascars exprimèrent, par une mimique expressive, que moyennant pareille prime, ils étaient prêts, au besoin, à prendre l'Angleterre à l'abordage... Roch lança par un sabord un nouveau soupir vers le trois-mâts déjà loin, et congédia ses gens pour épeler les papiers trouvés, et dont l'examen importait à l'exécution de ses plans audacieux.

Ce fut quelques heures après qu'il reçut le pilote de Douvres, lequel dirigea le navire dans la Tamise, ainsi que nous le racontions avant ce retour vers cet incident omis.

Nous franchirons les détails de navigation relatifs aux différentes manœuvres et aux mouillages que la *Licorne* accomplit pour remonter la rivière. D'ailleurs, d'autres récits, attardés par le besoin de faire marcher pour ainsi dire parallèlement l'explication des faits et gestes de nos divers héros, nous attendent. Disons donc, pour clore ce chapitre, que dès que le brick eut, sous la conduite du pilote, abordé à Woolwich, Roch, effrontément vêtu en capitaine de la marine royale anglaise, descendit à terre et s'en fut droit à un poste d'infanterie de terre, où il communiqua avec l'officier. Une demi-heure après, un fort peloton de soldats se dirigea sur le brick, en ouvrit l'écoutille, et fit sortir de l'entre-pont l'équipage de la *Licorne*, dont chaque homme fut garrotté de la bonne manière, à mesure qu'il parut sur le tillac. Peindre la surprise, la stupéfaction de ceux de ces hommes auxquels l'ivresse (ils étaient à même

de la cambuse...) n'était pas tout jugement, est la chose impossible! Ils se croyaient entrés dans un port de France, et, par conséquent, prisonniers des Français... et ils se voyaient chargés de fers sur leur propre sol! Ceux qui voulurent tenter quelques questions, demander quelques explications, furent reçus à coups de plat de sabre par les soldats (le soldat hait de fondation le marin...) et traités de rebelles, de révoltés et de gredins à pendre... on les emmena ou les traîna ainsi à la prison la plus voisine...

Mais ce qui nous reste à dire, et ce qui expliquera combien le hasard, la fortune se jouent des hommes et de leurs calculs les plus réfléchis, c'est que les derniers trouvés dans cet entre-pont furent... les six matelots français faits prisonniers avec leur aspirant, dans le canot qu'un boulet creva au moment où il portait des ordres du contre-amiral Magon dans la ligne d'embossage. Ce canot à demi coulé fut, on l'a dit, drossé par la marée dans les rangs ennemis, et malgré la résistance désespérée de son équipage, dont deux hommes furent même blesés, les six matelots et l'aspirant qui les commandait n'eurent pas le choix de leur destinée. Or le navire auquel les livrait la fortune, c'était la *Licorne*...

Au moment donc où Roch essayait d'apporter le plus audacieux dévouement au drame de ruses, d'abnégation et de courage qu'il avait accompli sur ce brick, pour porter aide et secours à Gabrielle qu'il croyait vouée aux horreurs des pontons, celle-ci, qui avait constamment été entourée des siens durant son séjour dans l'entrepont, où elle avait été l'objet d'autant plus d'égards de la part des Anglais, que ceux-ci se croyaient prisonniers conduits en France, Gabrielle, disions-nous, ou plutôt, eu égard aux apparences, l'aspirant Gabriel descendait de la *Licorne* avec ses compagnons, et aussi surpris que les Anglais eux-mêmes, de se voir débar-

qués en Angleterre, les marins français, pour lesquels le drame joué sur le pont du brick devenait une inextricable énigme, furent conduits avec les prétendus révoltés dans les prisons de Woolwich...

On voit de combien peu il s'en fallut que Roch ne pût rentrer triomphalement à Boulogne, maître, à l'aide des siens, du brick de guerre, du trois-mâts marchand... et accompagné de celle qu'il s'en allait secourir à travers les plus audacieuses aventures !

IX

TENTATIVES D'ÉVASION.

Nous avons laissé Marius au moment où, sortant vainqueur de son duel avec la *Main maudite*, si bien punie par lui, il se voyait, sous prétexte de punition pour ce duel (mais bien en réalité par suite de la vengeance du commodore Parkett...) il se voyait, disons-nous, privé du transbordement sur un ponton plus humain, accordé aux officiers parmi lesquels il avait pris rang, sous le nom du capitaine Joseph Altazin. On se souviendra qu'à la suite de son entrevue avec l'officier anglais qui commandait le ponton *the Kent*, il fut accosté par un prisonnier nommé Delpierre, qui, lui ayant nettement et cordialement exprimé la sympathie que lui inspirait sa personne et ce qu'il avait appris de lui, lui offrit de l'associer à un plan d'évasion qu'il nourrissait sans avoir jusque-là trouvé personne qu'il jugeât digne d'être associé à son secret...

Pour que le lecteur puisse bien apprécier ce que nous aurons à rapporter, il est indispensable que nous examinions un peu ensemble quelle était la situation des prisonniers relativement à cette question des évasions. On

verra combien les personnes qui n'ont jamais connu les tourments d'une longue et pénible captivité s'imagineraient difficilement les efforts étranges, surhumains, titanesques, pourait-on dire, que nos infortunés compatriotes mirent en usage en ces temps-là, pour tenter de recouvrer leur liberté. Il est certain que l'homme qui, dans la vie sociale, emploierait, pour réaliser les vues de son ambition, la moitié seulement des ressources, de l'infatigable persistance que beaucoup de nos marins puisèrent dans leur génie pour se soustraire à la captivité, ne pourrait manquer de parvenir aux destinées les plus hautes, à la fortune la plus brillante... Et, ce qu'à ce propos nous avons dit ailleurs des amoureux, qui accomplissent souvent de si surprenants efforts, qui surmontent de si grandes difficultés, pour obtenir l'objet de leur passion... nous pouvons bien plus encore l'appliquer aux prisonniers... à ceux surtout des affreux PONTONS D'ANGLETERRE!

Contrairement à ceux de Cadix et aux prisons de Cabréra, où l'on a vu des hommes assez vils, assez indignes du nom français pour préférer la captivité adoucie par les fruits de leurs rapines aux hasards glorieux de la liberté, dans cette péninsule que parcouraient nos bataillons alternativement vainqueurs et vaincus... les pontons anglais ne présentaient que des hommes animés par la soif ardente de la liberté, et dont toute la préoccupation, l'idée fixe était de se procurer des moyens d'évasion, qu'aiguillonnait encore le voisinage de la France.

En effet, les prisonniers de Chatam, par exemple, n'étaient qu'à quelques lieues de la côte française, et plus d'un d'entre eux, qui avait audacieusement réussi à gagner le petit port de Folkstone, en moins de deux heures de mer, franchies sur un fragile canot de smoggleur, avait foulé le sol de la patrie, où l'attendaient la surprise et la joie de sa famille.

Mais que de difficultés à vaincre et que de dangers mortels entouraient de telles entreprises!

Il faut savoir d'abord qu'un ponton, un ***prison-ship***, était ceint dans tout son pourtour extérieur d'un treillage en bois formant une sorte de galerie courante à un ou deux pieds à peine au-dessus du point de flottaison. Or, jour et nuit, des sentinelles attentives au moindre bruit anormal se promenaient sur cette galerie, l'arme chargée au bras, la giberne pleine de cartouches, et autorisées à faire feu de leur propre initiative sur quiconque leur semblerait suspect... Et Dieu sait si les misérables, souvent à demi ivres, et exaspérés par la nouvelle du succès des armes impériales, usèrent de ce droit pour ainsi dire régalien, en tirant d'une façon révoltante sur les pauvres prisonniers dont le crime était de présenter leur tête, hors des heures réglées, aux barreaux qui condamnaient les sabords... le désir de puiser quelques gorgées d'air leur coûtait la vie!

Cette surveillance des sentinelles à l'extérieur du vaisseau déshonoré avait lieu concurremment avec celle de l'équipage attaché au ponton, lequel faisait le quart sur le pont supérieur; le rivage était en outre gardé par une garnison dont les factionnaires fouillaient de l'œil chaque flot, chaque petite lame qui venait du large expirer sur la plage, comme si elle eût pu apporter dans sa mousse un évadé déguisé en poisson...

Ajoutons encore que l'officier qui commandait le ponton (un officier, selon nous, aussi dégradé, aussi déshonoré par cet emploi, que le vaisseau lui-même!), lequel mettait, outre sa passion, l'intérêt de sa responsabilité dans la garde de ses prisonniers, faisait faire des appels réitérés, et comptait les prisonniers jusqu'à dix fois par jour. D'heure en heure, les barreaux de fer qui garnissaient l'ouverture des sabords étaient heurtés, sondés, visités en tous sens.

Pourtant, malgré de tels obstacles, les évasions étaient

assez fréquentes, et l'on en pourrait citer des exemples où la réalité des faits accomplis semblent toucher à l'impossible, au fabuleux.

Les plus fréquentes avaient lieu à l'aide de trous percés dans les flancs du vaisseau; ces trous avaient généralement lieu dans le court espace qui séparait le treillage, la galerie dont nous avons parlé, et la ligne où le ponton touchait à l'eau, c'est à dire sa ligne de flottaison. On comprend qu'alors l'évasion s'effectuait à la nage, et que tous les périls n'étaient pas évités, tant s'en faut! du moment où l'on avait réussi à quitter le bord.

On ne saurait s'imaginer les soins, la patience, l'adresse qu'il fallait déployer pour parvenir à percer un de ces trous. Il faut pour cela se représenter l'extrême grosseur qu'offre la muraille d'un vaisseau, c'est-à-dire sa membrure pesante et le double bordage épais qui la recouvre au dehors et à l'intérieur; puis ces grosses feuilles de cuivre qui sont comme la cuirasse extérieure de la coque, et qui remontent au-dessus de la flottaison. Il fallait percer tout cela avec de mauvais couteaux, de petits canifs, des clous épointés, seuls instruments qui fussent aux mains des prisonniers; et pour le cuivre, il s'agissait moins de section brusque qui eût immanquablement donné l'éveil, que d'un frottement lent qui usât le métal dans le silence. Puis il fallait se garder de l'espionnage intérieur et de la surveillance du dehors, dérober autant que possible à ses camarades un secret dont l'objet eût infailliblement avorté, dès qu'il se fût présenté un trop grand nombre de compétiteurs pour jouir du résultat, et se préserver surtout de la vigilance des factionnaires sous les pieds desquels se pratiquait le labeur ténébreux, presque sous-marin. Une grande difficulté était assurément de choisir le point précis où l'œuvre hasardeuse devait être tentée... car, trop près du treillage, l'éveil était sur-le-champ donné; trop bas, on risquait de faire couler le vaisseau! Il fallait calculer de-

façon à prendre un juste milieu entre ces extrémités dangereuses, et plus d'un trou déjà avancé a dû être abandonné de ceux qui en avaient fait le texte de toutes leurs vives espérances, parce que la mauvaise fortune avait trahi les malheureux dans le choix de leur emplacement...

Que de mal pourtant, pour en arriver le plus souvent à se faire fusiller dans l'eau, entre un ponton et un rivage hérissés de factionnaires et de sbires !

Nous avons vu ailleurs comment le duel était organisé sur ces affreux vaisseaux. Il y avait aussi une sorte de législation conventionnelle qui réglait la matière scabreuse et délicate des évasions. Ainsi, par exemple, un trou en train ou achevé appartenait de droit à ses auteurs; ils avaient le privilége formel d'y passer les premiers. Ceux-ci évadés, le trou devenait la propriété de tous les captifs, qui jouaient au sort l'avantage d'y passer, si par bonheur l'éveil n'était pas donné à l'autorité par la première évasion. On cite une tentative déplorablement avortée, parce que, deux prisonniers étant déjà dehors à la nage, le troisième qui se présenta était un homme corpulent qui, à demi passé, se trouva trop gros pour l'issue, et ne put bientôt plus, au milieu de ses efforts pour sortir, ni reculer ni avancer... Les autres prisonniers prêts à sortir le tiraillèrent horriblement... Les cris du malheureux, déchiré dans la pression du bois rugueux et du doublage en cuivre, donnèrent l'éveil... on aperçut les deux évadés dans l'eau, et on les tua à coups de fusil !...

Les Anglais employaient les plus vils moyens de corruption pour trouver parmi les prisonniers des misérables, des traîtres qui leur révélassent les évasions à l'état de projet ou en voie d'exécution. Mais disons, à la confusion des geôliers, et à la gloire des prisonniers, que les exemples de pareilles trahisons étaient extrêmement rares. Dans un trop long cours d'années, on ne

pourrait citer que deux ou trois cas où *un trou ait été rendu*. Au reste, les prisonniers faisaient prompte et terrible justice des traîtres. Aussitôt le crime connu, le lâche, l'infâme qui s'en était rendu coupable était saisi, puis sans jugement étouffé, étranglé, tué par ceux auxquels il avait ravi la liberté... ou seulement l'espérance de la liberté. Cette violence ne saurait être considérée comme une barbarie, un féroce abus des forts contre le faible... car les circonstances constituent particulièrement ici la valeur des faits. La révolte aveugle de tous les sentiments d'humanité semble assez justifiée par l'action odieuse, exécrable, qui ravissait aux malheureux le bien le plus cher qui leur fût au monde... la liberté, le retour dans la patrie, au sein de familles éplorées!...

Au reste, les moyens d'évasion pratiqués par nos marins sur les pontons ou dans les autres prisons d'Angleterre sont des plus variés, et la plupart du temps moulés sur les circonstances. Ces malheureux prouvaient à tout moment qu'ils tenaient plus à la liberté qu'à la vie, car ils risquaient témérairement l'une pour essayer de conquérir l'autre. Il n'y a pas de ruses, d'audaces, de stratagèmes, d'imaginations bizarres qui n'aient été tentés pour s'arracher au supplice dont nos ennemis punissaient ceux que la fortune de la guerre avait trahis, et l'on ferait de tels récits des volumes entiers pleins d'émotion et de surprises...

Le Boulonnais Delpierre était l'un des prisonniers du *Kent* chez lesquels le désir de la liberté agissait avec le plus de constance et d'empire. De nouveau ramené sur les pontons, il avait dû, une première fois, sa liberté à un stratagème ingénieux que nous expliquerons en quelques lignes. Dans les premiers temps des hostilités, les Anglais, moins aigris qu'ils le furent plus tard par les éclatants succès de nos armes dans toute l'Europe, récompensaient assez souvent les beaux traits d'humanité des prisonniers envers leurs nationaux, à eux, en

donnant la liberté pour prix d'un danger couru, d'une vie sauvée. Delpierre s'avisa d'exploiter cette disposition de l'ennemi. Il parvint, à l'aide d'une bonne somme qu'il possédait, à décider un soldat anglais à se laisser tomber à la mer, pendant son service, afin de lui offrir l'occasion de le sauver. La chose entendue, l'Anglais se laisse choir comme par maladresse, Delpierre se précipite à l'eau... nage sur lui... attrape celui qui ne se noyait pas, et qui se laisse complaisamment manier, sauver, ramener à bord... Huit jours après ce bel acte, l'humain corsaire était en France, salué à son départ d'Angleterre par les éloges que firent sur sa conduite les journaux anglais. Mais le gouvernement britannique finit par s'apercevoir que depuis cette époque il tombait infiniment de factionnaires à l'eau... on ne se montra plus si généreux envers leurs sauveurs...et dès lors, quand un soldat tomba sérieusement à la mer, on ne le sauva plus!

Repris par les Anglais deux ans après, sur un chasse-marée armé en corsaire, Delpierre, nature originale et féconde en ressources, s'était sans cesse ingénié à trouver quelque moyen d'échapper une seconde fois à l'esclavage ; mais soit que la prudence des Anglais eût augmenté, soit qu'il fût particulièrement l'objet d'une surveillance attentive, toujours est-il que rien encore ne lui avait réussi. Peu de temps avant l'arrivée de l'équipage du *Cachalot* sur le ponton, notre ingénieux corsaire avait, pour la troisième fois, échoué dans ses espérances, bien qu'il eût, en divers cas, réussi à se faire transporter à l'hôpital, lieu où la surveillance était moins active que sur le *Kent*. La première fois il s'était donné une forte fièvre à l'aide de gousses d'ail... la seconde, il s'était fait une plaie avec un couteau... la troisième enfin, un ami lui avait soufflé de l'alun en poudre dans les yeux, ce qui lui avait donné une ophtalmie apparente... mais chacun de ces maux, en partie artificiels, avait été guéri avant que notre rusé marin trouvât moyen

d'échapper aux médecins et aux infirmiers, et il lui avait fallu se laisser réintégrer sur le fatal ponton...

Enfin, Delpierre, qui ne se décourageait pas, avait conçu un nouveau plan... mais pour l'exécution de celui-ci, il lui fallait un complice, un collaborateur décidé, brave et de sang-froid. Il était dans l'embarras de qui choisir pour se confier, lorsque Marius arriva sur le ponton. Ce qu'il en entendit raconter, ce qu'il vit de sa conduite dans l'étrange duel avec la *Main maudite*, tout lui fit penser que c'était là son homme; il lui confia donc son projet, lui offrant de s'y associer, ce que Marius accepta d'autant plus volontiers qu'il venait d'avoir la preuve que la vengeance du commodore Parkett, qui lui avait déjà fait perdre les bénéfices du passage sur un ponton d'officiers, lui réservait sans doute encore d'autres rigueurs.

Pour ce qui était de faire un trou au ponton pour s'enfuir à la nage, leurs hardes attachées en paquet sur la tête, les prisonniers du *Kent* n'y devaient plus penser, depuis une tentative d'évasion en grand qui avait eu lieu six mois auparavant. C'était le soir, un trou avait été pratiqué avec bonheur, et une vingtaine de Français étaient déjà passés... davantage encore, profitant de l'obscurité, s'apprêtaient à les suivre, lorsque la fantaisie prit au commandant du *prison-ship* de faire compter ses prisonniers. On les fait donc monter par la grande écoutille et passer devant les gardiens qui les entassent sur l'avant du ponton. Mais ceux-ci savent la tentative qui est en train de s'accomplir dans la cale, et que va ruiner l'intempestive mesure du défiant officier... Aussi, dans l'espoir de sauver leurs camarades, bon nombre de marins, qui ont déjà été comptés, parviennent-ils à se glisser de nouveau dans la batterie, par un petit écoutillon de l'avant, et ressortant une seconde fois par l'arrière, ils passent de nouveau devant les gardiens compteurs.

Le stratagème était bon... mais par malheur les prisonniers calculèrent mal leur dévouement, ou voulurent trop faire. Il s'en représenta dix ou douze de plus que le total cherché, de sorte que les Anglais, stupéfaits de cet accroissement insolite de leurs hôtes, s'imaginèrent sur-le-champ quelque machination. L'éveil fut aussitôt donné, les sentinelles extérieures parcoururent le treillage avec inquiétude, et ne tardèrent pas entendre, sur un point peu surveillé, la nage des fuyards dont les têtes, paraissant sur l'eau à la lumière des fanaux subitement allumés, servirent de point de mire aux balles des soldats, tandis que dans la cale du ponton les gardiens surprirent *flagrante delicto* les derniers prisonniers qui s'apprêtaient à franchir le trou...

Huit Français furent noyés ou frappés par les balles des sentinelles; les autres mis aux fers pour un mois nuit et jour sur le pont. Dès ce moment on doubla les factionnaires sur la galerie extérieure, et la surveillance générale redoubla de rigueur. Il fallut désormais renoncer aux tentatives d'évasion par trou...

Aussi fut-ce un tout autre projet que Delpierre communiqua à Marius, et que, quelques semaines plus tard, ils tentèrent de mettre à exécution.

Tous les mois un bugalet plein de charbon de terre venait de Chatam distribuer aux sept ou huit pontons de la baie leur provision pour les cuisines. Ce bateau était ordinairement monté par trois ou quatre hommes, noirs comme leur chargement, et qui emplissaient les grands paniers qu'à l'aide de poulies les Anglais des pontons hissaient à bord. Il était rare que le bugalet pût opérer en un seul jour son transbordement; aussi, après s'être successivement déchargé aux vaisseaux placés par rang à l'ouvert de la baie, venait-il à l'un de ceux du fond s'amarrer le soir, pour y passer la nuit, afin de finir sa corvée le lendemain matin. Or, *the Kent* se trouvant l'avant-dernier ponton, il arriva qu'un soir

on vit le sale bateau venir au déploiement de sa voile noire, et demander une amarre au ponton pour passer la nuit...

Delpierre et Marius échangèrent un regard d'intelligence : c'était l'occasion attendue.

La nuit vient... le jour, on a lavé le vaisseau... les prisonniers sont renfermés plus tard que de coutume. Pourtant l'ordre est donné de les faire descendre, et le *master* se tient au panneau, sa liste d'appel à la main. Chacun répond à son nom... et passe; aux noms de Delpierre et de Joseph Altazin, deux hommes ont dit : Présent! et se sont glissés dans la batterie. Tous les prisonniers sont affalés, et pourtant deux encore manquent à l'appel... c'est Carolin Grimbot et le nommé Huret, autre corsaire du *Cachalot*. Pourtant les prisonniers qui suspendent leurs hamacs ou qui se disputent un peu d'espace sur les planches encore humides du lavage savent que Grimbot et Huret sont au milieu d'eux...

Un des prisonniers, qui se trouve auprès du panneau, croit bien faire en criant au *master* que sans doute il s'est trompé, car les deux hommes qu'il réclame sont là... Alors le commandant du ponton ordonne que tous les prisonniers remontent, en commençant par Huret et Grimbot... Le défilé a lieu... mais en fin de compte deux prisonniers manquent encore; ce sont cette fois Jean Potel et Michel Salo... Alors le commandant s'emporte, et Michel Salo et Jean Potel se montrent, et soutiennent qu'ils ont répondu à leurs noms. Il n'en manque pas moins toujours deux prisonniers!...

L'officier anglais ordonne au *master* de les faire redescendre pour une troisième vérification, double cette fois, car tandis qu'on fera l'appel en haut, un employé comptera les prisonniers au pied de l'échelle de la batterie. La nouvelle épreuve a lieu... et il manque encore et toujours deux prisonniers; les noms muets sont cette fois Bartez et Baudel...

Et pourtant dans la batterie, les prisonniers voient, à la lueur du fanal que tient le commis compteur au bas de l'échelle, que les deux marins susnommés, que cherchent les gardiens, et qui leur échappent si singulièrement, ne sont pas ceux qui manquent réellement au total... Le commandant du ponton écume de fureur!

Dans la crainte que cet incident bizarre, inexplicable, ne soit un coup monté pour faciliter quelque coup de main à l'aide de la nuit, l'Anglais ordonne que les prisonniers soient enfermés tels quels, quitte à les passer en revue un à un le lendemain au grand jour.

Toutefois, comme il paraissait que quels qu'ils fussent, il manquait deux prisonniers, il donna l'alarme, et fit tirer les deux fusées et les deux coups de canon qui avaient pour objet de signaler la nuit à toute la baie, et particulièrement aux gardiens de la plage, l'évasion de deux prisonniers. Mais au fond, ce n'était là qu'une mesure de prudence, car le *master* avait persuadé au commandant que nul prisonnier ne manquait, et que si deux d'entre eux s'étaient tour à tour obstinés à ne pas répondre, c'était afin de provoquer une agitation nocturne à l'aide laquelle on devait sans doute tenter quelque entreprise hardie que la brusque détermination de passer outre à l'incident, en renfermant les prisonniers, avait sans doute dû faire avorter. Le *master* était persuadé que deux marins étaient continuellement restés dans la batterie, pour manquer à l'appel, et déterminer ce trouble, cette confusion.

Pourtant les sentinelles extérieures veillèrent, et deux des gardiens descendirent dans le bateau à charbon, pour le visiter. Ils trouvèrent deux matelots noirs comme des nègres, et affublés de vieilles loques saupoudrées de charbon, qui dormaient sur la vieille voile, non moins noire... La cale ne contenait absolument qu'un reste de charbon de terre que le ponton devait embarquer au matin.

Une des sentinelles vit bien, ou du moins crut voir, à quelque distance du bord, deux ou trois points noirs flottant sur l'eau... Le commandant fit tirer dessus... les inconnus disparurent sous les balles... ce fut tout...

Le lendemain, au petit jour, le *master*, avant d'ouvrir l'écoutille aux prisonniers, fit débarquer le charbon. Il voulait éloigner le bugalet avant de procéder à la vérification nécessitée par l'incident du soir.

Les quinze ou vingt paniers de charbon remplis un à un par les deux sales mariniers montèrent à bord... La chose faite, on envoya le reçu dans le dernier panier, puis les charbonniers hissèrent leur voile, et s'en furent au dernier ponton livrer ce qui restait dans leur cale.

Une heure après le commandant du *Kent*, opérant cette fois au grand jour, eut la certitude qu'il lui manquait formellement deux prisonniers, et que c'étaient définitivement Altazin et Delpierre... Tous les autres qui avaient successivement figuré comme absents s'étaient retrouvés... Ceux-là seuls ne se présentèrent ni de nom, ni de visage!

Le commandant du ponton et son *master* étaient décidément joués!

Déjà le lecteur a compris qu'avant d'accomplir leur coup hardi, nos deux fuyards s'étaient entendues avec Grimbot, Huret, Potel, Salo, Barlez et Baudel, tous hommes sûrs, pour que, deux par deux, ils ne répondissent pas aux appels successifs, tout en se présentant aussitôt après, afin de jeter dans l'opération une confusion qui répandît le doute et l'erreur dans l'esprit des gardiens. On voit que l'expédient avait complétement réussi.

Désormais bien certain qu'il lui manquait deux prisonniers, l'officier anglais donna de nouveau l'alarme à terre et dans la baie. Sa rage était surtout excitée depuis qu'il avait reconnu que les deux fuyards étaient d'abord Delpierre, ce prisonnier suspect sur lequel lui était en-

joint de veiller spécialement, plus le duelliste, l'officier que la haine de sir Parkett avait chaudement recommandé à toute sa sévérité... L'Anglais eût préféré en lâcher dix autres et tenir ceux-là!

A la vérité, l'humain commandant espérait que ces points de mire indéterminés, ces objets inconnus aperçus la nuit à la surface de l'eau, et qui avaient soudain disparu lorsqu'il avait ordonné qu'on fît feu sur eux, étaient ses fuyards, et que leur vie avait payé leur crime... mais il n'avait encore nulle preuve du fait, et les canots qu'il envoya parcourir la baie, dans l'espoir qu'ils retrouveraient les corps, ne purent rien découvrir.

Or, tandis que le commandant du *Kent* se désolait, et songeait au déplaisir que cette évasion allait causer à sir Parkett, le bugalet, qui avait fini de transporter son charbon sur le dernier ponton de la baie, profitait de la brise traversière pour regagner Chatam sous sa grande voile noire...

Au lieu d'aborder au point d'où il était parti, le bateau alla térir sur un point de la plage qu'encombraient des forges et des scieries à vapeur.

Les deux hommes qui le montaient amarrèrent le bugalet à un poteau, et s'apprêtaient à se diriger vers la route de Douvres, toute voisine, lorsque les agents de la douane qui les veillaient sans doute sortirent de leur hutte concurremment avec quelques soldats d'infanterie, et arrêtèrent les deux charbonniers dès leurs premiers pas sur la plage.

— *Where you go?* demanda le principal douanier.

— L'un d'eux expliqua qu'ils venaient de porter aux pontons de la baie leur provision mensuelle de charbon, et qu'ils allaient faire un repas à terre, avant de retourner au port.

La chose était naturelle, et la mine des mariniers n'eût éveillé aucun soupçon, sans les signaux du *Kent* annonçant deux évasions. Les douaniers exprimèrent l'in-

tention de visiter le bateau... N'y ayant rien trouvé, le chef interpella de nouveau les charbonniers. Il exigea qu'ils prononçassent tous deux ces deux mots: CHICHESTER CHURCH...

Ces syllabes, comme autrefois le mot *ciceri* qui trahit les Français au massacre des vêpres siciliennes, perdirent Delpierre et Marius!...

Ni l'un ni l'autre, bien que, comme tous les marins de ces temps-là, ils sussent passablement l'anglais, ne put prononcer ces syllabes difficiles de façon à tromper des oreilles anglaises : le *tchi*, ce grand écueil des étrangers, leur fut fatal, comme il eût pu l'être même à des hommes qui eussent possédé mieux qu'eux les singuliers mystères de la prononciation anglaise...

— Ce sont les évadés! s'écrièrent les douaniers et les soldats.

On les entoura, on les garrotta, on chercha un canot pour les reconduire au ponton. Les deux fuyards se résignèrent; ils n'avaient nul autre parti à prendre.

On comprend qu'après avoir préparé, comme on l'a vu, les incidents qui devaient jeter la confusion dans l'esprit des Anglais, au sujet de la vérification des prisonniers, Marius et son compagnon avaient profité de l'obscurité pour se barbouiller le visage et les mains de poussière de charbon de terre à l'avance mise en réserve, et qu'après avoir aussi souillé leurs vêtements, ils s'étaient audacieusement confiés au cordage qui tenait le bugalet à l'arrière du ponton, point où la distribution intérieure de la cale ne pouvant offrir aux prisonniers la possibilité de faire de trous, il n'y avait point de sentinelle.

S'étant lestement promoyés le long de ce cordage, ces ombres, noires comme la nuit, étaient sautées avec précaution dans le bateau, et, surprenant dans leur premier sommeil les trois charbonniers, appesantis par l'ivresse des libations sérales, ils les avaient adroitement entor-

tillés dans des lambeaux de voiles au milieu desquels ils dormaient sur le tillac, et ils les avaient jetés à la mer... Ce furent ces corps que les sentinelles aperçurent plus tard ballottés par la marée, et qu'ils firent couler en les criblant de balles, croyant atteindre les fugitifs...

On s'imagine quelle fut la joie du commandant du ponton, lorsque le canot des douaniers lui ramena les deux évadés trahis par l'infernale prononciation anglaise. Ceux-ci remontèrent sur le vaisseau au milieu de la consternation sincère de la presque totalité des prisonniers. Nous disons presque totalité, parce que, on l'a vu, le Nicolas Thibaud, à l'époque de son duel avec Marius, avait ameuté de son parti tous les mauvais drôles du ponton, et à peine de retour de l'hôpital où il était aller faire soigner sa *main maudite*, si heureusement punie par notre héros, ce sacripant, objet de dégoût pour tous les honnêtes prisonniers, ne put contenir sa joie en voyant échouer la tentative que son adversaire avait faite pour conquérir sa liberté. Sa joie redoubla surtout, en même temps que s'accrut le chagrin de Carolin Grimbot et des autres corsaires, lorsque le *master* mit aux fers, sur le gaillard d'avant, les deux fugitifs trahis par le plus futile obstacle au milieu d'une évasion accomplie avec autant de courage et d'audace.

Le commandant anglais fit aussitôt à la baie de Chatam le signal du retour des évadés, et commença l'enquête nécessaire pour dresser le procès-verbal sur l'examen duquel l'autorité supérieure serait appelée à prononcer, relativement au sort des prisonniers...

X

LES PARKETT.

A la fin du dernier siècle, et au commencement de celui-ci, florissait à Londres un lieu intitulé *Club des*

nababs. Cette société était formée d'hommes qui, ayant fait leur fortune dans l'Inde, cultivaient par tous les moyens imaginables la religion de leurs souvenirs, en les centralisant au milieu de Londres dans leur club. L'hôtel était, du mieux que possible, distribué comme les habitations à Calcutta ou à Bombay; les salles ne représentaient que des vues de l'Inde; l'ameublement avait toute la magnificence orientale, et le service du club était fait par des nègres seulement. Les membres étaient, pour la plupart, de vieux épicuriens, brûlés dans les Indes, dont le goût était difficile en proportion que leur palais était usé, et qui, n'ayant désormais d'autre affaire importante que de manger, semblaient, comme dit la Bruyère, ne vivre que par la digestion.

Les dîners du club des nababs étaient entièrement préparés à l'indienne, c'est-à-dire que les soupes de tortue, le *malacatawney*, le *calipash*, les ragoûts au *curry* et tous les condiments les plus violents y régnaient sans partage. Ces repas coûtaient cinq guinées par tête, vu l'extrême difficulté d'en composer les menus dont l'approvisionnement était confié aux vaisseaux de la Compagnie.

On y mangeait en silence comme les vrais gourmets; après le repas, on dormait une heure ou deux pour calmer l'effet de copieuses libations; puis, les nègres distribuaient les *houkars*, les *chillums*, le punch à l'arrak, et la société transatlantique, le club oriental se changeait en tabagie allemande, parfois égayée par l'introduction de quelques bayadères dans le goût de la Vénus hottentote, ou d'un jongleur arrivé par le dernier vaisseau de Madras ou de Seringapatam échappé aux corsaires français.

Parmi les membres de cette société, dont tous les statuts provoquaient à boire, manger, fumer et dormir à grand prix, se trouvait, vers l'année 1780, un vieillard

fort considéré par la façon suprêmement orientale dont il s'acquittait de ces diverses attributions des clubistes, et de la dernière surtout.

C'était un petit homme rond comme Falstaff, dont la large face, ardemment colorée par l'abus d'un régime inflammatoire, ressemblait de loin à ces lanternes à verres rouges qu'illumine le gaz à la porte des tavernes. Ses petits bras engoncés, ses jambes grosses et courtes outre mesure, et son vaste abdomen englobant la poitrine, lui donnaient, dans son ensemble, la mine d'une tortue plantée debout sur sa carapace. Ce nabab avait fait une grande fortune dans l'Indoustan, par le commerce des huiles, dont la consommation est prodigieuse dans toute la presqu'île occidentale de l'Inde, puisqu'elle règne à la fois dans l'éclairage, à la cuisine, pour la toilette et aux cérémonies religieuses.

Ce digne vieillard qui se reposait si indolemment, dans ses digestions et ses petits sommes du club, des fatigues de sa vie brûlante de l'Inde, s'appelait John Parkett. Il était veuf d'une Danoise de Tranquebar qui n'avait pas laissé que de répandre quelques soucis dans ses insomnies maritales. De cette femme sir John Parkett s'était vu naître deux fils, dont l'un, le dernier, ressemblait d'une façon qui donnait à réfléchir à un mauvais sujet de colonel anglais qui avait fait une longue garnison sur la côte de Coromandel, et n'avait quitté cette partie de l'Inde qu'à la mort de la belle Danoise.

Lorsque, vers l'année 1778, le nabab quitta définitivement les affaires de l'Indostan pour rejoindre la mère patrie, ses fils Lionel et Richard avaient, l'un trente, et le second vingt ans. Sir Lionel fit, presque aussitôt son arrivée en Angleterre, un mariage d'amour avec l'une de ses cousines dont il eut une fille. Quant à Richard, il se jeta dans la dissipation, et bien que son père lui eût, dans l'Inde, fait commencer son apprentissage de marin, le destinant au service du roi, il profita des facilités que

lui offrait la réputation de fortune du nabab, pour se laucer dans uno vie de désordres, de jeu, de galanteries et de prodigalités qui lassa le vieillard au point qu'au bout de quelques années, ayant déjà payé pour vingt ou trente mille guinées de dettes, il fit à Richard une pension jugée suffisante, et lui déclara qu'il n'aurait plus un sou de lui.

Le nabab, qui retrouvait dans ce fils tous les vices du colonel qui avait empoisonné les dernières années de sa félicité conjugale, n'eut aucun remords à arranger ses affaires de façon à laisser à son fils aîné, sir Lionel, tous les avantages que lui attribuait la loi. Puis, las des désordres de Richard, il parvint à l'arracher aux dangereuses sociétés qui l'avait compromis, en lui procurant un embarquement d'officier subalterne sur un vaisseau de guerre qui partait pour le Malabar, le chargeant de quelques intérêts laissés là, et dont il faisait intérieurement bien volontiers le sacrifice, pour éloigner de Londres un jeune homme qui menaçait de faire rejaillir le scandale sur le nom de sa famille, et peut-être même de la déshonorer un jour...

En 1792, John Parkett mourut d'une indigestion de nids d'hirondelles, dans une salle même du club des nababs, d'où l'on n'eut pas le temps de le transporter chez lui. Il laissait toute sa fortune à son fils aîné, sir Lionel Parkett, expliquant par testament que les sommes considérables payées pour éteindre les dettes de Richard, de même que les créances à lui confiées sur l'Inde, suffisaient pour constituer à celui-ci une part qui excédait ce que la loi obligeait de léguer au cadet.

Dès qu'il apprit la mort de son père, Richard quitta les stations de l'Inde, où il avait forcément acquis un ou deux grades, et revint en Angleterre, ayant dissipé par de là les mers les sommes qu'il avait recouvrées pour le nabab. Ruiné par les dispositions testamentaires de son père, il essaya de mettre sa cause entre les mains

de gens de lois, pour attaquer son frère, et n'ayant nulle autre ressource que son épée, il continua provisoirement son service sur les bâtiments de guerre qui combattaient les nôtres, dans les divisions internationales de la République, du Directoire et du Consulat.

Pour en finir momentanément avec sir Richard, nous dirons que, comme on l'a déjà deviné sans doute, c'était à lui que Marius avait joué le tour relatif à la *fièvre jaune*, lorsqu'il s'empara si audacieusement du dernier navire de ce convoi que protégeait la corvette commandée par l'officier mystifié.

Poursuivi durant la nuit, et saisi sur le *Cachalot*, lorsque déjà le trois-mâts sénégalais entrait à Dieppe, Marius, objet du profond ressentiment du commodore Parkett, honteux de la soustraction faite en plein jour au convoi placé sous sa responsabilité (soustraction qui lui avait valu à Londres maint quolibet), Marius, disons-nous, avait, comme on sait, été recommandé par le vindicatif officier à toute la sévérité du régime des pontons, et l'on sait comment le commandant-geôlier avait de bon cœur obéi à l'injonction. Nous avons laissé notre héros au moment où, son évasion ayant échoué, il allait être livré de nouveau à des haines où devait se faire sentir l'active influence de sir Parkett... Revenons au sujet spécial de ce chapitre.

Sir Lionel était, à l'époque où nous sommes arrivés, un homme d'environ cinquante-cinq ans. (Le commodore Richard en avait quarante-cinq.) Sa grande fortune, la noblesse de son caractère, sa position de membre de la chambre haute, et son titre dans le conseil de l'amirauté, tout en faisait un homme considérable. Il vivait cependant autant qu'il le pouvait de sa vie intime qui lui était chère, et dont l'arrachaient trop souvent à son gré les aspirations mondaines de miss Arabella, sa fille unique, dont il était l'esclave depuis la mort de lady Parkett, qu'il avait perdue depuis environ dix ans.

Il avait visité la France et une partie de l'Allemagne, durant la récente paix d'Amiens; il avait même conduit miss Arabella voir Naples, Rome, Florence et Venise. De ces voyages sir Lionel avait rapporté le goût des beaux-arts, et il s'était livré à la manie la plus dispendieuse des Anglais opulents, celle des tableaux. Il s'était déclaré le protecteur actif des expositions de ***Pall-Mall***, de ***Spring-Gardens*** et de ***Sommerset-House***, et se posait en Mécène près des jeunes artistes. La gloire que s'était attirée le marquis de Strafford par sa collection de toiles plus ou moins authentiques ou célèbres lui avait causé de la jalousie, et il s'était mis à disputer, guinées en mains, à MM. Hope, Angerstein et autres riches amateurs du temps, les œuvres de Wert, de Fuseli, de Lawrence, d'Owen, de Wilkie, de Reinagle et divers artistes renommés alors en Angleterre. Puis, portant bientôt ses vues plus haut, il n'eut pas de repos qu'il n'eût, comme les belles collections des amateurs du continent, un Rubens, un Raphaël et un Murillo. Cette pensée, cette ambition se mêlaient à sa vie publique, et plus d'une fois, lorsque les discussions de la chambre amenaient le récit des progrès des armes françaises en Hollande, en Italie, en Espagne, l'aimable lord ne vit dans la question politique que la facilité où se trouvaient les amateurs étrangers de se procurer quelque œuvre d'un des grands peintres qui faisaient l'objet de ses plus vives aspirations.

Son voyage transalpestre à la paix d'Amiens, qui eut pour prétexte de montrer l'Italie à sa fille, n'eut d'autre objet sérieux peut-être que de mettre à profit la fermeture de quelque couvent, ou la rançon de quelque ville par les Français, pour se procurer, en le couvrant d'or, l'un des objets de sa dévorante convoitise.

Si sir Lionel Parkett eût été aussi bon connaisseur qu'il était acheteur généreux, tout eût été fort bien... mais l'espiègle Arabella, devinant le faible de la manie

aristocratique de son père, avait trouvé un ingénieux et burlesque moyen de l'exploiter au profit de ses trop nombreuses et très-dispendieuses fantaisies de jeune fille élégante et à la mode.

On sait de quelle liberté les jeunes personnes jouissaient (et jouissent encore de nos jours, bien qu'à un moindre degré) en Angleterre. Les demoiselles les mieux nées aussi bien que les filles du peuple sortent, s'absentent, payent leurs visites (*to pay a visit*), vont enfin à de longues promenades seules, avec une femme de chambre, avec une amie, à pied, en voiture particulière ou publique, ou enfin à cheval avec un laquais, sans que de telles fantaisies blessent en rien les convenances et la morale. Dieu sait si miss Arabella jouissait de cette liberté! Or, lorsque dans ses courses elle trouvait d'aventure, accrochée à l'étalage d'un fripier, ou pendue derrière le comptoir de quelque fournisseur, une toile quelconque offrant à travers la poussière ou les crevasses quelque paysage bleu, une sainte en extase ou des masses de fruits, de légumes et de nature morte, elle payait la chose quelques schelings... puis se faisait rembourser en belles guinées le chef-d'œuvre somptueusement baptisé par la folle enfant, qui avait retenu bon nombre de noms des catalogues d'Italie.

Sir Lionel n'y regardait pas de fort près, et trouvait parfois que miss Arabella avait la main heureuse. Peut-être espérait-il même, l'excellent homme, qu'un jour ou l'autre la jolie fureteuse lui découvrirait le Murillo, le Rubens ou le Raphaël convoités...

C'est qu'il faut dire que cette Angleterre qui, depuis quelques années, menace d'accaparer sous son ciel de brouillards et de fumée tous les objets d'art que pourront payer l'or de ses *noblemen*, ou ravir ses touristes (lord Elgin, le spoliateur du Parthénon), l'Angleterre, disons-nous, n'avait pas alors dans sa capitale un seul musée, une seule galerie publique où l'amateur, le dilettante d'art

pût aller faire son éducation de connaisseur. Ce n'a été qu'en 1823 que le gouvernement anglais, saisissant une occasion fortuite, commença à former le musée qu'on nomme aujourd'hui *National-Galery*, et dont la base fut l'acquisition des *trente-huit tableaux* qui formaient la collection de M. Angerstein, déjà nommé. (Cette *galerie nationale* offre aujourd'hui *cent quatre-vingts tableaux* plus ou moins authentiques.) Revenons plus particulièrement à Arabella, que, depuis leur voyage d'Italie, sir Lionel appelait, dans ses jours d'orgueil paternel, Arabellissima...

Veuf, doué d'un cœur pour lequel les affections étaient un besoin, séparé de son frère par les défauts et les exigences de celui-ci, n'ayant d'ambition politique que tout juste ce qu'il fallait pour tenir son rang de chef de famille, et préférant sa vie de cabinet aux réunions du conseil d'amirauté et de la chambre haute, sir Parkett avait retiré de bonne heure de la pension de cour où elle faisait son éducation sa fille unique, à laquelle il avait fait faire à dix-sept ans à peine son entrée dans le monde. Jusqu'à cette époque, la jeune Arabella n'avait quitté le pensionnat que pour passer de loin en loin quelques jours de vacances dans l'*Alpha-Cottager*, charmante maisonnette de campagne située entre Paddington et le parc du Régent, où son père avait commencé à donner cours à ses goûts d'art, après la mort de lady Parkett.

Le fond du caractère d'Arabella était l'amour de l'étrange, du bizarre, du merveilleux, et partant un grand penchant à la curiosité; elle avait de la bonté et de la sensibilité, mais ces dons étaient en partie voilés par une étourderie et une légèreté qui eussent pu porter à la mal juger ceux qui n'auraient pas été à même d'apprécier ce qu'elle possédait de bonnes qualités originelles.

Animée du désir de voir, de briller, d'attirer l'attention,

elle passa la première année de son entrée dans le monde à courir Londres en tous sens, dans la société de deux ou trois amies de pension plus âgées qu'elle, ou déjà établies, et abusant un peu de la faiblesse paternelle, elle prit pied dans le monde comme une véritable écervelée « *oun diablé!* » disait sir Lionel. Elle voulut avoir des maîtres de toutes sortes, et tels qu'on n'en donne point aux jeunes filles dans les pensionnats, c'est-à-dire d'équitation, d'escrime et même de tir. Elle se mit à lire par fragments, sans suite, dans cent ouvrages traitant de tout, et comme sa mémoire était excellente, elle retint suffisamment d'aperçus de chaque chose pour faire de sa tête une sorte de tour de Babel où il y avait un peu de tout, mais en désordre et confusion. Ce qu'elle possédait le plus raisonnablement, c'était les langues française et italienne, apprises de bonne heure au pensionnat, avant l'âge de ses propres initiatives.

Elle garda dix-huit mois un maître de physique et de chimie, auquel elle faisait faire devant elle des expériences divertissantes; elle assista tout un hiver à des séances de *mesmérisme* (ainsi que cela s'appelait alors), parlait chaque matin chiens et chevaux avec un vétérinaire à la mode qui soignait son épagneul et sa levrette, et dessinait elle-même ses toilettes, sa livrée, perdant chaque jour un temps considérable avec les tailleurs, les couturières, les modistes de *French-Fashion*, car la France, d'où venaient de si jolis chapeaux, de si riches étoffes, tant de riens délicieux à éparpiller dans un boudoir, était sa nation de prédilection. Nous dirons plus, elle admirait Bonaparte, et lisait, déclamait toutes ses proclamations, au grand scandale des hôtes tories de son père...

Un regard dans l'appartement de miss Arabella, à l'époque où nos héros se trouvent dans des situations assez critiques, tous réunis eu Angleterre, achèvera de

nous la peindre telle qu'elle était, alors qu'elle allait prendre sa part d'action dans nos récits.

Ceci est l'antichambre ; cinq personnes y attendent : un marchand de chevaux, un mouleur en plâtre, un bijoutier, un maître de langue et une marchande d'étoffe de contrebande française. Jouissant du privilége que nous avons de ne pas faire antichambre, nous franchissons un petit salon où travaillaient deux femmes d'Arabella, et nous pénétrons dans l'espèce de boudoir-atelier-capharnaüm où elle se trouve : il est midi.

La jeune miss est debout près d'une fenêtre en grande partie voilée par un store qui, de même que le reste d'ameublement oriental de cette pièce, rappelle l'héritage du nabab. Elle tient un crâne de chien, qu'elle examine en comparant les numéros tracés sur la surface polie, avec un papier qui offre des observations dues à cette science phrénologique alors à ses prodromes. Arabella porte une sorte de robe de chambre en velours cramoisi, fourrée de petit-gris, d'une forme décrite par l'auteur de *Caroline de Lichtfield*. Vous avez vu le portrait d'Arabella Parkett dans les keepsakes, dont il est une des vignettes les plus répétées, à cause de son succès. Lawrence la peignit à vingt ans, le tableau fut gravé depuis, et cet acier, l'un des meilleurs, des plus chatoyants de Portbury, a formé le frontispice des premiers *Landcapes* des *books of beauty* que la mode a répandus dans les boudoirs depuis une quinzaine d'années. Cherchez-la sous son nom d'Arabella avec son costume d'Hélène de la *Dame du Lac*, et vous trouverez dans son fier regard, dans son sourire espiègle, dans sa folle coiffure et son sévère costume, cette bizarre et séduisante fusion de tons disparates qui en faisaient une créature charmante et indomptable, tendre et écervelée, sensible et étourdie, une fille où se confondaient à la fois la Cassandre et la Cordelia, la Porcia et l'Ymogène de Shakespeare, un être à la fois adorable et redoutable, aimable

et damnable, par-dessus tout inanalysable et inexplicable, fait pour dérouter au physique Lavater, et au moral la Bruyère lui-même!

Une grande table occupait le milieu de cette pièce. On y voyait une vaste mappemonde, un tas de livres italiens et français, d'où sortaient des bouts de laine de couleur et des enveloppes de lettres formant signets; à côté un buste en terre cuite représentant le premier consul, coiffé d'un abat-jour de lampe en soie verte; une petite mandoline de Ségovie, un singe empaillé, des bouts de rubans, une bouteille de Leyde, des médailles, un portrait de cheval en plâtre, des cartes de visite éparpillées, une main de momie, une cravache, des rouleaux de musique, des pistolets, un cabaret à thé, une pièce de dentelle, des fioles d'essence, une tête de mort, des gimblettes pour les chiens, un flacon d'éther, un pupitre supportant une *Description de la Perse*, des couleurs d'aquarelle, des compas, un creuset, une broderie commencée et cent autres choses de toutes sortes encombrant cette vaste table, dans un désordre singulier et pittoresque qui était comme la carte d'échantillon des goûts, des talents et des travers de la jeune miss. Séparé d'elle par cet étalage bizarre, se tenait debout un homme qui venait d'appuyer avec précaution contre le piano un objet plat enveloppé d'une toile verte.

— *Salam! Salam!* mon cher monsieur Cheating! vous m'apportez quelque Raphaël! un John Belini... *Si seda, signor!*... je suis à vous dans un moment!

Le moment dure une demi-heure, car la jeune étourdie va d'une chose à l'autre, après quoi elle sonne; une de ses femmes de chambre paraît:

— Miniki! lui dit-elle en déposant sur le plateau à thé la tête de chien, qu'elle avait reprise, est-ce qu'il y a du monde de l'autre côté?... Est-ce que *Wind* est sellé?... A-t-on porté mon invitation à lady Moterly?... Le bijou-

tier et le marchand de soieries sont-ils prévenus?... Mon amazone est-il rétréci?...

— Il y a le bijoutier et la marchande d'étoffes... J'ai aussi vu traverser la cour ce vieux marquis français que mademoiselle ne fait jamais attendre...

— *A proposito!* je sais maintenant, Miniki, pourquoi ma chienne Love m'a mordu si souvent; je viens de voir sur son crâne qu'elle manquait totalement de l'organe de l'*affectionabilité...* Voyez, c'est le nº 17... Donc, qu'avez-vous là, mon cher monsieur Cheating? Vous dites *Andrew del Sarto*, je suppose?

— Pardonnez-moi, Votre Honneur, c'est un original du fameux *Dier...*

— *Dier?* Qu'est-ce que ça? *non cognosco!*

— Un grand maître italien, Votre Honneur! *Dier?* en français *teinturier...* en italien *tintoretto...*

— C'est sans doute Tintoret que vous voulez dire? *Jacopo Robusti*, dit le *Tintoret... pittore della scuola veneta.*

— Tintoret... tintoretto... en anglais *Dier;* Votre Honneur est bonne Anglaise!

— Mais répondez-moi donc, Miniki? vous êtes vraiment timbrée, *my dear;* si cela dure trop, il faudra que je songe à vous faire guérir par le magnétisme et l'électricité... Vous subirez l'épreuve de la pile de Volta, cela rétablira l'équilibre de vos organes *immediately!* Mais j'y pense! n'a-t-on pas vu le marquis de la Romance ce matin?... Ah! j'oubliais ce tableau! Mon cher monsieur Cheating, votre tableau est trop cher! et je doute qu'il soit *bon teint... è una cagnara!*

— Mais voyez-le, Votre Honneur? dit le marchand en développant sa toile, et la posant sur le bord de la vaste table, en cherchant à la tourner à un bon jour.

— Le marquis est là! vint dire Miniki. Il y a aussi...

— Qu'il entre donc! interrompit l'écervelée. Allez!... Ah! j'oubliais, Miniki!... Sachez donc si mon père est

chez lui, vous me le direz... J'irai à Kinsington avant le dîner, je monterai Wind, et Tom m'accompagnera... Allez!... Que voulais-je vous dire?... Si le mouleur vient pour mon buste, vous lui direz... Mon cher monsieur Cheating, votre *teinturier* a le nez bleu... *Da verò, è una vera cagnara!*... Ah! mon cher marquis, entrez donc!... Vous aurez attendu?... Je suis désolée, inconsolable... Comment va votre genre nerveux, marquis? Point d'affections hypocondriaques, j'espère? Point de dyspepsie? Les viscères sont en bon état, ainsi que l'économie des muscles? Et le moral? *Mens sana in corpore sano*... où ai-je lu cela? Est-ce la romance que vous avez composée pour moi que vous m'apportez? Je la chanterai ce soir chez lady Moterly...

Le vieil émigré prit un siége que lui présentait Miniki, et ne fit pas semblant de voir l'espiègle jeune fille qui lui tournait nez à nez le buste de Bonaparte.

— Toujours charmante, miss Arabella! dit le marquis, en baisant la main de l'Anglaise de l'air fringant d'un voltigeur de Louis XV. Et votre digne père? A-t-il pénétré quelque chose de la mystérieuse affaire de ce prisonnier français de Woolwich? Sait-on comment il se trouvait aussi sur la *Licorne?*

— Rien encore, *my dear* marquis... On soupçonne que ce pourrait bien être un espion... Mon père se tient sur ses gardes... Mais *a proposito!* marquis, retournez-vous, et donnez-moi votre avis sur ce tableau qu'on m'apporte pour mon père... C'est de l'école africaine... n'est-ce pas, monsieur Cheating?

Le marchand, visiblement contrarié que sa marchandise fût examinée par le vieil émigré, réputé connaisseur, mit la toile dans l'ombre... Toutefois, l'œil exercé du marquis lui permit d'en voir assez pour dire d'un ton malin à la jeune fille, qui lorgnait un saint Jérôme appuyé sur son livre comme sur une béquille :



— C'est, ma toute belle, une chose digne de la galerie de mylord.

Pour se débarrasser du marchand, Arabella souleva le crâne de la tête de mort, prit quelques guinées dans cette singulière caisse, les jeta au brocanteur, qui les prit sans réclamation, salua humblement et sortit.

— Ce sera toujours assez bon, marquis, pour me faire payer par mon père cette petite voiture russe que j'ai vue hier chez Tattersall, dans *Long-Acre!* . . . .

. . . .

Nous laisserons momentanément la fantasque fille unique de sir Lionel dans son intérieur, pour reprendre notre récit au point où le besoin de faire connaître les Parkett nous a forcé de l'interrompre.

XI

TOUS LES PERSONNAGES AUX PRISES.

Avant de suivre nos amis de France sur la terre ennemie où les attendent les phases nouvelles de ce récit, il convient de consacrer quelques lignes à sir Richard Parkett, afin de nous mettre aussi à jour avec lui, de façon à ce que chaque caractère et chaque situation soient bien connus au moment où tous les personnages de cette histoire vont, chacun avec ses intérêts et ses passions, se trouver aux prises.

On a dit qu'en apprenant la mort de son père, sir Richard avait quitté les stations de l'Inde pour rentrer en Angleterre attaquer le testament qui l'excluait d'héritage. Il n'avait pas manqué d'hommes de loi à lui monter la tête contre son frère, de qui l'avaient, du reste, toujours éloigné les préférences marquées du nabab, et on l'avait persuadé que dans l'état même de la législation, sa cause

était plus que soutenable, attendu que les sommes payées par le vieux lord, pour éteindre des dettes de jeunesse, de même que les créances sur l'Inde, n'avaient point été légalement comptées et spécifiées comme avances d'hoirie.

Il faut dire ici, qu'ayant accompli durant son premier séjour dans l'Inde avec son père les six années de service exigées d'un midshipman, sir Richard avait obtenu sa commission de lieutenant, et avait été embarqué en qualité de *junior lieutenant* sur une frégate qui passa peu de temps après sous les ordres de l'amiral Saint-Vincent, lequel donna à sir Richard quelques preuves du cas qu'il faisait de sa bravoure, qui était brillante. Plus tard, la protection de l'illustre marin contribua à faire obtenir à l'officier indien le grade de *post-capitaine*, et lorsque le second fils du nabab revint pour la deuxième fois de l'Inde, il passa commodore, qualité qui lui avait valu le commandement de la corvette *l'Alarm*, sur laquelle il avait fait la rencontre du corsaire *le Cachalot*.

Lorsqu'en 1801, le ministère Addington avait succédé au ministère Pitt, le nouveau chef du cabinet anglais avait offert au comte Saint-Vincent la place de premier lord de l'amirauté; l'amiral avait d'abord refusé, pour obéir à des scrupules religieux (il était catholique romain); mais vaincu par les instances de Georges III, et malgré ses opinions exclusives, il avait consenti à entrer dans une coalition de whigs et de tories. Il se trouva dès lors en rapport avec sir Lionel Parkett (sir Lionel Parkett était, comme on l'a dit, conseiller d'amirauté), et en ayant été fort secondé dans cette fameuse création d'une commission d'enquête tendant à purger l'administration de la marine des immenses abus qui régnaient dans ce corps, il résolut de tenter un rapprochement entre le conseiller et le commodore, qu'il estimait tous deux à différents titres, c'est-à-dire le premier pour sa

loyauté, son noble caractère, le second pour son incontestable bravoure.

Il y avait quelques années déjà que durait la désunion des frères Parkett, et pendant ce temps les gens de loi avaient si bien envenimé les choses, que sir Lionel, qui eût été tout disposé, dès l'abord, à une transaction généreuse avec son frère, se vit forcé dans une position telle, qu'il n'y pouvait plus songer sans manquer à sa propre dignité, ou sembler céder à la peur. Dans l'état où les choses en étaient ainsi peu à peu arrivées, le noble pair ne voyait plus qu'un moyen de sortir d'une position aussi fausse et aussi désagréable, au point de vue social, que pénible pour son cœur, c'était d'attendre le gain définitif du procès, pour ensuite, la légitimité de ses droits légalement établie, accorder loyalement à son frère telle pension, telle somme que celui-ci pourrait désirer, et rétablir ainsi, en gardant le beau rôle qui lui convenait, une harmonie de famille dont il déplorait d'autant plus la perte, que ces divisions fraternelles ne laissaient pas, par leur objet même, que de causer une sorte de scandale dont son noble caractère souffrait autant que ses sentiments en étaient péniblement atteints...

Ce fut lorsque les choses se trouvaient dans cette situation, que la jeune Arabella fit son entrée dans le monde. Lord Saint-Vincent la vit dans un bal, et dans son désir de voir cesser cette désunion des deux frères, il pensa que cette belle jeune fille pouvait se placer entre eux le rameau d'olivier à la main. Il ménagea donc à sir Richard l'occasion de voir sa nièce dans une fête, et le commodore fut aussi émerveillé qu'impressionné de sa beauté. Le libertin d'autrefois était encore assez jeune pour que ses instincts fussent pour moitié dans les réflexions et les espérances que la rencontre d'Arabella lui inspira, et il ne tarda pas à être aussi préoccupé de l'éclatante jeune fille, qu'il l'avait souvent été des belles danseuses et des cantatrices, ces sirènes si puissantes

sur les imaginations d'outre-Manche ! Et tandis que la tête inflammable de sir Richard travaillait, et qu'en partant pour ses croisières, il recommandait aux gens de loi, trop ardents à instrumenter contre le légataire du nabab, d'apporter désormais quelque douceur dans leurs actes, le bon Saint-Vincent entreprenait sir Lionel, et l'amenait à avancer qu'un mariage entre l'oncle et la nièce serait le plus honorable moyen qui fût de mettre fin à des divisions dont la dot considérable d'Arabella éteindrait les motifs. L'amiral, premier lord de l'amirauté, promettait d'agrafer sur l'uniforme du marié les épaulettes de contre-amiral.

Les deux frères ainsi préparés, il ne restait plus qu'une négociation à entamer, c'était de faire accepter à miss Arabella un mari de quarante-cinq ans, un peu bronzé par l'équateur, et qui ne lui était connu que par de mauvais procédés envers son excellent père. Quand celui-ci lui en parla, la fantasque enfant répondit qu'elle se souciait peu d'être un objet de transaction, qu'il fallait laisser le commodore perdre son déshonorant procès... et que d'ailleurs, elle n'avait pour le moment nulle envie de se marier. Lorsque sir Lionel revint à la charge, Arabella interrompit son père pour s'informer d'un cheval de course et pour lui demander cent guinées. Elle rencontra souvent son oncle dans le monde, mais ne sembla nullement sensible à la flamme ardente qu'elle lui inspirait.

Lord Saint-Vincent craignait, pour sa part, de compromettre, dans cette négociation périlleuse, une dignité de caractère qui ne devait point éprouver de refus, et les choses traînèrent ainsi pendant deux ans. Dans l'intervalle, lord Parkett ayant fait la connaissance du marquis de Brachet, vieil émigré français que la confiscation de ses biens réduisait à la nécessité de donner des leçons de musique, il le donna pour maître à sa fille, avec mission de travailler peu à peu à la con-

vertir aux idées qui devaient mettre une honorable fin à de trop déplorables divisions de famille.

Ainsi donc le commodore éperdument amoureux de sa riche nièce, et sans quartier envers l'ennemi qu'il allait souvent combattre dans la Manche, en raison de sa constante mauvaise humeur pour les rigueurs d'Arabella ; le père de celui-ci désirant de voir cesser d'une façon digne pour tous des divisions fâcheuses pour la mémoire du nabab; Arabella enfin voulant jouir, jusqu'à ce que son cœur parlât, de sa liberté de jeune fille gâtée et fantasque: telle était la situation de nos nouveaux personnages, lorsque la *Licorne* aborda à Woolwich... Revenons à ceux que le brick amenait d'une si aventureuse façon dans la capitale ennemie...

Les Anglais faits prisonniers sur leur propre navire par l'audacieux abordage de Roch avaient, comme on l'a dit, était conduits d'abord dans la prison de Woolwich, port situé sur la rive méridionale de la Tamise, à trois ou quatre lieues de Londres. Sans doute que l'aventureux contre-maître n'avait pas jugé nécessaire d'aller déposer lui-même les vingt Lascars au pont de Southwark, et de réclamer en personne la punition des prétendus révoltés! Il avait pris son chemin d'une façon plus prudente, ainsi que nous le verrons bientôt, sans soupçonner que la cale de la *Licorne* contenait, outre les Anglais mystifiés, six marins français, et au milieu d'eux... Gabrielle!

Heureusement pour celle-ci que ses compagnons nationaux voyant toujours en elle, outre leur officier, un excellent jeune homme plein d'indulgence et d'aménité pour les matelots, lui portaient une vive affection dont les effets devinrent aussi précieux à la jeune fille emprisonnée qu'ils lui avaient déjà été utiles dans l'entrepont du brick. Cette affection, le respect dont on l'entoura, devinrent sa sauve-garde durant les premiers jours passés dans la prison de Woolwich. Quant aux

marins anglais, ils avaient d'abord cru qu'on les emprisonnait pour les punir de s'être laissés jouer dans une capture au résultat de laquelle ils ne comprenaient rien... Mais quand ils surent que l'accusation qui pesait sur eux était celle de rébellion envers leurs chefs, ils demandèrent à s'expliquer, se justifièrent aisément, et obtinrent leur liberté si étrangement ravie dans l'entre-pont de la *Licorne*. Pour ce qui était des prisonniers français, comme ils avaient été pris en rade de Boulogne, avant la mystérieuse et énigmatique aventure dont l'interprétation restait aussi inconnue que les motifs de la disparition de l'état-major du brick, on parla de les diriger sur les pontons de Chatam.

A la nouvelle de cette inquétante translation, Gabrielle, qui ne possédait nul indice sur le lieu où Marius était détenu, s'alarma pour son secret et les terribles conséquences que pouvait entraîner sa plus que probable découverte. Elle se vit, jeune fille au milieu de quelques centaines de marins grossiers, de farouches corsaires, en butte aux insultes, aux sarcasmes, exposée à tout ce qu'il y a de pire, sans parler des souffrances inhérentes à ce genre de captivité qui avait acquis en France une horrible et retentissante renommée. Sans doute, si elle avait pu croire que là où elle irait, elle trouverait Marius, elle eût senti une courageuse joie combler son cœur, au lieu du bien naturel effroi qui le glaçait... Près de celui qu'elle aimait, elle eût pu concevoir l'espérance de voir le secret de son sexe gardé, ou enfin, en cas de surprise, respecté, défendu par les appels aux prisonniers honnêtes et généreux. Mais seule, livrée aux hasards, aux difficultés, aux familiarités de cette vie de malheureux agglomérés! elle ne voyait devant elle que des sujets de terreur.

Dans ses alarmes, Gabrielle pensa à ce secret important que Roch avait toujours remis de lui confier à un temps plus opportun, et qui devait jouer un si grand rôle

dans son passé inconnu. Le portrait, la croix d'onyx qu'elle portait toujours au cou, sur la recommandation du contre-maître, possédaient à ses yeux une grande part dans un mystère qui avait trop souvent porté l'oncle Roch à maudire l'Angleterre, pour que quelque habitant de ce pays ne fût pas recouvert du mot de ce secret. Mais quel était cet Anglais? Elle n'avait nulle trace pour le découvrir que ce portrait qu'elle portait sur son sein, sans savoir même quelle part celui que la miniature représentait avait dans le mystère qu'elle savait planer dans son histoire. Comment invoquer du secours de ce protecteur inconnu dont elle ignorait même le titre auprès d'elle? Dans d'aussi menaçantes conjonctures, elle crut n'avoir rien de mieux à faire que de demander un entretien particulier au ministre protestant de la prison, afin d'essayer de l'intéresser à sa situation, et de s'aider de ses lumières, de ses conseils.

Le ministre était un vieillard respectable qui accueillit avec bienveillance ce que Gabrielle lui exposa de sa position, en croyant toutefois devoir lui cacher son sexe. L'aumônier vit le portrait, le bijou qui y était joint, et, ayant affaire à Londres, promit de montrer l'image à quelques personnes qui pourraient peut-être désigner celui qu'elle représentait. En effet, dès le lendemain, le ministre ayant consulté un artiste pour essayer de découvrir l'auteur de la miniature, on lui désigna le peintre Silvener. Silvener était mort depuis quelques mois... mais sa veuve, ayant bien examiné la miniature, crut pouvoir assurer qu'elle représentait un des fils du nabab Parkett, sans pouvoir désigner lequel, attendu que dans leur jeunesse ils se ressemblaient tous deux. Pour nous qui savons les chagrins que les assiduités de certain colonel auprès de lady Parkett avaient causés au mari de celle-ci, nous ne pouvons expliquer cette ressemblance entre sir Lionel et sir Richard, ressemblance qui, du reste, avait résisté à l'âge, qu'en remarquant qu'ils avaient tous

deux les traits de leur mère. Une dernière personne consultée enfin déclara que le portrait était celui de lord Parkett, membre de la chambre haute et du conseil d'amirauté.

L'aumônier, enchanté de son importante découverte, revint à Woolwich la communiquer au prisonnier. De leur conférence, il résulta que le bon prêtre retournera en ville le lendemain et se présentera chez lord Parkett. Le noble personnage examina le portrait et la croix d'onyx avec les témoignages d'une très-vive surprise mêlée d'émotion... Il recueillit avec une sorte d'avidité tous les renseignements que le ministre put lui donner sur la personne à laquelle ces objets appartenaient, puis s'écria :

— Mon révérend... dites à ce jeune homme que demain il sera installé ici, chez moi, prisonnier sur parole!

En effet, le soir même, s'étant offert comme caution auprès du *prisons'office*, il eut la faculté d'arracher au transport sur les pontons de Chatam le mystérieux prisonnier, qui devait y accompagner ses camarades le lendemain... Et au moment où les pauvres diables trouvés dans l'entre-pont de la *Licorne* étaient embarqués sur un cutter qui descendait la Tamise, un carrosse aux armes de lord Parkett venait chercher l'aspirant Gabriel pour l'amener à Londres.

Disons en passant que, sans l'incident du portrait, il est plus que probable que Gabrielle eût rejoint Marius sur le *Kent*, car des six matelots français, trois furent déposés sur ce ponton, et trois sur *the Culloden*.

Retournons à Londres.

A midi, et presque à l'extrémité orientale de la rue d'Oxford, est une place nommée *Soho-Square*. On sait aujourd'hui, par quelques imitations parisiennes, qu'un square est un carré, une place hors de circulation, qui forme la cour commune d'un certain nombre d'habitations

paisibles qui la bordent; au milieu se trouve ordinairement un jardinet, une corbeille, un massif d'arbustes qui récrée la vue. *Soho-Square* était alors une des habitations les plus aristocratiques de Londres. Divers souvenirs historiques s'y rattachent : son nom d'abord, *Soho*, ayant été le mot d'ordre de la funeste bataille de Sedgemore, où l'infortuné duc de Montmouth, décapité par Charles II, fut vaincu. L'ambassadeur de France habitait ce square du temps de la reine Anne, et à l'entour résidèrent tous les protestants français qui, à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, se trouvèrent dans la nécessité d'abandonner leur patrie.

L'un des plus beaux hôtels de Soho-Square avait une célébrité particulière. Il fut, durant la première moitié du dix-huitième siècle, le rendez-vous favori des plus illustres fashionables de Londres, un temple aristocratique et somptueux où la célèbre Cormelys réunit longtemps tout ce que l'Europe envoyait à Londres de voyageurs éminents et riches... ce qui n'empêcha point sa propriétaire d'expier sa renommée brillante par une fin des plus malheureuses sous les verroux de Fleet-Street, en 1797. Sir Lionel Parkett avait acheté cet hôtel vers la même époque, et l'avait fait restaurer et décorer somptueusement. On sait l'uniformité architecturale qui jette tant de monotonie sur la physionomie des habitations de Londres, lesquelles consistent presque généralement en trois ou quatre étages percés de petites fenêtres sur une devanture lisse, avec un fossé au bas, ouvert sur les cuisines souterraines, et défendu par une grille en fer. Sir Parkett avait rapporté de ses voyages sur le continent quelques idées révolutionnaires qui lui firent demander à son architecte des plans d'un aspect moins monotone, et le dessin adopté pour la façade (telle qu'on la voit du reste encore de nos jours, que cet hôtel est passé aux mains de la vieille lady R*** B***) fut imité d'une composition de Vignole. Ce fut donc sous un

charmant portique grec, dont l'entablement portait un balcon de marbre de Vérone, que le carrosse déposa Gabriel. Un valet de pied l'attendait pour le conduire au valet de chambre qui l'introduisit sur-le-champ dans le cabinet de mylord.

— Asseyez-vous, monsieur, dit sir Lionel en très-bon français, et en montrant à l'aspirant un siége confortable, que les importations indiennes du nabab avaient mis de trente ans en avance sur les divans et les fauteuils de toutes sortes dont on garnit aujourd'hui toute maison aisée.

Gabriel vit un homme de cinquante à soixante ans, dont l'encolure menaçait d'atteindre, avec le temps, les vastes proportions paternelles. Une suprême distinction, une affabilité réelle, et non pas telle que la jouent le plus souvent les grands seigneurs dans leurs rapports avec des inférieurs, régnaient sur sa physionomie noble et douce. Ses cheveux grisonnaient. Sir Lionel portait à sa boutonnière un ruban gros rouge liseré de bleu, qui témoignait qu'il était un des trente-six membres de cet ordre du *Bain*, qui, institué dès 1399, devait, en 1815, recevoir une organisation nouvelle, dans le besoin de récompenses à distribuer à l'armée. Lorsque Gabriel fut assis, le noble lord congédia un secrétaire qui écrivait dans un coin du cabinet, et s'adressant aussitôt à son visiteur :

— Monsieur, j'avais la plus vive impatience de vous voir... Vous êtes, je crois, midshipman, aspirant, comme on dit chez vous, dans la marine consulaire ?

— Oui, mylord, répondit Gabrielle, dont le cœur battait extrêmement en présence de ce noble personnage, qu'elle avait d'autant plus lieu de supposer être pour beaucoup dans le secret de Roch, qu'elle lui trouvait une ressemblance notable avec le mystérieux portrait... bien que celui-ci représentât un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, poudré et vêtu de velours, comme c'était

la mode du grand monde vers la fin du siècle dernier.

— C'est bien... reprit sir Lionel. Mais veuillez me dire au plus vite comment cette croix... cette croix d'onyx garnie d'or, et aussi ce portrait qui me vaut sans doute l'attention avec laquelle vous me regardez, se trouve entre vos mains ?

— Mylord... je n'ai par malheur que bien peu de chose à vous répondre... Ces deux objets m'ont été remis, dès que j'ai été en âge de raison, par un digne marin, mon oncle... qui a pris soin de moi depuis ma plus tendre enfance... puisqu'il paraît que c'est alors que j'ai eu le malheur de perdre mon père et ma mère...

— Vous n'avez donc jamais connu ni l'un ni l'autre?

— Non, mylord... je ne me suis jamais connu d'autres parents que l'oncle dont je vous parle, et une vieille tante qui habite Boulogne.

— Boulogne?... Et cet oncle, en vous remettant ces objets précieux, ne vous a rien raconté sur l'intérêt que leur conservation pouvait vous offrir?

— Il m'a parlé d'une confidence importante qu'il me ferait, lorsque notre pays serait en paix avec l'Angleterre.

— Et où est à présent cet oncle, monsieur le midshipman ?

— Lorsque j'ai été fait prisonnier, je l'ai laissé à Boulogne... Il sert dans la flottille.

— *Strange ! strange!* se dit sir Lionel, en interrompant un moment son interrogatoire pour se livrer sans doute aux réflexions que les réponses de l'aspirant lui faisaient naître. Il reprit bientôt :

— Mais dites-moi... Comment avez-vous eu l'idée de me faire présenter ces objets et de vous en appuyer pour réclamer ma protection ?

Gabriel raconta succinctement à sir Lionel sa capture sur la *Licorne*, le singulier débarquement à Woolwich

au milieu de l'équipage anglais, devenu prisonnier sur son propre bord et sur le sol de la patrie; puis sa terreur en apprenant qu'on allait envoyer les Français sur les pontons de Chatam; la pensée qui lui était venue de se mettre sous la protection des objets mystérieux qu'il portait cachés sur sa poitrine... son appel à l'aumônier de la prison et les recherches heureuses de celui-ci. Il termina enfin, en lui avouant que l'annonce de la surprise de mylord à l'examen des objets mis sous ses yeux, lui avait inspiré l'espoir qu'il touchait au moment d'apprendre d'une autre bouche le secret concernant ce portrait et ce bijou...

— Et au lieu de répondre à vos interrogations, c'est moi qui vous ai prié de satisfaire aux miennes! dit sir Lionel. Je comprends toute votre déception... Par malheur il m'est hautement interdit de chercher les moyens de la faire cesser... Le temps seul peut améliorer cette question... Tout ce que je puis avouer, c'est que la vue, l'examen de cette croix m'a causé une émotion fort vive... Quant à ce portrait... plus tard... pour le moment je ne saurais... croyez qu'il m'est impossible... Pour tout abréger, il nous faudrait ici votre oncle... Mais, dites-moi, qui est-il?

— Le contre-maître Roch, mylord.

— Le contre-amiral, voulez-vous dire?...

— Contre-maître, Votre Grâce...

— Un simple contre-maître... Hum! Je verrai lord Saint-Vincent... peut-être y aurait-il moyen... Mais une question encore, monsieur le midshipman, n'avez-vous pas de sœur? n'en avez-vous jamais eu?...

Gabrielle, qui comprit instinctivement que cette question touchait à cet autre secret que Roch lui avait toujours si chaudement recommandé de céler avec grand soin, tant qu'il ne serait pas livré par la force de l'évidence, se sentit assez embarrassé pour que sa réponse témoignât de quelque émotion...

— Jamais je ne m'en suis connu... dit-il.

Cette hésitation, cette émotion n'échappèrent point à sir Lionel. L'aspirant put bientôt remarquer qu'à dater de ce moment le ton du noble personnage acquit quelque froideur.

Il reprit pourtant, mais d'un ton où perçait le doute que sa demande agréât :

— Vous ferait-il plaisir que j'utilisasse ma position à l'amirauté pour faire en sorte d'obtenir en France... de ce... de ce contre-maître, des éclaircissements sur cette affaire? Voudriez-vous que je le fisse amener ici, dans le cas où il viendrait à être fait prisonnier, comme rien n'est plus facile, au milieu des luttes quotidiennes de nos escadrilles?

— Ce serait, mylord, mon vœu le plus cher... répondit Gabrielle avec l'accent de la franchise. Si mon oncle est toujours à Boulogne, outre les explications qu'il peut donner, les révélations qu'il peut faire, je sais qu'il possède et porte toujours sur lui, comme je le faisais de ces objets, un papier qui doit être fort précieux... et qu'il pourrait même au besoin envoyer ici pour suppléer à sa présence... car malgré l'égoïsme que pourrait m'inspirer l'équivoque de ma position du moment, je ne saurais cependant désirer de le voir à son tour exposé aux pontons, qui renferment déjà quelqu'un qui m'est cher...

— Ce n'est pas un parent, cependant ? vous m'avez dit que...

— Non, mylord, ce n'est pas un parent... mais c'est un ami que j'aime comme le plus tendre frère ..

— Et cet ami... sait-il quelque chose concernant le mystère dont vous entoure la possession de ce portrait et de cette croix?

— Je ne pourrais rien affirmer... mais pourtant, j'en doute, mylord...

— Son nom... son grade?

— Marius la Morinie... enseigne... c'est-à-dire officier pris sur le corsaire *le Cachalot*... reprit vivement Gabrielle.

— En quel temps a-t-il été pris ?

— Il y a environ quatre mois...

— Vous ignorez où il a été déposé?

— Je l'ignore...

— Pris dans le détroit, il doit être à Chatam... poursuivit lord Parkett, en écrivant quelques notes sur son bureau. Je ferai prendre des informations... Mais vous me parliez d'un papier précieux que garde votre oncle... Ne savez-vous rien de ce papier... de son contenu?

— Absolument rien, mylord... Seulement j'ai lieu de croire qu'il pourrait équivaloir à la confidence que mon oncle m'avait annoncé devoir me faire un jour...

Sir Lionel se mit de nouveau à réfléchir profondément, murmurant de moment en moment son exclamation : *Strange! strange!* Puis il finit par reprendre :

— Je ne veux pas douter d'une seule des paroles que vous venez de me dire, monsieur... Et, en attendant que les informations que je vais prendre, et que les démarches que je ferai moi-même puissent apporter quelque éclaircissement dans cette affaire, à laquelle je m'intéresse... infiniment, vous êtes libre dans Londres sous ma caution; on va vous donner une chambre dans mon hôtel... on pourvoira à tous vos besoins... J'espère que vous ne refuserez pas mon hospitalité, puisque vous paraissez tant redouter les pontons qui, je le sais et je le déplore, sont de tristes séjours... A revoir, monsieur le midshipman!... ajouta sir Lionel en se levant de son fauteuil pour congédier l'aspirant, et en tirant le cordon de sa sonnette. Je pense que j'ai votre parole de ne pas quitter Londres...

— Vous l'avez assurément, mylord.

— C'est bien! Je vous demande également, dans le cas où vous feriez de longues absences de l'hôtel, de

vouloir bien en prévenir, afin que je sache quand vous trouver, dans le cas où j'aurais quelque chose à vous communiquer... Du reste vous êtes libre et rien ne vous manquera...

Un valet de chambre était entré, sir Lionel l'attira dans une embrasure de fenêtre pour lui donner quelques ordres.

Une heure après, Gabrielle était installée dans une jolie chambre du troisième étage de l'hôtel, dont les fenêtres donnaient sur un petit jardin intérieur et planaient sur une terrasse dépendant de l'appartement de miss Arabella. Un tailleur vint lui essayer des vêtements propres à remplacer son uniforme français, avec lequel il eût été impossible de se hasarder dans Londres sans s'exposer à se faire lapider par l'ignoble populace qu'animait la haine la plus furieuse contre notre pays. Gabriel choisit ces vêtements d'une coupe propre à protéger le secret de son sexe, et y comprit une sorte de plaid écossais dont il était alors de mode de s'envelopper. Elle trouva une bourse de cent guinées dans un tiroir; un domestique se mit à ses ordres; ses repas lui étaient servis chez elle, et on lui enseigna la partie de l'hôtel où était la bibliothèque.

Gabriel (nous en parlerons indifféremment à l'un ou à l'autre des deux genres, suivant que cela se présentera, eu égard au rôle qu'il ou qu'elle joue...) Gabriel, disons-nous, passa plusieurs jours sans sortir, réfléchissant profondément aux bizarreries de sa situation et aux espérances qui en pouvaient naître. Sir Lionel ne lui faisait rien dire; sachant trop peu d'anglais pour prendre plaisir à lire, il finit par céder aux invitations de son domestique qui lui offrait de l'accompagner par la ville.

Il passa ainsi une semaine à visiter quelques monuments, à se familiariser avec les principales rues, remarquant toutefois que son guide évitait de le conduire au port ou dans le voisinage de la Tamise. Une ou deux

fois, étant sorti seul, l'aspirant s'aperçut qu'il était suivi... Aussi bientôt cessa-t-il de se promener. D'ailleurs, sa première curiosité à peu près satisfaite, cette ville ennemie lui déplut. Ce luxe écrasant de certains quartiers et de certains personnages, cette profonde, cette menaçante misère qui en formait le révoltant contraste dans d'autres parties de la capitale, indignaient et attristaient son âme honnête. De plus, le bruit, la confusion, le tourbillon de certaines rues l'étourdissaient. Les toilettes extravagantes des personnes du beau monde, courant les magasins à la mode et les promenades publiques, l'amusaient moins qu'elles ne l'agaçaient eu égard sans doute à la disposition d'esprit où le plaçait sa situation étrange.

Pourtant, un jour, tout le sérieux de son caractère et de sa position ne put tenir à la rencontre qu'il fit en rentrant à Soho-Square d'une femme qui semblait résumer en elle seule tous les ridicules des modes d'alors et de la nation si mal partagée par les grâces, aux plus rares exceptions près. C'était une très-petite femme, d'un embonpoint si excessif qu'elle ressemblait à une tonne de bière mue sur des roulettes. Sa grosse face, enluminée par les efforts pénibles de la locomotion, était enfouie dans un chapeau comparable à la couverture d'un chariot, et sur l'un des côtés duquel pendait très-bas une si énorme touffe de houx en fleur que ce branchage eût certainement suffi pour faire l'enseigne d'un cabaret à bière et à grog. Du tour de son cou s'élançait une collerette si ample et si inexorablement empesée qu'elle s'étendait dans un immense diamètre circulaire, terminé par des chutes de dentelles et de broderies qui faisaient l'effet de la frange bordant une ombrelle retournée par le vent. La projection de son corsage semblait un ouvrage avancé destiné à protéger la place, et qui ne permettait pas d'en approcher à plus de deux pieds. Un immense voile de tulle couvrait ses épaules et, tombant

autour d'elle, lui donnait assez l'air d'un poisson d'espèce inconnue, pris dans un filet. Au-dessous des bras (nous n'osons dire de la taille...) commençait une série de plis, de garnitures, de froncis, qui se succédaient les uns aux autres comme les cercles qui relient un tonneau. La robe, fort courte, laissait voir ses pieds chaussés si à l'étroit que la masse roulait et tanguait en marchant, comme une balle jetée à la Tamise, tandis que les rubans de soie qui retenaient les pieds dans les souliers plaintifs, se croisant sur ses jambes, s'enfouissaient dans la chair rebelle, qui semblait vouloir cacher ces liens par les gros bourrelets que la graisse faisait autour.

Cette machine, cet être extravagant, cette caricature, enfin, entra dans le square, et s'arrêta avec indécision ; puis, ayant aperçu le domestique qui accompagnait Gabriel, elle lui fit un signe : celui-ci s'étant approché, elle lui demanda où était l'hôtel de sir Lionel Parkell. Le valet montra l'aspirant qui y entrait... L'énormité fit un petit geste de remercîment protecteur, et mit péniblement le cap vers le portique sous lequel Gabriel la vit lentement disparaître, en gagnant l'escalier des étages supérieurs qui conduisaient chez lui...

Gabriel ne pensa bientôt plus à cette curieuse rencontre, et las d'errer dans cette ville, loin de laquelle l'emportaient si souvent ses pensées, il se décida à ne plus sortir de sa chambre, d'y passer son temps à l'aide de quelques ouvrages français que son domestique lui avait trouvés dans la bibliothèque, et d'attendre patiemment que sir Lionel eût quelque chose à lui apprendre sur les intérêts mystérieux qui les avaient mis en rapport.

Tout entière, devons-nous dire, à ses pensées au milieu desquelles brillaient tant d'espérances relatives à celui qu'elle aimait, elle rentra peu à peu dans la solitude de son âme, un moment troublée par les récents

événements, et sentit renaître ses chagrins, en songeant aux souffrances auxquelles devait être en proie le bien-aimé de son cœur, sur ces affreux pontons, dont sir Lionel lui-même, tout Anglais qu'il fût, avait paru déplorer et condamner l'existence. Parfois elle regrettait de n'avoir pu l'y rejoindre, pour partager avec son Marius la pénible vie de captivité que son dévouement et un pieux mensonge avaient substituée, pour le jeune homme, à ce trépas qu'elle avait affronté et failli recevoir pour lui, dans la poignante nuit du château fort de Boulogne. Puis elle pensait au bon Roch, auquel elle était loin de supposer la part qu'il avait eue dans sa translation en Angleterre, et elle se demandait si, dans l'intérêt d'une cause inconnue, mais de laquelle devait dépendre le bonheur des seuls êtres qu'elle aimât encore au monde, il ne serait pas à désirer que les chances des combats conspirant contre lui, le digne contre-maître fût à son tour amené sur cette terre ennemie, où sa présence devait, pensait-elle, mettre fin à l'équivoque d'une situation irritante, et provoquer, selon toute apparence, des incidents assez puissants pour leur valoir ensuite la liberté à tous... le renvoi par cartel d'échange sur le sol de la patrie...

Gabrielle, en contemplant souvent le mystérieux portrait que lui avait loyalement restitué son noble hôte, s'abîmait souvent dans le dédale des réflexions sans issue que faisait naître la ressemblance de cette miniature avec le lord, ressemblance telle, qu'un jour que ce portrait était resté sur un meuble, le valet qui le vit s'écria que c'était assurément son maître à vingt ans. D'un autre côté, elle se rappelait la froideur qui, dans son unique entrevue avec sir Lionel, avait peu à peu régné dans le ton de celui qui l'avait reçue, au premier abord, avec une sorte d'effusion. Elle se tourmentait pour trouver la cause de ce revirement qui, joint à l'espèce d'espionnage dont elle avait été l'objet dans ses sorties, té-

moignait d'une sorte de défiance... qui planait sur la conduite du gentilhomme à son égard.

Un mois s'écoula dans ces alternatives où les espérances, les appréhensions poignantes et des crises successives de courage et d'abattement furent les uniques incidents d'une vie à laquelle Gabrielle n'apportait, de son plein gré, d'autre distraction que des lectures dont le sujet était sans cesse traversé par ses propres pensées, ou de longues heures passées à la fenêtre, où la vue s'égayait de quelques arbres du jardin, au milieu desquels miss Arabella faisait mille capricieuses expériences de botanique dont son esprit impatient n'attendait jamais l'issue.

Un soir, sir Lionel fit appeler Gabriel, pour la première fois depuis son installation à l'hôtel. Le noble personnage allait se rendre à une fête à laquelle sa fille avait exigé qu'il la conduisît, et où, cédant aux sollicitations d'une lady, amie des Parkett, Arabella devait se trouver, sans le savoir encore, placée à souper auprès de sir Richard, arrivé à Londres le matin même, et plus amoureux que jamais.

Lorsque Gabriel entra dans le cabinet où sir Lionel se trouvait prêt à partir, Arabella fit une brusque irruption par une autre porte. Elle était dans la plus somptueuse toilette et éblouissante de beauté. Gabriel, toujours absorbé dans ses réflexions, même lorsque le besoin de changer l'horizon de ses regards l'amenait à sa fenêtre, n'avait que vaguement aperçu de temps à autre l'originale jeune personne errant dans le jardin ou sortant à cheval, et n'aurait nécessairement pu prendre à l'observer l'intérêt qu'y eût mis un *jeune homme* désœuvré et presque prisonnier. Mais l'espiègle et fantastique miss, aiguillonnée d'abord par la curiosité et par ce que son père avait cru pouvoir lui dire de l'incident qui avait amené le jeune Français à l'hôtel, puis dépitée ensuite de l'indifférence que le sombre étranger semblait pro-

fesser à l'égard d'une beauté si bien faite pour être admirée, Arabella avait fait, elle, tous ses efforts pour le voir. Elle s'était souvent cachée dans les arbustes du jardin ou derrière les amples rideaux des croisées de sa terrasse, pour lorgner impunément celui qui avait l'éclatant mauvais goût de ne pas prendre garde à elle, et... il faut bien tout dire... la tête sans doute montée par les étranges pénombres morales qui enveloppaient le personnage, elle avait fini par prendre plaisir dans ces secrètes contemplations.

Le besoin de voir de plus près et d'entendre l'hôte de son père, non moins qu'aussi sans doute le désir de se montrer en plein à lui, avait amené Arabella dans le cabinet du lord, sous prétexte de lui reprocher d'être en retard, lorsqu'elle avait su que l'étranger venait de s'y rendre...

— Bonjour, monsieur le midshipman!... dit le pair du royaume, debout, prêt à sortir, en mettant les gants que son valet de chambre lui présentait. Je n'ai pas de bonnes nouvelles à vous donner... mes démarches ont eu une issue contraire à mes désirs et aux vôtres... D'abord, il n'y a et il n'y a jamais eu sur les pontons, ni à Chatam, ni à Plymouth, ici ni ailleurs enfin, de prisonnier du nom de Marius de la Morinie...

— Ah! mylord! exclama involontairement Gabrielle. Je ne saurais prendre ceci pour une mauvaise nouvelle! ajouta l'amante, heureuse de penser que celui qu'elle aimait ne subissait point une si horrible captivité.

— Soit! fit sir Lionel. A votre point de vue vous pouvez avoir raison... Mais ce qui, par contre, devra vous affliger doublement, c'est d'apprendre que votre oncle Roch, le contre-maître, n'est pas non plus à Boulogne... A la vérité je dois ajouter que celui-là n'est pas inconnu... dit le lord, qui, par cette observation échappée à sa pensée secrète, témoignait des défiances singulières qu'à un titre qui nous est encore incompris, il avait apportées

dans cette affaire, après la première impression de surprise passée.

— Et sait-on que mon oncle soit prisonnier des Anglais, mylord? demanda l'aspirant, chez lequel en ce moment l'effroi relatif au sort du captif l'emportait sur la pensée du secours que cette circonstance pouvait apporter à sa situation.

— Je ne puis ce soir rien vous dire de précis. Cette nouvelle a été apportée ce matin par la corvette *l'Alarm*, que commande sir Richard Parkett, lequel, en mission sur la côte française, avait été chargé par un des lords de l'amirauté de faire prendre des informations; ce soir, si je vois lord Rhonn à cette fête, peut-être en saurai-je davantage, et, en ce cas je vous ferai prévenir...

Durant les cours instants qu'avait duré cette conversation, Arabella, que Gabriel, fort préoccupé de ce qu'il apprenait, n'avait plus regardée après l'avoir saluée à son entrée, Arabella, disons-nous, n'avait pas quitté des yeux le mystérieux étranger.

— J'espère que ces nouvelles n'auront point changé les dispositions bienveillantes que mylord a daigné me manifester, reprit Gabriel qui, malgré son peu d'expérience du monde, avait compris par son cœur que le ton réservé du noble personnage était la conséquence de quelque contre-temps fâcheux à sa cause à elle, et qui conspirait contre l'aménité naturelle de son protecteur, de cet homme qu'elle ne pouvait regarder sans que sa ressemblance avec le portrait mystérieux ne lui jetât une émotion nouvelle...

— Non, monsieur... mes dispositions n'ont point changé... car, j'espère, je veux être persuadé que vous êtes de la plus complète bonne foi dans cette affaire... S'il n'en était pas ainsi... si des calculs que je ne veux pas supposer vous avaient engagé dans cette intrigue... votre physionomie me tromperait singulièrement...

— Ah! mylord... la pensée d'un soupçon... balbutia Gabriel, à qui de grosses larmes vinrent aux yeux.

— *La vostra prudenzia vi rende forse ingiusto, padre mio!* dit Arabella, qui ne voulait pas être comprise de l'aspirant. — *Quel giovine mi pare onestissimo, è sono persuasa che fra poco, avrete la prova della sua buona fede in tutto cio!*

— *Sacà, figlia mia!* répondit le lord. *Io non saprei dire quanto ne sarei felice... ma in cosi grave circostanza, la prudenzia deve far violenza al cuore...* Allons, mon ami! reprit sir Lionel en s'adressant de nouveau à son hôte, patientez et espérez... Dieu sait que personne au monde, pas même vous, n'apporte un plus vif désir que moi à la conclusion heureuse de tout ceci...

— Mon père vous en dit moins qu'il ne voudrait, monsieur! ajouta à son tour Arabella. Et quant à moi...

— Ma fille s'unit à mon désir! interrompit sir Lionel. Espérons que, ce soir même, lord Rhonn m'apprendra que l'on a découvert la trace de ce contre-maître, qui tient dans ses mains un secret...

— Duquel dépend une destinée! interrompit à son tour Arabella, dont les grands yeux noirs échangèrent avec l'aspirant, surpris et ému, un long regard où celui-ci ne pouvait mettre que de la reconnaissance, et où la jeune Anglaise crut lire un autre genre d'impression que sa beauté ne manquait guère de produire *sur tous les hommes.*

Sir Lionel, qui craignait que cet entretien, tournant ainsi au sentiment, n'allât plus loin qu'il ne le voulait, congédia son hôte, s'apprêtant lui-même à joindre son équipage pour aller à cette fête. Singulièrement émue par les diverses sortes d'impressions que cette scène avait jetées en elle, Gabrielle saisit la main gantée de celui de qui il lui semblait que dépendait sa destinée, et y dé-

posa un respectueux baiser mouillé de larmes... Puis, emportée par sa reconnaissance envers celle qui avait, par son intervention, modifié la sévère attitude du noble pair, Gabrielle, oubliant pour un moment le rôle qu'elle jouait, fit un pas et un geste vers Arabella, laquelle tendit sur-le-champ à l'aspirant sa main nue qui frémit d'erreur sous les lèvres innocentes de la pauvre jeune fille. Mais aussitôt celle-ci, toute honteuse de ce qu'elle avait fait dans l'entraînement de son émotion, se sauva dans sa chambre, où elle passa une partie de la nuit à pleurer, et à chercher à s'expliquer les troubles, les sentiments confus qui s'agitaient dans son cœur, et au-dessus desquels planait la noble et touchante image de Marius.

Il faut dire ici que le commodore Richard Parkett, dont la passion pour Arabella, sa nièce, s'était accrue avec les difficultés, comme cela se passe presque toujours dans les natures énergiques et volontaires, avait réussi à mettre dans ses intérêts lady Motherly, une amie d'Arabella, et que celle-ci, donnant un bal précisément le jour où l'*Alarm* arrivait à Londres, elle s'était empressée de faire prévenir le commodore qu'elle l'attendait, et le placerait à souper à côté de la belle et rebelle Arabella. Ce n'était, du reste, point la première fois que sir Richard se trouvait dans les mêmes salons que son noble frère, depuis que lord Saint-Vincent s'était flatté de les rapprocher. Le pair du royaume se tenait dans les salles de conversation et de jeu, tandis que l'officier supérieur de marine essayait, dans celles où l'on dansait, de faire sa cour à la beauté qui se trouvait ainsi placée entre les deux frères désunis, comme Inès de Mendoce entre les deux rois maures. Il avait été convenu des deux côtés, avec le comte Saint-Vincent, que le jour où le commodore obtiendrait d'Arabella son consentement à s'unir avec lui, il irait lui-même demander la main de la jeune fille à sir Lionel, que les deux frères s'embrasseraient,

et que le contrat déjà prêt, et signé le même jour, reconnaîtrait au *contre-amiral* Parkett un apport de fortune considérable... Il ne manquait donc à la réalisation de ce pacte de famille que le consentement de l'infante, qui semblait fort peu disposée à s'y prêter, malgré les efforts combinés de lady Motherly, du vieil émigré mélomane, le marquis de Brachet, et de diverses autres personnes que sir Lionel, dans l'impossibilité où sa dignité de père et de frère offensé le mettait de travailler ouvertement à cette négociation, avait autorisées à endoctriner sa fille.

Au reste, avec son nom, sa fortune, sa beauté, miss Arabella n'avait, comme on le pense bien, nullement manqué d'adorateurs. La liste de ceux qui la poursuivaient par le monde de leurs soins, de leurs démarches et de leurs œillades, était longue comme les mémoires de ses modistes. Les plus infatigables rivaux de sir Richard étaient, entre autres, un pair sans fortune; un baronnet qui avait croqué la sienne; un calculateur écossais, membre du parlement; un merveilleux sans le sou, dont le train de vie était merveille; un officier aux gardes, cadet de bonne famille; un langoureux membre du haut clergé, et un vieux fat à corset, qui avait, entre autres ridicules, celui de s'appeler Milleflowers. On comprend bien qu'aucun de ces postulants n'avait pu être pris au sérieux, et que si Arabella fut, durant la fête de son amie lady Motherly, d'une réserve et d'une froideur presque impertinentes envers son oncle sir Richard, ce n'était pas qu'aucun autre de ses adorateurs lui eût, de l'arc tendu de ses sourcils couvrant des regards toujours ardemment dirigés sur elle, lancé une dangereuse flèche dans le cœur... Avant la fin du souper, où sa protectrice lui avait fourni les moyens de faire sa cour, le commodore, désemparé par la maligne petite frégate qu'il canonnait depuis plusieurs mois, et qu'il avait espéré cette nuit-là prendre à l'abordage, sir

Richard, disons-nous, déçu et furieux, avait quitté la place et la fête, et dès le lendemain, il demandait au premier lord de l'amirauté une mission nouvelle pour le détroit, jurant qu'il ferait sauter le port de Boulogne, en attendant une expédition importante que le gouvernement préparait dans le secret, pour ruiner d'un seul coup la flotte et les travaux du premier consul.

Le lendemain, Gabriel reçut deux communications, l'une de sir Lionel, l'autre de miss Arabella.

La première avait pour objet l'avis que, des informations fournies par lord Rhonn, il résultait que le contre-maître Roch, lequel n'était plus à Boulogne, ne se trouvait, pas plus que Marius, parmi les prisonniers des pontons...

La seconde, apportée par Miniki, prévenait l'aspirant français que miss Arabella comptait sur lui pour une course à cheval à Hyde-Park. . . . .

. . . .

Le lecteur a compris que la substitution de nom que l'équivoque de sa situation, de son existence pour ainsi dire frauduleuse, avait prudemment décidé notre héros à adopter, à son arrivée sur le *Kent*, était la seule raison qui avait annulé les recherches ordonnées par sir Lionel, puisque Joseph Altazin, mort dans l'ombre, avait laissé son nom à Marius, mort avec un éclat légal...

Quant à Roch, si l'espion anglais chargé de le découvrir à Boulogne ne le trouva point, on sait que ce fut la faute du mousse qui avait maladroitement laissé échapper la bosse du canot, que la marée emporta vers de si étranges aventures...

Il nous reste maintenant à expliquer pourquoi le digne contre-maître ne se trouva point non plus en Angleterre, révélation qui plongea Gabrielle dans la plus vive douleur, car elle dut nécessairement supposer que son oncle avait péri dans quelque combat...

Quant à l'invitation inattendue faite par Arabella... Mais il nous faut passer au plus pressé, et il y a déjà trop longtemps que nous avons laissé le pseudo-commandant de la *Licorne* à Woolwich.

XII

HAUTS FAITS DU CONTRE-MAITRE

Old Westminster est un amas informe de bâtiments dont l'aspect n'est ni noble ni imposant. Ce lieu, le plus riche en souvenirs historiques qui soit à Londres, est un bizarre mélange de constructions antiques et modernes, amoncelées sans ordre et sans art, comme si chaque siècle s'était plu à déposer là un échantillon du goût ou mieux peut-être du manque de goût de ses architectes. Cette agglomération de bâtiments est située entre la Tamise et l'abbaye de Westminster. La chambre des lords en occupait une partie; l'autre était affectée à la chambre des communes que les nobles pairs, par opposition à leur chambre haute, appelaient la chambre basse. Ces bâtiments étaient entourés de galeries, d'avenues, de corridors où se trouvaient des tavernes, des cafés fréquentés par les plaideurs, les gens de loi et les laquais des membres des deux chambres.

La plus grande des salles du vieux Westminster était célèbre à différents titres. Au point de vue de l'art d'abord, car elle passait pour la plus vaste qui fût au monde sans piliers ni colonnes; sous le rapport historique ensuite, puisqu'elle a été le théâtre d'une foule d'événements. C'est dans cette enceinte immense que le parlement se formait en cour de justice; c'est là que se tenaient les grandes séances royales; c'est encore là que le malheureux Charles Ier parut devant le parlement

séditieux de Cromwell. On remarque encore la place qu'occupa le monarque et celle où siégea le farouche Bradshaw. D'autres cours de justice entouraient cette salle : la cour du chancelier, celle du banc du roi, *king's bench* (aujourd'hui de la reine), appareil de puissance royale qui, en Angleterre, environne les cours supérieures, au grand regret des radicaux.

Il était quatre heures du soir ; la séance du parlement allait ouvrir, pour se prolonger sans doute fort avant dans la nuit, et peut-être même jusqu'au matin, car on devait soumettre aux membres assemblés un rapport du plus haut intérêt au sujet d'un plan offert par un ingénieur, pour détruire en quelques heures la flottille de Boulogne.

Comme le moment de l'ouverture des tribunes approchait, il y avait foule de curieux à la porte d'un petit escalier assez obscur qui conduisait à ces galeries réservées au public. Il n'y avait là que des hommes ; les femmes n'entraient pas dans la chambre des communes. Chaque individu tenait à la main un billet vert, destiné à lui faire franchir la porte sous la responsabilité d'un membre de la chambre, car la séance était importante et presque mystérieuse. Pourtant parmi tous ces curieux, il s'en trouvait un, le seul, auquel ce passe-port local manquait, et qui comptait y suppléer par une guinée qu'il tenait cachée dans sa main, toute prête à être glissée dans celle de l'huissier introducteur... Cet homme, c'était Roch.

L'épreuve lui réussit, et ayant franchi le sombre escalier, il parvint dans une large tribune, déjà en partie encombrée de public, et qui, placée en face de l'orateur, au-dessus de la porte principale, valait pour la circonstance une bonne loge d'opéra. La salle de la chambre des communes n'était pas fastueuse, mais elle avait un caractère de sévérité qui ne laissait pas que d'imposer.

C'était autrefois une chapelle, que Henri VIII donna

aux communes, et dont l'architecture gothique a quelque chose de respectable. Trois immenses fenêtres en ogive, placées derrière le fauteuil de l'orateur, et donnant sur la Tamise, l'éclairent largement. Des banquettes recouvertes de coussins verts, des tribunes circulaires pour les différentes classes d'assistants, et soutenues par des piliers de fer bronzé à chapiteaux dorés, voilà toute la décoration du lieu où s'agitaient alors les plus graves questions concernant la paix et la destinée du monde.

Au moment où Roch s'installa frauduleusement dans ce dangereux sanctuaire des affaires d'Etat, une trentaine de membres à peine étaient épars dans la salle. Les uns lisaient, d'autres causaient entre eux, allaient, venaient, sortaient et rentraient. C'est que l'orateur en large perruque à la chancelière, et en vaste robe noire, entonnait la première lecture d'un bill insignifiant proposé par les ministres. Peu à peu pourtant arrivèrent des membres, bottés et éperonnés les uns, et couverts de la poussière fashionable d'Hyde-Park; les autres le curedents à la bouche, comme des gens qui avaient bien employé le temps où pérorait l'auteur de cette espèce, qu'en Angleterre on appelle *dinner's bell* (cloche du dîner), pour dire qu'on va dîner tandis qu'il parle.

Roch se trouvait placé à côté d'un gros homme auquel les niaiseries de formes qui ouvraient la séance faisaient souvent hausser les épaules. Bientôt, las d'attendre la communication intéressante qui l'avait amené, cet homme se retourna vers l'aventureux contre-maître, et lui demanda s'il était radical ou ministériel.

— Heu, heu ! fit Roch.

— Moi, dit le voisin, je déteste ces suppôts d'Addington, ces formistes mitigés qui ne veulent que des améliorations, qui savent que notre constitution vit de vieillesse, et qui n'osent y porter sérieusement la main, dans la crainte peut-être qu'il n'en soit d'elle comme de ces vieux

monuments qui se démolissent dès qu'on veut les réparer... Pensez-vous comme-moi ?

— Heu, heu ! fit Roch, qui aurait bien désiré être quelques places plus loin, et faisait semblant d'écouter très-attentivement l'exposé du bill, dont au fond il se moquait comme d'un bout de vieux bitord.

— Ah ! ce qu'il nous faudrait, monsieur, pour mettre les Français à la raison, ce serait une bonne révolution confiée à la populace des trois royaumes, et qui, après une refonte générale de cette vieille paperasse de charte, nous rendît assez forts à l'intérieur pour imposer haut la main à ces *frenchdogs !...* un bon ultimatum *ne varietur...* Leur Bonaparte, simple général dans sa Corse, le désarmement des troupes, les travaux impertinents de leurs ports comblés... Ah ! ah ! si j'étais seulement vingt-quatre heures sous la couronne de Georges III, ou seulement dans l'écharpe du premier lord de l'amirauté...

— Vous rayeriez Boulogne de la carte géographique, je parie ! dit l'imprudent contre-maître qui bouillait dans son surtout à l'anglaise, et qui se sentait la violente démangeaison de « lancer le radical à la mer, par-dessus la rampe de la tribune, » comme il pensait.

— Oui-da ! et ce serait bien fait !... reprit le voisin, Mais vous allez entendre tout à l'heure un fameux projet... Avec ce plan, le petit Buonaparte pourra retourner en Egypte mesurer les obélisques...

— Heu, heu ! reprit Roch, qui se renferma de nouveau dans sa prudence.

Le gros homme avait repris ses déclamations, lorsque tout à coup on entendit ces mots s'élever de toutes les parties de la chambre, enfin au grand complet :

— *Hear! hear !*

C'était le rapporteur chargé de donner communication à la chambre de l'important incident à l'ordre du jour.

— Messieurs, dit-il, des offres ont été faites au ministère

pour la révélation d'un moyen sûr, paraît-il, d'anéantir les audacieux préparatifs que l'ennemi fait de l'autre côté du détroit, dans le but d'envahir nos plages! D'aussi folles, d'aussi orgueilleuses espérances ne mériteraient que le mépris, si le peuple avait dans nos moyens de défense la même confiance que le gouvernement... Mais, par respect pour le brave peuple anglais, le cabinet se montre disposé à user des armes qui lui sont offertes, pour conjurer un mal auquel, pour sa part, il ne croit pas...

Ici l'orateur s'arrêta un moment, comme pour juger quel effet produisait sur la chambre et sur les tribunes publiques cet exorde, où l'initiative du gouvernement alarmé se masquait d'une apparence de concession à l'opinion du pays, afin de rendre l'importante mesure qu'on voulait prendre populaire...

Que de fois ces roueries, qu'on appelle la diplomatie politique, n'ont-elles pas réussi à faire croire à une nation que c'était elle qui voulait, qui exigeait ce qu'on lui imposait ainsi impunément, faute aux innombrables unités qui composent ce grand tout de pouvoir se consulter, s'éclairer entre elles !

De nos jours la presse a diminué ces dangers; mais en 1804 toute l'Europe fut souvent la dupe de ces subterfuges gouvernementaux. La fameuse affaire des *catamarans* en offre, pour l'Angleterre, une des applications les plus hardies.

L'orateur reprit :

— La prudence, la discrétion nécessaires en pareille matière empêchent que les plans proposés pour atteindre le résultat désiré par la nation vous soient développés à cette tribune. Il suffira pour le moment d'assurer la chambre que rien de plus ingénieux, de plus sûr dans ses effets n'avait germé jusqu'à ce jour dans la tête d'un ami de son pays. Ce projet, si vous en approuvez le but, l'objet, la destination, délivrera à jamais le peuple

anglais des inquiétudes que le gouvernement respecte sans les partager...

— Si le projet ressemble à celui qui a si mal réussi à lord Nelson l'an dernier, interrompit un membre de l'opposition, il pourrait bien tourner encore à la confusion du pays plutôt qu'à son triomphe !

— Est-ce une nouvelle édition du comblement des rades ennemies? ajouta un autre membre, faisant allusion à une idée extravagante du ministère, qui avait voulu (dans son peu de souci pour les projets de Napoléon) renfermer la flottille dans les ports de Boulogne, Wimereux et Ambleteuse, en coulant des navires chargés de pierres à l'entrée du chenal de chacun de ces ports.

— La prudence m'impose ici trop de réserves sur une matière aussi délicate, reprit l'orateur du gouvernement, pour que j'explique aux honorables interrupteurs en quoi le nouveau projet dont il s'agit l'emporte sur tout ce qu'on a pu concevoir jusqu'à ce jour... Il me suffit d'annoncer que ce plan doit consommer d'une manière infaillible la destruction des moyens d'attaque ennemis dont s'inquiète une partie de la nation. Ceux des membres de la chambre qui désireraient se rendre compte de ce plan n'auront qu'à se présenter à l'amirauté, où les détails seront mis sous leurs yeux par l'ingénieur même qui les a conçus... et ces jours-ci le gouvernement demandera à la chambre un vote qui sanctionne cette entreprise.

Ceci dit, le laconique orateur quitta le fauteuil, au milieu d'une foule de conversations que cet incident fit naître dans les groupes. Les tribunes, déçues dans leur espoir d'apprendre jusqu'aux détails du projet, partagèrent l'inattention de la chambre, quand un député ministériel monta les gradins pour parler sur d'autres questions. Roch, qui vit que désormais la séance serait

sans intérêt pour lui, cherchait à se retirer, lorsque son gros voisin l'interpella de nouveau :

— Hum !... encore un projet, monsieur... Lord Melville est un véritable Anglais... il déteste la France et son Buonaparte... C'est un homme d'une haute capacité; il vendrait à lui seul tout le cabinet d'Addington... N'est-ce pas votre avis, monsieur?

— Heu! heu! murmura encore Roch en cherchant à enjamber les banquettes.

— Par saint Patrice, monsieur, vous êtes bien prudent! Est-ce que l'honorable membre qui vous a donné un billet pour entrer ici serait un partisan de l'*ogre de Corse?*

Roch comprit que dans ces moments de virulentes passions politiques rien n'était si aisé que de se faire une querelle, et, comme il avait cent raisons et plus d'éviter pareille chose, il ne répondit rien au radical qui essayait de le poursuivre de ses fâcheuses interrogations. Il gagna lestement le petit escalier sombre, se faufila comme un adroit marin à travers les lourds *johnbull* qui quittaient la séance, et gagna les cours et bientôt la rue, laissant son intempestif voisin maugréer et jurer contre la froideur du patriotisme britannique du digne marin français!

Il y avait près de deux mois que Roch était à Londres sans que, grâce à sa prudence, aux précautions dont il s'entourait et à ce qu'il possédait de langue anglaise, il lui fût arrivé rien d'inquiétant. N'ayant pu découvrir le lieu où était détenu Marius, qu'il cherchait naturellement sous son véritable nom, comme avait fait sir Lionel, il avait modifié ses premiers et trop aventureux projets, et à l'aide des guinées et des *pounds* trouvés dans la ceinture de l'officier surpris endormi sur le capot de chambre de la *Licorne*, il avait quitté le dangereux uniforme à la faveur duquel il était descendu à Woolwich, et, se donnant de son mieux l'apparence d'un Anglais pacifique, il avait pris une chambre dans une rue voi-

sine de Piccadilly, où il allait souvent se distraire à regarder les originaux défiler devant les riches magasins de ce quartier célèbre.

La veille du jour où nous le retrouvons aventuré dans la chambre des communes, notre ami, étant à prendre une moque de bière dans une taverne, avait entendu des voisins de table parler d'un projet soumis par l'ingénieur à l'amirauté, pour anéantir en quelques heures la flottille de Boulogne; il avait, comme on le pense bien, dressé les oreilles. Ayant ensuite appris que la question d'adoption du système serait présentée au parlement le lendemain, il avait longtemps hésité s'il essayerait d'y pénétrer, car, par une délicatesse d'homme de cœur et de marin honorable, Roch, depuis son séjour à Londres, avait consciencieusement évité toute action, toute démarche qui ressemblât à un vil espionnage... et à ce point, que malgré le vif désir qu'il en avait souvent ressenti, il s'était privé d'aller visiter le port de Londres, que sa curiosité d'homme du métier lui eût fait trouver tant de plaisir à voir, et que même il s'était abstenu d'approcher de la partie de la Tamise qui s'étend à l'est du pont de Southwark.

Si le digne marin avait pu deviner que dans ces rues populeuses où il traînait son désœuvrement inquiet, avait aussi erré, pendant une première semaine de curiosité, celle qui possédait une si vive part dans ses appréhensions, dans ses craintes, et dont la destinée inconnue partageait toutes ses préoccupations avec l'insuccès de ses démarches au sujet de Marius !

— Où sont-ils tous deux? s'écriait-il souvent le soir, après une journée passée à bâtir mille plans divers et sans issue. Marius est un courageux jeune homme... n'importe où il soit, il sera plus fort que la souffrance et le malheur qui l'accablent... Mais elle, ma Gabrielle, qu'en ont-ils fait, ces insulaires maudits?... Ah! si je tenais, moi, ce portrait que je regrette de lui avoir confié... je

suis sûr que je trouverais ce mylord d'enfer, et qu'on ne tarderait pas à la découvrir aussi, elle... et le pauvre Marius pareillement!... Mais je n'ai plus que ce papier... et avec cela seul, que puis-je faire? Allez-vous-en donc trouver quel est le lord qui écrivait ainsi à vingt ans! Et pourtant, je parie que si je pouvais voir réunie dans une salle toute la noblesse d'Angleterre, je reconnaîtrais mon séducteur, malgré les longues années qui se sont passées depuis l'époque où a été fait ce portrait que je vois là dans ma mémoire... mais que je ne peux pas aller expliquer à tout le monde, en demandant: Connaissez-vous un mylord comme ci et comme ça?

Quelques jours après la séance du parlement à laquelle il n'avait pu résister à se rendre, dans une conjoncture où il paraissait qu'il s'agît de la destinée de la flottille et du port de Boulogne, Roch vit des groupes se former devant les tavernes et dans tous les lieux publics... Une certaine agitation régnait dans le peuple, et il entendit dire à des passants que les deux chambres étaient convoquées extraordinairement... Il entra dans un café, jeta les yeux sur les feuilles publiques, et y lut la traduction d'un sénatus-consulte qui confiait le gouvernement de la république française à un empereur, et qui décernait la couronne impériale à Napoléon Bonaparte, premier consul actuel de la république!

Roch, sans interroger sa conscience de patriote, pour savoir si ce grand événement était ou non un bien pour sa patrie que les armes républicaines avaient rendue si glorieuse, Roch, disons-nous, ne pensa tout d'abord qu'à une chose: c'était que l'empereur avait le droit de faire grâce à Marius... Puis, la joie qu'il ressentit à cette idée ayant un peu calmé ses inquiétudes et ses préoccupations, il s'abandonna aux nombreuses pensées que faisait naître cet événement qu'il jugea, en résumé, devoir être un bien pour la France, puisqu'il vit durant plusieurs jours l'Angleterre s'en consterner!

Mais, peu de temps après, le contre-maître, qui suivait attentivement la lecture des feuilles publiques, reçut une nouvelle commotion, en lisant que l'empereur était attendu à Boulogne, et que le 28 thermidor (15 août, jour de sa fête!...) il ferait, dans un des camps formés auprès de cette ville, une solennelle distribution du nouvel ordre de la Légion d'honneur aux braves de l'armée et de la flotte qui s'étaient le plus particulièrement distingués, et que tous ceux qui, depuis la création des récompenses nationales, avaient reçu des armes d'honneur, seraient admis à échanger leur première récompense contre l'étoile des légionnaires...

A cette nouvelle, Roch éprouva une sorte d'éblouissement... Toutes ces idées de gloire, cet enthousiasme guerrier que nous avons plusieurs fois vu l'assaillir et lutter avec les instincts de son cœur aimant, revinrent en foule et l'étourdirent un moment. Il oublia Gabrielle et Marius, et ne vit plus que cette cérémonie étourdissante présidée par le glorieux empereur, et dont il avait le droit d'être un des héros...

Le vertige dura tout un jour ; puis une nuit sans sommeil lui ayant apporté un autre plan à ajouter à tous ceux que les intérêts qui se partageaient son âme lui avaient déjà fait concevoir, il attendit avec impatience le moment d'exécuter ce dessein nouveau, auquel, cette fois, il était dit qu'il ne faillirait pas. Vers midi, il prit dans une cachette de sa chambre les papiers de la *Licorne*, qu'il avait, on s'en souvient, emportés, et se mit en chemin pour l'hôtel de l'amirauté. . . . .

. . . .

Napoléon était arrivé à Boulogne le 30 messidor an XI (19 juillet 1804); les troupes affluaient de toutes parts, Montreuil, Arras, Saint-Omer, Calais, etc., vidaient leurs camps et leurs réserves sur la côte de Boulogne. La veille du jour glorieux, une salve générale de l'artillerie de toute la flottille porta jusqu'en Angleterre l'annonce d'un

événement qui redoubla les inquiétudes du cabinet de Saint-James, déjà si vivement alarmé par la présence de l'empereur, au milieu de son armée, à deux heures à peine du rivage anglais, et à la tête d'une flotte assez nombreuse pour la jeter comme un pont sur le détroit!

Le ciel voulut favoriser la fête; il brillait d'un soleil radieux.

Ce même soleil, coïncidence notable, éclairait deux autres nobles fêtes pour lesquelles le jour de saint Napoléon avait aussi été choisi dans nos ports : à Cherbourg, on célébrait solennellement l'élévation de l'admirable digue, enfin parvenue à une hauteur qui lui permettait de braver la violence de la mer; à Anvers, on consacrait l'ouverture de l'arsenal maritime qui, en moins d'une année, sous l'œil fécond de Napoléon, avait produit sept chantiers, trois vaisseaux, une frégate et deux corvettes de haut bord!

Dès le matin du grand jour, toute la flottille, après une nouvelle salve générale, couvrit ses mâts des couleurs vives et tranchantes de ses flammes et de ses pavillons. Partout la générale battit dans les camps où se pressaient cent mille hommes commandés par le maréchal Soult.

A dix heures du matin, toutes les troupes, dans leur plus belle tenue, toutes les députations des villes voisines, les autorités, la cour militaire impériale, les nombreux états-majors, tous les spectateurs officiels et l'immense foule des curieux, se mirent en marche vers le lieu admirablement choisi pour la cérémonie.

A la droite du port, entre le Moulin-Hubert et le village de Therlincthum, au-dessous de la Tour de César enfin, la nature, dans ses convulsions, a creusé un vaste amphithéâtre dont le plan s'incline doucement vers la mer. On eût dit que les vagues, souvent rougies du sang de nos marins, dussent, en se soulevant sous leurs panaches d'écume, assister aussi à la récompense des braves u'elles avaient portés dans leurs victoires!

Le soleil brillant traînait sur l'azur sombre de cette mer un long sillon d'étincelles, comme un splendide chemin pour conduire à des gloires nouvelles les soldats et les marins que la main impériale allait décorer de l'étoile au ruban de feu !

Au milieu de cette vallée restée célèbre, s'élevait un tertre dans le goût antique, tel que chez les Romains on en dressait aux Césars, quand ils haranguaient l'armée.

Au centre de ce tertre se trouvait un fauteuil ayant servi à Dagobert, et qu'on voit aujourd'hui dans la salle des antiques, à la bibliothèque impériale.

Derrière ce vénérable siége s'élevaient des trophées, des panoplies formées de tous les drapeaux conquis sur l'ennemi dans les batailles de Lodi, d'Arcole, de Rivoli, de Montenotte, de Castiglione, du Mont-Thabor, de Marengo, etc. Toutes ces bannières trouées par la mitraille étaient comme une éloquente mémoire des hauts faits de bon nombre de ceux qu'on allait décorer.

Une immense couronne de lauriers sur laquelle s'agitaient les queues de pourpre des pachas d'Egypte et les guidons des mamelucks d'Aboukir et des Pyramides, s'avançait, comme le dais le plus digne, sur le siége légué au héros par la première race de nos rois.

Aux côtés du trône de fer, des trépieds antiques portaient les casques authentiques de Duguesclin et de Bayard, dans lesquels on avait poétiquement déposé les insignes des nouveaux légionnaires.....

Les versants de l'immense amphithéâtre avaient été en partie recouverts de nombreuses estrades avec tentures formées des pavillons de la marine, et dont le bariolage ressortait sur la verdure sévère du terrain. Ces estrades étaient occupées par les dames de Boulogne et les nombreux spectateurs conviés à la cérémonie et accourus des départements voisins. La foule du peuple curieux couronnait les collines jusqu'à une grande distance dans

la campagne, le fond du cirque étant destiné à l'armée de terre et de mer.

Cent mille hommes revêtus de la plus splendide tenue de leurs uniformes variés : cavalerie, marine, infanterie, vinrent occuper la pente qui semblait découler du trône impérial jusqu'à cette mer, où un geste du chef devait les précipiter tous dans la flotte prête à tourner le cap vers une conquête nouvelle.

L'armée avait reçu une disposition d'un admirable effet : ses bataillons formaient comme autant de rayons dirigés vers un centre commun : le trône. Et c'étaient bien de véritables rayons, car le soleil qui pétillait sur les armes polies éblouissait les yeux.

A la tête de chaque colonne, étaient les braves qui devaient recevoir l'étoile ; derrière eux les drapeaux et les généraux de chaque division. Aux côtés du trône se groupaient les dignitaires chamarrés d'or et de rubans, les officiers généraux, les préfets, les évêques, les brillants états-majors des deux armées. Derrière, la garde impériale était en bataille ; tous les corps de musique et plus de deux mille tambours s'apprêtaient à donner le signal.....

La vue éloignée des deux camps, celle de l'entrée du port, l'aspect d'une partie de la rade et du havre de Wimereux, la mer dont la brise fouette l'écume, le soleil d'août dans un ciel sans nuages, au loin la ligne d'embossage qui veille à la sûreté des côtes... plus loin encore, le profil grisâtre de cette Angleterre contre laquelle on s'arme, tel est le majestueux spectacle qui s'offre du sommet de l'estrade formant le centre de cet immense colysée !

Au loin les campagnes prêtent tous les accidents de leur terrain, toutes leurs constructions élevées aux innombrables curieux qui sont accourus des environs, et jusque de Paris même.

La ville de Boulogne qui, le matin, était obstruée par

le passage des troupes, et retentissait du roulement des tambours étourdissants et des fanfares guerrières, est tout à coup devenue silencieuse et déserte comme une autre Pompéia... Pas un être n'apparaît dans les rues ; toute la population est à la vallée de Therlincthum, pour jouir du magnifique spectacle que la France armée donne en face de l'Angleterre !

A midi, l'empereur était parti à cheval de sa baraque de la Tour d'Ordre, accompagné de ses ministres, des maréchaux et d'un nombreux état-major. Une salve d'artillerie annonça son départ, une seconde signala son arrivée au milieu de l'armée...

Suivi de son état-major, formé de généraux vainqueurs de toute l'Europe, il arriva au grand galop de son cheval blanc, jusqu'au pied de l'estrade du trône, guidant d'une main avec une surprenante adresse son coursier à travers les masses acclamantes, et saluant de l'autre avec son éternel petit chapeau.

L'empereur était en uniforme de colonel des grenadiers de sa garde : habit bleu à revers blancs, culotte blanche, bottes molles à l'écuyère, et, eu égard à la circonstance, le grand cordon moiré de la Légion d'honneur *par-dessus* l'habit.

Il gravit l'estrade, salua de nouveau les deux cent mille spectateurs. Son frère Joseph, le futur roi de Naples et d'Espagne, était debout à sa droite ; derrière eux se groupèrent les grands officiers de la couronne.

Les ministres, les maréchaux récemment créés, les amiraux, les sénateurs, les colonels généraux, les membres de l'Institut, les conseillers d'État, les évêques et les fonctionnaires civils étaient éparpillés sur les marches de l'estrade.

Les pages et les aides de camp se tenaient plus bas, prêts à s'avancer au moindre signe pour aller porter les ordres de l'empereur.

A un regard de Napoléon, Lacépède, grand chance-

lier de l'ordre, s'avança sur les premières marches de l'escalier et récita un petit discours que personne sans doute n'entendit; après quoi l'empereur se leva, prononça à haute voix la formule du serment que chaque récipiendaire avait à faire; ce serment finissait par ces paroles :

— Je jure de défendre, au péril de ma vie, l'honneur du nom français, la patrie, l'empereur....

A peine ces mots eurent-ils été articulés, qu'un cri immense s'éleva du sein de ces milliers d'hommes... c'était l'armée entière qui s'unissait au serment demandé aux seuls légionnaires... l'armée qui, apprenant de proche en proche ces derniers mots de la formule, voulut s'y associer par un mouvement spontané et solennel...

Ce fut un instant sublime! L'empereur en fut ému et se retourna vers les groupes d'officiers, parmi lesquels était plus d'un Judas de l'avenir...

— Messieurs... messieurs! dit le héros, qui sentait que l'émotion le gagnait, et qui n'aimait point à laisser percer ses faiblesses, commençons, je vous prie!

Alors, plusieurs grands-aigles de l'ordre s'approchèrent; à un signal convenu, les légionnaires s'avancèrent au pied de l'estrade, et les musiques, dirigées par le célèbre Méhul, entonnèrent le *Chant du Départ*.

Un aide de camp appelait le militaire décoré, celui-ci se détachait du groupe, montait, enivré, l'escalier du trône, était reçu par le grand chancelier, qui lui remettait son brevet, puis il se dirigeait vers l'empereur, debout devant son fauteuil de fer; alors un page prenait la croix enrubannée de pourpre dans un des casques héroïques placés sur les antiques trépieds, et la présentait sur un petit coussin de velours à l'empereur qui l'attachait lui-même sur la poitrine du brave...

Napoléon reconnaissait presque tous ces soldats et ces marins! il les accueillait paternellement, leur parlait un moment, comme à de fidèles compagnons de sa gloire

passée et de ses travaux futurs... puis les tambours battaient un ban, et le décoré, ayant salué, s'en allait, objet des regards et de l'envie de toute l'armée.

Plus d'un de ces hommes de fer, au courage indomptable, qui avaient dix fois insouciamment affronté la mort, gravirent ces marches, au haut desquelles les attendaient une glorieuse récompense et des paroles impériales que l'oreille retient comme si elles se burinaient dans l'airain; bon nombre de ces braves, disons-nous, montèrent là les jambes tremblantes, la tête éperdue, comme un criminel qui gravit l'échafaud!...

Il y eut même, on s'en souvient, plus d'une erreur singulière, plus d'un épisode touchant ou burlesque, produit par l'émotion qui causait aux récipiendaires, simples matelots ou soldats, une sorte d'ivresse, un délire... Mais chaque personnage entourant l'empereur venait au secours du brave ébloui, éperdu; l'erreur était réparée avec bienveillance, l'homme remis dans le bon chemin, et les fanfares retentissantes annonçaient un élu de plus!

La liste des légionnaires touchait à sa fin; il ne restait plus que six récipiendaires au bas du trône, et le casque de Bayard contenait encore sept croix...

En ce moment, une certaine agitation eut lieu dans l'état-major de la flottille qui se trouvait en tête des colonnes des marins. Un homme, dont les vêtements ruisselaient d'eau, cherchait à se faire jour au milieu des uniformes qui reculaient à son fâcheux contact, criant de toutes ses forces :

— Commandant Bertiol! commandant Bertiol!... je suis là!... me voici présent à l'appel! comment ça va-t-il? ça va bien!... j'arrive encore à temps, j'espère, pour recevoir ma croix... Excusez, mes officiers, si je suis un peu humide... c'est que je viens du détroit... j'ai eu peur de ne pas arriver à temps... j'ai planté là le navire et j'ai fait un bateau de mon derrière pour venir me pré-

senter à mon empereur... Pardon de ma tenue, mes commandants! Où est-ce qu'est ma croix?

Le lecteur a reconnu Roch! comment se trouve-t-il là? c'est ce que bientôt il expliquera lui-même.

— Retirez-vous, l'ami! s'écria un chirurgien-major de marine, sur le parement de velours cramoisi duquel le contre-maître, en se débattant, avait éclaboussé un peu d'eau; retirez-vous donc, vous dis-je, ce n'est pas ici votre place!

— Comment, que je me retire? ah ben! ah ben! on me retire donc ma croix? N'ai-je pas ma hache d'honneur à échanger, moi aussi, avec mon empereur et roi? Commandant Bertiol! je suis ici, mon commandant!... est-ce que vous n'y êtes pas? Comment ça va-t-il? ça va bien! me voilà exact à l'appel comme pour une double ration de *schnick!*

— D'où diable viens-tu donc, mon brave, dans cette tenue-là? De la patrie des requins, sans doute? demanda un officier.

— Je viens de la patrie des poils de carottes, mon lieutenant... Où est-ce qu'est donc le commandant Bertiol, si c'est un effet de votre part? Il me connaît et il me fera faire place pour ma croix!

Le capitaine de frégate, prévenu du singulier appel qui s'adressait à lui, s'approcha enfin. Roch lui expliqua sommairement ses prétentions.

— Eh bien, si on t'appelle, tu te présenteras... mais comme te voilà, c'est impossible... D'où diable sort-il ainsi fait? du sein d'Amphitrite sûrement... Allons, je vais remédier à cela!

Et, ayant appelé un enseigne de vaisseau, le commandant lui donna ordre de faire prêter pour un moment au contre-maître la veste aux parements galonnés de quelque marin de son grade.

Roch avait à peine changé son hulot mouillé contre l'uniforme de son collègue, dont il avait aussi passé les

buffleteries de la giberne et du sabre, que son nom fut prononcé par l'aide de camp qui appelait les légionnaires... mais aussitôt ce nom articulé, l'officier, se reportant sans doute à la colonne des observations, comme il l'avait fait déjà pour deux ou trois autres, ajouta :

— Ce marin, pris dans la ligne d'embossage, se trouve, s'il n'est mort, prisonnier des Anglais!

— Prisonnier, oui ; mort, non ! s'écria Roch, qui s'avança vers l'estrade, au moment où sa croix et son brevet étaient remis par le comte de Lacépède à un des employés de la Légion d'honneur, gardien provisoire de la noble part des absents.

L'empereur, qui vit le marin, incertain de sa conduite, protester ainsi contre l'observation qui avait suivi son nom, se retourna vers le grand chancelier, comme pour avoir explication de l'incident ; mais voyant à l'attitude de celui-ci qu'il était aussi surpris que lui-même. il fit signe au marin d'avancer...

Roch, déjà fort bouleversé par ce qui s'était passé, en voyant que l'empereur l'appelait, eut un éblouissement... il s'appuya un moment sur le bras d'un des grenadiers en faction au pied du trône, puis sa faiblesse d'un moment subissant une réaction vive, au lieu de s'évanouir, comme il eût pu résulter de son émotion, il subit l'excès contraire, et se sentit comme transfiguré par une exaltation d'orgueil fiévreux. Il escalada donc les degrés comme s'il fût monté à l'abordage de la gloire !

— Comment ça va-t-il? ça va bien ! je suis donc arrivé à temps... Présent, mon empereur et roi! s'écria-t-il, s'arrêtant net de son escalade et dans la position du salut militaire à deux pas de Napoléon.

— D'où viens-tu? demanda l'empereur d'une voix dont le timbre sévère contrastait avec le sourire contenu qui plissait sa bouche, à la vue de cet homme, les che-

veux collés à la face par l'eau, le pantalon suintant et le torse étriqué dans une veste trop étroite.

— Je viens d'Angleterre exprès pour recevoir ma croix de la grande main de mon empereur et roi !

— Étais-tu donc prisonnier?

— Ça serait trop long à raconter... mais si mon empereur et roi savait ce que j'ai fait depuis le moment où le gredin de mousse a lâché la bosse du canot... *Son Éminence* dirait: Roch mérite plutôt deux croix qu'une !

Napoléon sourit. Roch était toujours fixe, le revers de la main au front, les yeux sur les bottes du héros, dont il eût autant redouté de fixer le visage que le soleil d'août.

L'empereur fit signe à un aide de camp, qui s'approcha :

— Vous vous ferez expliquer ce qui se passe, major! dit Napoléon à demi-voix. Cet homme est-il bien le titulaire appelé?

— Sire, j'ai vu un capitaine de frégate ordonner qu'on le fît changer d'habit...

— C'est bien! avance ici... reprit l'empereur en faisant signe au page de lui donner la croix, pour l'attacher sur la poitrine du contre-maître.

Mais Roch ne bougea point. Il semblait collé sur l'estrade par l'eau qui coulait encore de ses vêtements, et qui formait une petite flaque sous ses pieds. Le brûlant soleil faisait fumer le pantalon en le séchant à l'extérieur.

— Avancez donc! dit Joseph Bonaparte.

Impossible à Roch de bouger... il ne se fût pas rangé pour laisser passer un boulet de canon.

— Allons, finissons! reprit Napoléon, qui commençait à s'impatienter de cette scène dont il n'avait pas le mot.

Et s'avançant lui-même de quelques pas vers le marin

immobile et pour ainsi dire pétrifié dans son salut militaire, comme le Chinois du *Cheval de bronze* dans son lazzi, le héros lui attacha la décoration, en lui disant d'un ton un peu brusque :

— Puisque tu ne viens pas la chercher, il faut bien que je te l'apporte !

— Mon empereur et roi... murmura Roch presque suffoqué par une émotion intérieure qui avait enfin pris le dessus d'une exaltation, d'une ivresse passagère, je me sens coulé à fond par... par la présence de *Votre Hautesse*... et j'ai fait fausse route ! Pourtant, j'aurais voulu, si c'eût été un effet de votre part... j'aurais désiré... d'échanger ma croix contre une grâce...

— Assez... assez comme cela pour aujourd'hui... tu raconteras ton affaire à ton amiral... passons à un autre, dit l'empereur en faisant un signe que suivirent immédiatement le roulement des tambours et les fanfares qui signalaient chaque remise de croix.

— Pare à virer! se dit Roch abasourdi.

Puis il descendit au hasard les marches du trône, et alla se fourvoyer dans un groupe de membres de l'Institut et de conseillers d'État. Une personne charitable le remit dans le droit chemin. En rejoignant son corps, il fut accosté par le capitaine de frégate Bertiol.

— Allons, es-tu ivre, gros marsouin ? file dans les rangs... plus tard, nous aurons à régler ensemble !

— Ah ! mon commandant ! mon commandant! balbutia le contre-maître, les larmes aux yeux, et ne pouvant dire autre chose.

— C'est bon! dans deux heures, tu viendras me parler... nous compterons... file !

Le chancelier, comte de Lacépède, épuisa bientôt la liste des légionnaires. La distribution finie (elle avait duré plus de cinq heures), une troisième salve d'artillerie partit de tous les forts et de la ligne d'embossage. Alors on vit une certaine agitation se produire dans le

groupe des officiers généraux et supérieurs de la marine : un officier d'ordonnance venait d'arriver au grand galop, et s'était arrêté auprès du ministre de la marine. Peu d'instants après, Decrès s'approcha de l'empereur, et lui ayant parlé quelques moments, lui offrit une longue-vue, à l'aide de laquelle Napoléon regarda d'un mouvement vif à l'horizon. C'est que par la plus heureuse conjoncture, à ce moment même, et pour couronner dignement cette belle cérémonie, une escadrille de cinquante voiles, sous les ordres du capitaine de vaisseau Daugier, arrivait du Havre, passant fièrement au milieu de la croisière anglaise, pour entrer dans le port de Boulogne renforcer la flottille déjà prête à jeter notre armée sur la côte anglaise...

Revenons au contre-maître Roch.

La première chose que fit notre héros (que le brillant soleil de cette splendide journée avait fini de sécher), en rentrant en ville, fut d'aller se mettre aux ordres du commandant Bertiol. Il attendit le bon capitaine de frégate plus d'une heure, celui-ci ayant été retenu dans le cortége impérial. Il arriva enfin, et s'étant enfermé dans un cabinet avec le contre-maître :

— Maître Roch, lui dit-il d'un ton assez sévère, qu'est-ce que signifient toutes ces extravagances ?

— Extravagances, commandant?... extravagances?... ma croix est-elle aussi une extravagance?

— Il ne s'agit pas de votre croix... mais bien de ce que vous avez fait depuis plus de trois mois, que vous êtes venu me trouver, afin de vous faciliter les moyens d'approcher de près l'ennemi, pour, dans le cas où vous seriez pris, pouvoir porter secours à ce jeune homme...

— Eh bien, commandant, j'ai été pris...

— Roch ! fit le capitaine de frégate d'un ton plus sévère, répondez-moi, la main sur votre cœur... cette étoile de l'honneur que vous portez, le grand homme ne l'a-t-il pas attachée sur la poitrine d'un déserteur ?

— Ah! commandant, quel mot! quel soupçon!... est-ce que si ça était, j'aurais osé venir me présenter comme ça devant mon empereur et roi?... Ah! commandant Bertiol, quel mal vous me faites-là... là par où j'étais si fier, aujourd'hui!... ajouta le marin, en se frappant la poitrine.

Et le loyal marin raconta au digne officier la série de mésaventures et d'exploits à travers laquelle il était débarqué sur les bords de la Tamise.

Souvent interrompu par les questions du commandant Bertiol, Roch continua le récit de ses aventures, en expliquant son séjour à Londres, à la recherche des indices propres à le mettre sur la trace de ses amis prisonniers des Anglais, et aussi sur la voie du personnage sans doute important impliqué dans le secret relatif à Gabrielle.

Puis, et ici l'attention et les questions de l'officier supérieur redoublèrent, il raconta son audacieuse entrée à la chambre des communes, et ce qu'il avait pu apprendre d'un nouveau projet, plus important que tous les autres, par suite duquel le ministère anglais voulait tenter une fois encore de détruire la flottille...

Accablé de questions sur cette grave révélation, Roch expliqua tout ce qu'il avait pu apprendre de ce projet, durant les derniers temps de son séjour libre à Londres.

Nous verrons bientôt de quelle honteuse extravagance le ministère anglais allait se rendre coupable, et quelle devait être l'issue de cette bizarre expédition, qui forme assurément une des pages les plus curieuses de l'histoire de ces temps...

Lorsque Roch eut expliqué tout ce qu'il savait des préparatifs de l'affaire des *Catamarans*, et que le commandant eut pris les notes qui lui parurent nécessaires, le contre-maître parla de l'impression qu'il reçut, en voyant, dans les feuilles publiques, l'élévation du pre-

mier consul au trône impérial, et, peu de temps après, l'annonce du nouveau voyage à Boulogne, et enfin, celle de la distribution des croix de la Légion d'honneur. Arrivé à ce point de son récit, où finissent les incidents que nous connaissions déjà, le contre-maître reprit en ces termes, pour s'expliquer sur son étrange arrivée à travers les flots, au milieu de la cérémonie de la vallée de Therlincthum.

— Vous comprendrez bien, mon commandant, que la pensée que l'empereur et roi allait échanger nos armes d'honneur contre sa croix, que je n'avais encore vue qu'à un petit nombre d'officiers supérieurs, me tourna la tête. Je devais, du reste, d'une façon ou de l'autre, sortir de la situation scabreuse où j'étais à Londres, sans avoir rien pu faire pour mes amis, et risquant chaque jour d'être pris pour espion, et pendu net, sans procès. Un nouveau projet, bon à concilier plus d'un intérêt, m'éclata dans la tête, et je déclarai à mon hôte qu'ayant à parler le plus tôt possible à l'amiral Saint-Vincent, je le priais de m'indiquer comment je devais m'y prendre.

— Rien de plus facile ! me dit le John Bull. Présentez-vous à l'amirauté, sachez l'heure des audiences de Sa Grâce, et faites-vous inscrire... ça n'est pas plus difficile que ça, car le lord reçoit tout le monde, quand il s'agit d'affaires qui touchent à la marine. Le moment venu, vous serez dans l'antichambre, on vous appellera, et... votre très-humble ! vous débagoulerez votre affaire à l'amiral... Vous voulez peut-être un emploi dans la flotte ?

— Oui... que je dis, quelque chose d'approchant.

Je pris donc sous mes vêtements les papiers de la *Licorne*, que j'avais soigneusement conservés, comme je vous ai dit, et je me mis résolûment en chemin pour l'amirauté.

Les choses tournèrent comme m'avait dit mon hôte. Deux heures après m'être fait inscrire sous un nom et

et un prétexte en l'air, je fus introduit dans le cabinet du lord amiral.

— Mylord ! lui dis-je, permettez-moi une interrogation... Si un marin conservait au pays et lui ramenait un brick de l'Etat avec son équipage, au moment où gens et choses allaient entrer dans un port français... à quoi aurait-il droit ? demandai-je, enhardi par l'air de bonté qu'offrait le visage de l'amiral.

Lord Saint-Vincent me regarda d'un air surpris, puis répondit :

— Si ce marin avait les talents nécessaires, je le ferais élever en grade...

— Et s'il avait une faveur à demander pour d'autres personnes... mylord ?

— Si sa demande ne rencontrait point d'obstacle dans les lois du pays, on pourrait y faire droit.

— Voilà qui va bien... mais... mais si ce marin... balbutiai-je en patinant mon chapeau... un beau chapeau à poils que je m'étais donné pour mieux me déguiser...

— Eh bien ?... expliquez-vous.

— Si ce marin était un étranger... mon mylord !

— Un étranger !

— Oui... un Français, par exemple !... qui... auquel des événements... dont... à qui... un accident singulier...

— Un Français !... je ne puis comprendre...

— Eh bien, mylord... repris-je en parlant ma langue que l'amiral, je le savais, connaît parfaitement, ce marin, ce Français, c'est moi ! et j'ai des faveurs à vous demander, si le service que j'ai rendu à l'Angleterre continue à valoir quelque chose, dès qu'il ne s'agit plus d'un de vos nationaux...

— Vous ! un service ?... Expliquez-vous mieux ! dit l'amiral, de plus en plus surpris, et jetant un coup d'œil sur son bureau, où se trouvaient deux pistolets à portée de sa main.

Encouragé par le ton du personnage, chez lequel ne perçaient guère que la curiosité et l'étonnement, je lui racontai ce qui était nécessaire pour la circonstance, arrangeant un peu mon histoire, basée pourtant sur la vérité; me donnant deux ou trois collaborateurs dans le premier abordage, je déchargeai ma responsabilité du meurtre des quelques Anglais qui avaient manqué à l'équipage de la *Licorne*, à son arrivée à Woolwich; puis je lui parlai de ces deux êtres que j'aime et au secours desquels mon cœur m'avait entraîné; et tout en avouant, pour sauver du reste mon honneur de marin français, que c'était à cause d'eux que j'avais ramené la *Licorne* en Angleterre, je demandai si la restitution d'un beau brick conservé au pavillon anglais, et trente hommes arrachés à la captivité chez l'ennemi, ne valaient pas, quels que fussent les motifs qui m'avaient fait agir, récompense en faveur...

— Sans doute!... me répondit lord Saint-Vincent. Mais qui me répond de la véracité de cet étrange récit?

— Ces papiers, mylord! dis-je en sortant de ma poitrine le rôle d'équipage, les expéditions, et jusqu'à la commission du capitaine de la *Licorne*.

Le lord appela un secrétaire qui écrivait dans un coin du cabinet, et lui dit:

— Allez porter ces papiers au bureau des armements, et dites qu'on en constate sur-le-champ l'authenticité... puis vous m'apporterez le rapport fait par le commandant du port de Woolwich sur l'arrivée du brick *la Licorne*, et l'état où ce navire a été trouvé... Allez!

Le secrétaire s'inclina et sortit. L'amiral réfléchit un moment, puis me dit:

— Si tes déclarations sont sincères, s'il est vrai que tu aies conservé à l'Angleterre un de ses navires avec son équipage, que demanderas-tu?

— La liberté de trois personnes, mon mylord... la mienne d'abord, puis celle de deux amis pour l'affection

desquels je me suis jeté dans ces dangereuses aventures !

Lord Saint-Vincent réfléchit encore, puis ajouta :

— C'est bien... cela n'est pas impossible... on pourrait même y ajouter quelques guinées... mais... au reste, nous allons voir !

Le secrétaire ne tarda pas à rentrer, il parla à demi-voix et en anglais naturellement avec l'amiral, auquel il remit le rapport demandé. Je compris qu'il disait que les papiers de la *Licorne* étaient authentiques, que c'étaient précisément ceux qui ne s'étaient pas trouvés dans la chambre du capitaine, après l'arrivée du brick à Woolwich.

Cela expliqué, l'amiral fit signe au secrétaire de s'éloigner, et se mit à examiner le rapport ; c'était le plus important, comme je ne tardai pas à en avoir la preuve. J'étudiais la physionomie du lord pendant cet examen, et je vis se refléter successivement l'approbation, la surprise et la contrariété. Il reprit.

— Ce rapport est d'accord avec ton récit ; seulement il paraît qu'en même temps que l'équipage que tu as livré au poste de soldats, comme des revoltés, se trouvaient dans l'entrepont cinq ou six marins français... Est-ce volontairement que tu as amené ceux-là à nos pontons ?

— Des marins français dans l'entre-pont de la *Licorne !* m'écriai-je stupéfait, est-il possible, mylord ?

— Ah ! tu l'ignorais donc ?... J'aime mieux cela, car je suis homme d'honneur avant d'être Anglais, et payer ton espoir de racheter tes deux amis du prix de la captivité de plusieurs malheureux trahis par les armes... c'eût été odieux ! dit le noble amiral.

J'eus bien en vie d'interroger lord Saint-Vincent sur ces prisonniers qui s'étaient trouvés, je ne sais comment, sur la *Licorne*... mais il ne m'en laissa point le temps...

— Cinq ou six prisonniers, dis-tu ? interrompit le com-

mandant Bertiol, frappé à l'idée d'un rapprochement.

— Oui, commandant... du moins, c'est ce que m'apprit l'amiral.

— Quel jour ou quelle nuit plutôt pris-tu le brick anglais à l'abordage ?

— La nuit du... au... cette question...

— Ah ! mon pauvre garçon, ce que je vais t'apprendre va te couler à cinq cents brasses! la flottille n'a perdu de monde, vers ce temps-là, que dans la nuit où la ligne d'embossage fut attaquée, et nos seuls prisonniers furent pris dans un canot qu'un boulet ennemi coula à moitié, tandis qu'il allait porter un ordre du contre-amiral Magon...

— Ah! commandant.., mon commandant! articula péniblement Roch, tout à coup devenu anxieux et palpitant...

— Et l'aspirant qui commandait ce canot... c'était...

— Gabrielle... ma Gabrielle! murmura le digne contre-maître, stupéfait de la brusque idée de ce rapprochement!

Roch resta quelques instants sans pouvoir reprendre son récit. Mille impressions traversées d'une foule de pensées poignantes se disputaient son cerveau et son cœur. L'idée qu'il avait lui-même conduit à la captivité des Anglais celle dont quelques planches à peine l'avaient séparé pendant plusieurs jours le transportait... et lorsqu'il se rappelait que, par lord Saint-Vincent, il avait failli tout apprendre à temps encore... il se trouva comme anéanti, car il ne put ni pleurer ni jurer, ces deux extrêmes qui l'eussent soulagé. Le capitaine de frégate fit venir un grand verre de rhum... mais Roch préféra, pour le moment, double ration d'eau, et avala ce fade breuvage pour la première fois depuis de bien longues années. Au bout d'un quart d'heure, pendant lequel son émotion se traduisit par mille exclamations en tout genre, il reprit enfin son récit comme suit :

— Ayant reconnu que j'avais été sincère dans ma déclaration, l'amiral me dit :

— Tout cela va bien... mais qu'as-tu fait à Londres depuis ton débarquement furtif de la *Licorne?*

— Mylord... j'ai fait des recherches au sujet de mes deux amis... pensant toujours à en finir d'un moment à l'autre par la démarche que j'accomplis aujourd'hui...

— Où as-tu logé jusqu'à présent ?

J'indiquai ma demeure.

— C'est bien... on va prendre des informations sur ton séjour frauduleux ici, et si rien ne se découvre à ta charge, je te garantis que tu auras ce que tu demandes...

— Notre liberté pour trois, mylord?

— Oui, je vous ferai tous comprendre dans le plus prochain cartel d'échange... mais en attendant qu'on ait fait les démarches nécessaires pour connaître l'emploi de ton séjour à Londres, tu comprends que je ne puis t'y laisser libre...

— Mylord, vous vous défiez...

— Nullement, tu auras la preuve de mes bonnes dispositions, si, comme je l'espère, tu n'as rien fait en ville qui me paraisse répréhensible... car après tout, la présence ignorée d'un marin français dans une capitale ennemie n'est pas une chose à prendre si légèrement... Les espions ont bien des ruses...

— Ah ! mylord, pouvez-vous prononcer ce mot!... si vous saviez à quels sentiments j'obéis secrètement, en venant aujourd'hui vers vous ! si vous connaissiez ma vie...

— Je ne sais jusqu'à ce moment que ce que toi-même m'as appris, reprit lord Saint-Vincent ; je pense, du reste, demain en savoir davantage... et je le répète, j'espère et je crois que les informations qui restent à prendre te seront favorables... En attendant...

Là-dessus, l'amiral agita une sonnette, et un huissier entra :

— Faites venir l'aide de camp de garde, dit-il.

— Mylord... je me suis confié à vous de préférence à tout autre, parce que je savais quel noble ennemi vous étiez... laissez-moi croire que je n'aurai pas à m'en repentir !

— Demain, j'espère te signer ton embarquement pour Douvres... Ton avenir est dans ton passé.

L'aide de camp entra ; l'amiral l'entraîna dans l'embrasure d'une fenêtre, et lui parla quelques instants à voix basse ; après quoi il passa dans une autre pièce, sans que je puisse lui parler de nouveau...

— Venez avec moi ! me dit l'aide de camp.

Après avoir franchi l'antichambre, on me fit entrer dans une salle de gardes ; là, deux marins me prirent, et sur quelques mots de l'officier, m'entraînèrent à travers une foule de corridors et de détours dans une arrière-cour, où je fus remis à un poste de soldats, d'où, quelques instants ensuite, je sortis pour être enfermé dans une salle basse, formant comme une sorte de prison provisoire.

J'y passai la nuit et le lendemain jusqu'au soir, sans rien apprendre, malgré mes questions à celui qui m'apporta des aliments. La nuit venue, j'entendis une certaine rumeur au dehors, je pensai qu'on venait me délivrer, car, scrutant ma conduite à Londres, je m'étais fort applaudi de la prudence avec laquelle j'avais toujours évité d'approcher du port, et même de la Tamise. La porte de la prison s'ouvrit, des gardes se présentèrent et me dirent de les suivre... Je pensais que j'allais reparaître devant lord Saint-Vincent, et en obtenir immédiatement ma liberté... Hélas! mon commandant! il s'agissait au contraire de me transférer dans une prison régulière... Une heure après, j'étais à Newgate !

Il faut que vous sachiez que, pendant le temps que je

passai à Londres, j'avais fait assez intime connaissance avec un beau-frère de mon hôte, un Irlandais, nommé Patrice, qui était employé dans les prisons. C'était un assez bon diable, qui ne détestait pas trop les Français, et qui était souvent convenu avec moi, le soir, à une table de la taverne où nous buvions notre pot d'ale, qu'à nombre égal, ses compatriotes étaient généralement rossés à plate couture. Il me prenait pour un Anglais de la partie nord du Westmoreland, et n'y regardait pas de plus près.

Or, imaginez-vous, mon commandant, que la première face que j'aperçus en traversant les guichets, ce fut celle de l'Irlandais, qui causait avec un chef de watchmen. Cette circonstance me consola un peu de ma mésaventure, et bien que Patrice ne m'eût point vu passer, je pensai qu'il ne me serait pas difficile de le faire prévenir de mon entrée dans la prison, afin de lui avouer que j'étais un Anglais... de Boulogne, et lui raconter mon affaire.

Je ne crois pas qu'il y aît de prison gaie... mais je ne puis m'en imaginer de plus triste que Newgate. Rien qu'à la voir en passant dans la rue, avec ses grandes chaînes pendues au-dessus des portes comme des enseignes... c'est à serrer le cœur, et une fois dedans, c'est sinistre et effrayant ; les murs sont noirs comme l'âme du diable. Le ciel apparaît par en haut... (le ciel de Londres, mon commandant !) comme vu d'en bas d'une cheminée. Je fus révolté de trouver tous les prisonniers réunis dans les cours; jeunes filles et vieilles sorcières de la Cité, adolescents et voleurs encroûtés dans les récidives; prévenus qui pouvaient être innocents, et condamnés définitifs.

Au moment où j'entrai, on allait pendre un homme. L'échafaud, tendu de noir et entouré d'une double chaîne, était dressé dans la première cour, et le son d'une cloche annonçait l'approche du fatal moment. Je vis le bour-

reau qui disposait lentement et avec précaution la corde autour du cou du patient, auquel un ministre racontait ses prières. Ceux qui me conduisaient semblaient vouloir s'arrêter pour voir la chose; mais je demandai à être conduit sur-le-champ où je devais être, et l'on m'emmena au moment où l'on jetait un bonnet noir sur la tête du misérable... Une minute après, ceux qui l'entouraient s'étant éloignés, j'entendis la plate-forme qui s'écroulait, et laissait le pendu en l'air... Je demandai à l'un de mes conducteurs ce qu'avait fait ce malheureux; il me répondit d'un air significatif :

— C'était un espion !

— Un Français ! m'écriai-je avec un frémissement.

— Oui... un Français *aussi !*

Cet *aussi* sembla me faire comprendre qu'un autre encore dans cette prison... était sous le poids d'une semblable accusation...

On me laissa libre dans une cour encombrée de prisonniers de toutes sortes, et je commençai à faire de sérieuses réflexions sur la fâcheuse tournure que les choses avaient prise. Je fis appeler Patrice, afin d'essayer d'apprendre enfin de quoi j'étais accusé, pour être aussi sévèrement traité, moi qui me croyais au contraire des titres à la reconnaissance du gouvernement... et Patrice ne vint ni à mon premier appel ni à mes autres sollicitations. Hum ! mon vieux Roch ! me dis-je... Comment ça va-t-il? ça va mal, à ce que je crois... te voilà mal amuré, fils de ma vieille mère !

Je calculai qu'il devait s'écouler encore plus de vingt jours avant la distribution des croix au camp de Boulogne, et qu'il fallait jusque-là faire feu de tout pied et de toute patte, pour filer hors de Newgate, de Londres et d'Angleterre, sans passe-port visé de l'amirauté ; mais avant tout, j'étais curieux de savoir de quoi j'étais accusé. Le refus de Patrice de me venir voir me faisait craindre la portée de la réponse qu'avait faite le sbire à ma ques-

tion relative au crime du pendu. Enfin, au bout de cinq ou six jours, je comparus devant une sorte de corbeau, avec une culotte bordée en peau de chat et des épaulettes pareilles. Je sus alors que j'étais accusé d'espionnage, sur la déposition d'un quidam qui m'avait vu parler dans la chambre des communes, où je m'étais frauduleusement glissé pour surprendre le secret des plans relatifs à une nouvelle attaque contre la flottille...

Il paraît que le gros radi... radical, comme on dit, je crois, qui avait voulu savoir mes opinions, peu satisfait de mes réponses un peu vent dessus, vent dedans, m'avait suivi, et, voyant où j'étais perché, avait interrogé mon hôte; voilà comment, le jour de mon arrestation, on avait fourni de mauvais renseignements et tout le tremblement; voilà aussi pourquoi le Patrice se croyait sans doute compromis et rechignait à me voir, malgré tous les pots d'ale et les verres de gin que nous avions lampés ensemble, nord et sud de la petite table de la taverne, où il se déliait assez souvent la langue sur le compte de sir ceci et de lord cela, du ministre un tel et du général un autre!

D'après ce que je crus comprendre de l'interrogatoire, il y avait dans mon affaire un peu de Saint-Vincent, ce qui tenait à distance la corde de pendu... la seule corde à laquelle je n'avais pas encore touché depuis que je traînais mon sac d'un bord à l'autre des navires boulonnais. Je n'en pus que persévérer plus ardemment dans mon idée de brûler la politesse à l'Angleterre le plus tôt possible, ne pouvant pas la brûler elle-même, cette Angleterre de l'enfer!

Maintenant, il faut que vous sachiez, mon commandant, qu'à Newgate, les hommes ne sont séparés des femmes que par une grille dont les barreaux sont sans cesse encombrés de prisonniers et de prisonnières se faisant réciproquement la cour dans la cour. Or les poulettes de la Cité, les innocentes colombes dont le watch-

man avait brutalement arrêté les battements d'ailes au coin de la borne sans réverbère, reprenaient là leurs roucoulements avec les coupe-bourses et les futurs pendus... c'était attendrissant. Vous ne croiriez peut-être pas, mon commandant, que plus d'un mariage s'est bâclé là... et que la grille qui avait séparé les fiancés avant leur passage à la chapelle, séparait ensuite les époux jusqu'à ce que les juges eussent prononcé sur les délits de chacun d'eux.

En général, ce sont les prisonnières qui ont le diable au corps pour ces singuliers mariages, et le manége qu'elles font à la grille pour se procurer un galant est une chose inimaginable. Elles ont de leur côté un écrivain public qui passe toute sa journée à écrire des déclarations d'amour et des billets doux, qui arrivent ensuite le plus souvent comme des boulets trouver brusquement des gens qui n'y pensent guère. Les maris les plus recherchés sont de deux classes : les innocents, ceux dont l'acquittement est probable, et les coupables sûrs d'être pendus. Les premiers, destinés à rentrer dans la vie commune, doivent se convertir en protecteurs, en appuis, en nourrisseurs forcés, pour la moitié retenue en cage par la barbarie des juges. Quand aux criminels dont l'affaire doit se dénouer par un nœud de corde au cou, ce sont peut-être les époux les plus recherchés, lorsqu'on a lieu de croire qu'ils laisseront après eux chez les recéleurs ou dans leur famille quelque bribe d'héritage.

On m'a montré à Newgate une femme ainsi veuve de trois suppliciés, et dont l'état presque avoué était de se faire ainsi épouser par des gredins auxquels elle savait du *quibus* en dépôt chez des complices qui avaient eu le bonheur d'échapper à la justice. Cette madame Barbe-Bleue, dès qu'elle avait flairé un criminel comme il le lui fallait, se faisait fourrer en prison à l'aide de quelque mince délit, et une fois là, cette araignée tendait sa toile entre les barreaux des grilles, et happait sa proie en lui pre-

mettant des messes et en baignant de gin les derniers moments du criminel. Le quatrième jour que je passai dans cette cour à coquins, je reçus à mon tour une déclaration d'amour signée d'un cœur enflammé percé d'une flèche. Ma première pensée fut de me demander si c'était à titre de prisonnier destiné à la liberté ou à la potence que cette douceur m'était adressée.

Je pris des informations sur l'objet de ma conquête, et j'appris que c'était une Irlandaise vulgairement nommée la *coaïneuse*... un bien vilain nom! Je demandai des renseignements sur le physique de la donzelle, et comme on me dit que c'était un beau morceau, je m'imaginai que ce nom de *coaïneuse* lui avait été donné à cause de la beauté de sa couenne... ou autrement dire de sa peau; mais je me trompais, car, en Irlande, on appelle ainsi des femmes qui vont déclamer un tas de choses tristes comme tout auprès du lit des morts... comme qui dirait des poétesses. Je sus que Mary la Coaïneuse était une fille du comté de Wicklow, qui, venue à Londres pour suivre un officier dont elle s'était amourachée, avait voulu se venger d'une rivale, en lui enfonçant, d'un violent coup de poing appliqué par derrière, les dents de son peigne dans la tête, un jour qu'elle surprit les deux amants se promenant sentimentalement à Regent-Park.

Arrêtée sur-le-champ pour cette violence, Mary s'était vue enfermer à Newgate avec la perspective d'une condamnation proportionnée à la durée du mal causé par elle à la préférée de son infidèle. Chose singulière, la *coaïneuse* désirait fermement, quoi qu'il pût lui en arriver à elle-même, la mort de sa rivale, et au lieu de détester celui qui l'avait dédaignée, elle, et qui, de plus, avait haineusement contribué aux poursuites dont elle se voyait l'objet, elle s'était éprise pour l'officier d'une passion plus ardente que jamais, et m'avait envoyé, à moi, une déclaration d'amour... uniquement parce que je ressemblais à son Williams!... Il paraît, commandant, que j'ai

les cheveux de la même filasse, et que mon nez a été taillé sur le même gabarit; bravo nez; vous verrez tout à l'heure à quoi il m'a servi.

Tout gros qu'il paraît, mon commandant, j'eus le nez assez fin pour comprendre bien vite que cette intrigue pourrait me servir à quelque chose.

Tous les deux jours, Mary la Coaïneuse recevait la visite, dans un petit parloir destiné aux femmes, d'une grande gaillarde acastillée d'une façon tout à fait hommasse. Il paraît qu'au fond c'était même un homme... mais qui faisait semblant d'être femme pour avoir le droit de venir voir l'Irlandaise, vu qu'à Newgate, les hommes du dehors ne peuvent pas visiter les femmes du dedans, pas plus que les hommes du dedans ne peuvent recevoir des femmes du dehors. Sans doute qu'on pense qu'il y a déjà bien assez d'hommes et de femmes comme ça dedans, séparés seulement par la grille qui coupe la cour en deux. Or donc, mon commandant, vous saurez que cette espèce de bipède-brick-goëlette avait aussi donné de son nez dans l'œil de ma, ou plutôt de notre belle, parce que lui aussi, il ressemblait à l'officier, par le poil, la guibre, etc. Il paraît même que, quelque temps déjà avant l'affaire du coup de poing sur le peigne, la tendre insulaire, avide de l'image d'un infidèle croisant dans d'autres eaux, avait cherché à se faire illusion sur ce qu'elle perdait, à l'aide de ce qu'elle trouvait, et que mon nez, ma tignasse et moi, n'étions que la seconde ou peut-être même la troisième ou quatrième illusion de la romanesque *coaïneuse*, tant les poétesses de funérailles ont d'imagination, même au sujet des vivants. Bref, mon commandant, il paraît qu'il fallait à cette colombe tourtereau dehors la cage et tourtereau dedans, à la seule condition de ressembler par le plumage à l'oiseau envolé et perché ailleurs. Je crois qu'on appelle ce genre-là l'amour plat... platonique; pour plat, il l'est, bien sûr... mais tonique... hum!

Je n'ai pas besoin de vous dire, mon commandant,

que si je ressemblais à l'officier susindiqué, le visiteur enjuponné me ressemblait, ou lui ressemblait aussi, de sorte que nous nous ressemblions tous. Néanmoins... c'est-à-dire nez-en-plus, cet officier devait être un bel homme, je m'en flatte. Je reviens à la Mary Coup-de-poing.

A la suite de sa lettre, me l'étant fait montrer de loin, je résolus de ne pas me laisser passer sous le nez cette bonne fortune sans bien m'être assuré auparavant s'il n'y avait pas moyen d'en tirer aile ou patte. Je mordis donc en plein à l'hameçon que me jetaient, à travers la grille, les gros yeux noirs de la *coaîneuse*, et passai plusieurs jours à lui dire un tas de bêtises, sans trop m'engager, dans la crainte que la belle ne parlât mariage, ce qui m'eût donné un fameux pied de nez; mais bientôt je devinai quelle était cette visite du dehors qui lui venait tous les deux jours, car, m'étant trouvé une fois nez à nez avec le quidam aux faux bossoirs, je crus me voir dans un miroir, et je ne pus douter que mon Irlandaise ne courût plusieurs lièvres, plusieurs bordées, ou enfin plusieurs nez à la fois. Loin de me vexer de la concurrence, j'eus le bon nez d'en rire et de ne songer qu'à tirer parti de ma ressemblance avec la grande femme de contrebande. Comme j'avais de l'argent, j'achetai peu à peu, c'est-à-dire de ci de là, des nippes aux prisonniers mal en quibus, et je parvins, en moins d'une semaine, à me procurer pièce à pièce un habillement à peu près pareil au déguisement à l'aide duquel mon rival se faisait admettre dans la prison.

Pendant ce temps-là, je laissais croire à Mary que je n'en pouvais plus d'elle et que j'étais jaloux; puis je finis par lui avouer net que j'avais reconnu le sexe de sa visite de tous les deux jours, que ça ne pouvait pas durer comme ça, patati patata, etc. Il en arriva ce que j'avais prévu, c'est-à-dire que la belle, à la première visite, pria le galant de ne pas mettre le nez dans la prison avant une semaine qu'elle comptait employer à me cal-

mer, à m'amadouer, à me mettre vent dessus vent dedans à travers les grilles; c'est le cas de dire, mon commandant, que je grillais d'en finir, et qu'ayant eu le nez assez long pour prévoir ce qu'elle ferait, après ma comédie de jalousie, je ne songeai plus qu'à mettre à profit la circonstance. J'eus bon nez!

Le lendemain du jour où elle parut me sacrifier mon rival du dehors, je dressai mes batteries, si bien que tout fut prêt un peu avant l'heure où les visites congédiées par les règlements se présentaient au guichet pour traverser notre cour d'hommes. J'avais caché mes hardes féminines derrière une porte, où je passai m'en affubler lestement, au moment où commençaient à défiler les visites des femmes. Il est bon de dire que, le matin, j'avais eu la précaution de me faire abattre les favoris par le barbier de la prison, et que pour ne pas révéler aux gardiens le vide de la place fauchée, je m'étais à demi enveloppé le museau avec un vieux mouchoir, sous prétexte de mal de dents. Très-bien! voilà les tantes, les mères, les sœurs, les filles des prisonnières qui défilent... Je me glisse au milieu, tout en achevant de serrer les rubans ou plutôt les rabans de ma jupe, et je navigue de conserve, sans embardées, au milieu du convoi, le cap sur la porte de la cour.

Comme, au moment où le peloton traversait le préau, on avait coutume de faire reculer les prisonniers, pour éviter tout contact avec les femmes, le guichetier, ne supposant guère qu'une culotte se pût mêler à ces cotillons, se contentait de donner de ci de là, au hasard, quelques coups d'œil dans le défilé, formé de frimousses qu'il était déjà habitué à voir... Si son regard passa sur moi, sans doute que ma ressemblance avec l'équivoque habituée que je remplaçais le trompa, car, n'ayant sans doute pas pris garde que ce jour-là la pratique de la *coaîneuse* n'était pas entrée, il laissa librement sortir du port mon nez et moi derrière?

Le plus fort était fait, mais pourtant, commandant, je n'étais pas encore en pleine mer, et plus d'un naufrage pouvait m'attendre encore en franchissant les dernières passes. Le long des canaux de navigation intérieure, c'est-à-dire (pardon !) le long des couloirs et des corridors, tout alla bien encore... mais il restait à franchir le dernier débouquement... ou plutôt le guichet de la porte d'entrée... ou de sortie. Là, l'examen, la vérification des sortants étaient des plus capricieux, c'est-à-dire qu'il y avait des jours où on les poussait tous en bloc dehors, sans y prendre garde, tandis que d'autres fois, on regardait chacun sous le nez, et qu'on fouillait assez lestement les femmes, comme pour voir si elles n'emportaient pas un prisonnier en bandoulière sous leur casaquin. Par bonheur ce jour-là, toutes les visiteuses, moi compris, étaient assez vieilles ou assez laides pour que les gens du poste ne ressentissent nul désir de leur tâter les flancs... On nous laissa sortir en masse et sans encombre... Pour cette fois, mon commandant, je me crus en pleine mer, et aussitôt dehors, je ne pus m'empêcher de faire ce geste-là... (pardon !) à lord Saint-Vincent et à l'amirauté, en attendant le moment désiré où, Gabrielle à tribord, Marius à bâbord, nous pourrions le faire tous trois bien ensemble à l'Angleterre !

La dernière porte franchie, je ne m'amusai pas à vérifier de quel bois elle était construite, et mis la barre tout au vent, pour laisser arriver à plat dans une longue rue déserte qui se prolongeait sous les murs d'enceinte, et que commençait à obscurcir la venue de la nuit. Je filais donc lestement mon nœud, sans m'arrêter à jeter le loch... lorsqu'au détour d'un cap... c'est-à-dire d'un coin de rue, je donnai du beaupré en plein bois dans un individu qui doublait aussi la rue à contre-bord. Vlan ! je suis désemparé de la vieille loque qui me servait de chapeau, mon châle s'en va en pantenne comme un hunier dont on lâche les écoutes, et le gouvernail ne fait

plus d'effet. L'abordé, d'abord un peu ébranlé de la secousse, me jette ensuite brusquement ses grappins d'abordage en criant *french dog* !

Hélas ! hélas ! mon commandant... ce croiseur rencontré si mal à propos, c'était Patrice, Patrick, Paddy, comme vous voudrez...

Vous savez, cet Irlandais, frère de mon hôte de Piccadilly, cet employé de Newgate, si bon enfant quand nous buvions ensemble l'ale et le wisky à la taverne, en causant assez librement des affaires du temps, et qui s'était ensuite obstinément refusé à venir me parler, lorsque lord Saint-Vincent m'eut fait coincer comme espion, ou comme autre chose, car j'en suis encore à savoir quel numéro on avait mis à mon sac !

— Où vas-tu, drôle, sous de pareilles nippes? me crie le geôlier, en me secouant par ma collerette.

— Vous pourriez dire drôlesse! balbutiai-je, essayant de faire équivoquer l'Irlandais sur le nez en question. — Ne reconnaissez-vous pas l'amie de votre compatriote Mary la Coaïneuse? Ne vous souvenez-vous plus que chaque deux jours je vais consoler cette chère amie, et ne m'avez-vous pas vous-même dix fois ouvert le guichet ? Aïe ! lâchez-moi, sir Patrick... vous n'êtes pas galant !

— Que je te lâche, ma belle... non, par mon patron ! Puisque c'est toi l'amie de Mary, je suis bien aise de te glisser un mot à l'oreille en particulier, tandis qu'il commence à faire sombre...

Et en tenant ce singulier langage, l'employé de Newgate, qui venait évidemment de passer à la taverne les heures où il n'était pas de service, se mit à me patiner d'une façon qui eût fort alarmé une vestale. Me souvenant, par expérience reçue, qu'en pareil cas les femmes lâchent volontiers le soufflet, j'envoyai ma main à plat sur la joue du galant poussé par le gin de ses entre-

prises; mais sans doute je l'amurai trop dur pour une giffle de femme, car tout aussitôt le Patrick s'écria :

— Ah! *french dog!* voilà qui fait cesser tous mes doutes ! tu as dévalisé l'amie de la *coaîneuse* et tu sors à sa place!... A moi gardiens, soldats! C'est l'espion français qui se sauve! Ah! chien! ah! gredin! ah! pendu!

Et comme à dater du soufflet que, dans le but de mieux jouer mon rôle féminin, j'avais appliqué au séducteur, mais malheureusement d'une façon trop virile, il avait sur-le-champ abandonné ses entreprises galantes pour m'accrocher solidement et m'empêcher de fuir, il s'établit naturellement entre nous deux une lutte de plus en plus violente, et bientôt, comme mes jupons m'empêtraient un peu, et me faisaient perdre des avantages que j'aurais nécessairement dû avoir sur un homme un peu dans les vignes, dans les brindezingues, voilà que nous culbutons tous deux et roulons à terre, tantôt moi dessous, tantôt lui, jusqu'à ce que, par un effort désespéré que je fis, étant parvenu à déralinguer la robe, je me trouvai plus libre de mes mouvements et pus arrimer sous moi mon Irlandais, en lui mettant un genou sur la poitrine, tandis que lui me tenait par ma cravate comme dans un carcan scellé à terre, ou plutôt comme dans l'organeau d'une ancre à fond!

Comment ça va-t-il? Ça va mal... me dis-jé... nous ne sommes qu'à cent pas du poste des soldats, et s'il crie bien fort, je suis frit... outre ça, il peut passer quelqu'un... Aïe! fils de ma vieille mère, tu cours une vilaine bordée!

— Tu seras pendu... pendu... pendu, chien de Français! hurlait le geôlier, haletant sous mon genou. C'est moi qui réponds de toi à l'amirauté, et je t'ai rattrapé à temps, mon gredin! Un verre ou deux de wisky de plus à la taverne, et peut-être me filais-tu entre les doigts comme une anguille... mais je te tiens...

— Tu me tiens? c'est-à-dire que c'est moi qui te tiens,

l'ami! dis-je en appuyant un peu le genou. Tu parles de wisky.... as-tu oublié les nombreux petits et grands verres que nous avons bus ensemble à la taverne de Piccadilly? ajoutai-je, espérant faire renaître quelque bonnes impressions dans la mémoire de celui qui, tout terrassé qu'il fût, pouvait, à l'aide, du premier passant, ou par une alarme aux soldats, me replonger à Newgate.

— Oui, oui, je me les rappelle... et l'ale, et le gin et le porter aussi; tu payais souvent, scélérat, espion unique... Dieu t'a puni de tes trahisons... tu seras pendu!

C'était néanmoins une drôle de situation pour converser, mon commandant... Un peintre ferait un tableau cocasse du groupe que nous formions, moi tout déralingué, ni homme ni femme, un peu l'un et l'autre, et bridé au cou par celui que je tenais sous mon genou, couché sur le pavé humide de la brume du soir...

— Si vous parlez de trahison, vous avez tort, Patrice! repris-je du ton le plus amical qui pût contraster avec les singulières postures des deux interlocuteurs. Vous savez bien que je n'ai encore rien dit, rien révélé de nos petites conversations nord et sud de la table où nous nous embossions tous les soirs, pour causer de la politique, de la France, de Napoléon, du roi Georges... et de plus d'un haut personnage auquel il serait malsain pour vous que vos opinions d'alors fussent rapportées...

— Moi! moi! fit l'Irlandais avec inquiétude. Je n'ai rien dit... je n'ai jamais soufflé mot... C'est toi, c'est vous, vous seul... Je respecte, je vénère mes chefs! je les ai dans mon cœur, je suis un Irlandais bon Anglais!

— Vous savez bien, Patrick, que je ne suis pas le seul qui vous ai entendu dans vos accès de franchise... il ne faudrait donc que deux mots... pour qu'une petite enquête fît savoir au gouvernement quel homme il emploie... et celui qui garde les prisonniers pourrait bien

lui-même... Une petite pression de genou termina ma phrase avec éloquence.

— Je ne crains rien... rien du tout! répliqua l'Irlandais, néanmoins fort ému; mais il se fait tard... rentrons à Newgate... bras dessus bras dessous, comme deux bons amis... et je vous promets que j'aurai pour vous tous les égards qu'on doit à un homme avec lequel on a trinqué quelquefois... Le jour qu'on vous pendra, Français, je vous garantis que je ferai mettre une corde neuve, et que la poulie sera graissée de frais... j'aurai enfin pour vous toutes les attentions possibles... je m'y engage! mais, je le répète... rentrons au plus vite à Newgate, car l'heure où je dois reprendre mon service est arrivée... Allons, Français, jetez là ces nippes, donnons-nous le bras, et partons !

Et ce disant, le geôlier faisait quelques efforts pour se dégager; mais je lui fis sentir qu'il était amuré du bon coin, et je repris la conversation, sans tenir compte de ses tentatives de séduction relativement à Newgate.

— Écoutez, Patrick, vous devez comprendre au fond que je ne suis pas un mauvais diable, puisque je ne vous ai pas dénoncé, tandis que cela m'était si facile, pour me venger de vos dédains, lorsque par trois ou quatre fois je vous ai fait prier de venir me parler dans la prison...

— On ne m'a jamais rien dit! interrompit avec volubilité mon adversaire.

— Si je rentrais en ce moment à Newgate, par votre faute, il me serait tout à fait impossible de ne pas faire enfin ces révélations... ne fût-ce que pour avoir le plaisir de vous avoir auprès de moi comme prisonnier... et peut-être même aussi comme pendu... car si vous vous rappelez tout ce que vous avez raconté en pleine taverne sur l'affaire des brûlots... (pression du genou) je sais bien, Patrick, que le wisky vous avait un peu délié la

langue; mais enfin, en temps de guerre, la loi ne badine pas... vous pourriez bien aussi, *my friend*, goûter de la corde neuve et de la poulie bien graissée!

— *My God! my God!* où voulez-vous donc aller, Français? dit l'Irlandais d'une façon dolente qui me fit sourire, malgré la gravité de la situation. Ne savez-vous pas que c'est moi, moi personnellement qui réponds de vous? Votre affaire sera jugée dans trois semaines, et je dois vous remettre aux mains des juges... Si je n'ai pas été vous voir en face, Français, croyez bien que je n'en avais pas moins l'œil sur vous de loin, pour être sûr que vous ne manquiez de rien... Je vous le répète, vous êtes de la catégorie des prisonniers dont je réponds, et dans trois semaines...

— Eh bien, Patrick, si je vous promettais, si je vous jurais qu'avant trois semaines je serais de retour à Newgate?...

— Vous êtes fou, Français, ou vous supposez que je le suis!

— Point du tout, Patrick, si je vous jurais d'être de retour tel jour fixé, je le ferais, Dieu le sait!

— Et que diable rêvez-vous d'aller faire hors de Newgate? reprit l'Irlandais en s'efforçant de voir dans la rue s'il ne venait personne pour le secourir dans cette crise.

— Ce que je veux aller faire est précisément la garantie la plus forte que si je vous promets de revenir, je reviendrai, mort ou vif! Au surplus, Patrick, pensez-y bien... si je suis forcé de rentrer avec vous à Newgate, je fais sur-le-champ ma dénonciation, et son exactitude vérifiée... la corde et la poulie... (Et là-dessus, je lui fis de nouveau sentir un peu mon genou dans l'estomac.)

— Mais si vous fuyez, Français... moi qui réponds de vous... je cours risque... grand risque...

— On ne vous fera rien de pire que ce qui vous attend si je rentre...

— Mais, *my God!* quel caprice extravagant vous a donc pris? N'êtes-vous pas amoureux de la *coaïneuse?*

— Je suis amoureux de la gloire... Mon empereur et roi... vous savez, Patrick, celui que vous ne détestiez pas trop à la taverne (genou); mon empereur et roi, dis-je, va distribuer dans cinq jours les croix d'honneur aux braves de son armée de terre et de mer... J'ai gagné une hache d'armes à taper sur l'Anglais, et j'ai le droit d'échanger cette hache contre la croix... Ma croix m'attend... ma croix qui me sera attachée de la main même de mon empereur et roi en personne... Vous voyez bien, Patrick, que je ne suis pas fou de vouloir quitter votre Newgate où vous dites que c'est la main du bourreau qui m'attend...

— Eh bien! Français?

— Eh bien! Irlandais, si vous me lâchez le cou, si vous n'appelez personne, ni soldats ni passants (je voyais de loin quelqu'un qui semblait s'approcher à l'insu de Patrick), si, enfin, vous me laissez me sauver libre, tenter les moyens d'aller mettre pour deux jours pied à terre sur le sol de ma patrie... je vous jure, sur cette croix qui enrôle les braves dans la légion de l'honneur, que d'aujourd'hui en quinze jours je serai à cette même heure et en ce même lieu à vous attendre, pour me laisser reconduire à Newgate...

— Vous le jurez sur votre empereur? dit l'Irlandais, après un silence coupé de gros soupirs.

— Empereur et roi! je le jure!

— A votre retour, vous ne parlerez jamais de ce que vous... de ce que vous vous imaginez que j'ai pu dire autrefois (Je ne l'aurai certainement pas dit!) dans cette taverne où nous buvions...

— J'en jure comme de revenir, sur ma croix et sur le grand héros qui me la donnera.

— Diables de Français ! ils ont des idées... des manières... Je les ai toujours aimés plus que ne comportait ma besogne... Donc vous avez juré, c'est fort bien... mais en jurant d'être ici, à cette même heure, dans quinze jours, vous n'avez peut-être pas songé que... que...

— Que je cours risque d'être pendu au retour? Qu'importe ! j'aurai ma croix ! mes yeux se fermeront sur elle... ma main la pressera dans sa dernière convulsion !

— Et si vous êtes repris avant de toucher la France, vous oublierez également ces petites conversations que vous supposez que nous aurions eues autrefois ?...

— Oui, oui, cent millions de fois oui! m'écriai-je inquiet, en voyant s'approcher quelques personnes que Patrick par sa position ne pouvait voir, mais qui allaien bientôt se trouver assez près de nous pour que leur curiosité à nous voir dans de telles attitudes de conversation me perdît à jamais.

— Eh bien ! Français..,

Et comme ce disant, le geôlier lâcha un peu ma cravate, je fis un effort, me levai d'un bond, et en trois autres je fus à vingt pas de lui. Je ne m'amusai pas à me faire raconter *Peau d'Ane* par ceux qui approchaient, je les franchis lestement, et mon Irlandais, tout engourdi, était encore à terre, que j'étais au large.

La première chose que je fis, une fois rassuré sur toute poursuite, ce fut de me débarrasser de mes débris de nippes dont j'étais encore à demi affublé; puis, gagnant les quartiers populeux, je montai dans une voiture qui m'emporta d'un trait à Greenwich. De là je partis pour Darford; je franchis le matin Rochester, cette ville si voisine de Chatam, où j'avais pu croire d'abord que se trouvait le pauvre Marius; enfin, un jour après, j'arrivai sans encombre au petit port de Deal. Ayant eu soin d'acheter sur-le-champ des habits de ma-

telot, je passai là deux jours à regarder la côte de Boulogne et à chercher les moyens d'y mettre le pied.

Je commençais à vivement m'inquiéter, car le moment, l'heure approchait où allait avoir lieu la cérémonie, et dans tout le pays je n'entendais parler que de ça.

Enfin, mon commandant, hier au soir je crus, en désespoir de cause, pouvoir me confier à un vieil invalide, qui, prisonnier des Français avant la paix d'Amiens, en avait été bien traité, et semblait homme à me servir. En effet, ce digne manchot avait un fils qui devait appareiller dans la nuit pour apporter des vivres, sur un grand cutter, à la station anglaise de nos côtes. Il fut convenu que je passerais, comme on dit, par-dessus le bord. En effet, je me fourrai dans la cale, entre des panier de choux et un sac de fromage; au jour levant... ce matin, mon commandant, au moment où retentissaient les volées des forts qui annonçaient la fête, nous nous trouvions encalminés au milieu du détroit. Damnation! je vis que je pouvais arriver trop tard... Je me faufilai au milieu des vivres jusqu'au sabord de l'arrière, et, au petit bonheur, je m'élançai dans l'eau, sans me soucier d'être vu de l'équipage. J'étais transporté, électrisé, fanatisé, fou! D'ailleurs, il y avait bien à supposer que le fils de l'invalide me protégerait si les matelots criaient après moi. Il se passa bien quelque chose d'approchant... mais je n'y pris pas garde et continuai d'allonger ma coupe le cap sur le port, un peu aidé, Dieu merci, par le flux qui grossissait. Je ne pensai pas plus aux requins qu'à mes vieilles chiques, commandant, et l'idée m'en vient seulement à présent! Bref, j'ai mis six heures à franchir mes cinq lieues, me reposant de temps en temps en faisant la planche, le ventre au soleil... et quel soleil... le bon Dieu l'a fait exprès pour éclairer la gloire de la terre! Le reste, vous le savez, mon commandant... J'ai mis le pied sur le sable de la vallée de Therlincthum juste à temps pour couper le sifflet au grand

chandelier... chancelier, qui disait de moi: *sort incertain!* J'ai eu ma croix de l'auguste main de mon empereur et roi... Le bon Dieu me dirait: « Roch, mon fiston, je te nommè premier moutardier des dîners du pape, » que je ne serais pas plus content!... Maintenant que ça y est, commandant Bertiol, et que vous connaissez mon histoire, il ne s'agit plus que de penser à retourner en Angleterre... Je l'ai promis à Patrick, et au risque d'être pendu pour espionnage, je veux retourner à ma parole et m'occuper de ma Gabrielle et du brave Marius... Si vous connaissez une bonne occasion pour l'Angleterre, mon officier, souvenez-vous que d'ici trois jours je retiens une place numérotée. Voilà l'histoire, elle est cocasse, je m'en flatte! Maintenant, un verre de schnik, s'il vous plaît, pour chasser un reste d'humidité, et j'ouvre mes oreilles comme des écubiers, pour savoir ce que vous pensez de mes frasques!

XIII

AVENTURES DE GABRIEL A HYDE-PARK.

Nous avons laissé les deux autres héros de ce récit dans deux crises, matérielle pour l'un, morale pour l'autre, qui compliquaient singulièrement la situation générale. Marius ramené sur le *Kent*, en compagnie de son compatriote Delpierre, au moment où tous deux avaient réussi à accomplir les actes les plus difficiles d'une évasion hardie, à l'aide du bugalet à charbon, Marius, disons-nous, allait se retrouver plus que jamais en butte à l'ignoble haine de la *Main maudite* d'une part, et à la vengeance peu chevaleresque du commodore Richard Parkett de l'autre.

Quant à Gabrielle, la pauvre jeune fille joignait aux

soucis que lui causait la déclaration de sir Lionel, relativement à l'ignorance où le laissaient les informations prises sur le sort de Marius et de Roch, l'étrange perplexité, l'embarras causé par la brusque invitation que la fantasque Arabella avait adressée au gentil et dédaigneux aspirant, pour qu'il l'accompagnât dans sa promenade équestre à Hyde-Park.

Comme la position de Gabrielle se trouve en ce moment, sinon la plus dramatique, du moins la plus bizarre, c'est à elle que nous reviendrons d'abord. Aussi bien la situation de Marius, si pénible qu'elle fût, ne devait pas de quelques semaines subir de transformation nouvelle, puisqu'il avait été mis aux fers avec Delpierre sur le gaillard d'avant du ponton, en attendant que l'autorité supérieure eût décidé sur leur sort commun. Nous laisserons donc pour quelque temps encore notre héros, notre mort vivant, en proie à ses chagrins, récemment augmentés par l'inquiétude que lui avait causé la nouvelle du séjour à Londres de son amante, nouvelle apportée, comme on le sait, sur le ponton par les prisonniers français si fatalement conduits à la captivité par le pauvre Roch ; insensible à ses maux physiques, le brave jeune homme n'était d'ailleurs préoccupé que de cette singulière translation de son amie de Woolwich à Londres dans un carrosse armorié, au moment même où la fatalité avait failli l'amener sur un des pontons de Chatam.

Quant à Delpierre, nature moins romanesque et moins pensive, il ne songeait qu'à tenter une nouvelle évasion, malgré les nouveaux obstacles dont on l'avait entouré, et de son côté Carolin Grimbot, ce digne matelot aux comparaisons ethnologiques, faisait tous ses efforts pour persuader Marius de se fier à une recette singulière, qu'il prétendait infaillible pour glisser entre les pattes des Anglais, « comme une anguille que fait éternuer « une sauce à la tartare, » dit-il. Quant à Nicolas Thi-

baud, la *Main maudite*... Mais nous avions dit revenir spécialement à Gabrielle, qu'était venue surprendre l'extravagante invitation de miss Arabella : retournons du *Kent* à Soho-Square. Avant tout, cependant, un mot du lieu où la folle Arabella voulait se faire accompagner par l'aspirant, dont le charmant physique, non moins que l'incompris, l'irritant de l'énigme qui l'enveloppait, avait singulièrement agi sur l'imagination de la fantasque fille de lord Parkett.

Hyde-Park, promenade fashionable qu'on ne pourrait, sous aucun rapport, comparer avec la plupart de celles que possède la noblesse anglaise, n'est, ou n'était alors qu'un vaste emplacement que le gouvernement tenait à loyer de la famille Hyde, pour l'ouvrir à la promenade du public de la capitale. C'est une plaine immense, presque sans végétation, et que des flots de poussière enveloppent l'été, tandis que l'hiver ou les mauvais jours en font une sorte de marécage impraticable. La première chose qui y frappe les regards le dimanche, pourvu que la pluie ou le brouillard n'aient pas trop d'épaisseur, c'est une double file de plusieurs centaines d'équipages élégants ou de voitures communes, s'étendent depuis la barrière d'Oxford jusqu'à celle de Piccadilly, sans même offrir une solution de continuité suffisante pour laisser traverser un piéton ou un cavalier. C'est à peine si ces véhicules font dix pas toutes les cinq minutes, et certes y figurer n'est point un plaisir, à moins que l'on ne compte pour tel ce que dit Ovide :

Spectatum veniunt, veniunt spectentur ut ipsæ.

C'est-à-dire que c'est un rendez-vous de vanité et qu'on n'y vient que pour voir et pour être vu.

On raconte que lord Chesterfield, le plus célèbre des fashionnables qu'ait produits l'Angleterre, ambitionnant jusqu'à la fin de paraître à cette promenade à la mode,

y fut rencontré, quelques jours avant sa mort, par un grand seigneur de ses amis. Celui-ci, surpris d'y voir l'illustre comte, à cause de l'état déplorable de sa santé, lui demanda ce qu'il venait faire en pareil lieu :

— Vous le voyez! répondit Chesterfield, j'y fais la répétition de mon enterrement pour la semaine prochaine!

Et, en effet, étant mort ainsi qu'il l'avait philosophiquement annoncé, ses funérailles offrirent la file de voitures d'Hyde-Park. Aujourd'hui encore, ces équipages chargés de mornes Anglais et de flegmatiques Anglaises font involontairement penser à la comparaison de lord Chesterfield.

On sait que pour le grand monde anglais l'ordre des saisons est bouleversé, comme chez nous celui des heures. Les Anglais, tout en remplaçant aussi la nuit par le jour, font de l'hiver l'été, et restent dans leur capitale durant les mois les plus brûlants, les plus saupoudrés de poussière, tandis que par bon ton ils passent à la campagne la saison des froids, des brouillards les plus épais, des pluies, de la grêle, etc. C'est ainsi que chaque jour de la belle saison (c'est le plus souvent une manière figurée de parler, relativement à Londres...), les rues sont encombrées d'équipages, et que Hyde-Park est le centre de l'aristocratie, de l'élégance, de la fashion. Comme on était alors au mois d'août, c'est-à-dire à l'époque la plus brillante de la vie du grand ton, miss Arabella ne manquait pas un jour de se montrer dans les endroits à la mode, et à Hyde-Park surtout, où elle se divertissait du manége que faisaient autour d'elle les nombreux galants qui cherchaient à décocher leurs flèches dans son cœur... ou sur sa dot considérable. Vers deux heures, d'ordinaire, Arabella quittait Soho-Square, soit à cheval, soit en voiture, et, dans ce dernier cas, elle envoyait *Wind*, sa monture favorite, à la grille du parc, où elle le montait pour caracoler le long de la

file des équipages, au milieu des ardents écuyers calvacadours qui s'empressaient de faire cortége à la belle et riche héritière. Si elle quittait l'hôtel en voiture, elle conduisait elle-même les quatre chevaux de sa barouche, précédée d'un jockey à ses couleurs pour faire ranger la canaille. C'était pour une excursion semblable qu'Arabella avait fait dire à l'hôte de son père qu'elle comptait sur lui.

Étourdie de cette invitation et des dangers qu'elle offrait pour son secret, Gabrielle fit répondre à miss Parkett par l'objection la plus simple et, à son avis, la plus concluante, c'est qu'elle ne savait pas monter à cheval, ce qui n'avait rien de bien étonnant pour un aspirant de marine, d'ordinaire fort souple et fort leste sur une vergue, mais qui devait infailliblement se trouver aussi embarrassé et aussi gauche sur un cheval que le serait un poisson. Mais miss Arabella, qui s'était mis dans la tête de paraître à Hyde-Park en compagnie du charmant marin, ne se paya point de cette défaite, toute légitime qu'elle fût, et fit dire à l'aspirant qu'elle renoncerait aux chevaux pour ce jour-là, et qu'elle l'emmènerait en voiture... En vain Gabrielle voulut-elle répondre par des objections nouvelles... Le valet répondit qu'il encourrait infailliblement la colère de sa maîtresse à les transmettre, et que le mieux était de céder à une fantaisie que tout le monde du reste tiendrait à grand honneur et à grand plaisir.

Gabrielle pensa à aller prier lord Parkett de faire accueillir ses excuses, mais elle apprit qu'il n'était pas à l'hôtel. Elle allait enfin se décider d'aller les faire agréer elle-même, lorsque le domestique vint le prévenir que sa maîtresse attendait au bas du grand escalier. Vaincue par la nécessité, Gabrielle descendit, dans l'espoir de se dégager de cet intempestif honneur, mais elle trouva Arabella déjà installée dans sa voiture, coiffée d'un petit chapeau de castor gris, vêtue d'une sorte d'a-

mazone de nankin brodé en soie écrue, gantée de peau de daim et agitant avec impatience un long fouet dont elle cinglait les oreilles des chevaux que contenaient à grande peine deux palfreniers pendus aux mors... Un valet s'empara presque de l'aspirant qui, tout interdit, ne savait plus comment s'y prendre pour s'excuser, à voir l'Anglaise déjà installée sur le haut strapontin, et il s'y trouva hissé à côté de miss Arabella sans l'avoir voulu, lorsque celle-ci lâchant immédiatement les rênes roidies dans ses mains délicates, l'équipage sortit de l'hôtel avec fracas, précédé de son piqueur.

Toutes les rues qui conduisaient à Hyde-Park étaient encombrées de voitures; ici, c'était un dandy le corps penché en avant et se carrant les coudes, qui conduisait sa barouche à quatre chevaux, suant sang et eau pour briller dans ce métier nouvellement à la mode, tandis que son cocher riait de sa maladresse à la taverne avec les palfreniers. Là, c'était un vieux fat conduisant un tandem, les yeux obstinément fixés entre les oreilles du cheval, et l'air plus grave qu'un président du parlement. Un autre merveilleux menait son tilbury, ayant familièrement à ses côtés son jockey pour compagnon et un gros barbet aboyant entre les jambes. La plupart de ces beaux avaient à la bouche un cure-dents, une paille ramassée dans leur écurie, le plus petit nombre un cigare, car, en 1804, cette sorte de choléra pestilentiel n'était pas encore soufflée par les bouches les plus élégantes dans les lieux publics, et, en général, on se cachait pour fumer, comme on le fait pour satisfaire un vice. Toutes ces voitures étaient environnées de cavaliers, les uns nonchalamment posés sur leur bête, fermant un œil pour approcher de l'autre une sorte de longue-vue avec laquelle ils faisaient semblant de chercher au loin un équipage qui les intéressât; les autres filant au grand trot au milieu de la foule menacée, se hissant et s'affalant alternativement sur leur selle, le menton en avant,

ridicules, empruntées aux fêtes du Directoire et du Consulat. Ces modes, qui avaient pour résultat incontestable d'enlaidir les femmes qui y sacrifiaient, au mépris même de leur patriotisme, étaient alors, comme on sait, tout l'opposé des toilettes actuelles qui, dans l'exagération de leur ampleur, ont au moins pour excuse d'enfouir les femmes maigres dans des flots d'étoffe, noyant leurs angles, et de donner aux passables et aux belles quelque chose du grand air du dix-huitième siècle, cette époque galante et somptueuse où toute femme était reine. Arabella, qui, on l'a dit, composait ses costumes de salon d'après les tableaux, et qui ne paraissait guère dans les promenades qu'en amazone, riait des chapeaux extravagants et des *fourreaux* étriqués dans lesquels les ladys s'enfouissaient, comme un parapluie dans sa gaîne, et ses chevaux mis au pas et flanqués du piqueur, elle se retourna vers Gabriel, dont la préoccupation ne lui avait pas échappé; puis, étendant sur l'aspirant son noir regard, elle lui dit en excellente langue française :

— Pour la première fois, je crois, que vous voyez notre beau monde... je suis curieuse de savoir ce que vous en pensez ?

— Votre Honneur me pardonnera, répondit Gabriel, avec une émotion sur la nature de laquelle la jeune Anglaise put se tromper, mais j'ai si peu vu la société, même celle de mon pays, que je ne suis guère en état de faire de comparaison. Tout ce que je puis dire, c'est que cela me paraît tel, que je regretterais beaucoup de m'y voir, sans l'extrême honneur que vous avez daigné me faire, et à propos duquel j'étais descendu dans le but de me soustraire, lorsque...

— Lorsque je vous ai enlevé, n'est-ce pas ? acheva Arabella. Vraiment, monsieur le Français, reprit l'espiègle, en souriant malignement, plus d'un à votre place...

— Serait bien heureux d'une semblable faveur ! acheva à son tour Gabriel. Mais c'est qu'aussi, Votre Honneur,

tous ces brillants gentlemen qui vous entourent de leurs hommages y ont plus qu'un pauvre... prisonnier étranger des droits fondés sur leur rang, leur esprit, leur fortune...

— Celui qui a vraiment le plus de droits, monsieur le midshipman, est assurément celui auquel je les donne! reprit Arabella d'un ton un peu piqué. On m'a toujours représenté les Français comme légers, présomptueux, aimant à plaire...

— Et vous trouvez que je démens tout cela, n'est-ce pas, Votre Honneur? Ah! c'est, croyez-le bien, que jamais... non jamais situation plus bizarre, plus épineuse que la mienne, n'a placé à côté d'une personne aussi remarquablement séduisante et accomplie...

— Un jeune homme aussi... aussi embarrassé de son bonheur! dit en riant Arabella, interprétant de cette façon la pensée de l'aspirant, dans cette bizarre conversation où il semblait qu'aucun des deux interlocuteurs ne dût finir lui-même ses phrases.

— Mais voilà un de mes plus obstinés poursuivants de l'an passé! reprit la jeune miss d'un ton d'espièglerie. En attendant le moment où je veux vous confesser à cœur ouvert, il faut que j'essaye de vous amuser en vous montrant de quoi on est assaillie, lorsqu'on est comme moi ce qu'on appelle une belle et riche héritière... Psitt! psitt! Milleflowers! sir Daniel Milleflowers, par où êtes-vous donc?

Gabriel eut tout lieu de s'étonner de cet appel singulier, car ayant regardé à droite et à gauche de l'équipage pour voir à qui il s'adressait, il ne vit aucun cavalier et du reste, Arabella, en le faisant, avait semblé le jeter en l'air, sans but déterminé. Notre héros regarda la jeune miss, qui, comprenant sa pensée, se mit à rire et dit :

— Je ne le vois point... mais je le sens... Je parie qu'il est quelque part derrière la voiture!

Gabriel s'aperçut en effet qu'il régnait dans l'air une forte odeur de tubéreuse.

— Eh bien ! Milleflowers, où êtes-vous donc ? reprit la folle miss.

— Ici, Votre Honneur ! cria une voix de fausset d'un timbre si fragile, qu'il sembla que cet effort dût la fêler... Un serin qui parlerait aurait cette voix.

Et tout aussitôt une tête de cheval pointa à l'angle de la capote de cuir rabattue, et un cavalier se penchant vers l'intérieur de la voiture tendit la main, pour recevoir à la mode anglaise celle de la jeune fille. Mais celle-ci y posa le bout de son manche de fouet, que le dandy pressa et secoua comme s'il eût tenu la main de l'impertinente Arabella. Dès lors Gabriel put examiner le dandy tout à son aise.

Milleflowers, un des galants mis hors de combat par le bon goût et les bordées satiriques d'Arabella, était un élégant d'un âge plâtré, teint, vernis. Petit et fluet, il se rengorgeait dans sa cravate comme le dindon qui fait la roue au milieu des volailles amoureuses. Il n'en était pas plus noble, mais plus grotesque. Il portait sur le côté de l'oreille un chapeau légèrement posé sur ses boucles blondes, archangélesques et séraphiques, qui s'alignaient sur ses tempes et tombaient sur ses joues dans une symétrie impossible à la nature. Un rouge végétal, virginal, s'étendait en ton idéal sur le visage floral de cet original. Sa bouche, toujours imprudemment souriante, laissait éclater aux regards l'émail de deux fausses dents plantées dans un râtelier jaune et en désordre. Ceux qui l'approchaient trop, ou plutôt qui s'en laissaient trop approcher, reconnaissaient sur-le-champ que les parfums excessifs dont il se baignait avaient le même but que chez les païens la myrrhe et l'encens brûlés dans les temples où se putréfiaient les entrailles des victimes. Le fait est que Gabriel comprit vite comment la jeune miss avait pu l'appeler au hasard sans le voir, car les parfums

dont il noyait son haleine se dégageaient à cent pas à la ronde, et on le sentait venir, comme les marins sentent l'approche des îles qui produisent les épices, dans les voyages de Cook.

— *Good day*, Milleflowers ! on ne vous voit plus ! Comment va lady Madness ? (une vieille folle qui payait les dettes du ci-devant jeune homme...) et votre cheval Lowe ? et votre *pointer?* Détestez-vous toujours monsieur de Bonaparte ? votre lumbago vous tourmente-t-il encore ? Vous verra-t-on demain chez lord Clancarthy ? Cette bête que vous montez saute-t-elle bien ?

Pour répondre à cette avalanche de questions d'une façon plus intime aux yeux des voisins, Milleflowers, étourdi et glorieux à la fois de cette extrême amabilité de la jeune héritière, dont les dédains l'avaient contraint à retourner à la vieille lady Madness, le dandy, disons-nous, s'approcha tellement, que la tête du cheval entra dans la voiture (grand signe d'intimité!) et que Gabriel eut peur qu'ayant compris la dernière question de l'espiègle Anglaise, la bête ne se fût ingéniée d'y répondre en sautant dans l'intérieur, pour montrer son habileté.

— Vous me comblez; d'honneur, miss, vous me comblez! dit le fat, dont les petits yeux gris pétillèrent de joie, comme un charbon mal éteint qu'on avive avec un soufflet. — J'espère que lord Parkett jouit d'une bonne santé ?... j'irai certainement lui rendre mes devoirs... j'y serais sans aucun doute allé aujourd'hui même, si je n'avais pas plusieurs invitations... Je suis invité dans trois maisons différentes... je ne sais qui choisir ! Mais si, par hasard, miss Arabella devait dîner dans l'une d'elles, mon choix serait fait immédiatement...

Et en débitant cette galanterie, Milleflowers se donna un air si agréable, il se pencha avec tant d'irrésistible minauderie sur le cou du cheval, que l'espiègle Arabella ne put retenir un bruyant éclat de rire qui déconcerta sur-le-champ le dandy; il lança un petit regard mauvais

sur Gabriel, vers qui la jeune Anglaise s'était tournée, comme pour l'associer à sa gaieté et voir de quelle façon il jouissait du spectacle qu'elle lui donnait. Puis, presque aussitôt, Arabella, s'apercevant que l'équipage qui précédait le sien s'était avancé de quelques pas, allongea un coup de fouet sournois aux chevaux qui, brusquement touchés dans leur repos, se cabrèrent à demi... Milleflowers, mal en selle dans sa recherche d'attitudes séductrices, subît le contre-choc; son cheval, heurté au flanc par la roue de l'équipage mis en mouvement, fit un rapide écart, et jeta le dandy dans la poussière, au moment où celui-ci sortait de sa poche un fin mouchoir de batiste brodée pour essayer de dissimuler un peu la mauvaise humeur qui avait si vite succédé, en se voyant bafoué, à son contentement extrême.

Après s'être assuré par un rapide examen que le vieux dandy ne s'était point blessé dans sa chute, mais qu'il s'était seulement couvert de poussière... et de ridicule, Arabella rit de plus belle, et tirant ses guides sur le côté opposé de la chute de Milleflowers, elle sortit de la file pour prendre une allée de traverse, afin d'abandonner le théâtre de la catastrophe et se remettre en ligne plus loin. Au reste, notre étourdie était en train de se divertir; car, en rejoignant la file des équipages, elle s'engagea dans un petit encombrement de cavaliers, et croyant reconnaître un des plus voisins pour le frère d'une de ses intimes amies, elle envoya sur la croupe de son cheval un coup de fouet qui fit cabrer la bête, à ce point que si celui qui la montait n'eût pas été excellent cavalier, il eût assurément eu le même sort que Milleflowers. A cette aggression insolite, le gentleman, aussitôt rassuré en selle, se retourna, le visage allumé de colère, et Arabella, en reconnaissant son erreur d'abord, puis la personne à laquelle son espiéglerie s'était adressée, laissa échapper un petit cri et rougit extrêmement. De son côté, le cavalier insulté

parut, en voyant miss Parkett, frappé du plus vif étonnement. Les personnes qui l'accompagnaient l'entourèrent aussitôt, et il se forma un groupe auquel venait au loin se mêler la première victime des extravagances d'Arabella, lorsque, fouettant ses chevaux avec la mauvaise humeur du dépit, elle dépassa le nouveau théâtre de cette nouvelle scène, se jetant dans une contre-allée. A peine ses chevaux y furent-ils engagés qu'elle s'écria, comme à elle-même :

— Quelle fatalité!

Gabriel, fort décontenancé, fort ému peut-on dire, de tous ces incidents, serait sur-le-champ descendu de voiture, si une sorte de responsabilité que lui imposait son habit ne l'eût retenu dans son dangereux rôle. Quelques minutes s'écoulèrent du reste à peine, qu'on entendit derrière la voiture le galop de plusieurs chevaux qui semblaient la poursuivre. Arabella le comprit, car elle arrêta net, siffla le piqueur, et se dressant fièrement debout dans sa voiture, au moment où plusieurs cavaliers l'entouraient :

— Qu'y a-t-il, mylords? dit-elle, la lèvre frémissante, le feu dans le regard, et tenant son fouet en l'air et de l'attitude d'une amazone de Rubens, le javelot en main, au milieu d'une halte de tigres.

Le cavalier dont la vue avait si vivement contrarié Arabella approcha son cheval du côté de Gabriel, et touchant l'aspirant du bout de sa cravache, sans pour cela daigner lui adresser la parole, il dit d'un air fort insultant :

— Est-ce ce jeune inconnu, miss Arabella, qui est chargé de rendre raison de vos impertinences?

— Mylord, répondit la jeune fille, dont la reconnaissance de sa déplorable erreur avait sur-le-champ modifié les dispositions et les idées, je ne puis croire que vous soyez assez imprudent pour chercher à causer un scandale aux dépens de celle...

— J'en serai désolé, miss Arabella ! interrompit assez brusquement le cavalier, mais puisque cette fois je trouve à vos côtés un homme de votre intimité, témoin de vos impertinences à mon égard, j'entends avoir satisfaction... présentez-le donc, et on se retrouvera!

Arabella allait répliquer, lorsque Gabriel, chez lequel bouillonnait l'esprit martial qui l'avait fait céder autrefois aux désirs maritimes de son oncle Roch, se leva à son tour, et l'œil allumé d'indignation et d'animosité patriotique, il s'écria :

— Parbleu, mylord, vous me voyez prêt à tout, et tant de formalités vous sembleront, j'espère, inutiles, lorsque vous saurez que je suis un officier de la marine française, prisonnier à Londres sur parole...

— Ah! ah! interrompit Milleflowers, qui avait perdu dans sa chute une de ses fausses dents et l'incarnat d'une de ses joues; prisonnier de miss Arabella, à ce qu'il paraît!

— A vos ordres donc, mylords! reprit l'aspirant, en jetant au vieux fat un fier regard qui le terrifia. Et si le premier qui s'est cru insulté par miss Arabella s'inscrit aussi le premier, je serai d'abord à sa disposition...

En entendant cette conclusion, Milleflowers se glissa derrière les divers témoins de cette scène. Arabella, de son côté, véritablement désolée des fatales conséquences de son étourderie, avait plusieurs fois essayé de prendre la parole .. mais dominée par le ton fièrement décidé et par l'attitude qu'avait tout à coup pris son compagnon, elle jetait sur lui des regards sur l'expression desquels le cavalier insulté se trompa d'autant moins, qu'ils contrastaient singulièrement avec ceux qui lui étaient décochés. Sa colère s'en augmenta sans doute, car il reprit du ton le plus insultant :

— Un Français! la chance m'est donc doublement heureuse! Londres sera charmé d'apprendre que la fille

du noble lord Parkett choisit désormais ses défenseurs parmis nos ennemis !

— Un ennemi qui se consolera du moins un moment d'être arraché au grand duel des deux nations, s'il se mesure corps à corps avec un personnage aussi impertinent et aussi grossier! répliqua Gabriel, qui n'oubliait pas le frôlement de cravache par lequel le cavalier avait débuté dans l'explication.

— Mylord... mylord, mon père n'ignorera pas un mot de tout ceci! exclama la jeune miss.

— Finissons! dit Gabriel, en toisant avec arrogance les quatre ou cinq acteurs ou témoins de cette scène.

— A plus tard! fit le cavalier, gentleman d'un âge mûr, à la tenue militaire plus que dandie, et qu'on pouvait être étonné de voir se conduire d'une façon aussi peu conforme aux manières du beau monde, dans une circonstance où une jeune personne de haut rang était la première en cause.

— Miss Arabella, vous voudrez bien dire à ce jeune mousse français quel est le commodore anglais qui daignera l'accepter pour adversaire! dit l'impudent personnage, qui tout aussitôt piqua des deux et disparut derrière la voiture.

Ce voyant, ses compagnons jetèrent insolemment leurs cartes à terre, comme témoins du lord, et disparurent à leur tour sur les traces de leur ami.

Arabella fit piaffer et piétiner les chevaux sur ces noms, auxquels le prudent Milleflowers n'avait point mêlé le sien, et elle lança au grand galop la voiture dans une allée par laquelle on gagnait la barrière de Piccadilly. Bientôt l'équipage entra dans Soho-Square avec fracas. Leste comme un marin, Gabriel sauta en bas de la voiture, et offrit la main à Arabella, qui s'appuya familièrement sur lui, en le regardant... de la façon la plus embarrassante pour notre héros.

— Miss... j'attends de Votre Honneur le nom de celui

qui nous a si grossièrement insultés!... dit l'aspirant, lorsque la jeune fille fut prête à monter chez elle.

— Mon cher Gabriel! répondit Arabella avec un sourire singulier, demain matin vous saurez où trouver votre adversaire... d'ici là... sachez... mais non! Je vous dirai tout cela demain soir... A revoir, *my dear*, pardonnez-moi mes étourderies, et... et... adieu! adieu!

En jetant ces dernières paroles pleines d'une réticence qui semblait beaucoup coûter à la fantasque jeune miss, elle s'élança dans l'escalier de marbre et disparut derrière un groupe de statues, en décochant comme une Parthe la dernière flèche de son regard sur le pauvre aspirant, en proie aux plus singulières perplexités que pût faire naître un aussi brusque tourbillon d'incidents tout à coup jetés dans sa position déjà si bizarre.

XIV

LES CATAMARANS.

Des événements d'une haute importance nous contraignent à prier le lecteur de vouloir bien passer avec nous de l'autre côté du détroit pour revenir ensuite à Gabrielle, lorsqu'en sera arrivé le moment opportun.

Tout lecteur de romans maritimes doit avoir le pied un peu marin... Nous pensons donc qu'on ne se plaindra point des diverses traversées que nous faisons faire pour débarquer tantôt en France, tantôt en Angleterre.

Après tout, comme le disait le refrain d'une chanson du temps de la flottille :

Traverser le détroit
N'est pas la mer à boire.

Celui qui fume son cigare en parcourant ce récit nous paraît d'ailleurs de calibre à demander un beefteak et une bouteille de vin du Rhin aussitôt en mer... et quant à cette belle dame qui nous lit (toutes les dames qui nous lisent sont belles!), qu'elle ait la précaution de se munir de citrons, d'extraits de vinaigre, de bonbons de Malte, et nous lui garantissons, de toute l'expérience que notre ancien métier nous donne de la chose, que si elle est douée d'une constitution destinée à être offerte en holocauste au mal de mer, à l'aide de tous ces préservatifs, elle l'aura seulement... un peu plus.

Débarquons à Boulogne...

Napoléon fut informé le soir même de la célèbre cérémonie de Therlincthum, par l'amiral Bruix, auquel le commandant Bertiol avait fait un rapport, que les Anglais préparaient une troisième et plus importante expédition contre la flottille.

Bruix avait voulu interroger lui-même le marin qui avait apporté cette grave nouvelle, et, déjà prévenu par le bon capitaine de frégate, l'amiral connaissait l'ensemble des aventures assez singulières qui non-seulement avaient livré au contre-maître une partie de ce secret d'État, mais encore lui avaient permis d'en apporter la révélation à ses chefs.

Aussi, ne voulant point que ce brave marin, victime d'un point d'honneur exagéré pour un temps de guerre, allât porter son cou à la corde qui l'attendait peut-être à Newgate, il l'avait inscrit sur une liste d'échange de prisonniers qui devait le jour même être soumise à la signature.

Le commandant Bertiol eut toutes les peines du monde à faire comprendre au digne contre-maître que cette mesure régularisait complétement son évasion et annulait la responsabilité de l'Irlandais Patrice.

— J'ai juré sur ma future croix que je retournerais, disait Roch.

— Mais tu n'es pas obligé de retourner, puisque tu es échangé !

— Mais si, le moment venu, on demande le prisonnier Roch à mon geôlier et qu'il ne puisse pas le fournir, on lui trempera une vilaine soupe, commandant !

— Mais on ne te demandera point, ô tête dure comme ton nom, puisque tu cesses d'être prisonnier du moment où la liste d'échange est arrivée à l'amirauté, et elle y sera dans trois jours...

— Mais je...

— Mais tu...

— Mais nous...

— Mais vous...

Le capitaine de frégate eut beau faire, maître Roch ne se montra qu'à demi persuadé, et, battu sur la question de Patrick, il changea d'armure et courut sur une autre bordée d'objections.

— Et Gabrielle?... et Marius ?... dit-il comme raison suprême.

— Eh bien ! j'irai prier l'amiral de les comprendre aussi dans le cartel d'échange... et tout sera dit.

— Dans le cartel d'échange, Marius ?... Marius qui a été fusillé comme déserteur dans la cour du château ! le commandant n'y pense pas !

— C'est vrai... pour Marius, c'est impossible !... le pauvre jeune homme est mort... officiellement du moins. Mais pour l'aspirant Gabriel, c'est tout autre chose, et si, à part le point d'honneur, c'est aussi lui qui t'attire là-bas... avec deux mots à l'amiral, son nom...

— Hum ! il faut de la réflexion, mon commandant... il faut double ration de réflexion... répondit Roch en jetant autour de lui des regards aussi incertains que l'étaient ses pensées. Je dirais bien oui, tout d'un lof et sans embardées, à votre proposition... mais je pourrais aussi faire comprendre que non. Ça serait oui, si... si sous certains rapports... sous divers rapports... suivez-

moi bien, mon commandant! si le non, dans ce cas-ci, n'était pas plus prudent que le oui... car, en disant oui, il pourrait arriver... suivez-moi bien toujours, mon commandant! il pourrait, dis-je, se faire que, vu les circonstances là-bas... vu le mylord que nous cherchons avec son portrait... il pourrait enfin arriver qu'avoir dit non au lieu de oui... Bref, c'est assez clair sans que je m'explique davantage... le oui et le non sont aussi dangereux l'un que l'autre, et je jure sur ma croix...

— Jure que tu es le plus grand original qui ait jamais mis les pieds sur l'eau, et ton serment sera valable! interrompit le capitaine de frégate en souriant de tous les scrupules et de toutes les hésitations du contre-maître. Je verrai l'amiral Bruix ce soir... Si d'ici là tu t'es décidé à quelque chose, tu parleras, et j'arrangerai l'affaire. Après ça, si tu tiens tant à retourner en Angleterre... je te jetterai sur le premier convoyeur qui appareillera, et, comme leur emploi est de se faire prendre pour laisser échapper ceux qu'ils escortent, rien de plus facile que tu puisses aller encore boire avec ton Irlandais à la taverne!

Que le contre-maître eût ou non décidé ce qu'il y avait de mieux à faire dans les conjonctures indiquées, toujours est-il que le cartel d'échange partit sans que le nom de l'aspirant y figurât.

Roch prétendit d'un air important qu'il avait son plan... et comme les graves préocupations du moment ne permettaient guère de consacrer beaucoup de temps aux intérêts secondaires ou intimes, le commandant Bertiol, tout à ses fonctions, perdit momentanément de vue le contre-maître, qui fut embarqué sur la corvette amirale.

C'est qu'alors les immenses, les importants préparatifs militaires dont le port de Boulogne était le centre se trouvaient dans leur plus haut degré d'activité, et il était impossible de ne pas reconnaître que le drame guerrier

dont les plages anglaises devaient être le théâtre touchait à son terrible dénoûment.

En vain a-t-on cherché, à diverses époques, à contester la réalité, le sérieux des intentions de Napoléon relativement à la descente en Angleterre! Ce n'était point pour jouer une vaine comédie, que plus de cent mille hommes, les premières troupes du monde, avaient été rassemblés là, sous les ordres de généraux tels que Soult, Ney, Davoust, Lannes, etc., personnages auxquels il est impossible de croire qu'ait été réservé le rôle mystifiant de comparses!

On s'imaginerait difficilement, si l'on n'a fait de cette époque une étude spéciale, jusqu'à quels détails infimes se révèle la pensée hardie qui menaça alors notre plus grande ennemie en alarmes, et combien de faits de toutes sortes se groupent en preuves irrécusables de la validité, du sérieux de ses plans.

La création des ports et des escadres, l'édification des forts, l'armement de cette immense flottille, la centralisation sur ce point unique des meilleurs soldats et des plus célèbres officiers, les quatre apparitions pleines de sollicitude que Napoléon fit sur cette *Côte de fer*, ainsi baptisée par l'Anglais tremblant dans son île, ce ne sont là que les gages éclatants et visibles de cette pensée injustement mise en suspicion par des plumes évidemment privées de logique et de patriotisme. Mais ce qui rend ce doute absurde et ridicule, c'est la notoriété de cette audacieuse campagne, révélée par mille détails d'un ordre moins apparent que ce qui vient d'être cité: par exemple, les nombreuses administrations organisées à l'avance avec des soins, des prévisions, des détails, dont l'objet ne pouvait être d'élever en vain un fantôme sur nos rives pour effrayer l'Angleterre.

L'immense matériel embarqué sur cette flottille : artillerie de terre et de mer, de siége et de plaine ; munitions, armes de toutes sortes ; trains, chariots, parcs à chevaux,

ponts volants, vivres en abondance extrême, ensemble d'approvisionnements, enfin, destinés à plusieurs semaines de campagne pour plus de cent mille hommes ; et puis cette colonne, ce monument dressé pour l'avenir, ce symbole destiné à perpétuer la mémoire de ces camps rassemblés, Napoléon eût-il permis à ses soldats de la lui voter, s'il n'avait pas été pleinement animé, non pas seulement du désir (ceci ne peut faire doute), mais de la persuasion que la descente s'opérerait ?

Car ce fut à la suite de la distribution des croix que l'armée, voulant témoigner à son chef son admiration, en même temps que planter solidement dans le cours des temps la date et le souvenir de cette formidable réunion de guerriers et son but, demanda l'autorisation d'ériger à ses frais, sur le point culminant du théâtre de ses préparatifs, une colonne monumentale capable de résister aux atteintes des siècles.

Napoléon accepta cet élan votif, et le lieu fut immédiatement choisi où, dominant la ville, le port et la rade, cette colonne marmoréenne devrait se dresser aux regards de l'île perfide pour qui elle devait offrir une date sinistre.

Les habitants de Boulogne achetèrent le terrain, et fondèrent une rente éternelle pour subvenir à l'entretien du monument... ce monument même au pied duquel nous avons trouvé, en qualité de gardien haineux de l'Anglais, celui qui, en nous léguant son *coffre de vieux matelot,* nous a mis en situation d'entreprendre ces récits où lui-même, le digne Roch, joue un si grand rôle.

Les travaux se virent immédiatement entrepris avec l'activité de ces temps-là ; les fondations furent faites à l'aide des rochers mêmes de la côte, et la colonne éleva peu à peu ses vastes assises de marbre blanc agatisé, tiré des carrières de *Marquise.* D'ordre dorique et surmontée d'un acrotère, cette colonne, qui devait s'élever

à cent cinquante pieds au-dessus de la falaise escarpée qui lui servait d'immense piédestal, était destinée à porter aux regards de l'Anglais humilié la colossale statue de Napoléon.

Aux quatre faces de la base, des bas-reliefs, aussi de bronze, devaient retracer l'hommage de l'armée : la distribution des croix de la Légion d'honneur; le plan des trois ports de la flottille ; et, enfin, l'aspect des camps et de la colonne elle-même.

Napoléon demanda où l'on prendrait tout ce bronze :

— Sire, à la première bataille ! répondit Soult.

En effet, quelques mois plus tard, le maréchal réalisait sa promesse dans un village de la Moravie !

Dans le même temps, un homme jusqu'alors inconnu, et aujourd'hui immortel, écrivait à l'empereur :

« Sire,

» La mer qui vous sépare de votre ennemi lui donne sur vous un avantage immense. Servi tour à tour par les vents ou par les tempêtes, il vous brave dans son île inaccessible pour vous. Cet obstacle qui le protége, je puis le faire disparaître... Je puis, malgré toutes ses flottes, en tout temps, en peu d'heures, transporter votre armée sur son territoire, sans craindre les tempêtes, sans avoir besoin du secours des vents. Voilà mes moyens ! »

Plusieurs plans suivaient.

Napoléon, étonné et pensif, confie l'examen de cette proposition à une commission d'hommes que l'Europe savante désignait comme les meilleurs juges qui fussent en semblable matière.

Une vérité physique, palpable, fut mise sous leurs yeux... et ils ne surent point la voir ! L'auteur d'une découverte qui devait bouleverser la face maritime du

monde fut pris par eux pour un visionnaire. Ceux qui, vivants encore, ont été l'objet de justes récriminations pour leur aveuglement passé, disent, pour s'excuser, que la proposition de Fulton était enveloppée sous des idées folles, qui dérobaient le fait vrai au milieu des erreurs.

Supposez pourtant que l'examen des savants se fût trouvé ce qu'il devait être... Supposez que le premier bateau à vapeur ait paru alors ? Combien de temps eût-il fallu à Napoléon pour faire lancer de nos cent chantiers de construction, échelonnés depuis Toulon jusqu'au nord de la Hollande, une flotte nouvelle à jeter comme un pont, bravant les flottes anciennes, sur ce détroit où il serait passé le premier à la tête de son armée ? Ne semblait-il pas que cette découverte fût faite exprès pour ces temps d'imprévu, d'extraordinaire, de merveilleux ? Comment douter alors, qu'à la vue d'une puissance aussi redoutable, qu'à l'approche d'un danger aussi réel, cette Angleterre, qui trembla si souvent à la pensée de dangers imaginaires, n'eût été forcée de subir la paix et de tolérer l'affermissement européen de notre puissance ?

C'est ainsi que la nature recèle dans son sein des forces inconnues (de même que l'homme, dans son cerveau, couve des idées nouvelles), qui peuvent en quelques instants changer les destinées du monde !

Revenons à nos personnages, nous contentant de rappeler qu'avant Fulton, dans un siècle où l'on n'eût su que faire d'une semblable découverte, un autre homme de génie, un anneau de la sublime chaîne des penseurs, un artiste enfin, Léonard de Vinci prouvait, dans les précieux cahiers restés à l'Ambrosienne, qu'il avait, le premier, deviné une application possible de cette force non encore soupçonnée : LA VAPEUR !...

L'empereur avait enfin quitté Boulogne pour se rendre à Aix-la-Chapelle, où il devait rejoindre Joséphine. Visitant toutes les provinces rhénanes, Napoléon ne devait rentrer dans sa capitale qu'après trois mois d'ab-

sence, et juste à temps pour ordonner les préparatifs de son sacre.

Mais l'Angleterre, convaincue de l'impossibilité d'attaquer de vive force ces gigantesques appareils auxquels la fréquente présence du chef de la nation donnait un aspect plus menaçant encore, songeait, comme on l'a dit, à mettre en œuvre, dans sa peur, les trames sourdes et ténébreuses d'un désespoir sans dignité.

La pensée déloyale dont Roch avait si bizarrement saisi la première motion était bientôt passée du projet à l'exécution, et tout s'apprêtait dans le silence et l'ombre pour porter à nos forces agglomérées un de ces coups que repousse la loyauté des progrès militaires de nos âges, machination tout au plus digne des luttes des Vénitiens et des Ottomans, au quinzième siècle, et qui devait faire la honte d'une nation civilisée du dix-neuvième, si, en fait de félonie, l'Angleterre ne s'était pas surpassée elle-même par son odieuse conduite finale envers l'immortelle victime du *Bellérophon !*

Mais, on l'a vu, le gouvernement français, instruit qu'une trame nouvelle s'ourdissait au delà du détroit contre Boulogne et sa flottille, avait immédiatement, tout en conservant les apparences de la sécurité, pris les mesures les plus efficaces pour repousser l'agression.

L'époque précise où cette agression devait avoir lieu semblait incertaine encore, car il fallait pour la favoriser un concours de circonstances qui ne permettaient sans doute point de lui fixer une date certaine. Mais Bruix et les officiers placés sous ses ordres se tenaient prêts à tout événement.

Une circonstance vint. du reste, confirmer l'amiral dans l'opinion où il était déjà touchant la gravité de cette nouvelle attaque.

Un échange de prisonniers avait eu lieu depuis quelques jours, ainsi que le fait a été indiqué plus haut, et comme chaque nation n'avait le droit de désigner qu'un

quart ou un tiers tout au plus des échanges (c'étaient ordinairement des officiers, des créatures protégées : on sait comment Roch s'était trouvé placé dans cette catégorie), il se trouvait que le reste du cartel était abandonné à l'option des gouvernements restituteurs ; or, tandis que chez nous on relâchait équitablement les prisonniers par rang d'ancienneté sur notre sol, en Angleterre, au contraire, on n'admettait autant que possible sur la bienheureuse liste que des hommes insignifiants, des malingres, de pauvres diables mal guéris; tandis que les marins de santé, de vigueur et de patriotisme, étaient soigneusement conservés sur les registres des pontons. Ajoutons cependant que quelquefois aussi des prisonniers que l'Angleterre eût pu voir avec regret rentrer dans les rangs ennemis, obtenaient la faveur d'être compris dans l'échange, lorsqu'ils avaient réussi à se rendre l'objet d'une faveur particulière...

Et c'est ainsi que, l'amirauté ayant accordé une vingtaine de relaxations pour les pontons de Chatam, le capitaine du *Kent* s'était empressé d'y faire figurer Nicolas Thibaud, la *Main maudite*, pour le récompenser sans doute de sa haine contre la mystification du commodore Richard Parkett et de son duel aux pointes de compas avec notre héros, dont l'audacieuse évasion dans le bugalet avait failli faire peser sur ledit capitaine une fâcheuse responsabilité...

Le Thibaud arriva donc à Boulogne, en compagnie de cinq ou six drôles, précisément dans les jours où l'amiral Bruix s'occupait le plus activement des moyens propres à conjurer une attaque *sur la nature de laquelle il n'avait encore que des notions assez vagues*. Or il se trouvait que la *Main maudite*, durant son séjour à l'hôpital de Chatam pour la blessure reçue dans son duel avec Marius, avait déjà eu connaissance des préparatifs qui s'effectuaient dans ce port au sujet de la prochaine expédition des *Catamarans*, et, qu'interrogé par l'amiral, il put

donner des renseignements assez importants pour que Bruix, sachant que le nouvel arrivé était un officier de corsaire d'une bravoure brutale et aveugle, crût pouvoir lui faire donner, par le ministre, l'épaulette d'enseigne provisoire.

Tout cela, en ces temps d'activité dévorante, fut l'affaire de quelques jours : l'amiral renforçait la ligne d'embossage, dans la prévision de la prochaine attaque des Anglais; le Thibaud reçut le commandement d'une canonnière, et comme les amples besoins du service avaient momentanément forcé l'autorité à embarquer une partie des réserves, il se trouva que le jour où le nouvel officier de la marine impériale passa l'inspection de son équipage, une des premières personnes qu'il examina fut le *Riz-pain-sel*, le nabot Jean Cornu, celui qui ne haïssait pas moins Marius que Nicolas Thibaud lui-même, et qui avait sur ce dernier l'avantage de savoir, à n'en presque plus douter, quel était le personnage mystérieux qui s'était nuitamment glissé sur le *Cachalot* au moment de cet appareillage si burlesquement signalé par la scène de juif entre le cambusier créancier et Carolin Grimbot la mauvaise paye... scène qui tourna au tragique, si l'on se souvient de quelle açon le nain fut traité par ordre de l'officier du corsaire.

Nicolas Thibaud reconnut sa victime après un moment d'examen.

— N'est-ce pas toi, rat de cambuse, que j'ai envoyé voir si l'eau du port mouillait, la nuit de l'appareillage du *Cachalot?* dit l'enseigne provisoire.

— Moi-même... capitaine! répondit Cornu. Je tousse encore du rhume que j'ai attrapé de votre main... mon estimable commandant!

Il n'est pas indifférent de noter ici, pour la juste interprétation des faits dont l'avenir nous dictera le récit, que de ces deux hommes qui, à des titres différents,

détestaient également notre pauvre Marius, l'un avait deviné son secret jusqu'au moment de l'embarquement, tandis que l'autre connaissait la nouvelle phase de son histoire à dater seulement de cet embarquement, mais sans savoir pourtant quel était le mystérieux héros des drames du *Cachalot* et de ces aventures de mer dénouées par la captivité du ponton de Chatam.

Il ne fallait donc qu'un moment de conversation entre ces deux hommes, pour qu'ils pussent reconnaître que leurs deux haines avaient le même objet... et, concentrant leurs efforts, en rendre plus terribles les conséquences par la confidence mutuelle de ce qu'ils savaient l'un et l'autre sur les secrets du *mort vivant*.

Mais il importe aux vues dans lesquelles ce récit a été entrepris de ne pas distraire davantage, pour le moment, l'attention du lecteur du drame maritime dont l'Angleterre préparait les éléments, et dans lequel nos marins se disposaient à faire une vaillante partie. Aussi bien... Mais trêve de digressions! voilà qu'à l'horizon apparaissent les voiles ennemies... chaque marin court à son poste; nous aussi, soyons au nôtre... la plume en main, lorsqu'en ces beaux jours notre père tenait l'épée!

Un matin on s'aperçut, de Boulogne, que durant la nuit la station anglaise avait reçu un renfort assez considérable. Le mouillage ordinaire de l'ennemi, situé à environ une lieue et demie de la ligne d'embossage française, offrait une masse de cinquante-deux forts bâtiments, au nombre desquels se faisaient remarquer plusieurs vaisseaux de ligne.

L'ensemble de ces forces présentait, en outre, un certain nombre de ces voiles à l'apparence suspecte, que l'œil du marin sait si bien distinguer des coques régulières, et qu'on jugea être des *brûlots*.

La matinée s'écoula sans être signalée par d'autre

mouvement que les continuelles allées et venues de canots d'un navire à l'autre.

Ce ne fut que dans l'après-midi qu'une petite division, formée d'un vaisseau de ligne, de trois frégates et de plusieurs bâtiments légers, se détacha du centre de la station pour venir jeter l'ancre, hors de portée de nos canons, au vent de l'aile gauche de la ligne française. Puis tout rentra dans le calme... Seulement comme la brise était ronflante, le courant de syzygie assez fort, et que l'approche de la nouvelle lune promettait une nuit obscure, il n'y eut plus à douter de la proximité de l'attaque.

Ce que Bruix n'apprit que le soir, ce fut que lord Melville, l'imprudent instigateur de cette agression nouvelle, dans sa persuasion présomptueuse où il était que son plan honteux aurait un plein succès, avait quitté Londres et s'était fait transporter à bord du vaisseau *the Monarch*, où flottait le pavillon de l'amiral Keith, qui commandait les forces réunies devant Boulogne.

On sut plus tard que Pitt lui-même avait convié une société brillante à *Walmer-Castle*, fief attaché à son titre de lord-gardien des cinq ports, et que Wellington posséda plus tard en cette même qualité.

De ce point, qui domine la crête d'une falaise dont les flots de la Manche baignent le pied, des terrasses de ce manoir dont les hautes tours planent sur le littoral boulonnais, Pitt, trompé par la contagieuse présomption de son collègue Melville, avait espéré faire assister l'aristocratie britannique au splendide spectacle des flottilles impériales flamboyant dans l'ombre, et au doux panorama des rives françaises fantastiquement éclairées par cet incendie immense...

Disons, du reste, que si l'entreprise des Anglais était aussi folle qu'indigne d'une nation vraiment loyale et noble, l'occasion de tenter un coup de main quelconque contre les forces qui faisaient l'effroi du cabinet de Saint-

James était des plus favorables, et conséquemment bien choisie, car la ligne d'embossage était en ce moment la plus forte qui eût été établie jusqu'alors.

Elle comptait environ cent cinquante bâtiments de toute espèce, et était disposée sur trois rangs; le premier, le plus au large, formé de canonnières (parmi lesquelles celle commandée par le nouvel enseigne Nicolas Thibaud); le second, de bateaux plats; et le troisième, de péniches et de caïques.

Au centre de la ligne des canonnières se trouvait la prame *la Ville de Mayence*, armée de douze canons de vingt-quatre, et sur laquelle flottait le pavillon du brave contre-amiral Lacrosse.

Bruix, par un trait de délicatesse qui honore le caractère de cet illustre marin, avait voulu que cet officier général eût la gloire de protéger une importante partie de cette flottille, dans l'organisation et l'équipement de laquelle il avait développé un zèle, une activité et un talent au-dessus de tout éloge.

Le soir venu, tout était donc prêt des deux côtés, soit pour l'attaque, soit pour la défense.

C'est le moment d'expliquer au lecteur quels étaient ces machines; ces *catamarans*, comme on les a appelés des deux côtés du détroit, étaient de plusieurs sortes.

La première espèce de ces machines incendiaires se composait de navires d'un assez fort tonnage, *cutters* ou *brigs*, qui ressemblaient, du reste, aux brûlots ordinaires, à cela près que rien, avant l'explosion, n'y révélait un embrasement prochain, ce qui augmentait singulièrement le danger qu'ils offraient, puisqu'on pouvait les prendre pour de simples bâtiments de guerre, et que, par cela même, ils devaient exciter les Français à les crocher à l'abordage; ce genre de machines traîtresses a souvent été appliqué, depuis, aux luttes de l'Angleterre contre nos vaisseaux: Sydney-Smith s'est par-

ticulièrement créé une triste célébrité par leur emploi.

La seconde espèce de brûlots consistait en coffres de bois fort longs, fort étroits, et dont l'ensemble général de la figure serait assez exactement représenté par deux guérites qu'on réunirait bout à bout par leur base. C'était à cette espèce d'appareils que les Anglais avaient donné le nom de *catamarans*, nom ensuite généralement donné à toutes les machines, à cause de leur ressemblance avec un genre de radeau indien qu'on appelle ainsi. Chacun de ces longs coffres contenait environ cinq milliers de poudre en grenier, supportant un bon nombre de pelotes d'artifices liées deux par deux, et qui, lancées dans les airs par l'explosion, devaient, selon leurs inventeurs, aller tomber et s'accrocher dans le gréement des navires et y porter l'incendie.

Les machines de troisième espèce, enfin, étaient tout simplement de grosses barriques chargées de poudre et munies de ces mêmes pelotes. Le feu était communiqué aux premiers bateaux par une longue mèche de soufre, un *saucisson*, comme cela s'appelle en style d'artificier, qui arrivait au contact de la poudre dans un temps donné. Pour les *catamarans*, destinés à flotter à fleur d'eau, le feu se communiquait à l'aide d'un mouvement d'horlogerie, du reste aussi ingénieux que la machine à laquelle il s'appliquait était absurde.

Revenons à l'action.

Vers neuf heures du soir, la nuit était sombre et silencieuse ; pas un feu de bâtiment, de quelque pavillon qu'il fût, ne brillait dans la rade. C'était quelque chose de grave, de solennel, et aussi de palpitant, que toute cette ombre et ce silence qui enveloppaient deux cents navires chargés de poudre, de mitraille et d'hommes de guerre. On sentait qu'il ne fallait plus qu'un signal suprême, et qu'aussitôt la mort volerait par les airs, dont les ténèbres actuelles s'illumineraient du feu sanglant de

l'artillerie et de l'explosion dévastatrice des machines infernales ! Bruix et un nombreux état-major d'officiers attachés au service du port se tenaient sur un plateau de la falaise du camp de droite ; les officiers généraux et supérieurs des troupes de terre étaient aussi rassemblés sur une éminence voisine. Plus d'une main fiévreuse se tenait machinalement sur la poignée de l'épée... Tous les regards fouillaient en tous sens l'obscurité, toutes les oreilles étaient attentives à recueillir le moindre bruit.

Enfin, quelques coups de fusil retentissent au large, sur l'aile gauche de la ligne d'embossage; tout aussitôt des détonations d'obusier leur succèdent; ce sont les vedettes françaises qui sont déjà aux prises avec les embarcations que Keith a lancées pour remorquer ses machines dans la direction de nos rangs... A ce signal attendu avec tant d'anxiété, un cri formidable s'élève de toute la flottille et vient électriser l'armée désolée de ne pouvoir prendre part à cette attaque maritime : sur les camps de droite et de gauche, dans les forts, au port et jusque dans la ville, tout le monde, soldats et bourgeois, répond aux cris de nos marins : *Vive l'empereur !* Ah ! pourquoi, au lieu d'avoir à lutter contre d'aveugles et stupides machines, n'est-ce pas vaisseau à vaisseau, corps à corps, qu'on va s'attaquer ?

Aux transports avec lesquels nos marins accueillirent les premiers coups de feu ennemis, signal de l'attaque, on put comprendre quelle était leur envie de renouveler les prodiges de la glorieuse nuit du 28 thermider an IX, celle où le célèbre Nelson échoua si honteusement dans une précédente attaque, déjà mentionnée, contre cette flottille et son port. Les Anglais avaient commencé par détacher de leur ligne divers *brigs* et *cutters* qui avancèrent, poussés par la brise, portés par le courant, sans répondre au feu très-vif que dirigèrent sur eux nos lignes d'embarcations, formant vedettes, au large de

tout. On ne put douter longtemps que ce ne fussent des bâtiments incendiaires, comme en effet ils l'étaient, et les plus dangereuses parmi les machines anglaises, de véritables volcans flottants. Un combat acharné s'engage aussitôt entre nos canots qui veulent les aborder pour en arracher les mèches soufrées, et les barques ennemies qui les dirigent et les protégent.

Pendant cette lutte déjà terrible, ces machines redoutables, portées par le flux, glissent vers notre ligne qui les crible de coups de canon et les couvre de boulets et d'obus dans l'espoir de les couler, de détruire par l'élément qui les porte celui plus terrible qu'elles renferment. Mais sombres et muettes, ces machines dérivent toujours sur nos lignes. L'une d'elle, un grand côtre sinistre, que n'éclaire aucune lueur, dont ne s'élève aucune fumée, tombe enfin dans nos rangs. Une canonnière de la première ligne a failli être abordée... mais son câble, filé à temps, laisse passer l'explosion imminente qui n'attend qu'un choc. Le second rang réussit avec un égal bonheur à éviter cet abordage redoutable contre lequel la bravoure est impuissante... et la terrible machine se trouve enfin voisine du dernier des triples rangs de nos navires. Elle n'ira pas plus loin! Tout à coup, de son écoutille ouverte comme un cratère, jaillit une éruption rouge, jaune et blanche, d'un éclat qui brûle le regard, et qui va se perdre dans les airs en mille gerbes de feu. La nuit est soudain illuminée, jusqu'au loin, dans les campagnes, par cette éclatante explosion, et sa détonation est telle qu'elle va secouer les hôtes de Walmer-Castle.

Pourtant, hâtons-nous de le dire, l'effet de cette explosion fut nul. Deux marins seulement se trouvèrent blessés par les éclats du cutter, mis en pièces comme une boîte d'artifices.

Le même épisode se renouvela bientôt sur divers oints de notre ligne. Douze de ces machines qui, sans

l'audacieux sang-froid de nos marins, eussent véritablement pu causer de graves sinistres, éclatèrent çà et là dans les rangs de nos embossages, sans autre résultat que de multiplier autour d'elles les preuves de notre témérité heureuse à éviter ces embrassements mortels. Plus le danger fut menaçant, plus furent remarquables les exemples du calme et noble courage qui en triompha. Ainsi l'équipage du nº 362 s'étant vu abordé par un sloop incendiaire, une partie de son équipage s'élança audacieusement sur le brûlot, les uns pour trancher les manœuvres qui le retenaient, les autres pour chercher à arracher la mèche prête à enflammer les artifices. Ces braves ont bientôt réussi à détacher la terrible coque de leur navire; elle s'éloigne au courant, et bientôt éclate et couvre de débris les matelots à peine remontés sur leur tillac! La gloire que, dans cette nuit célèbre, conquit notre marine, n'eut pour revers qu'un seul malheur : une de nos péniches à obusier prussien, apercevant dans l'ombre une chaloupe ennemie remorquant une barque suspecte, les aborde, jette une partie de ses hommes dans le canot anglais, et, tandis qu'ils s'en rendent maîtres, les autres accostent la barque perfide qui, au choc de la péniche, éclate et les engloutit tous, Anglais et Français.

Nous avons dit plus haut quelles étaient les machines de seconde et de troisième espèce que les Anglais lancèrent sur notre flottille et son port, durant cette nuit mémorable; on a jugé, à leur description, combien leur effet devait être nul, et il le fut dans le fait, bien que ces machines, dépourvues de voiles et de mâts, dérivant inaperçues à fleur d'eau, dans l'ombre, et par conséquent fort difficiles à éviter, eussent pu, si leur construction eût eu le sens commun, nous causer des sinistres considérables.

Ce qui fut en définitive le plus meurtrier pour nos marins et nos soldats, ce fut l'artillerie, la mitraille, la

fusillade ennemie, qui ne cessèrent point de gronder pour inquiéter nos bâtiments et empêcher nos équipages de détourner les brûlots sur la participation desquels on comptait tant. Mais la canonnade roulante avec laquelle nos marins ne cessèrent pas non plus un seul instant de répondre au feu des Anglais, n'empêcha point leur vigilante audace de prévenir tout choc contre nos carènes des agents de destruction qu'apportaient les lames. Le résultat de ces différentes sortes d'attaques et de la défense française fut que, durant toute la nuit, sous les deux pavillons ennemis, nul navire ne discontinua d'échanger des feux de mousqueterie, des bordées de canonnade ou des explosions d'artifices.

Ce feu actif de la mousqueterie et des batteries, qui avait pour but d'empêcher l'ennemi de détourner les machines, s'est peu à peu ralenti avec la dispersion des causes qui le faisaient entretenir, et ce sont désormais nos marins qui, passant de la défensive à l'offensive, font le plus ardemment briller et retentir cette étrange nuit dont l'ennemi voile sa déception et sa honte... Vers quatre heures du matin, à peine une détonation perdue vient-elle encore de temps à autre illuminer une mâture... et bientôt tout semble replongé dans l'obscurité et le silence d'où naquit, six heures auparavant, cette folle entreprise!

XV

COMPLICATION DE MYSTÈRES.

Revenons aux pontons

Nous disions dans un précédent chapitre que Carolin Grimbot, s'imaginant consoler Marius du surcroît de rigueurs dont il était devenu l'objet, à la suite de son éva-

sion manquée en compagnie de Delpierre, lui avait fait part d'une recette infaillible qu'il prétendait avoir pour, comme il disait, glisser entre les pattes des Anglais de même qu'une anguille qui... etc., etc.

Or, notre héros, tout en démontrant au drôle de corps l'impossibilité physique de toute nouvelle tentative, n'en avait pas moins désiré connaître cette fameuse recette dont Carolin parlait avec tant d'enthousiasme ; et, se l'étant fait expliquer, il décida le matelot à l'utiliser pour lui seul, en lui manifestant le désir extrême qu'il aurait de faire parvenir au contre-maître Roch (que Marius n'avait nul motif de supposer hors de Boulogne) une lettre d'avis importants concernant lui-même et surtout Gabrielle, qui se trouvait à Londres dans une captivité si étrange et si inexpliquée aux yeux de son amant.

Carolin Grimbot répondit que, puisque son capitaine lui donnait une telle mission, il lui jurait de l'accomplir religieusement, et qu'il tâcherait de se rendre à Boulogne aussi lestement « qu'un poisson volant qui a reçu une paire d'ailes neuves pour ses étrennes... »

— Et si Roch n'est pas à Boulogne, ajouta le marin, s'il a été à son tour, ou hors de son tour, gaffé, pincé, amarré par les Anglais, je vous promets, mon officier, de me faire mettre aussi le grappin dessus pour le rejoindre, afin de lui remettre votre lettre, fût-il prisonnier des Chinois !

— Je te remercie de ce zèle, mon brave Carolin ; mais je te prie de ne pas le pousser si loin. Si mon digne Roch était par hasard prisonnier, tu irais tout simplement porter la lettre au capitaine de frégate Bertiol, en le priant de ma part d'en prendre connaissance. S'il peut faire quelque chose dans l'intérêt de l'affaire dont je parle, je suis bien sûr qu'il le fera... Dans tous les cas, soit à Roch, soit au commandant, tu raconteras ce que tu as vu ici, ce que tu sais de mon sort..., mais à personne autre, entends-tu bien ? à personne au monde...

Défie-toi surtout d'un certain Jean Cornu que tu pourras trouver chez Roch... Sans doute il cherchera à t'interroger..... (Marius se souvenait que le nabot avait pu le reconnaître sur le pont du *Cachalot*, la nuit de son évasion du château fort de la haute ville.) Ce Jean Cornu est un drôle auquel, un jour ou l'autre, je payerai son arriéré... Qu'il n'ait nul soupçon de la commisssion dont tu es chargé pour Roch !

— Jean Cornu... Jean Cornu... Ne serait-ce pas un mauvais nabot, un crapoussin, un rongeur de rations, qui a eu la chose de venir me troubler dans l'appareillage du *Corsaire*, pour un bêta de compte ?...

— Que tu lui as payé avec les *bagues* du grand foc...

— Ah ! le juif, le chenapan, le rinceur de bidons, l'escamoteur de fayots (haricots)... qu'il vienne me redemander son solde !.. Moi parler à un pareil moussaillon ! Soyez tranquille, capitaine, je vous promets que si je l'aperçois jamais, je vire lof pour-lof, sans même me laisser hêler ! s'écria Carolin, qui obéissait en secret à son peu de goût pour la rencontre de son créancier, tout en essayant de donner des gages de sa discrétion relativement à Marius.

— Quant à mon brave Roch, si tu le vois, tu lui raconteras mes infortunes... tu lui diras que tu m'as laissé sur le point d'être pendu, peut-être, à la grande vergue du ponton...

— Ne parlons pas de ça, capitaine... rien qu'à y penser, ça donne des puces ! dit le matelot, en cherchant à réprimer un frisson.

— S'il est dit que je doive mourir victime des ennemis de mon pays... et des miens, ceux qui me connaissent savent que rien n'abattra mon courage ! Dis-leur bien que mon dernier soupir sera pour eux, pour celle... Mais tu ne sais rien, toi ? Malheureusement je ne puis non plus rien te dire... tout le monde, hors moi, mon digne Roch et le commandant Bertiol, doit ignorer ces

secrets qui, par une fatalité étrange, m'ont amené ici, dans cet horrible ponton... Ah ! laisse-moi, laisse-moi à mes sombres pensées, à mes poignantes inquiétudes, mon brave ! Dieu sait que ce n'est pas ma destinée qui m'occupe ! mais vois-tu, matelot, on souffre plus pour ceux qu'on aime que pour soi-même...

— Pour ça, je comprends en ce moment que c'est vrai, capitaine ! dit Grimbot, l'œil humide. Il n'y a pas longtemps que je vous connais... mais pourtant, tenez, je me sens tout chose, tout vent dessus vent dedans, à vous laisser ainsi dans cette infernale baille à brai !... C'est que, tout jeune que vous êtes, soit dit sans vous blesser, capitaine, vous êtes un fameux caïman ! C'est bien là ce qui a fait arrabier le plus Nicolas Main maudite... Nom d'une gargousse, quel coup d'œil marin vous possédez ! quel joli tour vous nous avez fait jouer là à ce commodore english ! le double louche n'y a vu que du feu ! Je ne m'étonne pas qu'il vous en veuille, le sans-cœur, et qu'il vous ait, à ce qu'on dit, recommandé au prône. Mais vous en sortirez, vous en échapperez, capitaine, aussi vrai que quatre quarts de vin font une bouteille; et si jamais Carolin Grimbot peut vous montrer de quel numéro il vous aime... dites n'importe quoi, et vous le verrez se jeter à la mer, lui et son sac, pour vous épargner un cheveu de la tête... Ah ! c'est-y bête, ça ! voilà que j'en pleure comme un requin enrhumé du cerveau !...

Cette conversation était la dernière que Marius et le matelot dussent avoir ensemble, pour obéir à la prudence imposée par les circonstances.

Quelques jours après on commença à remarquer que Carolin Grimbot, ce prisonnier jusque-là si familier avec tous, si jovial, si boute-en-train, ne parlait plus à personne, et qu'il prenait de singulières allures.

Il se donnait des airs bouffis, roides, glorieux... marchait singulièrement, relevant lestement le pied, et

portant sa tête d'une façon orgueilleuse qui contrastait comiquement avec son visage foncièrement bon enfant. Puis un matin, l'entre-pont fut au point du jour brusquement réveillé par un cri singulier, un chant inattendu... qui fit un moment supposer qu'un des coqs qui habitaient les cages où le capitaine du ponton tenait ses volailles s'était glissé dans l'habitation des prisonniers. .

Mais l'étonnement fut bientôt extrême, lorsqu'on reconnut que le bipède emplumé qui saluait aussi intempestivement l'aurore n'était autre que Carolin Grimbot, dont les *coricocos* et les *coquericos* ne discontinuèrent pas pendant une demi-heure, malgré les prières ou les menaces des prisonniers auxquels il procurait un trop matinal réveil...

Que vous dirai-je? Grimbot était coq, un vrai coq par les allures, les gestes, les intonations, et sans doute il avait passé de longues heures en contemplation devant les cages du commandant pour s'assimiler aussi extraordinairement cette bizarre nature !

Bientôt, à toute heure du jour, mais le matin surtout, notre fou se prenait à chanter, et l'imitation était telle, que les coqs du ponton, cédant à l'instinct, au magnétisme, aux fluides de la race galline enfin, répondaient à plein gosier à ce nouvel hôte qu'ils cherchaient; tandis que les poules, inquiètes, émues, troublées par ces chants d'amour, couraient çà et là éperdues, aspirant après le galant bipède qui les appelait avec une si retentissante tendresse !

Bientôt enfin, outre les *coricocos* dont le ponton retentissait à toute heure, le coq matelot refusa toute nourriture autre que du grain... se mit à dormir sur un pied... hérissa ses cheveux comme des plumes, à la moindre contrariété..., et, n'était sa face humaine, ressembla à s'y méprendre au plus glorieux, au plus bouffi des sultans de basse-cour.

C'est ici le moment de dire que plus d'une fois déjà les Anglais avaient renvoyé en France les malheureux auxquels les souffrances de la captivité, ou une propension fatale à l'exaltation, avaient fait perdre la raison, et que parfois aussi, à côté de ces infortunes réelles, constatées, il était arrivé que les bénéfices du renvoi tombassent sur des têtes que l'art seul du comédien remplissait des plus tristes ou des plus burlesques extravagances. Si la commission appelée à décider sur l'état mental des aliénés prononçait un verdict affirmatif, ils étaient renvoyés dans les vingt-quatre heures.

On comprend que ce genre de libération, qu'un grand sang-froid, une présence d'esprit continuelle et une patience héroïque pouvaient assurer, fut souvent tenté par des hommes doués d'une certaine force de caractère, tant les évasions ordinaires étaient devenues difficiles au milieu de la surveillance extrême dont les Anglais, souvent dupes et mystifiés, enveloppaient leurs prisonniers.

Ce fut le récit d'une relaxation bizarre, dont un ponton de Plymouth avait été témoin, qui fit naître chez Carolin Grimbot la pensée de la singulière manie que nous le voyons afficher.

On lui raconta qu'un officier avait brusquement simulé la folie de l'équitation, et avait si bien soutenu son rôle, que la patrie lui avait été rouverte. Ce prisonnier passait des journées entières à galoper sur des bâtons et à cavalcader sur les bancs; bref, il fit tant que sa monomanie éveilla l'attention de l'autorité.

Une commission fut nommée pour l'examiner, et dès que le président parut sur le pont du vaisseau, le prisonnier s'avança gravement vers lui... et avant qu'on eût pu soupçonner son dessein, lui posant la main sur le cou, il s'élança à califourchon sur son dos, serra fortement les genoux, tourna par derrière les bouts de la cravate du président, se fit une bride en lui talonnant rudement les reins, se mit à pousser des *hu!* des *dia!* des *houp!* à faire

prendre le mors aux dents à un véritable quadrupède... Tout cela s'était fait si lestement et d'une façon si imprévue, que nul, le médecin pris pour monture lui-même, n'avait pu mettre obstacle à une aussi impertinente extravagance...

Le cas de folie, d'archifolie fut, on se l'imagine bien, dûment constaté, et le *chevalomane* renvoyé en France... Ce fut ce récit, fait dans l'intimité, qui inspira à Carolin Grimbot sa *gallomanie*.

Il avait, croyons-nous, proposé à Marius de se déclarer poisson, pour voir si on lui permettrait de satisfaire sa passion pour la mer... puis, une fois dans son élément, d'en changer sans doute, pour éviter d'être pêché et frit. Marius s'étant naturellement récusé... notre Carolin s'abandonna tout seul à son vertige animalesque, et se déclara hardiment coq... sans crainte d'être plumé et mis à la broche !

Mais bientôt les *coricocos* du fou importunèrent tellement les habitants du *Kent*, qu'une foule de réclamations furent faites à l'autorité pour qu'on les délivrât d'un aussi bruyant commensal.

Le capitaine du ponton, fort ennuyé lui même des piaillements de ses véritables volailles mises en émoi, fit un rapport duquel il résulta qu'une commission médicale fut nommée pour contater l'état du maniaque.

Nous ne rapporterons pas la tentative d'interrogatoire qu'il subit, et dont il sortit à son honneur... de coq, à grand renfort de cris de basse-cour et de gestes les plus familiers au bipède emplumé qu'il représentait. Une dernière épreuve attendait le marin, car l'inspecteur des prisons avait été rendu méfiant par l'expérience de mainte ruse singulière et hardie.

— Il faut maintenant signer sur ce registre pour obtenir votre acte de liberté ! dit le président du comité sanitaire, en présentant une plume au prisonnier.

— Moi, signer avec une plume d'oie ?... fit majestueusement Grimbot. Mylord, vous me prenez pour un coq sans dignité... rappelez-vous que je suis un descendant du coq gaulois, et que je n'ai rien de commun avec les oies du Capitole !

— Il faut pourtant signer... sans quoi vous ne pouvez partir ! reprit le médecin.

Alors le matelot-coq, après s'être délicatement gratté la tête de sa main allongée en forme de patte, fit le geste de s'éplucher, puis de s'arracher une plume de l'aile, après quoi, ayant trempé dans l'encre son doigt, dont l'ongle était fort long, il signa gravement : *Le Coq de France*, et poussant immediatement un formidable *coquerico*, il secoua les coudes comme un coq qui bat joyeusement des ailes, et se mit à sauter sur un pied, en se rengorgeant de l'air le plus bouffi et le plus glorieux.

— Il est vraiment fou ! dit l'inspecteur; on l'expédiera, par le prochain parlementaire, à Dieppe ou à Cherbourg.

Carolin Grimbot vit qu'il touchait au succès ; il fallait pourtant persévérer dans son rôle pendant quelques jours encore qu'il devait passer sous les yeux des Anglais à l'hôpital de Chatam.

Il s'en tira bien, et le moment arrivé, on le conduisit sur le brick parlementaire, où il se rendit à cloche-pied.

Comme sa folie était douce, on ne l'entraîna point, mais on le fit descendre dans ce qu'on appelle, en marine, la *fosse aux lions* (d'autres disent la fosse aux *liens...*), espèce de cabine, d'espace entouré de planches, ordinairement accolé au mât de misaine, et qui sert de magasin aux menus objets dont le détail ressort des fonctions du maître d'équipage.

Ce lieu, qui sert communément aussi de prison provisoire, avait été débarrassé et affecté au logis des prisonniers renvoyés, car Grimbot n'était pas seul à jouir des

bénéfices de la traversée du parlementaire; un autre fou... Mais avant de quitter cette fois encore la rive anglaise, et de nous embarquer avec notre lecteur sur ce parlementaire, descendons à terre, s'il vous plaît, et allons assister au duel de Gabriel avec le cavalier qui avait insulté Arabella à Hyde-Park.

En descendant de cet équipage, dont les rênes, dans ses mains, avaient été si étourdiment dirigées, Arabella jeta donc à notre héroïne le singulier adieu que nous avons dit, lui promettant, pour le lendemain matin, l'adresse de son adversaire. Soyons franc... Gabrielle passa une assez mauvaise nuit. Elle a beau porter un uniforme et jouer un rôle masculin, la femme est toujours femme; les Jeanne d'Arc et les Jeanne Hachette sont des exceptions qui ne servent qu'à mieux confirmer la règle.

Autre chose, d'ailleurs, est de se battre dans une mêlée, dans un abordage, où l'odeur de la poudre, la vue du sang, l'enthousiasme patriotique, le désir de vengeance et dix autres véhicules, enfin, vous transportent et vous animent, et autre chose est de s'aller froidement mesurer seul à seul avec un inconnu, pour soutenir les torts d'une personne qui vous est complétement indifférente.

Les plus braves conviendront avec nous que pareille corvée est tout à fait ennuyeuse à remplir, et il faudrait ou ne l'avoir jamais subie ou n'avoir jamais failli la subir, pour ne pas confesser franchement, cœur et pensée ouverts, ainsi qu'on le peut lorsqu'on a amplement fait ses preuves, que c'est là un des inconvénients du préjugé du duel.

Sans compter aussi qu'il est plus rare qu'on ne pense d'être doué d'un courage toujours égal, qui ne se démente dans aucune circonstance de la vie, car il faudrait pour cela supposer que les nerfs, sur lesquels agissent

de façons si variées tant d'influences extérieures, demeurassent toujours également tendus.

Les Espagnols considèrent la bravoure comme ayant ses crises, car ils ne disent pas : Un tel *est* brave ; mais bien : Un tel *fut* brave tel jour.

Ajoutons aussi que les espèces de courage varient à l'infini et sont la conséquence de la diversité des caractères, comme les résultats de l'éducation et les produits des circonstances.

Le soldat, par exemple, qui s'avance gaiement vers la bouche d'un canon, le cavalier qui charge un bataillon hérissé de baïonnettes, frissonneraient peut-être à l'idée d'un combat singulier, ou n'oseraient, même armés, braver un assassin.

Tel officier renommé pour sa valeur hésitera dans une chasse à franchir un fossé, une haie, une barricade, au delà desquels la châtelaine, de jeunes fats sont déjà parvenus. Tel autre qui, par préjugé, par éducation, ou par habitude, est toujours prêt à accepter un duel, reculera devant un danger de route, de voyage, si nul œil n'est là qui le regarde et excite son amour-propre. De même, le gentilhomme campagnard, le chasseur, le garde-forestier qui franchissent ravins et barrières, rivières et marais, pour se livrer à des plaisirs ou à des occupations dont le danger ne leur offre aucune gloire, frémiraient à l'idée d'un duel, ou devant la nécessité de marcher à l'ennemi en rase campagne. Tandis, enfin, que le marin rit et chante au milieu de la tempête, à ses côtés, le militaire, qui a bravé cent périls sur les champs de bataille, pâlit d'effroi sur le navire où il a pris passage...

C'est donc à dire que le courage est tour à tour le résultat de l'organisation, de l'éducation, le fruit de l'habitude, ou enfin la conséquence de certaines prédispositions nerveuses. Parfois il a sa source dans l'honneur, la fierté du cœur, l'amour-propre, le désespoir, l'ivresse

même... souvent aussi dans l'intérêt, d'autres fois encore dans l'ignorance du danger.

N'omettons pas non plus les cas où ce qui semble du courage peut n'être, comme chez le spadassin, que la confiance qu'une main exercée puise dans son adresse à manier les armes.

Le résultat de ces rapides observations doit être, selon nous, de représenter que *personne n'est courageux en tout et partout*, surtout si nous notons la différence qui existe entre le courage physique et le courage moral, ce dernier si utile à ceux qui commandent, le premier indispensable à ceux qui obéissent...

Gabrielle, on l'a pu juger déjà (ne fût-ce que par la scène de l'exécution au château de Boulogne), avait à un haut degré le courage moral, qui est particulièrement celui de la femme. Son courage physique, conséquence, du reste, très-développée du premier en elle, était un peu (disons tout, pour éviter le reproche d'invraisemblance) en raison directe des circonstances, et pour que la nature féminine, qui perd si rarement ses droits, n'en compromît pas la manifestation, il fallait que les agents, les motifs qui en causaient l'explosion, puisassent leur source dans son cœur, comme, par exemple, le dévouement aux personnes, le patriotisme et l'amour.

On sait auxquels de ces sentiments répondaient les actes que, jusqu'à présent, nous lui avons vu accomplir. Mais, dans les conjonctures nouvelles que la folle Arabella avait suscitées, rien de tel ne venait animer la fibre de notre héroïne, et elle ne pouvait pas s'identifier suffisamment avec le rôle masculin que la bizarrerie des événements lui avait fait jouer, pour se sentir blessée au point d'en prendre les armes à raison des quelques mots offensants qu'avait, dans sa colère, articulés à son adresse celui qu'on lui jetait pour adversaire ; et puis, il faut aussi le dire, dans un récit qui repose, par son

point de départ, sur des impressions mystérieuses, de mystiques révélations...

Lorsque Gabrielle vit en face cet homme que l'extravagante jeune miss avait insulté, lorsque ses regards croisèrent les siens, elle se sentit comme frappée d'une commotion inanalysable... qui, à la vérité, s'évanouit bientôt sous l'empire de la responsabilité que lui donnait, aux côtés de la fille du noble lord, son rôle masculin.

Pourtant, nous l'avons dit déjà, le trouble intérieur qu'elle ressentit un moment eut cette douloureuse cause, que les traits du lord ne lui semblaient pas inconnus.

Mais ces influences durèrent peu, et rentrée à l'hôtel de Hanover-Square, l'aspirant ayant bientôt surmonté les émotions de Gabrielle, il ne voulut plus voir dans son futur adversaire qu'un officier de la marine anglaise, un ennemi, un membre enfin de cette nation avec laquelle sa patrie était en guerre, et qui lui fournissait l'occasion d'un combat singulier, comme dédommagement des affaires navales auxquelles sa captivité l'arrachait.

La femme, la jeune fille, inexpérimentée pour semblable rencontre, fit bien encore quelques vagues réclamations à... l'uniforme; mais, appelant bientôt à son aide les devoirs de chevalerie imposés par son office auprès d'Arabella, le jeune officier de la flottille impériale finit par s'endormir dans la zone d'idées qu'avaient fait naître et qu'avaient développées en lui son oncle Roch et le vieux républicain de Desvres, si bien que le lendemain matin, l'hôte de lord Parkett, tout à fait identifié avec son rôle, attendait, sinon précisément avec l'impatience que suggère la soif de la vengeance, du moins avec cette petite fièvre souvent propice aux actes qui exigent de la résolution, les renseignements relatifs à son adversaire.

La matinée entière s'écoula sans que Gabriel reçût au-

cune communication. Vers midi, ayant entendu un bruyant équipage entrer, et une certaine agitation se répandre dans l'hôtel, il s'informa, et apprit que lord Saint-Vincent était venu visiter sir Lionel. Gabrielle, qui ne savait rien du rôle officieux que le célèbre amiral avait pris dans les affaires de la famille Parkett, ne trouva dans cet incident nulle matière à réflexion.

Deux heures encore s'écoulèrent, et il allait enfin se décider à faire prévenir miss Arabella de sa longue attente, lorsque son domestique lui apporta un volume de Milton au milieu duquel il trouva un signet où étaient écris ces mots :

« Fulham, à quatre heures, au pistolet. »

C'était laconique.

Le domestique prévint l'aspirant qu'une voiture serait à ses ordres.

Ayant appris que Fulham, lieu du rendez-vous, n'était qu'à quatre milles de Londres, il fixa le départ pour trois heures et demie, et sortit prendre l'air, espérant que miss Arabella, qui semblait avoir assumé sur elle la responsabilité de régler les choses, aurait pensé à lui procurer un témoin pour cette rencontre armée avec un adversaire encore inconnu.

Gabrielle s'en fut errer dans le Regent-Street, s'amusant à regarder les ladys, ridiculement accoutrées, faire leur *lunch* dans leur voiture, à la porte des pâtissiers à la mode.

Vers trois heures il rentra à l'hôtel et s'enferma dans sa chambre... et là, l'amante replia son cœur vers le bien-aimé, la jeune fille éleva son âme à Dieu... Puis elle écrivit une lettre à laquelle elle joignit le portrait et la croix, faisant du tout un paquet qu'elle cacheta soigneusement.

Bientôt les chevaux piaffèrent sur les dalles sonores de

la cour. Gabriel s'arracha à son pieux recueillement, et, jetant un léger manteau sur son uniforme français, il sortit. L'équipage l'attendait.

Au moment où l'aspirant, étonné de ne pas voir son témoin, s'apprêtait à y monter, une fenêtre s'ouvrit avec fracas, et Arabella parut... puis, comme si elle eût été honteuse de cette action, qui attira l'attention des laquais, elle se retira presque aussitôt, mais non sans adresser de la main au chevalier de sa cause un adieu expressif. Gabriel monta dans la voiture, où il trouva une splendide boîte de pistolets.

L'équipage allait s'ébranler, lorsque Miniki, la soubrette de miss Parkett, parut brusquement, et jeta quelque chose dans la voiture, en disant :

— Voilà pour étancher le sang, si, *par hasard,* vous étiez blessé.

C'était un mouchoir merveilleusement brodé, tout garni de point d'Angleterre, et aux armes d'Arabella.

— Cette folle me ferait aussi faire des folies ! se dit Gabrielle en mettant le riche mouchoir dans la poche des basques de son frac, au lieu de le placer sur son cœur, comme n'eût pas manqué de le faire, en pareille circonstance, un jeune officier français... et peut-être même anglais ; car, on le sait, Arabella était d'une beauté rare et une conquête fort irritante, qu'on soit né au bord de Tamise, de la Liane ou du fleuve Jaune.

— A Fulham ! dit-il au valet qui attendait à la portière l'ordre à transmettre au cocher.

Fulham, village situé dans le voisinage du palais épiscopal de l'évêque de Londres, est dans Middlesex, sur les bords de la Tamise.

C'était, au commencement de ce siècle, un lieu assez fréquemment choisi pour les rencontres de la nature de celle que nous relatons, et il s'y trouvait même un hôtel, à l'enseigne du roi (*King's Arms*), dont le maître, vieux

soldat des campagnes d'Irlande, prêtait volontiers un angle reculé de son jardin aux adversaires qui lui étaient recommandés, circonstance qui mettait les duellistes à l'abri des *policemen*, auxquels l'entrée d'un terrain clos n'était permise qu'après une foule de formalités préalables.

En moins de vingt minutes, l'équipage qui portait l'aspirant pénétra dans la cour de l'hôtel de *King's Arms*, et Gabriel n'avait pas encore mis pied à terre, qu'un gentleman d'une soixantaine d'années s'avança du fond de la cour, donnant sur un jardin, et le salua noblement.

— Monsieur ! dit le vieillard en abordant le marin, nous sommes compatriotes, je suis le marquis de Brachet. Une aimable et belle personne, qui s'intéresse à vous, m'a prié de vous assister dans cette rencontre, et je vous prie de croire que je n'ai pas hésité un seul instant. J'ai, dans mon temps, porté l'épée, sous un autre drapeau que celui que vous servez... mais qu'importe! c'était toujours pour la France ! Je sais une partie de vos chagrins et j'y compatis sincèrement. Quant à l'affaire présente... j'ai lieu d'espérer qu'elle n'aura point de conséquence fâcheuse, et que votre jeune bravoure sera conservée à notre chère patrie...

— Monsieur le marquis... répondit l'aspirant, je suis sensible aux sentiments pleins de bienveillance que vous voulez bien me faire l'honneur de m'exprimer... seulement, je vous prie de croire que, tout en n'ayant nul motif de préjuger quels pourront être les résultats de cette rencontre, je m'en inquiète fort peu. Mais je vous avouerai que, ne sachant rien encore de l'adversaire que le hasard m'a donné, j'ai hâte d'apprendre à qui j'ai affaire ; car, il faut tout dire, ce duel a jusqu'à présent été précédé de formes que je crois assez inusitées...

— Votre impatience est fort légitime, monsieur, re-

prit le vieil émigré en prenant la route du jardin, où s'était déjà enfoncé le valet qui, à un signe du marquis, avait emporté la boîte d'armes. Votre adversaire est à quelques pas d'ici... et je pense qu'il ne vous est pas tout à fait aussi inconnu que vous paraissez le croire...

Gabriel ne répliqua rien; mais, étonné de tous ces mystères, il doubla le pas, et, arrivant bientôt sur une petite pelouse encadrée d'arbres épais, il aperçut trois personnes vers lesquelles il s'élança fièrement. Mais il ne fut pas peu étonné de trouver là Milleflowers, ce vieux fat délabré, auquel Arabella avait si grotesquement fait mordre la poussière à Hyde-Park, au moment où il croyait sans doute l'avoir vaincue par ses grâces d'écuyer et les charmes de son esprit. L'aspirant ne reconnut aucun des deux autres personnages pour l'adversaire sur lequel il comptait. Se retournant vivement vers son second :

— Monsieur le marquis, dit-il, veuillez m'expliquer...

— Mon Dieu, la chose est fort simple, interrompit l'émigré. Le commodore sir Richard Parkett, que vous croyiez rencontrer ici, est l'oncle de miss Arabella... et hier, l'amiral Saint-Vincent, ayant appris sa querelle de Hyde-Park avec un prisonnier français, lui a donné ordre de rejoindre sa corvette mouillée à Greenwich... Or ces messieurs, qui étaient présents à ce qui s'est passé hier, ont rendu à Milleflowers sa priorité... et c'est ce qui vous explique pourquoi vous le trouvez ici la première en rang des personnes insultées par miss Arabella, au lieu et place de celle qui s'est vue contrainte de renoncer à cette rencontre...

L'affaire ainsi modifiée n'était, aux yeux de Gabriel, qu'une sorte de plaisanterie qui ne laissait plus dans son âme le moindre vestige de cette inquiétude vague, indéfinie, qu'il avait cru étouffer sous ses raisonnements

de patriotisme et d'inimitié nationale, mais qui n'avaient pas manqué de reprendre quelque empire sur les subterfuges de son esprit durant les instants de recueillement passés dans sa chambre, avant le départ pour ce duel.

Peut-être le lecteur a-t-il, dans sa sagacité, trouvé le mot de cette sensation mystérieuse... quant à nous, notre tâche, pour le moment, est d'expliquer seulement les faits. Revenons au champ clos.

A peine entré dans le nouvel ordre d'idées ou d'impressions qu'avait fait naître la déclaration du vieil émigré, Gabrielle devint dégagé et tout à fait digne d'être patroné par un ex-fringant mousquetaire de Louis XV. S'étant regardés, et ayant surpris chacun de leur côté la perception d'un sourire contenu sur leurs lèvres, ils se serrèrent amicalement la main, et le vieil émigré procéda aux formalités du duel avec cette vieille élégance aristocratique à peu près perdue de nos jours, et qui, dans certains cas de la nature de celui-ci, savait trouver la plus charmante impertinence dans l'exagération même de la politesse.

— Mylords! dit le marquis avec un petit dandinement de corps très-mousquetaire et tout à fait impossible à singer, j'ai l'honneur de vous présenter mon jeune compatriote, monsieur l'aspirant Gabriel, en ce moment prisonnier de guerre sur parole, à Londres...

Milleflowers, qui avait évidemment été amené malgré lui dans cette affaire, où il remplaçait le brutal commodore, faisait une si triste mine, que l'on eût pu désespérer de lui voir prendre à son tour la parole, si un de ses témoins, le saisissant par un bouton de son habit qu'il secoua, ne lui eût dit à demi-voix :

— Allons, sir Daniel, présentez-vous donc! à quoi pensez-vous?

— Oui...ah! oui, sans doute... fit le vieux dandy qui, soit qu'il eût oublié de mettre son rouge... soit que

l'émotion l'eût fait tomber, était pâle comme son jabot, ou plutôt jaune comme sa culotte de nankin. Mais de grâce, mylords... reprit-il, est-il bien sûr au moins que sir Richard ne viendra point ? Je sais mes devoirs, mylords, j'ai du savoir-vivre. : et je vous confesse que je serais désolé... oui vraiment, très-désolé, de prendre ici sa place... si je n'étais pas sûr... parfaitement sûr...

— Que votre délicatesse se rassure, monsieur Milleflowers ! répondit le marquis, souriant malgré lui, comme les autres, en entendant le vieux fat formuler en expressions qui traduisaient si bien ses véritables sentiments de faux scrupule et un geste d'espoir ; le commodore descend à cette heure la Tamise sur *l'Alarm*, et il s'en est complétement remis à vous du soin de donner aux incidents d'Hyde-Park la solution que réclament les préjugés sociaux...

— Préjugés !... c'est tout à fait le mot ! reprit le dandy d'un son de voix pleurard et jetant à la dérobée un regard haineux sur l'innocent domestique qui portait la boîte aux pistolets ; préjugé qui contraint un galant homme, un gentleman qui, j'ose le dire, sait ce qu'on doit aux dames, à se fâcher d'une plaisanterie... d'une très-légère et très-inoffensive plaisanterie, assurément, que miss Arabella m'a fait l'honneur de m'adresser... Sans ce diable de commodore, qui semblerait avoir la rage de mettre toute l'Angleterre en cause parce que sa nièce avait pour chevalier ce gentleman... cet aimable Français... je vous assure bien, mylords... monsieur le marquis... et vous aussi, monsieur le midshipman... que loin de me trouver offensé de la petite... de l'aimable espièglerie de miss Parkett, j'en aurais ri... beaucoup ri même... car ma chute dut être très-plaisante, assurément... extrêmement plaisante... hi ! hi ! hi !

Et ce disant, le dandy alarmé grimaçait un grotesque sourire forcé, qui montrait dans tout leur éclat les belles dents de rechange toutes neuves par lesquelles il avait

remplacé celles qu'il avait perdues la veille, en roulant dans la poussière d'Hyde-Park.

— Nous sommes persuadés de ce que vous dites là, sir Daniel! reprit un des témoins; mais je crois que nous causerons mieux du préjugé dont vous vous plaignez, lorsque nous y aurons sacrifié une fois encore... Donc, présentez-vous à votre adversaire et à son témoin, et finissons!

Milleflowers comprit que, dès que ses seconds eux-mêmes le prenaient sur ce ton, il ne lui restait aucun espoir de se soustraire à l'obligation de *sacrifier au préjugé.* Il jeta pourtant encore quelques regards désespérés dans les arbres environnants, comme s'il eût souhaité l'entrave des gens de police; mais, comme la *sœur Anne*, cet âne ne voyant rien venir, il se résigna piteusement. Il reprit donc avec effort :

— Messieurs, je vous présente lord Ollapod, mon second... et le baronnet Flutter, mon médecin...

— C'est bien, fit le vieil émigré; l'arme consentie étant le pistolet, mylord et moi allons visiter ceux-ci... reprit-il, en faisant à lord Ollapod un geste courtois pour l'inviter à s'approcher du valet resté à l'écart avec les armes.

Il est, pensons-nous, superflu d'expliquer au lecteur que la roideur et la brutalité que sir Richard avait apportées dans la scène de la veille provenaient en grande partie de dénonciations que Milleflowers, dépité des dédains d'Arabella, avait faites au commodore sur le compte du jeune Français qu'il représentait calomnieusement comme l'objet heureux des bonnes grâces de la jeune miss; les lâches sont habiles et familiers avec ce genre de vengeance qui consiste à substituer une passion plus énergique à leur propre et vil ressentiment.

Sir Richard, furieux du récent mauvais accueil que sa nièce lui avait fait à ce dîner de lady Motherly,

avait accepté aveuglément les perfides insinuations du vieux fat, et ne doutant pas que le goût que celle-ci avait conçu pour l'hôte de son père ne fût la cause de son nouvel échec, s'était abandonné à sa rage et à sa jalousie, en saisissant avidement le prétexte que lui avait offert le coup de fouet d'Arabella.

Il résultait de cet ensemble de choses que, tandis qu'il était tout naturel que l'aspirant n'apportât dans cette rencontre d'autre sentiment qu'une crainte vague de compromettre sa situation de prisonnier de guerre, Milleflowers, au contraire, y apportait une véritable haine contre le jeune Français qui avait d'abord à ses yeux le premier tort de l'avoir vu dans une situation ridicule, et ensuite celui de paraître occuper dans les bonnes grâces de la riche et brillante héritière une place qu'il enviait et qu'il n'avait pu conquérir.

Ajoutons encore à cette haine un troisième motif qui ne semblera point une subtilité, pour peu qu'on veuille prendre la peine de l'analyser... C'est que le fat haïssait aussi l'aspirant, parce qu'il était obligé de se battre avec lui, et que, par son attitude digne et noble, il était là comme l'épigramme vivante de ce que lui, Milleflowers, éprouvait intérieurement.

Oui, la lâcheté hait sourdement la bravoure, comme le vice hait la vertu, comme la laideur hait instinctivement la beauté, qui l'humilie par la comparaison....

Le vieux dandy à la tubéreuse, comprenant enfin que le duel était inévitable, puisa donc, pour un moment, une sorte de courage factice dans cette haine qui l'animait, et il reçut d'une main plus ferme qu'on n'eût pu le supposer peut-être l'arme tirée au sort pour lui par son témoin, lord Ollapod.

N'est-ce pas encore là une variété de ces sources de bravoure que nous cherchions à indiquer plus haut?

Le médecin se mit à l'écart, tandis que le vieil émi-

gré comptait les pas, de l'air d'un homme autrefois familier avec ces sortes de corvées. En passant près de Gabriel qui, pendant les préparatifs, s'était éloigné de son adversaire, le marquis lui dit, en lui prenant la main :

— J'aurais cru vous offenser, mon jeune ami, en escamotant les balles, ainsi que le désirait l'ami de votre ridicule adversaire... Je vous préviens que les armes sont excellentes.

— Monsieur le marquis, si j'étais tué, voici un dépôt que je confie à votre honneur! répondit simplement Gabriel, en remettant au vieillard un paquet cacheté. La rupture de la première enveloppe vous éclairera sur ce que votre compatriote mort attendrait de vous... Maintenant je vais essayer de ne pas mourir, car j'aime et je suis aimé!

Sans doute le marquis crut que l'aspirant faisait allusion à miss Arabella, car il jeta sur Gabriel un regard expressif et triste; puis après une pause, il dit :

— Je souhaite de tout mon cœur que je n'aie rien *à lui* porter!... Allons, Dieu vous protége, mon jeune ami!

Et s'étant écarté de quelques pas, il rejoignit lord Ollapod, qui, de son côté, venait de catéchiser Milleflowers.

Le signal fut donné... Les deux détonations éclatèrent à la fois; la balle de Gabriel alla casser la cuisse du méchant dandy, tandis qu'une branche brisée à plusieurs pieds au-dessus de la tête de son jeune compatriote prouva au marquis de Brachet qu'il n'aurait nulle pénible mission à remplir à Hanover-Square.

Milleflowers tomba en poussant les cris d'un homme dont le courage et la dignité fuient avec le sang.

Son ami le médecin s'élança vers lui, et se mit à entr'ouvrir ses vêtements, pour examiner la blessure

tandis que le marquis entraînait hors du terrain l'aspirant pâle, et dans les yeux duquel il fut tout surpris de voir briller deux larmes.

— Monsieur le marquis! dit Gabriel, pardonnez un moment d'attendrissement... je n'avais nulle haine envers ce malheureux qui n'est coupable à mes yeux que de ridicule... et que j'ai tué peut-être...

— Quels remords! Allons donc, mon jeune ami! n'êtes-vous pas officier; n'avez-vous pas aussi risqué votre vie?... Allons! partez au plus vite... dans deux heures je serai près de vous... Espérons que le vieux sot n'aura qu'une leçon, et n'en mourra point... John! John! emmenez monsieur!

Gabriel fut emporté au grand trot des chevaux de sir Lionel.

Son premier mouvement, étant enfermé dans la voiture, fut de se jeter à genoux et de demander pardon à Dieu, en le remerciant de l'avoir conservé à l'amour de Marius.

Pendant ce pieux élan, où l'officier de marine avait fait place à la femme impressionnable, on visitait la blessure de Milleflowers, sous l'habit duquel on trouva une sorte de cuirasse ou de plastron formé d'un tas de vieux journaux de modes...

Le médecin déclara que ses jours ne courraient probablement nul danger, mais que l'élégant sir Daniel resterait très-certainement boiteux toute sa vie. . . .

. . . .

Un courrier auquel, dans son émotion, Gabriel n'avait pas pris garde, s'était élancé au triple galop au-devant de la voiture. Peu d'instants après l'explosion des deux coups de pistolet, miss Arabella apprenait donc, avec un trouble qu'elle ne songeait pas à déguiser, que le jeune Français était sorti sain et sauf de la rencontre.

Lorsque Gabriel rentra à Hanover-Square, vers cinq

heures environ, on lui remit une lettre qu'avait apportée un domestique inconnu. Aussitôt monté chez lui, il ouvrit et lut avec étonnement ce qui suit :

« Aussitôt rentré de votre duel, hâtez-vous de vous rendre à *Regent's Park*. Vous trouverez à *New-Road* une voiture noire attelée deux chevaux blancs, vous y monterez et vous ferez conduire le long de la rive gauche du canal de Paddington.

» Là, vous serez bientôt rejoint par une personne qui a les renseignements les plus précieux à vous donner sur ce qui vous intéresse le mieux en ce moment...

» *Si vous l'aimez*, vous n'hésiterez pas un seul instant; il y va, non-seulement de votre bonheur personnel, mais surtout de celui de l'être qui vous est cher...

» On vous attend... vous saurez tout. Munissez-vous surtout des papiers et autres objets relatifs à votre bizarre situation. »

Ne doutant pas que cette lettre ne fît allusion au mystère de sa position présente auprès de sir Lionel et que l'être qui était désigné comme lui étant cher ne fût Marius, Gabriel n'hésita pas un seul moment à se rendre à ce mystérieux rendez-vous.

Il appela donc le domestique qui le servait, et lui dit qu'ayant impérieusement besoin de s'absenter peut-être pour deux heures, il le chargeait de prier le marquis de Brachet, qui ne tarderait sans doute pas à arriver à l'hôtel, d'agréer ses excuses, et de différer jusqu'au soir leur entrevue. On sait que dans la précipitation avec laquelle l'aspirant avait dû quitter le théâtre du duel, le vieil émigré avait conservé le paquet précédemment confié par Gabriel en cas qu'il lui arrivât malheur.

Or, comme ce paquet contenait précisément le fameux portrait et la croix d'onyx avec la lettre écrite par Ga-

briel lui-même avant le duel, il ne put se conformer à l'invitation par laquelle finissait le billet de l'inconnu.

A peine pensa-t-il à Arabella, qui, pourtant, cachée derrière les rideaux d'une fenêtre qui planait sur sa chambre, épiait, l'âme dans les yeux, les gestes du jeune vainqueur de Milleflowers...

Sous l'influence des incidents divers qui signalaient cette journée bizarre, l'aspirant, chez lequel les impressions étaient trop vives en ce moment pour laisser suffisamment d'empire à la réflexion, Gabriel, disons-nous, quitta l'hôtel, et, montant dans la première voiture de place qu'il rencontra dans *Oxford street*, il se fit emporter vers le parc du Régent, où l'attendait le singulier, l'irritant rendez-vous que lui avait adressé une main inconnue...

Vers le soir, le marquis de Brachet, après avoir vu installer le dandy avarié dans une chambre de l'hôtel de *King's Arms*, à Fulham (le blessé n'avait pu être transporté à Londres), le digne émigré vint à Hanover-Square, pour restituer à son jeune compatriote le dépôt que l'heureuse issue du duel avait rendu inutile.

Il avait en outre le dessein de profiter de l'incident qui avait, peut-on dire, précipité leur connaissance, pour causer amicalement de la position si délicate et si peu ordinaire du prisonnier sur parole dans l'hôtel d'un des membres influents de l'aristocratie anglaise.

Il comptait aussi mettre à profit sa vieille expérience du monde et du cœur humain pour essayer de voir clair dans les idées et dans les sentiments du jeune marin au sujet d'Arabella, que la double scène de Hyde-Park avait singulièrement compromise, tout en appelant une regrettable attention sur celui dont la noble et folle jeune fille passait pour s'être si singulièrement éprise dans des conjonctures si intempestives pour le commodore Richard, le protégé de lord Saint-Vincent.

Quelle part le père d'Arabella avait-il dans les événements de ce jour ? Nous l'ignorons encore. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le vieil émigré sortait du cabinet de lord Parkett (à la porte duquel miss Arabella s'était vainement présentée durant l'entrevue), lorsqu'il alla chez Gabriel!...

Mais l'aspirant n'était point encore de retour à l'hôtel, bien qu'il fût huit heures du soir. Le marquis revint deux heures plus tard... même insuccès !

Et la nuit entière s'écoula enfin sans que Gabriel reparût...

Puis le jour suivant...

Puis plusieurs nuits et plusieurs jours... à la suite desquels Arabella tomba malade...

Au bout d'une semaine, comme l'aspirant ne paraissait pas, l'exaltation de la jeune miss augmentant toujours, elle déclara à son père qu'elle aimait éperdument le jeune Français, et qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que lui... qu'en conséquence, s'il ne voulait pas la voir mourir de douleur et d'amour, il devait tout mettre en œuvre, fouiller, bouleverser toute l'Angleterre, l'Europe même ! pour retrouver celui qui avait emporté son âme.

Mais toute cette ardeur, ces vœux, ces soupirs de la fantasque et belle jeune miss ne firent point reparaître le mystérieux hôte de Hanover-Square ; un long mois s'écoula sans qu'on pût rien apprendre de son sort, bien que lord Parkett, qui répondait du prisonnier sur parole, n'eût point manqué de faire d'assez actives démarches.

Le marquis de Brachet resta donc dépositaire du portrait et du bijou...

XVI

LE ROI DE TRÈFLE.

Nous avons laissé Carolin Grimbot s'embarquant à Chatam sur le parlementaire qui devait le déposer à Dieppe. Le choix de ce port de débarquement avait été extrêmement agréable à l'ancien maître d'équipage provisoire du *Cachalot*, car c'était là qu'avait dû être conduit le petit trois-mâts anglais venant du Sénégal, que Marius avait si intrépidement enlevé au convoi protégé par l'*Alarm*.

Or, Carolin pensait que la part de prise qui lui revenait, le chargement de gomme et de sucre ayant dû être vendu au prix élevé qu'avaient alors les denrées coloniales, l'attendait chez l'armateur.

Il espérait donc arriver au dernier acte de la burlesque et assez fatigante comédie qu'il jouait depuis quelques semaines, lorsqu'il fut brutalement poussé par le *boatswain* anglais dans l'étroit espace de la fosse aux lions, où, comme on l'a vu plus haut, notre coq reconnut sur-le-champ, malgré l'obscurité du lieu, qu'il n'était pas seul.

En effet, la cabine contenait déjà un autre fou, provenant du *Lincold*, l'un des pontons de Chatam. Carolin crut devoir courtoisement saluer son compagnon inconnu de ses *coquericos* les plus retentissants.

Mais ce chant ne fut probablement pas du goût de celui-ci; car, à peine notre brave garçon eut-il commencé ses chants et fait deux ou trois pas à tâtons dans l'espace, qu'il se sentit brusquement saisir à la fois par un bras et par le cou, et une voix haletante, rauque,

guoble, se mit à crier, au milieu de jurements à faire sombrer le navire :

— Ah! c'est toi, coq maudit, qui as chanté à George III que j'étais le *roi de trèfle?* Ah! tu m'as dénoncé? Je te tiens et je vais te plumer, *te vider*, t'embrocher, te faire cuire, te manger et m'éplucher les dents avec tes os!...

Cette tirade extravagante fut suivie de la plus effroyable bordée de blasphèmes qu'ait ouïe une oreille maritime. L'étreinte fut aussi très-rude. Grimbot, qui n'était pas une femmelette, un *mateluche*, comme on dit, n'eut d'autre moyen de s'en arracher, que d'empoigner à son tour le fou par les cheveux et de les lui tirer si dru, tout en faisant aussi les plus grands efforts pour se dégager, que la douleur énerva un moment son adversaire, ce dont notre homme profita pour se redresser lestement et se mettre hors de portée du furieux qui voulait le plumer, le vider, etc.

Mais l'espace où ils se trouvaient tous deux enfermés était si étroit que, tout en se tenant collé le plus strictement possible contre la cloison opposée à celle où son terrible compagnon se trouvait aux fers par les pieds, Grimbot redoutait encore d'être saisi et de repasser par les mains du fou qui, d'après ce qu'il en avait pu juger, était doué d'une force prodigieuse, sans doute augmentée encore par son état d'exaltation.

Cet homme était en effet un fou furieux qui en voulait à tous les hommes, accusant quiconque l'approchait d'avoir dénoncé au roi d'Angleterre sa qualité, à lui, de *roi de trèfle*, dépossédé de ses États, disait-il, par Tippoo-Saëb.

Déjà, depuis que cette étrange folie s'était déclarée chez ce malheureux (c'était un calfat breton de l'île de Bréhat), il avait failli étrangler trois ou quatre de ses compagnons de captivité du *Lincold*, et comme celle de

ses victimes qui était sortie la plus avariée de ses griffes se trouvait un cantinier anglais du ponton, laissé pour mort, on avait décidé le renvoi immédiat de cet énergumène, dont les pieds avaient été soigneusement passés dans les anneaux d'une barre de fer cadenassée sur le point où l'on voulait le maintenir.

C'était sans doute une grande imprudence ou une grande barbarie que d'enfermer un homme dont l'apparente folie gallique était inoffensive, avec un forcené de cette espèce; mais comme l'Angleterre ne lâchait guère volontiers ses prisonniers, sains ou fous, on peut penser qu'il lui importait quelque peu d'échanger contre les nationaux qu'on lui rendait sans choix, et suivant l'ordre de leur ancienneté sur notre sol, des moribonds, des aliénés, qui, le plus souvent, arrivaient cadavres...

En fin de compte, le capitaine du parlementaire ne se souciait guère de savoir si, dans la cage de cette bête féroce, le pauvre matelot-coq courait ou non risque d'être mis en pièces, de sorte que les réclamations qu'essaya de faire Carolin, tout en restant dans son rôle, à celui qui apportait le manger, ne furent suivies d'aucun effet : *roi de trèfle* et roi des basses-cours étaient irrévocablement destinés à passer trois ou quatre jours dans ce scabreux tête-à-tête.

Dans ce temps-là, et avec des ennemis comme les Anglais, il fallait se défier de tout; les manifestations les plus croyables de l'intérêt... tout pouvait n'être qu'une perfide comédie.

Notre matelot n'osa donc pas tenter de s'expliquer avec son compagnon et compatriote, dans la crainte que quelque oreille aux aguets ne fût prête à le trahir et à le faire renvoyer aux pontons. Bien que, dans cet antre obscur, infect, presque sans air, son rôle de fou, loin d'être, ainsi que cela était arrivé sur le *Kent*, une sorte de parade, parfois amusante à jouer, fût, au contraire, devenu un supplice précisément d'autant plus

grand que le rôle adopté était risible, il ne crut pas prudent d'y renoncer, et se décida courageusement à rester coq au sein même du martyre qui semblait l'attendre.

Or comme le fou réel ne cessait point de crier, de le menacer, de faire ses efforts pour l'atteindre, le faux fou fut obligé de se blottir accroupi dans un coin, ramassé sur lui-même, surveillant ses mouvements pour que les mains, les griffes, pourrait-on dire, de son terrible compagnon ne pussent pas l'atteindre.

L'anxiété de cette position physique et morale était d'autant plus grande que, pour ne pas éveiller les soupçons des espions, des écouteurs anglais, le pauvre Grimbot se croyait obligé de faire entendre de temps en temps raisonner ses *coricocos*, et que ces cris joyeux ne manquaient jamais de faire entrer dans une nouvelle crise de fureur l'irritable *roi de trèfle*.

C'étaient alors des imprécations, des menaces, des jurons, des propos obscènes à scandaliser même un matelot, et, ce qui était plus inquiétant, de nouveaux efforts pour s'emparer du pauvre chanteur que le forcené semblait s'obstiner à vouloir plumer et vider.

Souvent les mains convulsives du fou frottaient les mains de Grimbot et saisissaient même quelques plis que la résistance désespérée du pauvre garçon mettait en pièces. Heureusement pour lui que ses yeux, se familiarisant peu à peu avec l'obscurité, avaient fini par lui permettre de voir confusément son ennemi, et qu'il put régler sa tactique de défense sur celle de ces attaques furibondes.

Ajoutons que le guichet par lequel on vint jeter leur grossière nouriture lui ayant permis, en s'entr'ouvrant, de mieux examiner son dangereux compagnon, il ne put que s'alarmer davantage encore à l'aspect repoussant du malheureux qui cherchait à devenir son bourreau.

Quelques sales lambeaux d'un vêtement de matelot

recouvraient encore à peine un corps amaigri et souillé d'immondices. Des traits hagards et hébétés, des regards pleins d'égarement, des mouvements empreints d'une rage convulsive, tout révélait la folie furieuse parvenue à son degré d'intensité le plus violent...

Aussi Carolin comprit-il que si un instant d'oubli moral était un danger pour sa liberté, eu égard à ses geôliers, d'un autre côté un moment d'oubli physique devenait, avec cette bête féroce, un danger pour sa vie.

Il s'arma donc de tout le courage qu'il put puiser dans la pensée que chaque élan du navire qui portait ses souffrances le rapprochait de la patrie, et se promit de ne pas dormir de toute la traversée, pour veiller à n'être pas happé, déchiré par le fou.

Quant à manger même, il avait dû y renoncer dans le premier moment, car à peine le guichet s'ouvrait-il, que le *roi de trèfle* se jetait sur les aliments présentés, assouvissait ignoblement sa faim, et, faisant du reste des projectiles infects, il les lançait à la tête du pauvre coq... obligé de refréner la colère à laquelle il faillit souvent s'abandonner, dans la prévision d'un imprudent combat... obligé, enfin, de triompher de son double martyre, pour pousser ses *coricocos* aux oreilles des gardiens soupçonneux et inhumains !

Deux jours... siècles pour la souffrance comme ils sont des minutes pour le bonheur, deux jours entiers s'écoulèrent de cette façon, laissant face à face, dans un espace de huit pieds carrés, l'active et patiente énergie du faux fou avec la rage convulsive du fou réel... l'intelligence lucide de l'un avec l'ignoble démence de l'autre.

Ah ! convenez que de toutes ces espèces de courage dont nous parlions naguère, celle dont le pauvre matelot fit preuve ici est des plus méritoires et des plus dignes d'admiration ! Certes nul ne s'y méprendra.

Le courage ici ne pouvait consister à affronter corps à corps la rage aveugle, la férocité sanguinaire de cette brute abjecte, qui n'avait plus de l'homme que le nom.

Qu'est-ce, en effet, qu'un combat, une lutte sans autres armes que les ongles crispés, les dents aiguës, avec cet être immonde, souillé de déjections, couvert de bave, plus à prendre en pitié qu'en haine? qu'est-ce, disons-nous, qu'un pareil duel d'un moment, où il pouvait suffire d'un effort heureux pour terrasser un misérable déjà enchaîné par les pieds, en comparaison de la double lutte, poignante pour l'esprit, accablante pour le corps, que le digne matelot soutint quatre longs jours que dura l'affreuse traversée : quatre siècles pleins d'angoisses, d'appréhensions, de feintes pénibles?

Pour ce battre avec le fou, il ne fallait que céder à un moment d'impatience, il ne fallait qu'obéir à cet instinct de riposte, de vengeance immédiate qui est la nature de la majorité des hommes.

Plus les antécédents du jeune marin prouvaient que cette irritabilité, qui fait les bons soldats de mer ou de terre, était en lui, et plus il lui fallut d'efforts pour en triompher.

Les anciens l'ont dit : le plus beau courage, c'est de se vaincre soi-même.

Mais ici ce n'est pas tout. Outre qu'il faut résister au désir de se venger d'un misérable qui vous insulte, vous harcèle, vous prive de sommeil et de nourriture, et veut verser votre sang enfin, il faut jouer un rôle, un rôle bizarre, dont le comique même est devenu un martyre de plus...

Il faut, accroupi dans une position de torturé, crier : *Coricoco!* Il faut, la tête, les yeux appesantis du sommeil, crier : *Coricoco*!... Il faut, l'estomac épuisé par la faim, la bouche desséchée par la soif, crier encore et toujours : *Coricoco*! *coricoco*!

Oui, il y eut un vrai, un noble courage à supporter une aussi étrange et aussi douloureuse situation, car un mot pouvait la faire cesser, rendre à son corps la sécurité, la nourriture, le sommeil.

Un appel au gardien, à l'espion du dehors... et cet effroyable martyre finissait... Mais abdiquer la folie, c'était renoncer à la liberté, et un pareil prix n'enfante-t-il pas, n'explique-t-il pas tous les courages ?

Le brave matelot que l'amour du sol, la nostalgie, cette maladie des âmes nobles, avait élevé à ces efforts, à cette héroïque et patiente résignation, qu'on eût été moins surpris peut-être de trouver chez un marin d'un haut grade, Carolin Grimbot, disons-nous, eut la force d'esprit et de corps suffisante pour résister aux cruelles épreuves que nous avons plutôt indiquées que racontées.

Vers le milieu du quatrième jour enfin, à la suite d'une nouvelle attaque de son abject compagnon, attaque devenue d'autant plus dangereuse qu'épuisé de fatigue, de faim et d'insomnie, il était tout à fait hors d'état de se défendre corps à corps, il se fit sur le navire un grand bruit, une sorte de branle-bas dont les échos arrivèrent jusque dans l'antre où hurlait le démoniaque prêt à déchirer sa proie affaiblie par cette longue torture. Bientôt cinq coups de canon partis des gaillards imprimèrent de légères commotions à la coque...

Le forcené sembla un moment frappé de stupeur... il se tut, se replia sur ses fers... on eût dit que l'instinct, à peine sensible encore dans ce corps abruti, lui révélât que le navire qui le portait allait jeter l'ancre sur le sol de sa patrie... mais arrivé à un pareil état de dégradation, l'homme sait-il qu'il a une patrie ?

C'était pourtant le parlementaire qui saluait le stationnaire de la rade de Dieppe et qui s'apprêtait à mettre en panne à l'entrée du port.

Déjà le fou avait repris ses cris et ses imprécations...

Grimbot épuisé se taisait; il ne pouvait plus songer à se défendre s'il eût été attaqué.

Mais soudain la porte de la fosse aux lions s'ouvre, un matelot anglais tient un fanal, deux autres l'accompagnent. Carolin s'efforce encore de les saluer de quelques-uns de ses *coquericos* qui ont été son seul langage, non-seulement depuis son arrivée sur le bâtiment, mais même depuis plusieurs mois précédents.

On les pousse dehors, et un officier, qui sans doute était venu pour les examiner et les interroger, s'éloigne à leur vue, en faisant un geste où se révèle plus de dégoût que de pitié.

Un mousse se trouvait à portée du jeune matelot, tenant en main un morceau de pain; Grimbot le lui arrache et le dévore. Son teint hâve, ses yeux cernés, son corps déjeté par la longue tension de certains muscles et l'engourdissement des autres, tout lui donnerait le pitoyable aspect d'un malade, si désormais il n'était pas formellement accepté comme fou.

Quant à l'autre..., il menace et injurie ceux qui le dégagent de ses fers, il entre dans un nouvel accès de fureur lorsque, pour laver son corps souillé, on jette sur lui trois ou quatre seilles d'eau de mer.

Bientôt il fallut essayer de le revêtir de quelques hardes de rebut des marins anglais, mais on n'y put parvenir. On se contenta donc de l'envelopper nu dans une sorte de linceul de toile à voiles, et les vêtements furent donnés à Carolin, auquel le furieux avait en partie déchiré les siens.

Notre matelot, un peu ranimé par le grand air et le pain qu'il avait mangé, eut la force de s'habiller en partie lui-même, mais tout en reprenant autant que possible ses gestes et ses allures de coq... quelque peu éclopé.

Enfin, le moment venu, l'un des fous hurlant, blas-



phémant, l'autre chantant sa fidèle antienne, on les descendit dans le canot qui allait les déposer sur le stationnaire où, dès l'apparition du parlementaire, le commissaire de marine de Dieppe s'était rendu.

Le canot anglais touche enfin la corvette française. Une foule de curieux se pressent sur les bastingages ou passent leurs têtes par les sabords, d'où sortent les gueules des canons étonnés d'être inactifs lorsqu'un Anglais aborde.

L'officier qui commande le canot saisit les tire-veilles qu'on lui lance pour faciliter son ascension sur cette échelle de moulin qu'en marine on décore du nom d'escalier. Il est accueilli sur le tillac par un officier français de son grade qui reçoit ses papiers, puis tous deux s'avancent vers le gaillard d'arrière, où se tient, dans une attitude de réserve et de dignité, le commandant de la corvette.

Ces prisonniers, échangés suivant les conventions internationales, étaient au nombre de vingt-cinq, sans compter les deux hôtes de la fosse aux lions.

Vingt-cinq Anglais sont à leur tour tirés de la batterie, et se croisent sur le pont avec les Français dont ils vont prendre la place dans le canot.

Pendant que ces mutations s'opèrent, les officiers régularisent les pièces et échangent des signatures sur le cabestan servant de pupitre, car le commandant français n'a point invité l'officier anglais à descendre dans les chambres, et aucun rafraîchissement ne lui est offert.

On devine quelle scène moins grave et moins compassée avait alors lieu sur le passavant de la corvette. A mesure que les échappés des pontons anglais franchissaient le pavois pour sauter sur le tillac, c'étaient, entre ces malheureux de la veille et leurs braves compatriotes menacés du même sort pour le lendemain peut-être, des exclamations, des étreintes, des poignées de main, de

franches effusions enfin, auxquelles la discipline ne pouvait apporter qu'un faible obstacle.

Il arriva que plusieurs parents, quelques amis se retrouvèrent... Mais tous n'étaient-ils pas comme des parents chéris, comme de vieux amis, dans cette circonstance ?

Les deux fous avaient été laissés les derniers dans le canot.

On fit passer le furieux, assez calme en ce moment, et, comme on s'en souvient, seul dans un ample morceau de toile à voiles, par un sabord de la batterie ; quant à Carolin Grimbot, auquel le grand air avait fait du bien, il grimpa presque lestement l'escalier, et rassembla toutes ses forces au moment où il mit le pied sur le tillac français, pour lancer par les airs le plus magnifique *coricoco* de son répertoire. Ce chant alla retentir aux oreilles des officiers groupés à l'arrière, et l'Anglais, voyant l'étonnement général, dit : C'est le fou !

Enfin, toutes les formalités de l'échange des prisonniers étant accomplies (les aliénés étaient rendus sans contre-valeur), le lieutenant anglais reprit ses papiers, salua l'état-major, et se dirigea vers la coupée du pavois, pour se rembarquer dans son canot.

Mais là une scène singulière se préparait : deux hommes s'étaient placés, un à chaque côté du sabord, attendant l'Anglais à sa sortie. L'un de ces hommes était grotesquement drapé dans un lambeau de grosse toile sous lequel on comprenait que son corps était nu... ; l'autre, auquel quelques verres de vin et un repas hâtif avaient rendu une partie de ses forces, se tenait en face, sérieux et immobile. L'Anglais s'avança... et au moment où il allait mettre le pied sur le premier degré de l'escalier :

— Au plaisir de ne pas nous revoir, lieutenant ! s'écria le *roi de trèfle*.

— *Cocorico ! cocorico !* s'écria pour la dernière fois, et

avec tout l'élan d'une joie délirante, notre Grimbot... Le coq gaulois a l'honneur de ne pas présenter ses respects à la licorne britannique !

L'Anglais étonné s'arrête entre les deux fous, et les regarde avec surprise... Aussitôt ceux-ci, et comme d'un commun accord, portent à la pointe de leur nez l'extrémité de leur pouce droit, puis la main prolongée en avant et développée, ils joignent au petit doigt droit le pouce gauche, dont la main est également développée et dirigée en avant... en faisant ensuite jouer tous les doigts écartés, ils adressent à l'Anglais, hébété d'étonnement, ce geste de mépris, de mystification, de suprême moquerie enfin qui, des habitudes familières des matelots, a gagné la terre, les classes du peuple, et s'est vu depuis fixé par plus d'un spirituel crayon dans maintes grotesques caricatures...

Nous laissons au lecteur le soin de se dessiner à lui-même dans son imagination l'effet de la scène que la plume n'a su esquisser qu'avec l'insuffisance des mots d'abord... puis aussi peut-être la nôtre propre!...

— Voilà pour vous, lieutenant ! dit le *roi de trèfle.*

— Et voilà pour l'Angleterre ! reprit Carolin Grimbot, non moins actif que son vis-à-vis à jouer de cette ombre d'instrument dont le pouce semble l'embouchure.

— Mes devoirs au lord des cinq ports !

— Mes respects à madame votre sœur, si vous n'en avez pas !

— *Ut* pour l'Angleterre ! s'écria aussi le fou furieux.

— .....!!! ça aussi pour l'Angleterre ! reprit Carolin Grimbot, en donnant cette adresse insultante à un bruit retentissant qu'il ne serait pas littéraire de spécifier, mais que le matelot semble avoir toujours prêt à son service lorsqu'il s'agit de quelques farces immondes... (Pardon, lectrice... mais ceci est un récit de matelot.)

Ce furent alors des éclats de rire si bruyants parmi la foule des marins qui encombraient le passavant, que l'attention des chefs se portant immédiatement sur ce point, un officier s'approcha pour voir cette infraction à la discipline.

Traversant les groupes qui s'ouvrirent à son approche, il fut tout étonné de voir l'Anglais, que, par une violation calculée des règles de l'étiquette navale, il avait omis de reconduire jusqu'à l'escalier, de voir l'Anglais, disons-nous, debout sur le plat-bord, la main sur une des tire-veilles qui servent de rampe, et, immobile, pétrifié, n'osant en croire ni ses yeux ni ses oreilles, devant les singeries grotesques et les jubilations désopilantes des deux prisonniers lâchés sans échange, qui continuaient à jouer sous leur nez leur insolente sérénade, en donnant pour l'Angleterre toutes sortes de burlesques commissions à l'insulaire outrageusement mystifié.

— *You are not fool? you are not fool?* C'est là tout ce que l'Anglais hébété pouvait articuler au milieu des éclats de rire qui s'élevaient de toutes parts.

L'arrivée de l'officier français mit fin à cette scène, qui pouvait finir mal, car la première stupeur de l'Anglais faisait déjà place à la fureur, à la honte d'être ainsi joué, bafoué, mystifié, ridiculisé, turlupiné...

Quelque insulte aux officiers, quelque appel à ses gens du canot ou du brick pouvait amener une collision regrettable... Mais notre insulaire prit soudain le parti le plus prudent: il lâcha une bordée de *goddem !* et s'affala en double dans son embarcation, qu'il fit promptement passer au large et nager au plus vite vers son navire, où il n'arriva point pourtant sans qu'un dernier *cocorico* strident, perçant et moqueur, vînt résonner à son tympan et faire plus violemment bouillonner sa fureur.

Aussitôt son monde embarqué, l'Anglais furieux

quitta la panne, amena son pavillon, et prenant le vent, sans saluer de son artillerie, il se couvrit de toile, pour disparaître au plus vite du théâtre de cette écrasante mystification.

A peine le canot ennemi s'était-il détaché de la corvette, que l'officier qui avait si opportunément mis fin à la scène de l'escalier en fit passer les deux acteurs principaux au pied du grand mât; puis bientôt, ayant pris les ordres du commandant, il les emmena sur le gaillard d'arrière, où se trouvait réuni tout l'état-major, entourant le chef et le commissaire de marine de Dieppe.

— Ah çà, messieurs les fous! dit l'officier supérieur, il me semble que vous abusez un peu de votre position!... Qu'est-ce que cette parade indécente devant un officier qui vous a ramenés dans votre patrie ?

— C'est que, à dire la vérité, je ne suis pas fou, moi, commandant! dit Grimbot.

— Ni moi non plus, mon commandant ! ajouta le *roi de trèfle,* en enveloppant respectueusement dans son morceau de toile son torse herculéen.

— Comment, mes drôles, qu'est-ce à dire? Et si vous n'êtes pas fous, que signifient donc ces insultes à un officier placé sous la sauvegarde du pavillon parlementaire?

— Histoire de se venger un peu! dit le fou furieux, désormais calme comme l'eau d'une cuvette.

— Comment, gredin? et ces coups, ces mauvais traitements dont tu as accablé ton compagnon? dit à son tour le lieutenant, qui avait dû faire délivrer une double ration à Carolin affamé.

— Histoire de bien jouer mon rôle, lieutenant ! Et puis c'étaient des *coricocos* continuels... à ne savoir où les méttre... c'était sciant à la fin !

— Et ma nourriture que tu m'as volée pendant quatre

jours? ne put s'empêcher de dire Grimbot, qui n'osait encore croire avoir affaire à un homme sain d'esprit, *sui compos*, après toutes les extravagances dont il avait été victime dans la fosse aux lions.

— Bah! c'était pour rire!

— C'était peut-être pour rire aussi que tu m'as empêché de taper de l'œil pendant toute la traversée; c'était sans doute aussi pour passer le temps que tu voulais me plumer, me vider, m'embrocher, et le diable?

— Ne parlons pas de ça... puisque c'était pour jouer mon rôle!

— Et si j'en étais mort, de ce rôle-là, moi? objecta Carolin, qui ne trouvait nullement plaisante la conduite du calfat.

— Bah! remercie-moi, car je faisais semblant de ne pas pouvoir t'attraper... tandis que je n'aurais eu qu'un geste à faire... Mais n'en parlons plus, je te dis!

— Ainsi, mes chenapans, cette folie...

— Frime! comédie! s'écria le *roi de trêfle*.

— Tragédie, plutôt! exclama le pauvre Grimbot, chez lequel commençait à s'apaiser l'exaltation qui, pour quelques moments, avait en quelque sorte galvanisé ses forces épuisées.

— Ainsi donc, pour jouer ce que tu appelles ton rôle, reprit le commandant, tu as failli faire périr de fatigue, d'insomnie et d'inanition un de tes compatriotes, un Français rendu comme toi à sa patrie, un garçon inoffensif?

— Dame, commandant, j'ignorais son pavillon... ça pouvait être un espion qu'on me donnait pour me trahir! Il n'a parlé d'autre chose que de ses *coquericos*... et c'est de toutes les langues, ça?.., Bien sûr que si nous avions pu nous expliquer, ç'aurait mieux valu, pour lui, surtout... et même pour moi, car, quoique bâti un peu

solidement, c'est égal ! je commençais à m'avarier aussi, à hurler, à vociférer, à vagir comme ça !

— Mais, dit à son tour le commissaire de marine, pourquoi n'as-tu pas choisi une folie plus douce, moins fatigante à soutenir ?

— Ça n'a pas été tout à fait mon choix, répondit ce grand comédien de gaillard d'avant. Je vas vous raconter la chose : un jour, sur le ponton, m'étant aperçu qu'un Anglais m'avait carotté une pomme de terre, je lui expédiai une giffle par la voie la plus courte... il eut la chose de se regimber ; alors, *v'li, v'lan !* je te vous l'amure si chouqué, que de mes griffes il passa dans celles du *sirugien...* et que moi, j'allais être mis au sec en l'air, à gigoter sans violon au bout d'une vergue, si tout d'un coup il ne m'était venu à l'idée de me mettre à taper de çà et de là, en bas, en haut, sur tout le monde... comme un fou... un possédé, quoi !... Voilà que le capitaine du ponton vient pour m'interroger... c'est bon ! je risque le tout pour le tout, et je fais semblant de vouloir lui allonger une mornifle !... Deux prisonniers jouaient aux cartes tout près de là... j'attrape le jeu, et, voyant l'inspecteur à portée, je lui flanque le paquet sur la frimousse ! Et comme il fallait dire quelque chose d'ustuberlu pour appuyer ma folie, la vue des cartes éparpillées sur le pont me fit venir l'idée que j'étais le *roi de trèfle..* C'était bête comme tout, mais ça n'en valait que mieux ! Me voilà donc amuré *roi de trèfle* !... très-bien !

— C'est pour cela qu'il voulait me donner tant d'*atouts*, interrompit Grimbot.

— Il est fou, fou furieux, que dit le capitaine du ponton.

Ma colle prenait, fameux ! On me mit aux fers ; je m'en fricassais ! On me jeta de l'eau sur la tête, ça m'enrhuma ; mais, ouiche ! je m'en carcassais. Je n'en fis pas

moins un tremblement d'extravagances, attrapant les jambes de tous ceux qui me passaient à longueur de gaffe, et serrant dur quand c'était un English. Je criais comme une poulie sans suif que je voulais embrasser la dame de pique, que j'en étais amoureux, que je n'en pouvais plus d'elle, et que profitant que le roi de pique et ma dame de trèfle étaient écartés... avaient le dos tourné, si vous aimez mieux, je voulais lui prouver qu'un *roi de trèfle* peut se piquer d'avoir du cœur, et au besoin de mettre son rival sur le carreau !...

— Abrége! abrége!... interrompit le commandant de la corvette, que la dignité de son rôle empêchait de rire de ces folies de gaillard d'avant.

— C'est tout abrégé, mon commandant. Je continuai à déralinguer tout ce qui me passa sous les pattes... On ne songea plus alors à me pendre pour mon premier Anglais aux trois quarts défoncé; on m'envoya à l'hôpital de Chatam, où je continuai mon bastringue. Le coffre est bon, les nerfs solides, le tafia que j'ai bu m'a comme doublé le gosier en cuivre; je pus vociférer et naviguer comme ça des semaines! Bref, on a fini par m'embarquer... Le matelot que voilà sait comment ça a continué... et vous, mon commandant, vous voyez comme ça finit! Je m'appelle Tonquedec; je suis maître calfat, né dans l'île de Bréhat, un pays où l'enfant sait faire un nœud plat, serrer un foc et brayer une couture à l'âge de six semaines... Je demande qu'on m'embarque bien vite puisqu'on se bat, pour que je rende à l'English tout le mal qu'il m'a fait... Vive le premier consul, le Directoire, la France, l'empereur et le commandant! s'écria en terminant son récit le calfat burlesquement drapé dans son linceul de grosse toile, qu'il entr'ouvrit contre toute étiquette, dans son enthousiasme patriotique.

— C'est bien! les occasions de te venger ne te manqueront pas, dit le commandant. Lieutenant, faites habiller cet homme, et qu'il soit mis ensuite à la dispo-

sition de M. le commissaire du port... Mais toi, volaille! n'as-tu rien à dire?

— J'ai à dire, mon commandant, répondit Carolin Grimbot, que je meurs de fatigue, de sommeil et de tout... Je demande trois jours de hamac et de double ration, si c'est un effet de votre part... car je me sens loque, poufiasse et mollasse comme un marsouin en ribote...

— Le lieutenant donnera ses ordres pour ton régime, et le major te tâtera le pouls.

— Après que je serai debout et solide sur mes ergots, je demanderai à M. le commissaire ce que j'ai à gratter d'un certain trois-mâts très-anglais, et encore plus chargé de gomme du Sénégal, que j'ai contribué pour ma part à amariner sur le corsaire *le Cachalot.*

Le *roi de trèfle* et l'ex-coq furent conduits dans l'entre-pont de la corvette où nous les laisserons momentanément se refaire et se reposer. Nous retrouverons bientôt l'un et l'autre dans de nouvelles complications d'aventures.

XVII

TÉNÈBRES.

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis la subite disparition de Gabriel à la suite de son duel avec Milleflowers. Les démarches que sir Lionel avait accomplies, tant de son propre mouvement que pour céder aux instances de miss Arabella, n'avaient rien fait découvrir sur le sort de l'hôte de Hanover-Square.

La jeune Anglaise, dont le chagrin de cette disparition avait, comme on l'a dit, compromis la santé, était tou-

jours dans la même exaltation, et répétait chaque jour qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que le jeune marin français.

Quant à lord Parkett, la part qu'il avait eue dans la substitution du vieux fat au commodore Richard, pour la rencontre de Fulham, témoignait suffisamment du vif intérêt que des motifs, qu'on aura en partie devinés, lui faisaient porter au sort de l'aspirant; aussi était-il allé jusqu'à solliciter le haut pouvoir de lord Saint-Vincent pour faire multiplier les recherches. On se rappelle, du reste, les sentiments que le noble amiral avait témoignés relativement à l'état de désunion de la famille Parkett; aussi donna-t-il avec empressement tous les ordres qui lui parurent propres à mettre sur les traces de celui qu'on ne songeait pas à accuser de désertion, vu les motifs qui l'avaient amené à Londres, et dont pourtant, on le sait, sir Lionel se trouvait responsable, puisque son hôte était un prisonnier d'État.

Le marquis de Brachet, resté dépositaire du paquet que l'aspirant lui avait confié au moment du duel, était le seul à soupçonner que la disparition de son jeune compatriote pouvait, malgré tout, n'être que la conséquence de sa propre initiative. Aussi, lorsque les premières recherches provoquées par lord Parkett eurent prouvé que, volontaire ou forcée, la disparition était sans remède, au moins pour le moment, il se décida à ouvrir le paquet dont il se trouvait muni, pensant qu'il n'était pas impossible d'y découvrir la preuve de l'exactitude de ses soupçons.

Il trouva le portrait légué à Gabriel par la pauvre Jeanne mourante, la croix d'onyx montée en or, dont la vue avait fait tant d'impression sur sir Lionel, et enfin... une lettre sans adresse, qu'il ouvrit et où il lut les lignes suivantes :

« Cette lettre ne devant être ouverte que si je trouve

la mort dans cette rencontre... je n'ai plus rien à apprendre ici sur mon secret.,. »

— Diable! diable! qu'ai-je fait là? se dit le vieil émigré en interrompant sa lecture dès la première ligne. Ce jeune homme ne s'est donc pas enfui?... Relisons!

« Cette lettre ne devant être ouverte que si je trouve la mort dans cette rencontre, je n'ai plus rien à apprendre ici sur mon secret... Ceux qui auront relevé mon corps mourant ou expiré n'auront pas tardé à découvrir mon sexe. »

— Qu'ai-je lu! exclama avec stupéfaction le marquis, qui poursuivit néanmoins avidement cette lecture inattendue.

« Je supplie le noble et généreux lord Parkett de mettre tout en usage pour trouver les traces des deux êtres qui me sont le plus chers au monde, ceux dont je l'ai déjà entretenu; car eux seuls pourront l'aider à découvrir quel nom on doit écrire sur la tombe de

« GABRIELLE. »

Le marquis, à cette lecture, resta littéralement pétrifié d'étonnement.

Une foule de choses s'expliquaient enfin pour lui, en découvrant que l'aspirant était une femme déguisée; mais aussi d'autres faits empruntaient à cette découverte un surcroît de mystère.

Le vieillard, qui sentit naturellement se décupler l'intérêt que l'irritant personnage lui inspirait déjà, eut d'abord la pensée d'aller communiquer cette étrange lettre à sir Lionel.

Mais il réfléchit bientôt que ces lignes avaient été

écrites pour être lues seulement dans le cas où la main qui les avait tracées succomberait dans le duel où l'attendait un adversaire encore inconnu...

Or, son auteur, sorti vainqueur de cette crise, n'eût sans doute pas manqué de reprendre son dépôt, sans cette brusque disparition qu'il était désormais impossible d'attribuer à la propre volonté de l'aspirant. D'ailleurs, pouvait-on livrer aux Parkett cette croix, ce portrait que, par un post-scriptum de sa lettre testamentaire, l'absent, du moins, si ce n'est le mort, léguait à ses amis? Tant que l'aspirant vivrait, rien ne devait être remis... rien n'eût dû être ouvert!

Les recherches faites à Londres avaient donné la certitude que le jeune marin n'avait point été la victime soit d'un assassinat, soit d'un de ces accidents trop communs dans les grandes capitales, et la particularité de cette fatale lettre que le domestique attaché à Gabriel avait déclaré lui être parvenue d'une main inconnue, suffisait pour démontrer au marquis que l'être auquel il s'intéressait désormais si vivement devait être la victime de quelque trame, de quelque piége ténébreux.

Il se décida donc à user de toute son influence sur sir Lionel, de façon à servir la cause mystérieuse de Gabrielle, tout en gardant religieusement pour lui le secret de son sexe, persuadé que de hauts intérêts, peut-être dangereux à laisser pénétrer, avaient seuls pu faire adopter ce déguisement, dont les amis du prisonnier de Hanover-Square semblaient les seuls complices ou confidents.

Ce fut à la découverte de ceux-ci que le marquis résolut d'appliquer tous ses soins.

Le soir même de la révélation inattendue, il interrogea donc sir Lionel et apprit que, d'après une première déclaration de l'aspirant, des recherches avaient été dirigées sur Boulogne et sur les pontons pour trouver le

contre-maître Roch et l'enseigne Marius de la Morinie; mais que ces informations, d'abord infructueuses pour le second, avaient fini par faire découvrir que l'officier désigné par l'aspirant comme l'être qui lui est le plus cher au monde avait été fusillé à Boulogne, à titre de déserteur.

Quant au contre-maître, bien qu'on eût acquis la certitude qu'il avait été fait prisonnier, vainement avait-on cherché sa trace sur les pontons où se déposaient tous les marins français capturés.

Sir Lionel avoua en outre au marquis qu'il avait cru devoir cacher à son hôte la terrible mort de son ami l'enseigne, que, par une erreur inexplicable, l'aspirant avait supposé prisonnier à Chatam, erreur d'autant plus manifeste, qu'avant de savoir la triste fin du supplicié à Boulogne, les recherches qu'on avait dirigées sur les pontons de Chatam n'avaient révélé aucun prisonnier du nom indiqué.

Ces explications, on le pense bien, ne laissèrent pas de jeter de la confusion dans les idées du vieil émigré.

Sans communiquer à son honorable ami les motifs qu'il avait pour désirer de vérifier à fond tous ces mystères, il objecta que du simple rapprochement des dates il semblait difficile de pouvoir supposer que l'aspirant n'eût pas appris, longtemps avant son arrivée à Londres, le funèbre sort de celui qu'il déclarait lui être si cher.

Le résultat de cette conversation fut que lord Parkett promit d'entreprendre de nouvelles démarches, soit pour s'assurer si l'enseigne fusillé était bien l'ami de l'aspirant, l'un des possesseurs des secrets que lui-même ignorait, ou seulement quelque homonyme, soit enfin pour découvrir ce contre-maître, dont la présence paraissait devoir seule suffire pour éclaircir toutes choses.

Le lendemain, en sortant d'une conférence de l'amirauté, sir Lionel demanda à lord Saint-Vincent un moment d'entretien, et, revenant sur la singulière dispari-

tion de Gabriel, il lui témoigna le désir qu'une nouvelle enquête fût entreprise dans le but de découvrir les deux personnages liés au sort et aux secrets de l'aspirant, et qu'on avait encore lieu de supposer prisonniers en Angleterre.

— Comment se nomment ces deux hommes? demanda l'amiral-lord, se disposant à prendre des notes.

— L'un est un simple contre-maître nommé Roch... l'autre...

— Roch... Roch... se dit l'amiral, un contre-maître, dites-vous? du port de Boulogne?

— Précisément, mylord. Sauriez-vous...

— Par saint George! si je sais quelque chose! Ce n'est pas la peine de chercher si loin, mon cher Parkett... J'ai votre Roch ici sous clé.. Dans un quart d'heure il peut être ici devant vous!

— Est-il possible, mylord?. . s'écria sir Lionel stupéfait; daignez donc m'expliquer...

— Pardieu, la chose est bien simple et j'en suis à me demander comment je n'ai pas eu plus tôt l'idée d'établir des rapprochements... Sachez donc, mylord, qu'il y a une quinzaine de jours, un marin me demande audience, je le reçois, et...

Et ici l'amiral raconte à lord Parkett la révélation et la demande que Roch était venu lui faire, puis il termine ainsi :

— Mon homme envoyé en cage pour plus de sûreté, je fis prendre des informations sur sa conduite durant son séjour à Londres, et l'on mit sous mes yeux une dénonciation faite à l'autorité par un habitant de la Cité, qui s'était trouvé placé auprès de lui durant la séance du parlement où les membres furent invités à prendre communication du plan de ces machines, de ces *catamarans*, comme on les appelle, destinées à la nouvelle attaque contre la flottille, pour laquelle s'est, contre mon

sentiment, si imprudemment enthousiasmé lord Melville... On verra, du reste, ce qui résultera de cette présomptueuse tentative, à la responsabilité de laquelle, je l'ai bien déclaré à l'avance, je veux soutraire mon nom.

Mais je reviens à ce marin français. La dénonciation était grave, vu les circonstances...

Il semblait évidemment que cet homme avait joué le rôle d'espion, et dès lors son crime annulait la valeur de toutes les atténuations que je viens de vous relater, à propos de ce brick et de cet équipage rendus à l'État.

Je ne m'occupai donc nullement des recherches promises sur ces deux individus dont, pour prix du service qu'il nous a rendu, cet homme réclamait la liberté avec la sienne, et remettant les pièces relatives à l'accusation capitale dont il était l'objet à un tribunal instructeur, j'ordonnai, par un reste d'égards pour l'affaire du brick (je pouvais le faire pendre sur-le-champ, comme vous savez !), j'ordonnai, dis-je, qu'on commençât une procédure en règle, afin d'essayer de pénétrer le mystère qui, en bien comme en mal, enveloppait la conduite de ce Français...

— Si Votre Grâce avait pu supposer que l'un des deux personnages que cherchait ce marin était précisément cet aspirant dont l'histoire nous importe tant! dit sir Lionel.

— Fatalité assurément, mylord... fatalité. Et tandis que vous aviez sous la main l'aspirant, moi je tenais ici ce Roch que votre prisonnier vous faisait chercher à Boulogne, et qui, paraît-il, possède le mot de cette singulière et fatale énigme dont de graves intérêts de famille et l'honneur vous font chercher le mot...

— Étrange! étrange! dit sir Lionel au comble de la surprise.

— Étrange, en vérité, répéta lord Saint-Vincent.

— Enfin, mon cher lord, reprit ce dernier, tout n'est pas perdu encore pour cette affaire; ce qu'il vous importe tant d'apprendre peut encore vous être révélé, puisque ce Roch attend la potence à Newgate... Espérons que votre hôte, ce mystérieux aspirant, se retrouvera, car toutes les recherches de police prouvent que nulle castatrophe, nul incident dans lequel ses jours auraient pu se trouver compris, n'a eu lieu à Londres vers le temps de sa disparition. Si ce jeune homme avait eu de bas ennemis, on pourrait supposer que la lettre déposée pour lui à votre hôtel durant la scène de Fulham émanait de quelque main qui lui tendait un piége...

Mais en songeant à la vie isolée de ce jeune homme, en voyant que cette lettre dut être écrite avant l'issue du duel, on ne peut s'arrêter à des idées de vengeance, de trahison...

D'ailleurs, qui accuser? vers qui se tourner pour lancer le soupçon? Ce vieux fou de Milleflowers? non. Ses amis?... impossible! Et puis toute idée pareille tombe devant la question de temps...

Or, comme, d'un autre côté, il est certain que nul cadavre ressemblant à votre prisonnier n'a été trouvé, soit par les rues; soit dans la Tamise, il est plus que probable qu'il vit... et s'il vit, il ne saurait manquer de revenir un jour vers vous, puisque, dans des circonstances fort difficiles, il avait fait tous ses efforts pour y arriver une première fois...

Il sait que de graves intérêts sont entre vos mains, mylord ; il a eu les preuves de votre générosité, de votre noble bienveillance ; donc, dès qu'il le pourra, il s'empressera d'accourir...

— Mais ne craindrait-il pas, mon cher lord, d'être l'objet de quelques poursuites?... Ce vieux fat n'a-t-il pas été ébréché dans cette rencontre?

— C'est peu probable, j'en ai d'ailleurs l'entière conviction... tout le rappelle ici... poursuivit lord Saint-Vin-

cent, en faisant évidemment allusion à l'intérêt un peu vif que miss Arabella avait démontré pour l'aspirant depuis sa disparition. Or donc, mon cher Parkett, agissons comme s'il était toujours votre hôte, et puisque le hasard a mis entre mes mains l'homme que ce jeune marin déclarait être le possesseur unique du secret que lui-même ignorait encore, interrogeons-le... et si, en récompense des bons offices qu'il peut vous rendre, je puis lui éviter certain bout de corde... croyez que je le ferai de grand cœur pour vous, mon cher mylord, pour votre charmante fille... et aussi un peu pour ce grand diable de sir Richard, dont, après tout, j'estime la bravoure, et que votre espiègle d'Arabella, non contente de le désespérer, s'amuse à cravacher à Hyde-Park...

— Pardonnez, mylord... ma fille ignore encore mes soupçons... soupçons qui expliquent la résignation avec laquelle j'ai lu dans les sentiments de cette chère enfant depuis l'étrange disparition de ce pauvre jeune homme... Au reste, ce qu'on pouvait redouter a été habilement conjuré par l'ordre immédiat de l'embarquement que vous avez donné à mon... à sir Richard, et par la substitution du premier offensé au second, malgré le peu de goût qu'éprouvât Daniel Milleflowers à se trouver offensé et à se risquer dans cette partie, indispensable pour qu'un peu de poudre brûlât en l'honneur des préjugés sociaux, sur cette sotte affaire... N'était-il pas convenu avec le marquis de Brachet?...

— Le marquis est un ancien militaire, mylord ; il m'a avoué qu'une fois rendu là comme second de son jeune compatriote, il lui avait été impossible, en voyant l'attitude noble et sérieuse de l'aspirant, de le jouer, de le mystifier par un insultant escamotage de balles;... le vieux voltigeur de Louis XV ne s'est pas senti le maître de jouer cette parade, cette humiliante comédie, etc.

— Et le Milleflowers en restera boiteux ! Le corps sera comme l'esprit, alors !... poursuivit en riant l'amiral-